ŒUVRES

DU P. NOUET

XX

Imp. de la Soc. de Typ. - Noizette, 8, r. Campagne-Première. Paris.

L'HOMME D'ORAISON

SES LECTURES SPIRITUELLES

PENDANT TOUT LE COURS DE L'ANNÉE

PAR

LE R. P. JACQUES NOUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME SEPTIÈME

IIIe PARTIE. — JÉSUS LE SAINT DES SAINTS. — II

ALMA COLLEGE
240.83
LIBRARY
N851
Alma, California

ALMA COLLEGE
THERSA LIBRARY
LIBRARY
JOSEPH'S CHURCH,
Alma, Calif.
JOSE, -

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

—

1891

44244

LA DÉVOTION

ENVERS

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Souverainement bon ;

Souverainement grand ;

Souverainement saint.

PRIÈRE

AVANT LA LECTURE.

Instruisez-moi, Seigneur, et faites couler dans mon cœur l'onction que vous avez répandue dans les livres de piété; que votre grâce m'anime à pratiquer les leçons de vertu dont je trouve, dans votre vie et dans les exemples de vos saints, de si parfaits modèles.

L'HOMME D'ORAISON.

JÉSUS LE SAINT DES SAINTS.

DE LA PAUVRETÉ DE JÉSUS-CHRIST.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est le premier et le plus dénué de tous les pauvres.

La pauvreté est un trésor caché, dont le prix était inconnu aux hommes, avant la venue de Jésus-Christ. C'est pourquoi il est descendu du ciel à dessein de le découvrir, et pour leur en donner de l'amour par son exemple et par son estime, il a voulu être le premier

et le plus dénué de tous les pauvres (1). Cette gloire lui est due pour quatre raisons.

PREMIÈRE PRÉROGATIVE.

De la pauvreté de Jésus-Christ.

La première est parce qu'il a plus quitté que tous les hommes ensemble. Quoi que nous quittions pour son amour, nous ne quittons que la terre, qui n'est qu'un point au regard du ciel, et de ce point nous n'en quittons qu'une petite partie, qui n'est que le point d'un point; mais le Fils de Dieu a quitté pour nous le ciel et la terre, dont il était le maître absolu par le droit de sa naissance. Le domaine que nous quittons, quelque grand qu'il soit, est un domaine subalterne, qui a de grandes dépendances, et qui n'a pas grande étendue. Nous disposons de peu de choses, et nous en disposons fort peu, le pouvoir même que nous avons d'en disposer, n'est pas tellement dans nos mains, qu'il ne puisse nous être ravi malgré nous; mais le Sauveur du monde a un domaine souverain et absolu sur toutes les créatures: *le haut domaine* (2), comme disent les théologiens, domaine de juridiction et de propriété tout ensemble: de juridiction, parce qu'il a pouvoir de leur commander et de se faire obéir; de propriété, parce qu'il en peut disposer comme bon lui semble, jusqu'à les détruire et les anéantir, sans que personne se puisse opposer à son bon plaisir. Cependant il a tout quitté pour nous, et ne pouvant se défaire du domaine souverain et divin qu'il a sur toutes choses, il a renoncé au domaine temporel et humain, et ne s'est réservé de toutes ses ri-

(1) Nesciebat homo pretium ejus. Hanc itaque Dei Filius concupiscens descendit, ut eam eligat sibi, et nobis quoque suâ æstimatione faciat pretiosam. *S. Bern. hom.* 1. *in vig. Nat. Dom.*

(2) Dominium altissimum.

chesses que la possession de notre cœur : encore ne le demande-t-il que pour se donner tout à lui, et le combler de ses biens (1).

SECONDE PRÉROGATIVE.

La seconde raison est parce que, comme il a plus quitté que tous les hommes, il l'a fait aussi de plus grand cœur, je veux dire avec moins de contrainte et plus d'amour. Nous naissons tous pauvres par nécessité, et nous mourons de même. La pauvreté prend un droit sur nous dès le premier moment de notre naissance, avant que nous puissions le lui donner ; et, quelque effort que les riches du monde fassent pour s'en affranchir durant leur vie, elle le reprend à leur mort(2). Alors ils deviennent pauvres par nécessité, lorsque les pauvres volontaires deviennent riches ; et ils peuvent dire comme les plus grands saints : Voilà que nous avons tout abandonné (3), parce qu'effectivement ils quittent tout ; mais ils ne peuvent pas le dire avec mérite, parce qu'ils le quittent trop tard, parce qu'ils le quittent par force, parce qu'ils le quittent avec douleur. Mais le Fils de Dieu a choisi la pauvreté avant que de venir au monde, ce que les plus parfaits ne peuvent faire ; et, s'il eût voulu, elle ne l'eût pas accompagné à la mort, ce qui n'est pas au pouvoir des plus riches de la terre. Il est vrai que ses disciples ont cette gloire, en embrassant la pauvreté pour son amour, qu'ils l'embrassent de bonne heure, qu'ils l'embrassent franchement et sans contrainte, qu'ils l'embrassent avec joie ; mais il n'y a que lui seul qui puisse la choisir au moment de sa naissance, ou l'éloigner au moment de son trépas ; par

(1) *Vide Suarem, in 3. p. tom. 2. disp. 28. sect. 2. pag. 261.*

(2) Natura me mittit in corporalem possessionem ipsorum, et eos de manu meâ excipit, quare jus meum in eos naturale est. *Guillelmus Paris. de moribus, c. 9.*

(3) Ecce nos reliquimus omnia.

conséquent on peut dire qu'il est seul pauvre volontaire par excellence, parce qu'il est seul, entre tous les hommes, sur qui la pauvreté n'a point de droit, que celui qu'il a voulu lui donner.

TROISIÈME PRÉROGATIVE.

La troisième raison est parce qu'il a porté les effets de la pauvreté d'une manière plus divine que tous les hommes ne les ont portés. Il est aisé d'être pauvre, quand on ne manque de rien; c'est avoir le bien des richesses, et n'en avoir pas le soin. Mais la pauvreté de Jésus-Christ n'a pas été une pauvreté aisée, il en a souffert toutes les incommodités dans un tel excès et d'une manière si noble, qu'il n'y a jamais eu personne qui en ait approché. Les saints ont voulu être pauvrement vêtus, et, pour cet effet, ils ont eu en horreur le luxe des habits, et se sont défaits de tous ces vains ornements dont l'orgueil des hommes a coutume de se parer. Mais le Fils de Dieu n'a pas seulement rejeté ce faste, se contentant d'un habit fort simple et fort vil; il s'est privé des ornements de la gloire, dont son corps déifié devait être revêtu dès le point de sa conception, afin de le réduire à un état convenable à la pauvreté qu'il professait. Les saints ont fui les palais des grands pour se cacher dans leurs cellules, et être pauvrement logés; mais le Fils de Dieu est sorti du ciel empyrée, pour naître dans une étable, vivre dans un exil, et mourir tout nu sur une croix. Les saints ont souffert la faim, la soif, le travail, la servitude, et les autres incommodités de la pauvreté, pour imiter le Fils de Dieu; mais le Fils de Dieu les a souffertes pour leur donner exemple; les saints l'ont fait par devoir, et lui, par miséricorde; les saints se sont appauvris par vertu, le Fils de Dieu par miracle. Il s'est mis par miracle dans un état passible, pour pouvoir endurer la faim et la soif, les fatigues et les travaux, que les plus nécessiteux sont contraints d'endurer, et faire de sa

pauvreté une vertu miraculeuse, ou, pour mieux dire, un miracle de vertu.

QUATRIÈME PRÉROGATIVE.

La quatrième et dernière raison est parce qu'il s'est fait pauvre, non-seulement en sa personne, mais encore en tous les membres de son corps mystique, se chargeant de la pauvreté de tous les hommes, et la ressentant en son cœur par compassion, afin de leur donner de l'attrait pour l'aimer, et des forces pour la souffrir. Il y en a, dit Salvien, à qui beaucoup de choses manquent, mais il n'y a que Jésus-Christ qui manque de tout. Nul de ceux qui le servent, n'est banni, qu'il ne le suive dans son exil ; nul n'est affligé de soif et de nudité, qu'il ne le ressente vivement. Il est famélique avec ceux qui ont faim, altéré avec ceux qui ont soif, et, par conséquent, si vous considérez le sentiment de son cœur, il est plus pauvre qu'eux tous, parce que chaque pauvre ne souffre que pour soi, et n'est pauvre qu'en sa personne ; mais Jésus-Christ souffre pour tous, et se rend pauvre en la personne de tous (1).

Cette pensée doit vous donner une grande tendresse pour les pauvres, et une grande estime pour la pauvreté. Car si le Fils de Dieu en a fait tant d'état, vous ne pouvez sans erreur vous éloigner de ses sentiments. Il faut que l'un de vous deux se trompe, ayant un jugement si contraire. Or quelle apparence que la Sagesse éternelle se trompe? Vous êtes donc trompé, si vous ne

(1) Sunt quibus, etsi desunt multa, non desunt omnia. Christus tantummodò solus est, cui nihil est quod in omni humano genere non desit. Nullus servorum suorum exsulat, nullus frigore ac nuditate torquetur, cum quo ille non algeat. Solus cum esurientibus esurit, solus cum sitientibus sitit, et ideò quantùm ad pietatem ejus attinet, plus quàm cæteri eget. Omnis enim egestuosus pro se tantùm indiget. Solus tantummodò Christus est qui in omni pauperum universitate mendicet. *Salv. lib. 4. ad Ecclesiam.*

faites état de la pauvreté; et, si vous la fuyez, vous montrez clairement que vous n'en faites point d'état. Mais si vous ajoutez au mépris de la pauvreté, celui des pauvres, si leur misère ne vous touche point, votre dureté fait voir que vous ne faites pas même état de Jésus-Christ. O chrétien, comment osez-vous porter ce beau nom, si, voyant Jésus-Christ dans l'indigence, vous laissez vos biens à ceux qui n'en ont pas besoin? Jésus-Christ est pauvre, et vous donnez vos biens aux riches, pour accroître leurs trésors; Jésus-Christ a faim, et vous donnez de quoi faire bonne chère à ceux qui vivent déjà dans l'abondance et dans les délices; Jésus-Christ est dénué de tout, et vous amassez des biens pour des hommes voluptueux, qui les feront servir à leurs débauches; Jésus-Christ vous promet une éternelle récompense pour les aumônes que vous lui faites, et vous donnez tout à ceux de qui vous ne pouvez attendre que de l'ingratitude et du mépris (1).

(1) Quid ais, ô homo, qui christianum te esse dicis, cùm Christum egere videas, et facultates tuas in quibuscumque non indigentibus derelinquas? Christus pauper est, et tu opes divitum cumulas? Christus esurit, et tu delicias affluentibus paras; Christus rerum omnium egestate conficitur, et à te luxuriosis copiæ congregantur; Christus pro muneribus à te datis præmia sempiterna promittit, et tu nihil præstituris cuncta largiris? *Salvianus, loco citato.*

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'amour extrême que Jésus-Christ a porté à la pauvreté.

Après ce que nous avons dit de l'excellente pauvreté de Jésus-Christ, on ne peut douter de l'amour qu'il lui a porté. Néanmoins pour nous convaincre encore davantage sur cette vérité, je veux en apporter ici trois preuves éclatantes et indubitables.

PREMIÈRE PREUVE.

Quatre raisons pour lesquelles Jésus-Christ a choisi la pauvreté par préférence aux richesses, tirées de saint Thomas.

La première est qu'il l'a choisie pour tout son revenu, pour son nécessaire, dont il ne pouvait se passer; pour son trésor, où il avait mis son cœur, la préférant à toutes les richesses qui ont tant de charmes pour gagner le cœur des hommes; ce qu'il a fait par quatre raisons considérables, comme remarque saint Thomas (1). Car étant venu pour prêcher l'Évangile et nous montrer le chemin du ciel, il était à propos qu'il se dégageât de tous les soins de la terre, qui ne sont point convenables à un office si saint et si divin (2) : d'où vient qu'il défend à ses apôtres, en leur

(1) 3. *p. q.* 40. *a.* 3. *in Corp.*

(2) Eamus in proximos vicos et civitates, ut et ibi prædicem; ad hoc enim veni. *Marc.* 1.— *Matth.* 10.

donnant leur mission, de ne posséder ni or ni argent : *Ne possédez ni or ni argent* (1). Et puis, venant au monde pour prendre sur nous la qualité de maître et nous apprendre la science du salut, il devait paraître fort désintéressé, et ôter aux hommes tout sujet de croire qu'il eût autre dessein, dans cet emploi, que le salut de leurs âmes. Or il ne le pouvait mieux faire qu'en renonçant à tous les biens périssables, vu particulièrement qu'un des points les plus importants de sa doctrine était le mépris des richesses, qu'il ne leur pouvait persuader plus efficacement que par son exemple. Pour donc guérir leur esprit de l'opinion et de l'affection déréglée des biens du siècle, il fallait qu'il usât d'un remède contraire à leur mal, et qu'il combattit leur convoitise par un parfait détachement de toutes les choses de la terre, autrement on eût pu lui dire: *Médecin, guérissez-vous vous-même* (2). De plus, venant en qualité de rédempteur aussi bien que de maître, comme il a voulu mourir pour nous redonner la vie, de même il a voulu se faire pauvre pour nous rendre les biens du ciel, que nous avions malheureusement perdus : *Vous savez quelle a été la charité de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riche par sa pauvreté* (3). Sur quoi un savant auteur dit que le Fils de Dieu a rempli le monde des richesses de la réconciliation et de la grâce, non pas en nourrissant les pauvres, quoique ce soit une action toute sainte, mais en se faisant pauvre lui-même, parce que, s'il n'eût été pauvre, il n'eût pas été crucifié, et s'il n'eût pas souffert la mort de la croix, il n'eût pas réconcilié les pécheurs (4). D'où il conclut que c'est la pauvreté de Jésus-Christ, qui a ra-

(1) Nolite possidere aurum neque argentum.

(2) Medice, cura teipsum. *Luc.* 4. 23.

(3) Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter nos egenus factus est, ut illius inopiâ divites essetis. 2. *Cor.* 8.

(4) Idcircò reconciliationis opibus nos ditavit, non quia pauperes

cheté le monde, et, par suite, quand les pécheurs retombent dans la disgrâce de Dieu, qu'ils n'ont point de meilleur moyen pour racheter leurs péchés et recouvrer les richesses du ciel, que par le choix d'une pauvreté volontaire (1). Enfin le Sauveur de nos âmes venant au monde pour entreprendre ce grand dessein de la conversion des hommes, qu'il avait projeté dans son éternité, a voulu faire voir que ce n'était pas l'ouvrage d'un homme seul, mais d'un Dieu. Or il ne pouvait mieux faire éclater le pouvoir de sa divinité qu'en se servant d'un instrument aussi faible que paraît un homme destitué de biens, de credit, de force et d'amis, et réduit à une extrême indigence. Quand le peuple d'Israël voit la baguette d'Aaron chargée de fleurs et de fruits, quoiqu'elle fût auparavant toute sèche, et détachée de sa racine, il ne douta plus que ce ne fût un coup de Dieu, et un signe manifeste du pouvoir que ce grand homme avait reçu d'en-haut, pour exercer son ministère. Et qui pourrait douter, voyant la croix du Fils de Dieu chargée des fruits de notre rédemption, que ce ne soit le plus grand miracle de la puissance de Dieu, d'avoir converti le monde par l'entremise d'un homme mourant tout nu sur un funeste poteau? C'est ce que veulent dire ces belles paroles que saint Thomas rapporte du concile d'Éphèse : Jésus-Christ a voulu, par une sage élection, que tout ce qui était autour de lui fût vil et abject, et portât les livrées de la pauvreté ; afin que l'on connût clairement que la conversion du monde était le chef-d'œuvre de la Divinité. Et, pour cet effet, il a choisi une mère pauvre, un pays encore plus pauvre; en un mot, une extrême di-

pavit, quamvis bonum esset, sed quia se pro nobis pauperem fecit. *Si enim, etc. Godfridus, l. 5. ep. 10.*

(1) Necessarium est ut peccator homo voluntariâ paupertate Domino reconcilietur, quâ justus Dominus peccatorem hominem sibi reconciliâsse agnoscitur. Undè et pauperi paradisi janua patet, et ab illâ dives excluditur.

sette de toutes choses, telle qu'elle paraît dans la crèche (1).

SECONDE PREUVE.

La seconde preuve de l'amour que notre Seigneur a porté à la sainte pauvreté, est qu'il en a fait ses délices, la préférant à toutes les commodités et à tous les plaisirs que les riches tirent de l'affluence de leurs biens. C'est pourquoi il l'a choisie pour compagne inséparable, s'y liant de telle sorte, qu'il ne pouvait vivre sans elle, pour ainsi dire, ni la perdre de vue un seul moment(2). Saint François dit que cette amoureuse alliance commença dès le premier moment de sa conception, et que la pauvreté dès-lors lui donna, pour le premier gage de sa fidélité, le plus petit corps qui ait jamais été formé (3). Il ne fut pas plus tôt sorti du sein de sa mère, qu'elle le reçut dans ses mains, et, pour lui faire de nouvelles caresses, elle le mit dans une étable, et le coucha sur le foin. Durant sa vie elle lui tint une si fidèle compagnie, qu'il ne pouvait faire un pas sans elle, n'ayant pas seulement où pouvoir appuyer sa tête. Elle l'assista toujours en tous les combats de sa passion, et ne le quitta point, lors même que ses apôtres l'abandonnèrent avec tant de lâcheté. Mais jamais elle ne l'embrassa plus étroitement que quand il fut crucifié, ayant cet avantage sur la bienheureuse Vierge, qu'elle ne le

(1) Omnia paupera et vilia elegit, omnia mediocria, et plurimis obscura, ut Divinitas cognosceretur orbem transformàsse terrarum; propterea pauperculam elegit matrem, pauperiorem patriam, egens fuit pecuniis, et hoc tibi exponit præsepe. *Ex quodam serm. Concilii Ephesini, loco citato.*

(2) Ego vir videns paupertatem meam. *Thren.* 3. 1.

(3) In matris utero inchoavit suum obsequium, dùm corpus animatum habuisti omnium minimum. *Tom.* 1. *opuscul. sancti Francisci, orat. pro obtinendâ paupertate. Vide ibi Uvadigum in Comment. asceticis.*

tint point comme elle au pied de la croix, mais elle monta jusqu'au sommet. D'où vient qu'elle ne se donna pas la peine de la polir, mais elle la laissa toute rude et grossière, et se servit, pour l'y attacher, de gros clous obtus et rebouchés, encore n'en prit-elle que trois, comme l'on croit, afin que chaque pied n'eût pas le sien (1). Bien davantage, pendant qu'il languissait sur cette croix, et qu'il mourait de soif, cette compagne fit en sorte qu'il n'eût pas seulement un peu d'eau pour se soulager; mais elle lui donna par les mains des bourreaux une liqueur si amère et si enfiellée, qu'elle était plus propre à le tourmenter qu'à le rafraichir. Enfin ce fut entre les bras de la pauvreté qu'il rendit l'âme; ce fut elle qui fit ses funérailles, ayant soin que tout ce qui servit à l'ensevelir, et tombeau et parfums, et suaire et linceuls, ne lui fussent donnés que par aumône et par emprunt, et, quand il ressuscita, elle les lui fit quitter aussitôt, et rendre tout ce qu'il avait emprunté. Voilà comme ils s'entr'aimèrent durant qu'il fut sur la terre. Et, ce qui est encore plus merveilleux, c'est qu'en montant au ciel il ne voulut point se séparer d'elle; mais, comme s'il n'eût pu être heureux, ni trouver assez d'autres délices en son absence, dans le séjour de la béatitude même, il la mena avec lui, et la fit asseoir sur son trône, lui donnant son cachet pour marquer tous les élus qui voudraient monter au plus haut degré de la perfection (2).

TROISIÈME PREUVE.

La troisième marque de son amour envers la pau-

(1) Propter quod nec sibi vacavit crucem polire, et ipsos clavos, ut creditur, non in sufficienti numero vulneribus fabricavit, nec exacuit, etc. *Tom. 2. opusc. S. Francisci, orat. pro obtinendâ paupert.*

(2) Hanc tecum asportâsti ad cœlum, mundanis relinquens omnia quæ sunt mundi, et tunc dominæ paupertati signaculum regni cœlorum ad signandum electos volentes incedere perfectionis semitam reliquisti, etc. *Ibid.*

vreté, est qu'il en a fait son principal ornement, et le plus grand sujet de sa gloire, préférant la qualité de pauvre à tous les plus superbes titres d'honneur que les grands du monde ont coutume d'affecter, pour relever l'éclat de leur noblesse et de leur fortune. *Je suis pauvre par excellence*, dit-il par la bouche de ses prophètes (1). Et en un autre lieu: *Dites à la fille de Sion, que son roi vient la visiter, et si elle vous demande quel il est, dites-lui qu'il est pauvre et débonnaire.* Il pouvait dire qu'il est tout-puissant, qu'il est sage, qu'il est riche, qu'il est heureux; mais il a supprimé tous ces titres honorables, pour prendre celui de pauvre. Je suis un bien duquel le Seigneur Jésus-Christ, le roi des cieux, se glorifie (2), peut dire la pauvreté: l'esprit de pauvreté est un esprit royal, qui nous élève au-dessus de toutes les choses du monde; et, comme dit saint Chrysologue, personne n'est digne de gouverner tout, que celui qui n'a rien de propre qui captive son affection (3). C'est pourquoi le Fils de Dieu, voulant établir ses disciples sur toute la terre comme les princes de l'univers, leur commande qu'ils se défassent de tout ce qu'ils possèdent; comme s'il leur disait: Défaites-vous de tous les biens de la terre, c'est le partage des roturiers, et vous êtes les princes de ma cour, et les héritiers de ma couronne. Il n'est pas bienséant aux rois d'être vêtus comme les esclaves. En même temps qu'ils sont élevés à l'empire, on leur donne le sceptre et la pourpre royale. Il faut donc que celui qui se souvient qu'il a un empire dans le ciel, et qu'il a reçu de Dieu le caractère royal, se dépouille des richesses de la terre, qui sont les marques de sa servi-

(1) Ego autem mendicus sum et pauper.

(2) Ego bonum de cujus possessione se jactat Christus Dominus rex cœlorum. *Guillel. Paris. c.* 9. *de Moribus.*

(3) Non potest dominari omnibus, nisi qui propriis non tenetur. *S. Chrysol. serm.* 21.

tude (1). O mon doux Jésus, dit saint François d'Assise, qui n'aimerait la pauvreté, puis que vous l'avez tant aimée ? Eh ! Seigneur, montrez-moi, s'il vous plaît, les sentiers secrets de cette royale vertu (2); car je brûle de son amour, et ne puis avoir aucun repos sans elle. Vous savez, mon cher maître, que vous m'avez rendu ardemment amoureux de sa beauté; mais encore qu'elle soit si belle, encore que vous en ayez fait votre trésor, vos délices, votre gloire, je la vois pourtant méprisée de tous, délaissée comme une veuve, tenue pour vile et indigne de paraître, assise à l'écart sur un fumier, toute triste de ce que ceux qui font profession de la défendre, la laissent, la négligent, et sont les premiers à lui faire opprobre. O mon Seigneur Jésus, je vous conjure de me donner pour jamais à cette grande reine, que je porte ses livrées, que je sois marqué de son sceau, que je vive et que je meure sous sa conduite, afin de n'avoir rien que vous dans le temps et dans l'eternité (3).

(1) Vendite quæ possidetis, plebeium cultum regia non admittit potestas, augustus honor non sinè diademate confertur et purpurâ. Abjicere ergò debet habitum servitutis, qui se regem credit divinitùs consecratum. *Idem S. Chrysol. serm.* 23.

(2) Domine Jesu, ostende mihi semitas tuæ dilectissimæ paupertatis. *S. Franciscus, in opusc. loco citato.*

(3) Sed et ipsa sedet in tristitiâ ab omnibus repulsa : facta est quasi vidua mulier domina gentium, vilis et contemptibilis, dùm omnium regina virtutum et conqueritur sedens in sterquilinio, quòd omnes amici ejus spreverunt eam, etc. *Ibidem.*

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la pauvreté que Jésus-Christ a pratiquée en son vivre.

I. CONSIDÉRATION.

Tout ce qui a vie, a besoin de nourriture ; mais il n'y a que Dieu qui la trouve dans lui-même, et qui se repaît délicieusement de la vue et de l'amour de sa souveraine beauté. De là vient que nous sommes tous les pauvres de Dieu, parce que, comme nous tenons la vie de sa miséricorde, qui nous a tirés du néant, de même nous attendons notre nourriture de sa providence, qui nous la donne comme par aumône. Mais il y a cette différence, qu'il est extrêmement libéral envers quelques-uns, qui ont abondance de biens pour leur entretien, et, pour ce sujet, nous leur donnons le nom de riches; là où il laisse les autres dans la disette, qui les oblige à chercher leur vie, ce qui fait qu'ils retiennent le nom et la qualité de pauvres. C'est dans cette condition que le Fils de Dieu a vécu sur la terre par un trait merveilleux de sa sagesse, soit pour nous dégager de la tyrannie du corps, et nous apprendre à le traiter en serviteur et en esclave, soit pour payer la faute du premier homme, qui nous a réduits à la mendicité, et nous montrer, par son exemple, que la vie présente n'est pas une vie de délices, mais de pénitence et de larmes.

(1) Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.

II. CONSIDERATION.

Pour cet effet, il voulut, dans l'état de sa vie cachée, apprendre un métier, afin de travailler pendant qu'il était dans la maison de son Père, ne prenant pas un morceau de pain qu'il n'eût trempé dans ses sueurs, pour consoler les pauvres artisans, qui ont peine à nourrir leur famille de leur travail, et nous apprendre à fuir l'oisiveté, quoique nous ayons d'ailleurs de quoi vivre, parce que, selon le divin Apôtre, *celui qui ne veut pas travailler, ne mérite pas le pain qu'il mange* (1). La nature ne souffre rien d'inutile, et, comme disait un ancien, l'oisiveté est le tombeau d'un homme vivant, qui ne vaut pas mieux que s'il était déjà mort. C'est pourquoi le Sage loue la femme vertueuse de son travail, et du bon ordre qu'elle met dans sa maison avant que de manger : *Elle n'a pas mangé le pain de l'oisiveté* (2). Et dans l'état religieux on a un grand soin que personne ne manque d'occupation, mais que chacun ait son emploi, soit spirituel, soit corporel, afin que l'oisiveté ne trouve point de lieu parmi les pauvres de Jésus-Christ. De là vient que ces anciens solitaires, qui passaient leur vie dans les déserts, joignaient le travail à l'exercice presque continuel de la prière, ainsi que des abeilles industrieuses, qui avaient toujours la cire, c'est-à-dire l'ouvrage dans les mains, et le miel dans la bouche, c'est-à-dire les hymnes et les louanges de Dieu (3). Sur quoi Rufin (4) raconte agréablement qu'un de ces bons religieux, nommé Jean, s'étant laissé tromper

(1) Qui non vult operari, nec manducet. 2. *Thess.* 3.

(2) Panem otiosa non comedit. *Prov.* 31. 27.

(3) Veluti apes in manibus quidem habentes ceram opificii, in ore verò guttas mellis voce hymniferâ universorum Dominum juxtà proprium sensum laudant. *S. Epiph. hæres.* 80.

(4) *Rufinus, l.* 3. *n.* 56. *de Joanne Brevi sive Nano.*

par une vaine illusion, dit un jour à son compagnon: Mon frère, je voudrais être comme les anges, qui ne travaillent point et qui sont toujours avec Dieu. Et là-dessus il se retira dans une profonde solitude, laissant tout ce qu'il avait, jusqu'à ses propres habits. Huit jours après, pressé de la faim, il revient à la cellule de son frère, et, frappant à la porte, le conjure de lui ouvrir. Celui-ci entendant le bruit demande: Qui est-ce? C'est moi, lui dit-il (1). L'autre lui repart: Notre frère Jean est devenu un ange: il n'est plus parmi les hommes (2). — C'est moi, je vous assure, réplique le famélique, ne me faites point languir, je vous prie. Ce bon religieux, jugeant qu'il était à propos de le laisser un peu dans l'attente, différa quelque temps de lui ouvrir. Mais enfin l'ayant fait entrer, il lui dit avec autant de prudence que de charité: Si vous êtes un homme, il faut travailler comme les autres: autrement vous ne méritez pas de vivre; mais si vous êtes un ange, que cherchez-vous ici? vous n'avez pas besoin de cellule (3). Alors il reconnut sa faute, et lui en demanda humblement pardon.

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, depuis que le Fils de Dieu commença à converser dans le monde, il ne voulut plus vivre que des aumônes qu'on lui donnait comme à un pauvre; et parce qu'il était convenable qu'il nous traçât le modèle de la pauvreté évangélique dans tous ses états, tantôt il vivait avec ses disciples de l'argent qu'ils gardaient en commun pour leur subsistance, afin de servir d'exemple aux maisons religieuses qui

(1) Ego sum Joannes.

(2) Joannes angelus factus est, et ultrà inter homines non est.

(3) Si homo es, opus habes operari ut vivas; si autem angelus es, quid quæris intrare in cellam?

peuvent être rentées sans intéresser la pauvreté, pourvu que les particuliers ne possèdent rien en propre; tantôt pour encourager ceux qui devaient faire profession d'un dénûment de toutes choses tel qu'on le fait dans les ordres mendiants, il demandait l'aumône, et mendiait son pain de jour en jour: action qui donnait de l'étonnement aux anges, voyant celui qui nourrit toutes les créatures, chercher sa vie, et tendre la main avec une soumission et une humilité prodigieuse. Aussi les saints qui ont depuis suivi les pas de leur maître, ont fait tant d'état de ce divin exercice, qu'ils l'ont établi dans leurs familles, comme un des plus excellents moyens de la perfection. Saint François appelait la quête que font les religieux, une action royale, qui leur était infiniment honorable, parce que Jésus-Christ l'avait faite; et il disait que le pain qu'ils recevaient par aumône était vraiment le pain des anges, parce que ce sont les anges qui sollicitent les riches à le leur donner, et c'est ainsi qu'il entendait ces paroles du Prophète: *L'homme a mangé le pain des anges* (1). D'où vient qu'étant convié à la table des riches, il avait coutume, avant que d'y aller, de demander l'aumône, et de porter avec joie, et même avec sentiment d'honneur, le pain qu'on lui avait donné, en faisant part à ses hôtes, et leur disant qu'il ne voulait pour rien du monde quitter *sa dignité royale, son revenu, sa profession, celle de ses frères.* C'est ainsi qu'il qualifiait cette action d'aller de porte en porte demander l'aumône. C'est dans ce même sentiment qu'il disait un jour à ses frères, dans une conférence particulière: N'ayez point de honte, mes chers enfants, de demander l'aumône; car notre Seigneur s'est fait pauvre en ce monde, et c'est à son exemple que nous avons choisi le vrai chemin de la pauvreté. Les héritiers du royaume des cieux ne doivent pas être honteux

(1) Panem angelorum manducavit homo.

de porter le gage de leur héritage. Car c'est en effet l'héritage que notre Seigneur Jésus-Christ nous a acquis, et qu'il a laissé à tous ceux qui veulent imiter fidèlement sa sainte pauvreté (1).

IV. CONSIDÉRATION.

En dernier lieu, quoique le Fils de Dieu ait pratiqué la pauvreté en des états aussi différents que nous l'avons dit, néanmoins il a toujours gardé le même esprit, traitant son corps avec une grande sévérité, et n'usant que de viandes fort communes, telles qu'est la nourriture des pauvres. Il mangeait ordinairement avec ses apôtres, se contentant, comme nous l'apprenons de l'Évangile, de cinq pains d'orge et de deux petits poissons pour treize personnes (2). Ce fut ainsi qu'il les régala un jour après les fatigues d'une mission qu'ils venaient de faire par son ordre; et, comme cette pauvreté n'était ni contrainte ni casuelle au regard de celui qui avait reçu toute puissance au ciel et en la terre, il ne faut point douter que cette manière de vie ne lui fût ordinaire, puisqu'il l'avait choisie par un extrême amour qu'il portait à cette vertu. Souvent même, comme il allait en divers lieux de la Palestine, il se trouvait réduit avec ses disciples à prendre son repas à terre sur le bord de quelque rivière, dont l'eau claire leur suffisait pour leur breuvage, et quelques viandes grossières pour leur nourriture (3). Voilà

(1) *S. Franc. tom.* 3. *opusc. colloquio* 38. *et collatione* 7. *ubi hæc habet* : Arrham cœlestis hæreditatis erubescere nequaquàm convenit regni cœlestis hæredibus. Hæc est enim hæreditas nostra quam acquisivit et reliquit nobis Dominus Jesus Christus, etc.— Ad comedendum invitantibus aiebat : Nolo dimittere regalem meam dignitatem, et hæreditatem, et professionem, et fructum meorum ire scilicet pro eleemosynâ ostiatim. *Tom.* 3. *opuscul. S. Francisci, apophtheg.* 14.

(2) *Marc.* 6. *et Joan.* 6.

(3) *Ludolph. in vitâ Christi, p.* 1. *c.* 62.

comme il traitait ces princes du ciel et ces conquérants du monde, jusque là qu'ils étaient quelquefois contraints, pour satisfaire à la faim qui les pressait, de cueillir des épis de blé, n'ayant rien à manger, tant leur indigence était excessive. Le Fils de Dieu, dit saint Bonaventure, savait leur besoin, et en avait compassion, parce qu'il les aimait tendrement; mais d'ailleurs il se réjouissait de les voir endurer quelque chose, parce qu'il connaissait d'un côté le mérite de leur pauvreté, et de l'autre le grand fruit que nous devions tirer de leur exemple (1). Car c'est un clair miroir, où l'on voit éclater la pauvreté évangélique dans sa plus grande beauté, et où l'on découvre en même temps la vanité du monde, et le mépris qu'on doit faire de sa délicatesse, de ses folles dépenses, et de la peine qu'il prend à contenter le corps au préjudice de l'esprit.

Apprenez donc, en premier lieu, que ce sont deux choses qui ne s'accordent pas ensemble, d'être pauvre, et d'être bien traité (2); que tout le bien que nous devons procurer au corps, c'est la santé; qu'il faut se contenir dans ces bornes, et que, si nous cherchons plutôt le plaisir, dans les viandes, que la nécessité, ce n'est plus une loi, mais un désordre de la nature, qui se livre à la mort, lorsqu'elle se fait esclave de la volupté (3).

Apprenez, en second lieu, que le soin que vous prenez de votre santé, ne doit pas être excessif, et qu'il

(1) Aspiciebat eos Dominus, et compatiebatur eis, quia tenerrimè diligebat eos : sed nihilominùs gaudebat, tàm propter eos quos in hoc multùm mereri sciebat, quàm propter nos, quibus relinquebat exemplum. *S. Bonav. p.* 1. *c.* 44. *vitæ Christi.*

(2) *Sainte Térèse, au Chemin de la perfection, ch.* 11.

(3) Quòd si voluptati servitur, non sanitati : hoc de naturâ non est, sed sub naturâ, quæ morti manus dat, cùm magistram constituit voluptatem. *S. Bonav. c.* 44. *primæ partis vitæ Christi ubi multa præclara ex D. Bernardo habet.*

faut éviter cette curiosité superstitieuse dans la qualité des viandes, qui ne vient souvent que d'une trop grande délicatesse fort contraire à la simplicité et à la pauvreté d'esprit que Jésus-Christ nous a enseignée; qu'il est bien misérable de travailler à rendre sa prison plus forte et plus dure, et que c'est une marque visible de la faiblesse de l'esprit, d'être si soigneux de la bonne disposition du corps.

Enfin souvenez-vous que, cette vie étant si courte et si méprisable, c'est un abus de chercher des viandes si précieuses pour l'entretenir; et qu'au reste, en méprisant les délices, vous ne les perdez pas, mais vous les changez, et vous les faites passer du corps à l'esprit. Le pain d'avoine, l'eau claire, les légumes, dit saint Bernard (1), ne sont pas fort agréables au goût; mais quand l'amour de Jésus-Christ les assaisonne, croyez-moi, il y a grand plaisir à prendre de sa main ce qu'il nous donne, quand on pense que c'est lui qui nous nourrit. C'est cette douce pensée qui ravit le Père Natal, religieux de la compagnie de Jésus, au commencement de sa conversion (2), et qui saisit un jour si doucement son esprit, lorsqu'il était à table avec toute la communauté, qu'il avoua ensuite que jamais il n'avait ressenti une consolation pareille. C'est Jésus-Christ, disait-il en lui-même, qui me nourrit. Il est vrai qu'il nourrit tous les hommes; mais il a un soin tout particulier des religieux qui ne sèment ni ne moissonnent. Les autres vivent du travail de leurs mains; mais ceux-ci se nourrissent du travail des mains de Jésus-Christ. Sa faim et sa soif sont le prix et l'assaisonnement de leurs mets. C'est lui qui porte les fidèles à leur faire du bien. C'est lui qui se fait leur caution, ou plutôt qui se rend débiteur pour eux. C'est son amour qui touche le cœur de leurs frères, et les

(1) *S. Bern. citatus à S. Bonavent. Ibidem.*
(2) *Annales Societatis Jesu, l. 5, primæ partis, n.* 10.

excite au travail, pour apprêter ce qui leur est nécessaire. C'est donc véritablement lui qui les nourrit (1). Pendant qu'il goûtait à loisir la douceur de ces pensées, comme si Jésus-Christ eût voulu lui verser une goutte de son calice, pour adoucir la pauvreté qu'il avait nouvellement embrassée, il ne faut pas s'étonner si la consolation et la joie dont il était pénétré, surpassait tout le plaisir que les plus exquises délices des festins de la terre puissent donner (2). O que les religieux qui sont délicats et difficiles en leur manger, se font de tort, et qu'ils perdent de consolations célestes! le cardinal Jacques de Vitri raconte qu'un religieux de l'ordre de Cîteaux, qui avait été un fameux médecin dans le monde, ayant un jour rejeté la nourriture commune de l'ordre, comme contraire à son tempérament, et causé par cette singularité un sujet de scandale aux autres frères, il vit que la nuit suivante la sainte Vierge, patronne de l'ordre de Cîteaux, tirait d'un vase d'or une nourriture céleste qu'elle donnait elle-même à tous les religieux l'un après l'autre, et qu'étant venue à lui, elle lui refusa la même faveur, et retirant sa main, lorsqu'il ouvrait la bouche pour recevoir cette manne du ciel, elle lui dit d'un ton sévère, lui reprochant sa délicatesse : *Médecin, traite-toi toi-même.*

(1) Alii labores manuum suarum manducant ; hi laboribus manuum Christi vescuntur. Fames ac sitis Christi emit illis conditque cibaria. Christus suâ impellit gratiâ fideles ad benignè eis faciendum. Idem se fidejussorem pro iis, imò vicarium constituit. Charitas Christi corda etiam fratrum ad omnes domestici usûs labores incitat, ac proindè Christus est verè qui religiosos pascit.

(2) Hæc dùm versat mente Natalis, tanquàm paupertati recèns susceptæ ab suo Christus calice stillam infudisset, nil mirum si tantâ est delibutus dulcedine, quantam exquisiti caducarum epularum sapores elaborare non possunt.

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la pauvreté que Jésus-Christ a fait paraître dans ses vêtements.

I. CONSIDÉRATION.

Il y a une grande différence, comme remarque saint Bernard, entre la cour des rois et celle de Jésus-Christ. Dans la cour des rois les nobles sont richement et délicatement couverts. Dans la cour de Jésus-Christ, les plus grands sont les plus pauvrement vêtus, dit ce Père (1). Dans la maison des rois, on se plaît à l'éclat et à la mollesse des habits; mais, dans l'Église de Jésus-Christ, les plus austères et les plus vils sont les plus estimés. Il avait appris cette vérité de la bouche même du Fils de Dieu. Vous savez, dit notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile, que ceux qui s'habillent délicatement, sont dans la maison des rois (2). Remarquez, s'il vous plaît, ces paroles : Ceux qui sont dans la pompe des habits et dans le luxe, habitent dans le palais des rois (3). Où sont donc les pauvres évangéliques, qui méprisent ces vanités? dans le ciel, conclut saint Chry-

(1) Mollibus vestimentis delectatur regis curia ; asperis verò et humilibus delectatur Christi Ecclesia. *S. Bern. l. de modo benè vivendi, serm.* 9.

(2) Dominus noster Jesus Christus dicit in Evangelio : Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. *Idem S. Bern. in Matth.* 11.

(3) Ecce qui in veste pretiosâ sunt, et deliciis, in domibus regum sunt. *Luc.* 7.

sostome, qui est le palais de Jésus-Christ (1). Nous lisons dans l'Écriture, qu'il n'était pas permis d'entrer dans la cour des rois de Perse avec le sac et la cendre (2); mais dans la cour du Fils de Dieu, ceux qui sont plus ennemis du luxe, et qui s'habillent plus simplement, sont les plus considérés. Qui a jamais eu plus d'accès auprès de lui que les apôtres? qui a tenu un plus noble rang que saint Jean-Baptiste? qui l'a suivi de plus près que les Hilarion et les Antoine? étaient-ils délicatement vêtus (3)? Allez voir les religieux dans les cloîtres, les solitaires dans les déserts, les grands serviteurs de Dieu même au milieu du siècle; vous trouverez que les livrées de Jésus-Christ, dont ils sont revêtus, sont bien contraires à celles du monde. Les livrées du monde ne ressentent que le luxe, et celles de Jésus-Christ ne respirent que la sainte pauvreté; les gens du monde ne cherchent dans leurs habits que l'honneur, les délices et la singularité; et les saints, qui sont à la suite de Jésus-Christ, n'y cherchent que l'humilité, la mortification, la simplicité et la pénitence. Entrons dans cette cour véritablement sainte, et considérons attentivement le chef et les membres qui la composent.

II. CONSIDÉRATION.

Pour ce qui regarde le chef, l'Évangile nous enseigne que le Fils de Dieu était fort simplement vêtu, pendant qu'il conversait sur la terre, et qu'il faisait profession d'une grande pauvreté, en tout ce qui tou-

(1) Adverte Christum dicentem : Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. Qui verò talia vestimenta non habent, in cœlis sunt. *S. Chrysost. homil.* 19. *in Epist. ad Heb.*

(2) Non enim erat licitum indutum sacco aulam regis intrare. *Esther.* 4. 2.

(3) Quid existis in desertum videre? hominem mollibus vestitum.

chait sa personne. Ses habits étaient de peu de valeur, sa tunique sans couture, et toute d'une pièce, comme celles du petit peuple; sa robe d'une étoffe fort vile et commune, sans façon et sans affectation. Car, comme remarque saint Bonaventure (1), quoique sa pauvreté fût volontaire, elle ne le paraissait pas. Il passait pour le fils d'un pauvre artisan, lui qui était le vrai Fils de Dieu, et le souverain artisan du monde. Aussi était-il habillé selon la condition qu'il avait choisie, c'est-à-dire, comme le fils d'un artisan. C'est pourquoi cette pauvreté d'habits à laquelle il s'était assujetti, n'était pas honorée, comme celle de saint Jean-Baptiste, mais plutôt méprisée, parce qu'on ne la prenait pas pour vertu, mais comme une disgrâce attachée à la bassesse de sa naissance, qui l'avilissait devant les hommes, dont l'œil superbe et dédaigneux ne regarde que la pompe. D'ailleurs, comme il l'avait choisie par mortification aussi bien que par humilité, elle ne lui apportait pas moins d'incommodité que de mépris. Qui l'eût vu au point de sa naissance couché sur le foin et couvert de pauvres drapeaux, tremblant de froid et pleurant de douleur, eût-il pu entendre ses cris enfantins sans en être pénétré d'amour, de compassion et de tendresse? le cours de sa vie fut semblable à son commencement, et, si la pauvreté, comme dit saint Bernard, est une espèce de martyre, il en voulut être une continuelle victime, et souffrir, pour ainsi dire, autant de martyres qu'il fit de pas depuis la crèche jusqu'au Calvaire; car il allait pieds nuds, comme quelques-uns estiment, ou, pour le moins, il n'usait que de sandales, qui lui couvraient seulement la plante des pieds, laissant le reste découvert, exposé au froid et aux injures de l'air : coutume qu'il gardait même dans ses voyages, qui étaient fort fréquents pendant les trois dernières années de sa vie, qu'il employa,

(1) *S. Bonav. in Vitâ Christi, part.* 6. 14.

comme l'Écriture enseigne, à publier l'Évangile par toutes les villes de la Palestine. Mais, au temps de sa passion, l'amour qu'il avait pour la pauvreté ne s'arrêta pas là. Il voulut aller jusqu'au dernier excès de la confusion et de la douleur, permettant à ses ennemis de l'habiller, tantôt comme un fou, tantôt comme un roi de farce, et de lui faire tous les outrages que la haine et l'envie peuvent inventer. Quel spectacle, de voir le Fils de Dieu, les yeux bandés et le visage couvert d'un linge sale, comme un faquin, dans la maison de Caïphe; vêtu d'une robe blanche et traité de fou, dans le palais d'Hérode; chargé d'une couronne d'épines et d'un lambeau de pourpre, dans le Prétoire de Pilate, servant de risée à la populace, et de butte à l'insolence des soldats! Que dirai-je de cette ignominieuse nudité qu'il souffrit avant sa mort, lorsqu'ils le lièrent à la colonne, où ils le déchirèrent de coups de fouet, et depuis à la croix, où il demeura tout nu, l'espace de trois heures, dans la plus horrible confusion que puisse souffrir un homme qui a quelque sentiment d'honneur? O roi de gloire, où est-ce que l'amour de la pauvreté vous a réduit? quel diadème vous a-t-il mis sur la tête? de quels ornements a-t-il paré votre sainte humanité? comment est-ce que le luxe et la vanité peuvent encore vivre dans le cœur d'un chrétien, qui vous regarde mourant en cet état, dénué et dépouillé de tout jusqu'à la peau, n'étant couvert que d'épines, de crachats, de plaies et de sang? O que cette vue est touchante! ô qu'elle ferait de merveilleuses impressions sur nous, si nous avions une ferme foi! Eh! que n'a-t-elle pas fait dans le cœur des saints, qui ont eu de plus vifs mouvements de l'amour divin?

III. CONSIDÉRATION.

Certes, quand je considère le nombre presque infini de ces grands hommes qui composent la cour du Fils

de Dieu, je n'en vois pas un qui ne porte sur soi quelque marque éclatante de sa pauvreté, et qui n'exprime quelque trait particulier de la nudité de sa croix. Les prophètes, qui ont marché devant, ont été grands amateurs de cette vertu. Isaïe, qui était d'une extraction royale, ne s'habillait que d'un simple sac, lors même qu'il paraissait en public, et qu'il enseignait le peuple; Élie, qui était respecté des rois, et qui avait un empire admirable sur le ciel et sur tous les éléments, n'était couvert que d'un cilice tissu de poils de chameaux. Tous ces grands personnages dont parle saint Paul, qui dans l'Ancien Testament avaient comme par avance l'esprit de la loi nouvelle, ne vivaient que comme des étrangers sur la terre, vêtus de peaux d'animaux, cachés dans des grottes et dans des lieux écartés du monde, comme s'il n'eût pas été digne de leur présence, endurant, avec une invincible constance, la faim, la soif, et toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté (1). Les apôtres qui ont eu l'honneur d'être plus près de leur maître que tous les autres, lui ont été aussi plus semblables. Ils sont allés pieds nus par tout le rond de la terre, comme dit saint Chrysostome (2), et ils ont plus gagné de serviteurs à Jésus-Christ par l'exemple de leur pauvreté, que par l'éclat de leurs miracles. Les saints qui sont venus après eux, et qui ont, comme dit Salvien, agrandi les traces et les vestiges du Sauveur du monde, comme parfaits imitateurs de ses vertus, ont été tellement passionnés pour celle-ci, que leur zèle passerait pour un excès, s'il n'avait été inspiré du Saint-Esprit. Qui n'admirerait ce Solitaire de l'évêché de Trèves, nommé Scocelin, dont il est parlé dans les miracles de saint Bernard, qui passa quatorze ans dans un désert, errant çà et là dans les forêts et dans les montagnes pour l'amour de Jésus-Christ, sans toit,

(1) *Hebr.* 11.

(2) *S. Chrysost. hom.* 92. *in Matth. Vide et* 28. *de laudibus S. Paul.*

sans habit, n'ayant que le ciel pour toit, l'air pour son habit, et la viande des bêtes pour sa nourriture (1), ne mangeant que des herbes champêtres, ou des racines toutes crues, et parfois du gland pour ses plus grandes délices : si bien qu'on peut dire que, mourant chaque jour pour Jésus-Christ, sa vie n'était qu'une suite continuelle de croix et de morts; car il souffrait autant de martyres qu'il passait de jours dans la solitude (2). Il est bien vrai que quatre ans avant sa mort, il fut contraint d'adoucir un peu la rigueur de sa pauvreté pour le regard de son vivre, car ne pouvant plus pour sa faiblesse ni trouver des herbes durant l'hiver à cause de la neige, ni arracher des racines à cause de la gelée, comme un homme demi-mort de faim et de froid, n'ayant plus que la peau, tant il était épuisé, il s'en allait chercher quelques villages écartés, et quelque maison toute seule au milieu des champs, choisissant plus volontiers celle où il savait que demeurait quelque homme de bien, mais pauvre. C'est là qu'il se transportait de nuit pour n'être pas vu, sans entrer dedans : mais il se couchait sur la terre dans l'étable, ou plutôt dans la cour, et après avoir pris quelques heures de repos, il en partait avant le jour. Ceux qui avaient le bonheur de le loger, lui portaient un grand respect, et ne s'approchaient pas de lui pour lui parler, s'il ne les appelait lui-même, ou s'il ne le leur permettait, de peur qu'il ne les quittât, et s'en allât autre part. Quelquefois pourtant ils lui mettaient devant leur porte un peu de paille et quelque sac usé pour se coucher. Quant à la nourriture, ils ne lui présentaient jamais qu'un morceau de pain d'orge ou de

(1) Cœlum habens pro tecto, aerem pro vestimento, et pecorum victum pro cibo humano. *Lib. Miraculorum, c. 4. sub finem operum S. Bernardi.*

(2) Iste enim pro Christo quotidiè moriens, non unam tantùm, sed innumeras cruces et mortes sustinuit, quia quot diebus in eremo vixit, tot martyria duxit.

recoupe, sachant bien qu'il ne prendrait autre chose; et de ce pain il en mangeait une petite partie, et emportait le reste, qui lui servait plusieurs jours. Voilà toute la douceur qu'il fut contraint de recevoir dans son vivre; mais, pour la pauvreté des habits, il n'en relâcha jamais rien. Car venant à ces maisons au cœur de l'hiver, il était presque tout nu, n'ayant qu'un petit linge qui lui ceignait le corps, et un petit sac pendu à son cou, où il mettait son pain. Voilà, dit l'auteur qui a écrit ces merveilles, après en avoir été témoin oculaire; voilà tout le bien de ce riche; voilà le glorieux héritage et le noble patrimoine de ce fidèle serviteur de Jésus-Christ, pour qui tout le monde était une source de richesses, parce que, n'ayant rien et ayant tout, il possédait tout dans ce rien : renfermant, dans ce pauvre lambeau, tout le monde, pour ainsi dire, puisque de tout le monde il n'avait choisi que cela seul, qui lui tenait lieu de tout le monde (1).

IV. CONSIDERATION.

Vous me direz peut-être que cette pauvreté si extraordinaire est plus admirable qu'imitable; mais je réponds que si l'esprit de Jésus-Christ, qui en est l'auteur, ne l'a pas inspirée pour être l'objet de notre imitation, il l'a fait pour notre instruction. Voulez-vous voir quel a été son dessein, lorsqu'il nous a mis de si rares exemples devant les yeux?

Il a premièrement prétendu de renouveler le souvenir de son extrême nudité, et en conserver la mémoire jusqu'à la fin du monde, en nous proposant de

(1) En tota divitis istius proprietas. En gloriosa Christi servi hæreditas, nobile patrimonium, cui verè fideli totus mundus erat instar divitiarum. Nihil enim habens et omnia possidens in tali nihilo totum obtinuit, qui in vili semicinctio totum mundum inclusit : quandoquidem de toto et pro toto mundo semicinctium solum elegit. *Acard.*

temps en temps d'excellentes copies tirées sur cet original. C'est pour cela qu'il a voulu que la mère de saint Bernard ne pût accoucher que dans une cave, pour rendre hommage à la crèche de Bethléem, où il avait pris sa naissance; que saint François mourût tout nu sur la cendre, pour honorer la nudité de la croix; que saint Ignace changeât ses riches habits avec ceux d'un pauvre mendiant, afin d'honorer son extrême charité, qui lui a fait prendre dans la plénitude des temps la forme d'esclave, lui qui était devant tous les temps dans la forme de Dieu même; que saint Louis fit triompher la pauvreté jusque sur le trône, ne portant qu'un simple habit de camelot, qui était même quelquefois percé, pour rendre honneur à son admirable humilité, qui cacha, tout le cours de sa vie, l'éclat de sa royale grandeur sous un habit qui lui était commun avec le simple peuple.

Secondement, il a eu dessein de consoler les pauvres, à qui toutes choses manquent, et de réprimer le luxe des riches, leur apprenant à se contenir dans les bornes d'une sainte modestie convenable à leur état. Car comme ceux-ci sont naturellement vains, et qu'ils se plaisent à paraître en habits et en dépenses superflues, quand ils voient que les grands serviteurs de Dieu font tout le contraire, et qu'ils sont si amoureux de la pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ, alors ils rentrent en eux-mêmes; et, considérant combien ils sont éloignés des maximes de l'Évangile et de la voie des saints, ils conçoivent un sérieux mépris des vanités de ce siècle, et une haute estime des biens éternels. Palladius (1) raconte que saint Macaire d'Alexandrie passant le Nil avec saint Macaire d'Égypte, deux tribuns entrèrent avec eux dans la barque, tous deux fort richement vêtus, et accompagnés d'une grande suite de serviteurs, selon leur condition. Ces seigneurs,

(1) *Palladius. in Laus. c.* 21.

ayant aperçu dans un coin du vaisseau nos deux solitaires pauvrement habillés, furent sensiblement touchés de leur humilité, et l'un d'entre eux, comparant la sainteté et le bonheur de ces pauvres religieux avec le trouble et l'embarras que traînent avec elles les grandes richesses, leur dit : Que vous êtes heureux de pouvoir ainsi vous moquer du monde ! Il est vrai, repartit un de ces saints anachorètes ; mais si vous le croyez, prenez garde que le monde ne se moque aussi de vous autres. Ce trait entra si avant dans le cœur du tribun, qu'étant de retour dans sa maison, il vendit tous ses biens, et les ayant distribués aux pauvres, il se fit religieux.

En troisième lieu, il a voulu par là inspirer l'amour de la pauvreté à tous ceux qui aspirent à la perfection, particulièrement aux personnes consacrées à Dieu, qui font profession de quitter le monde, et leur apprendre cette importante vérité, que le temps de cette vie ne nous a pas été donné pour parer le corps, mais pour cultiver l'esprit; qu'un chrétien, qui prétend à l'éternité, doit partager ses soins avec le Fils de Dieu, prendre pour soi le soin d'orner son âme des vertus solides, et lui laisser le soin de réformer son corps, comme il a promis par son Apôtre au jour de la Résurrection (1). Parons-nous, dit saint Bernard (2), écrivant à sa sœur la religieuse, des ornements spirituels de la charité, de l'humilité, de la mansuétude, de l'obéissance et de la patience : ce sont les vêtements qui nous

(1) Salvatorem exspectamus qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. *Philipp.* 3.

(2) Non facit ornatum clericum tenera vestis, sed munditia mentis, soror charissima : ergò ornemus nosmetipsos spiritualibus ornamentis, scilicet charitate, humilitate, mansuetudine, obedientiâ et patientiâ. Hæc sunt ornamenta quibus placere poterimus Christo cœlesti sponso : Christus, invisibilis sponsus, non requirit pulchritudinem foris, sed intùs, etc. *S. Bern. de modo benè vivendi, serm.* 9.

rendront agréables à Jésus-Christ, notre époux céleste. Cet invincible époux ne recherche point la beauté extérieure. Il demande celle de l'âme, selon ces paroles du Prophète-Roi : *Toute la gloire de la fille du roi vient de l'intérieur* (1). Ne portez donc point sur vous d'autres richesses que celles des bonnes mœurs, ni d'autres ornements que celui d'une sainte vie. Je rougis, dit saint Augustin, de me voir précieusement habillé. Je le dis simplement, cette pompe ne convient pas bien à ma profession, ni aux enseignements que je donne, ni à mon âge et à mes cheveux blancs. Que sert-il de s'ajuster si curieusement, si vous laissez votre âme en désordre? cette curiosité est un effet de l'amour du siècle. Une épouse de Jésus-Christ qui s'y attache, montre qu'elle n'est pas tant éloignée du monde, puisqu'il la tient encore par la robe (2).

(1) Omnis gloria filiæ Regis ab intùs.

(2) Non est sinè maculâ Christi sponsa, si amat vestem pretiosam. Ancilla Christi quæ seculum perfectè reliquit, vilia vestimenta quærit : ancilla Christi quæ pretiosa vestimenta desiderat, adhuc perfectè seculum non contempsit.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la pauvreté du Fils de Dieu dans sa demeure, et dans ses voyages.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Jean-Baptiste ayant montré au doigt le Fils de Dieu, et déclaré publiquement qu'il était l'Agneau qui devait ôter le péché du monde, deux disciples de ce divin Précurseur, touchés d'une sainte curiosité, suivirent le Verbe incarné, et lui demandèrent le lieu de sa demeure : *Maître, où demeurez-vous* (1) ? Mais il leur repartit avec une merveilleuse douceur : *Venez et voyez* (2). Sur quoi un savant interprète (3) dit que notre Seigneur veut que nous le visitions souvent, et que nous apprenions où il demeure, qu'il désire que nous montions au ciel par de fréquentes élévations d'esprit, afin de contempler ces tabernacles éternels, et d'en concevoir de l'amour. Il ajoute que cette vue produit en nous un grand mépris de la terre, parce que, comme dit Rupert (4), toutes les créatures sont peu de

(1) Rabbi, ubi habitas ? *Joan.* 1.

(2) Venite et videte. *Ibid.*

(3) Vult Dominus nos ad eum venire, et ubi habitat videre. Vult nos mente sæpè in cœlum conscendere, divinaque illa, in quibus habitat, tabernacula cordis oculis contemplari et concupiscere. *Barradius, tom.* 2. *l.* 2. *c.* 19.

(4) Videntibus Creatoris habitationem angusta est omnis creatura. *Rupert. l.* 1. *in Joan.*

chose a qui contemple la maison de Dieu : et que pour peu qu'on en ait de connaissance, on est contraint de s'écrier avec le Prophète : O Israël, que la maison de Dieu est grande, et que l'étendue de son domaine est vaste ! Elle est infinie : sa hauteur et sa largeur n'ont point de bornes (1), mais si la magnificence de ces demeures célestes, où le Fils de Dieu fait montre de ses richesses et de sa grandeur, est un objet digne de nos admirations, la bassesse de celles qu'il a choisies sur la terre pour y faire son séjour, et nous apprendre par son exemple la pratique de la pauvreté évangélique, ne mérite pas moins d'être admirée et considérée de tous les saints.

II. CONSIDÉRATION.

Venez et voyez (1) le lieu qu'il a pris pour sa naissance. Il ne naît point sous le dais, ni dans un lit fermé de balustres d'argent. Il n'est point reçu dans la pourpre ni couché dans un berceau majestueux, comme les enfants des rois. Son palais, c'est une étable; son dais, la voûte d'une caverne humide sentant le relent; son berceau, une crèche; sa pourpre, un peu de foin et de vils drapeaux, dans lesquels on l'enveloppe. Quelques théologiens (3) estiment que les anges le reçurent en naissant, et le mirent entre les bras de sa bienheureuse Mère, comme dans le plus auguste trône de l'univers. Mais il est croyable que le poids de son humilité le fit descendre plus bas, et que, pratiquant dès-lors ce qu'il

(1) O Israel, quàm magna est domus Dei et ingens locus possessionis ejus ! Magnus est, et non habet finem ; excelsus, et immensus. *Baruch.* 3.

(2) Veni et vide.

(3) *Suares, in* 3. *p. disp.* 13. *sect. ad q.* 35. — Christus sedet in ulnis maternis. Ille porrò thronus verè regius; thronus iste gloriosus, thronus sanctus, solus dignus, qui Sanctum sanctorum portaret in terrâ. *Chrysippus Hierosol. or.* 2. *de Virg. Delparâ.*

enseigna depuis, le premier lieu où il se mit, fut la poussière de l'étable, qui est le dernier lieu du monde. Il tomba comme la manne, non dans le palais des grands du siècle, mais dans une pauvre grotte, qui n'était habitée que des bêtes; non sur la soie, mais sur la terre. Il parut, pour me servir des paroles de Moïse, dans ce lieu solitaire, comme un petit grain (1) qui ravit par sa petitesse les pasteurs et les mages, et leur fit dire avec étonnement : *Quel prodige est ceci?* Le Sauveur du monde ne trouve point de lieu dans le monde pour lui servir de retraite. Eh! qui ne serait effrayé de voir, gisant par terre, celui qui vient pour être le Roi, non du temps, mais de l'éternité? Qui ne mépriserait l'orgueil des hommes, qui se glorifient de la pompe de leurs bâtiments et de la magnificence de leurs palais, pendant que leur maître est logé dans une étable? O Verbe éternel, qui remplissez le ciel et la terre, que votre immensité est raccourcie! O que nous sommes obligés à cet enfant, d'avoir daigné réserver sa grandeur et se loger ainsi à l'étroit, pour nous préparer des trônes et des demeures magnifiques dans le ciel (3)!

III. CONSIDÉRATION.

Venez et voyez le lieu qu'il a choisi pour son exil incontinent après sa naissance. A peine est-il venu au

(1) Apparuit in solitudine minutum.

(2) Quid est hoc? *Luc.* 1.

(3) Locum non habebat Christus. Quis enim locus capere posset eum qui locum omnem excedit? *Chrysippus Hierosol. orat. de Vig. Deiparâ.*— Verbum fecit Pater abbreviatum. Vultis nosse quàm longum, quàm breve fecit? cœlum, inquit, hoc Verbum, et terram impleo. Nunc caro factum in angusto locatum præsepio est. *S. Bern. serm.* 1. *de Nat.*— Christus in diversorio loco eget, ut nobis in domo Patris sui multas mansiones præparet. *Beda, Luc.* 2. *Vide S. Leonem. serm.* 2. *de Nat.*

monde, qu'on veut l'en chasser avec violence, et comme il est né en pèlerin hors de la maison de ses parents, il est aussi réduit à vivre hors de son pays, et à souffrir, ainsi qu'un pauvre banni, un exil de sept ans, selon saint Bonaventure (1), parmi toutes les incommodités que la pauvreté et le mépris des hommes peuvent apporter. Sitôt que l'ange eut averti saint Joseph de porter le Fils de Dieu dans l'Égypte, il part à l'heure même avec l'enfant et la mère. Il ne lui faut point de temps pour faire les préparatifs d'un si long voyage. Il n'a point de train ni d'équipage à dresser, ni de dettes à recueillir, ni de biens à mettre à couvert; et, quand il en aurait, il quitterait tout pour sauver ce cher Fils, dont la pauvreté fait tout son trésor. Que cette fuite est pénible et humiliante au Verbe incarné! Il cède au pouvoir d'un injuste usurpateur; et, quoiqu'il soit né Roi des Juifs, il quitte son royaume, comme s'il ne pouvait se défendre, et se bannit volontairement de ses terres, pour aller dans un pays d'idolâtres. Il fait, en moins de quarante jours, le même chemin que les Israélites firent en quarante ans: l'arche de la nouvelle alliance passe les déserts de l'Arabie sous la conduite de Joseph et de Marie, comme l'ancienne, sous la conduite de Moïse; et, si elle n'est pas accompagnée d'un million d'hommes pour lui faire escorte, c'est que cet aimable pèlerin ne veut encore être connu que des anges. Qui peut dire ce que souffrirent ces trois royales personnes dans ces vastes solitudes, où il n'y avait ni chemin, ni hôtellerie, ni fontaine, mais seulement du sable stérile avec des ardeurs intolérables? Hélas! où reposaient-ils durant la nuit? peut-être auprès d'un buisson; peut-être sous un arbre tout sec; peut-être en quelque caverne, ne trouvant point d'autre retraite dans ce désert. Et quand ils eurent achevé leur voyage, où

(1) *S. Bonavent. in Vitâ Christi*, 1. *p. c.* 12, *et* 13.

pensez-vous qu'ils se retirèrent ? dans une petite maison champêtre, près de la ville d'Héliopolis, où Marie et Joseph élevèrent l'enfance du Roi des rois, dans la même contrée qui avait autrefois servi comme de berceau à son peuple, et qui fut depuis la demeure de tant de saints, que la pauvreté du Fils de Dieu anima au mépris de toutes les choses de la terre. Mais qui les accueillit à leur arrivée ? qui les assista durant leur séjour ? qui les secourut dans leurs besoins ? il est certain que leur indigence fut extrême. Car, comme dit le Séraphique Docteur, que ne souffrent pas de pauvres étrangers dans un pays inconnu, à quelles injures ne sont-ils pas exposés ? Et donc croyez-vous que le Fils de Dieu ait voulu les éviter (1) ? Doutez-vous qu'il les ait acceptées avec amour, et souffertes avec patience ? O tendre et délicat enfant, roi du ciel et de la terre, que vous avez pris de peine pour nous ! que vous avez commencé de bonne heure à porter la croix ! Certes, vous aviez raison de dire par vos prophètes : *Je suis pauvre, et j'ai été nourri au travail dès ma plus tendre jeunesse* (2).

IV. CONSIDÉRATION.

Peut-être qu'après cet exil, étant retourné dans la Palestine, il y vécut avec plus de douceur et moins d'incommodités ! Venez et voyez le lieu qu'il choisit pour son séjour durant le cours de sa vie cachée. Que peut-on espérer de bon, disait Nathanaël, d'un lieu aussi vil et aussi obscur qu'est Nazareth (3)? Néanmoins le Fils de Dieu y demeura inconnu jusqu'à l'âge de

(1) O quot et quantæ fiunt injuriæ advenis, quas Dominus vitare non venit, sed suscipere ! *S. Bonav. c.* 13. *citato.*

(2) Pauper sum, et in laboribus à juventute meâ. *Ps.* 87. 16.

(3) A Nazareth potest aliquid boni esse? *Joan.* 1.

trente ans, dans la boutique d'un simple artisan, pour confondre la vanité de ceux qui s'attachent aux grandes villes et à la cour des princes, comme si Jésus-Christ n'était pas dans les villages, ni dans les hôpitaux, ni dans la maison des pauvres. Venez et voyez où il logea durant les quarante jours qu'il passa dans le désert: il n'a, dit l'Évangile, d'autre demeure que celle des bêtes sauvages (1), d'autre lit que la terre, d'autre palais que le trou d'un rocher si haut et si escarpé, qu'il était presque inaccessible. Voilà le modèle de la pauvreté, que tant de saints anachorètes ont embrassée, vivant ainsi que des hommes bannis de la terre et citoyens du ciel, les uns dans les creux des rochers, comme saint Paul, les autres dans les tombeaux, comme Zénon, disciple de saint Basile; les autres à découvert, exposés à toutes les injures de l'air, sans avoir ni cellules, ni cabanes, ni toit, comme saint Thalasse et plusieurs autres (2). Enfin, venez et voyez quelle étroite pauvreté il a gardée le reste de sa vie jusqu'à la croix. Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux de l'air, leurs nids ; mais le Fils de l'Homme n'avait pas où appuyer sa tête. Il logeait indifféremment partout où il était invité ; souvent il passait la nuit sur quelque montagne, s'employant à la prière ; le jour même qu'il entra en triomphe dans la ville de Jérusalem, il fut obligé d'en sortir sur le soir, ne trouvant personne qui lui donnât le couvert. Heureux celui, dit saint Bernard écrivant à un évêque, qui, de tous les biens de la terre, ne se réserve aucune chose, qui n'a point de tanière comme les renards, ni de nid comme les oiseaux, ni d'argent comme Judas, ni de maison non plus que la bienheureuse Vierge, qui n'en trouva point en Bethléem, imitant ainsi parfai-

(1) Erat cum bestiis terræ.

(2) *Vide Theod. in Philoth. c.* 12. *et c.* 22. *Baron. anno Domini* 525. *n.* 4. *et anno* 902. *et Surium* 10. *Novemb.*

tement celui qui n'avait pas seulement où poser sa tête (1). Suivez ce merveilleux exemple, et, si vous êtes amoureux de la perfection évangélique, dégagez votre cœur de toute attache, soit au pays, soit aux maisons, soit aux ameublements de votre chambre, et aux commodités de votre demeure. Souvenez-vous qu'un chrétien, et beaucoup plus un religieux, doit vivre comme étranger dans le monde; que toute la terre est son pays, ou plutôt qu'il n'a point de pays sur la terre, mais dans le ciel (2), comme dit saint Grégoire de Nazianze; ne blâmez point les édifices somptueux ni des églises ni des monastères, qui sont consacrés à Dieu. Vous devez les attribuer à la piété et à la libéralité de ceux qui les ont fait bâtir; mais ne les enviez point non plus, car la plupart des saints fondateurs des religions les ont fuis, bien loin de les rechercher. Saint François voulait que toutes ses maisons portassent les marques de sa grande pauvreté; saint Laurent-Justinien ne pouvait approuver ces structures si magnifiques dans les cloîtres, et, quand il en voyait, il disait en tournant la tête : Nos pères n'en ont pas ainsi usé (3). Hugues de Saint-Victor estimait tous les ornements de l'architecture inutiles. La pierre sert, disait-il, dans l'édifice; mais que servent dans la pierre ces gravures, ces ciselures, ces basses tailles (4)? Sainte Térèse (5) les esti-

(1) Felix qui nihil sibi retinet ex omnibus : non habet foveam, ut vulpes; non, tanquàm volucres, nidum; non loculos, quomodò Judas; non domos, sicut nec Maria locum in diversorio, imitatus perfectè illum qui non habebat ubi reclinaret caput. *S. Bern. epist. ad Henric. Archiepic.*

(2) Omnis terra et nulla terra nobis patria est. *Orat.* 28.

(3) Non sic patres nostri, non sic. *Surius, in Vitâ S. Laurent. Justin.* 8. *Januarii.*

(4) Utilis est lapis in structurâ, sed quid prodest in lapide cœlatura? *Hugo à S. Vict. l.* 2. *de Claust.*

(5) *Sainte Térèse, au Chemin de la perfection, ch.* 2. *et Ypres, en sa vie, ch.* 5. *de la seconde partie.*

mait préjudiciables, et disait qu'il était indigne de faire de grands bâtiments de la substance des pauvres, et qu'il ne fallait pas qu'à la fin du monde, les maisons religieuses fissent tant de bruit en tombant par terre. Quoi qu'il en soit, si les saints ont eu des sentiments différents sur la beauté et la grandeur des maisons dédiées au service de Dieu, ils se sont tous accordés en ce point, que les chambres et les cellules des religieux doivent être fort simples, qu'ils y doivent entrer comme les pauvres entrent dans les hôpitaux les plus riches et les mieux bâtis, sans en tirer vanité, ni s'en estimer plus riches, sachant bien qu'ils n'y entrent que pour en sortir, et qu'ils doivent s'attendre d'être traités en pauvres, et se contenter du nécessaire. Telle doit être votre disposition, si vous avez du zèle pour la perfection de votre vœu. Que font dans votre chambre tant d'accommodements et de petits meubles curieux, dont vous pouvez facilement vous passer ? Ce ne sont, à vrai dire, que des amusements qui vous occupent, des liens qui vous embarrassent, des épines qui vous piquent: si vous avez la conscience tendre et délicate, ôtez tout cela, et le donnez à Jésus-Christ. Moins vous aurez de superflu, plus vous aurez de repos et de liberté d'esprit ; plus votre cellule sera pauvre, plus vous aurez de place et de fonds pour bâtir dans le ciel. Jugez si ces maisons de terre que nous occupons ici, sont préférables à celles que Dieu nous prepare dans son royaume, si nous tâchons d'imiter notre roi, qui n'eut point de maison que le portail de Bethléem, où il naquit, et la croix où il mourut.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'extrême amour que Jésus-Christ a pour les pauvres.

I. CONSIDÉRATION.

On peut aimer les pauvres sans aimer la pauvreté; mais on ne peut pas aimer la pauvreté évangélique, sans aimer les pauvres. Plusieurs ont de la tendresse et de l'estime pour ceux qui ont tout quitté pour Dieu, qui n'auraient pas le courage de le faire ; mais personne ne peut avoir de l'estime ni de l'amour pour la pauvreté, qu'il n'en ait aussi pour ceux qui la souffrent et qui la professent. C'est pourquoi le Fils de Dieu ayant eu tant d'amour pour cette vertu, il faut dire qu'il n'en a pas moins témoigné pour les pauvres. Aussi saint Bonaventure, dans la Vie de saint François, dit que ce grand saint étant interrogé par ses disciples quelle était la vertu qui nous rendait plus recommandables auprès du Fils de Dieu, avait coutume de répondre que c'était la pauvreté, et qu'il mettait ses délices et ses complaisances dans les pauvres. Les raisons qu'on en peut apporter se réduisent à quatre chefs.

Premièrement, il est Fils unique de Dieu, et, en cette qualité, il suit parfaitement toutes les inclinations de son Père. Or le Père éternel aime singulièrement les pauvres, comme nous l'apprenons de l'Écriture. Il les choisit pour ses amis par préférence aux riches du monde ; *Je vous ai purifiés au feu de l'ad-*

versite (1) ; et dans l'épître de saint Jacques : *Dieu n'a-t-il paschoisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde* (2) ? Il en conserve chèrement le souvenir : *Le pauvre ne sera pas en oubli à jamais* (3). Il en prend un grand soin, et veille amoureusement à leur conduite : *Moi, je suis pauvre et affligé, mais le Seigneur veille sur moi* (4). Il les cache dans son sein, et il leur sert d'asile et de lieu de refuge : *Le Seigneur est l'asile du pauvre, il est son refuge dans le besoin aux jours de l'affliction* (5). Il exauce promptement leurs désirs, et leur prière n'est pas plus tôt sortie de leur bouche, qu'elle entre dans son oreille et dans son cœur, pour y prendre tout ce qu'elle veut comme dans un trésor qui lui est toujours ouvert : *Le soupir du pauvre parviendra de sa bouche jusqu'aux oreilles de Dieu* (6) ; et ailleurs : *Le Seigneur a entendu les désirs des pauvres* (7). Il est leur espérance : *Les pauvres de son peuple espèreront en lui* (8) ; leur consolation et leur joie : *Les pauvres se réjouiront dans le Saint d'Israël* (9) ; leur force : *Il est devenu la force du pauvre* (10) ; leur gloire et leur couronne : *Leur nom sera précieux devant lui* (11) ; leur héritage et leur partage : *Vous ne possèderez rien sur la terre, et vous n'y aurez aucune portion : c'est moi qui suis ta part et ton héritage* (12).

(1) Elegi te in camino paupertatis. *Is.* 48. 10.

(2) Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo? *Jacob.* 2. 5.

(3) Nonne in finem oblivio erit pauperis. *Psal.* 9. 19.

(4) Ego autem mendicus sum et pauper, Dominus sollicitus est mei. *Psal.* 39. 17.

(5) Factus est Dominus refugium pauperi. *Psal.* 9. 9.

(6) Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures perveniet. *Eccli.* 21. 6.

(7) Desiderium pauperum exaudivit Dominus. *Ps.* 10. 17.

(8) In ipso sperabunt pauperes populi ejus. *Is.* 14. 32.

(9) Pauperes homines in Sancto Israel exsultabunt. *Is.* 29. 19.

(10) Factus est fortitudo pauperis. *Is.* 25. 4.

(11) Honorabile nomen eorum coràm illo. *Ps.* 71. 14.

(12) In terrâ eorum nihil possidebitis nec habebitis partem. Ego pars et hæreditas tua. *Num.* 18.

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, les pères aiment naturellement leurs enfants. Or le Fils de Dieu s'est toujours porté pour le père des pauvres, comme il l'est effectivement. Saint François (1), dans l'oraison qu'il a faite pour obtenir la pauvreté, dit qu'elle est la reine des vertus, parce que le Fils de Dieu est descendu du ciel pour l'épouser, et faire avec elle une alliance éternelle, d'où sont sortis tous les enfants de perfection, c'est-à-dire tous les pauvres évangéliques, qui quittent tout pour aspirer à la sainteté et se rendre plus semblables à leur père. En effet, encore que les riches vertueux soient enfants de Dieu aussi bien que les pauvres, néanmoins il faut avouer que ceux-ci portent une expression plus parfaite de Jésus-Christ que les autres, et par conséquent qu'il les aime plus tendrement, vu que la ressemblance est un grand attrait de l'amour, surtout de l'amour d'un père envers ses enfants, quand ils portent les traits de son visage et de ses vertus. D'où vient que saint Bonaventure dit que les riches par leur libéralité se réforment en Jésus-Christ, mais que les pauvres s'y conforment par leur pauvreté (2). Je regarde et révère les pauvres, dit Salvien, comme les imitateurs de Jésus-Christ : je les honore comme les images de Dieu, je les admire comme les membres du Sauveur du monde (3). O que la dignité des pauvres est sublime ! Le pauvre représente la personne

(1) Vide, Domine Jesu, quia paupertas pro tanto est regina virtutum, pro quanto relictis angelorum sedibus descendisti ad terras ut ipsam posses charitate perpetuâ desponsare, et omnes perfectionis filios in ipsâ, et ex ipsâ, et per ipsam producere. *Tom.* 1. *opusc. sancti Francisci.*

(2) Pauperes per paupertatem Christo conformantur, divites verò per liberalitatem Christo reformantur. *D. Bonavent. in Speculo lect.* 7.

(3) Hos enim non aliter quàm imitatores Christi honoro, non

de Dieu ; Dieu est caché dans la personne du pauvre ; le pauvre tend la main, et Dieu même reçoit votre aumône, et se tient obligé du bien que vous lui avez fait (1).

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, les pauvres sont plus propres pour la milice de Jésus-Christ que les riches, par plusieurs raisons. Ce sont ses confédérés, qui font ligue offensive et défensive avec lui, contre tous et envers tous, dit saint Bonaventure. O ma souveraine maîtresse, liez vos pauvres par une heureuse confédération avec votre Fils (2). Ils sont plus capables de la discipline chrétienne ; c'est pourquoi le Fils de Dieu, en faisant le choix de ses disciples, qu'il destinait à la conquête du monde, a préféré les pauvres, dit saint Cyprien, et n'a pas considéré les grands du monde (3). Ceux qui combattent dans l'Église n'ont point d'autre école où ils puissent apprendre à manier les armes spirituelles, que la crèche de Bethléem, ni d'autre maître qu'une mère vierge qui est parfaitement pauvre, et un fils qui est encore plus pauvre (4). Ils sont mieux disposés à combattre les démons, parce que dans ce combat nous devons nous dépouiller de tous les biens du monde, afin qu'ils n'aient point de prise sur nous (5).

aliter quàm Dei imagines colo, non aliter quàm membra Christi suspicio. *Salvianus, l. 4. ad Ecclesiam.*

(1) Proh! quanta dignitas paupertatis est! Dei fit persona; latet in paupertate Deus : pauper est qui manum protendit, sed Deus est qui accipit. *Maximus, serm. 12.*

(2) Pauperes tuos, domina, felici confederatione conjunge Christo. *In Psalterio.*

(3) Pauperes electi, divites neglecti. *S. Cypr. de Nat.*

(4) Pauper mater, pauper filius, inops hospitium, his qui in formâ scholæ hujus militant in ecclesiâ, præbent efficax documentum. *Ibid. S. Rer. serm. 2. in Cœnâ Domini.*

(5) Nudi cum nudis luctari debemus.

La pauvreté est la livrée qui les fait reconnaître. Elle éclate dans leur âme comme l'or, dit saint Chrysostome, elle brille comme les pierres précieuses, elle fleurit comme la rose. Le pauvre ne commande point aux hommes, mais aux démons; il n'est point à la suite des rois, mais il est à la suite du Fils de Dieu; il n'est point dans la milice des hommes, mais en celle des anges; il ne combat point pour les trésors de la terre, mais pour ceux du ciel. Les pauvres sont beaucoup plus forts et plus courageux, et plus ils sont dégagés du monde, plus ils ont d'avantage sur le monde. Ce sont les enfants du tonnerre, dit saint Ambroise, qui font trembler la terre par le mépris qu'ils en font. Vous me demandez, dit ce Père, comment vous pouvez être enfant du tonnerre? Vous le serez si vous reposez, non sur la terre, mais sur le sein de Jésus-Christ. Vous le serez, si les choses de la terre ne vous touchent point, mais plutôt si vous étonnez et si vous ébranlez toute la terre par la fermeté de votre esprit. Que la terre vous craigne, mais qu'elle ne vous prenne point; faites qu'elle redoute la force de votre courage, et qu'elle se soumette à votre empire (1). Ils sont mieux

(1) Voluntaria paupertas quæ sinè possessione vel desiderio habetur, quantò expeditior est, tantò securior est.... Nudus athleta fortius dimicat; natator exuitur ut fluvium transeat, etc. S. *Bern.* 2. *S. Gregor. homil* 32. *in Evangelio; et S. Chrysostomus, homil.* 48. *in Matth.* Non imperat viris, sed dæmonibus; non assistit regi, sed Deo, non hominis, sed angelorum commilito est. *Et suprà:* Fulget ut aurum, splendet ut gemma, efflorescit ut rosa. *S. Chrysost. Homil.* 48.— Quantò nullius eguerimus, tantò fortiores atque omnibus superiores evadimus. *In Cat. Græc. in Luc.* 9.— Dices quomodò possum filius esse tonitrui? potes esse, si non in terrâ, sed in pectore Domini recumbas. Potes esse filius tonitrui si te terrena non moveant, sed ipse potiùs ea quæ sunt terrena mentis tuæ virtute concutias, trema terra, non capiat, vereatur potestatem animi, concussa subdatur. *S. Amb. l.* 7. *in Lucam, initio.*

armés que les riches. Leur indigence est comme la tour de David, où les grands cœurs trouvent toutes sortes d'armes pour combattre leurs ennemis. Élie montant au ciel n'en donna point d'autres à son disciple Élisée. Il lui laissa tomber cette peau qui lui avait servi de manteau, comme s'il lui eût dit, selon la pensée de saint Chrysostome : J'ai combattu le diable avec ces armes, vous le combattrez aussi avec elles (1). L'indigence est un trait puissant, un fort imprenable, une tour invincible et inébranlable (2). Enfin ils sont plus prompts à suivre leur chef, et plus propres à la conquête du ciel. Car, comme dit Tertullien, les richesses sont les liens qui attachent notre espérance à la terre (3); mais la pauvreté a des ailes si fortes et si libres pour voler au ciel, qu'elle devance toutes les vertus. De là vient qu'on promet aux autres le paradis, comme un bien qui n'est pas encore présent; mais pour la pauvreté, on ne le lui promet pas, on le lui donne par avance, dit saint Bernard (4).

Il ne faut donc pas s'étonner si le Fils de Dieu a tant d'amour pour les pauvres, et s'il leur donne un rang si considérable auprès de sa personne; mais il y aurait sujet de s'étonner, si les pauvres, se voyant prévenus avec une si extrême bonté, ne brûlaient pas de son amour. Malheur aux pauvres, s'ils n'aiment pas celui qui les aime si ardemment, et qui leur donne tant de preuves de son amour (5).

(1) Cum hâc pugnavi contrà diabolum, et tu contrà illum ornatus, hanc capies.

(2) Validum enim telum inopia, et inexpugnabile habitaculum, et turris inconcussa.

(3) Retinacula ista sunt spei nostræ. *Tertull. l. de cultu feminarum.*

(4) Magna quædam penna est paupertatis, quâ tàm citò volatur in regnum cœlorum. Nam in aliis virtutibus promissio futuræ tempore indicatur : paupertati non tàm promittitur quàm datur. *S. Bern. 4. in Adv.*

(5) Væ pauperibus, si eum non amant qui tantùm eos amat,

IV. CONSIDÉRATION.

Ce reproche ne regarde point les pauvres volontaires, qui sont excellents dans cette vertu. Car ce dénûment général qu'ils pratiquent d'une si noble façon, ne peut venir que du grand amour qu'ils portent à notre Seigneur. Et c'est la dernière raison pour laquelle il les aime. J'aime, dit-il, ceux qui m'aiment (1). Je ne me laisse jamais vaincre en amour : j'aime toujours le premier, mais quand je trouve de la correspondance, je redouble alors les témoignages de mon affection. Or, qui est plus fidèle à l'amour divin, que celui qui n'aime que Jésus-Christ, et qui en fait l'unique trésor de son cœur ? Voilà la plus certaine marque de notre amour envers le Fils de Dieu. Voulez-vous voir si vous l'aimez beaucoup ? voyez si vous n'avez point d'attache à vos commodités, si vous n'avez rien de superflu, si vous ne faites nul état de l'appui ni de la faveur des hommes, si vous n'êtes point propriétaire de vos sentiments, de vos talents, de votre industrie, de votre savoir, ni de votre crédit ; en un mot, si Jésus-Christ est le seul trésor de votre cœur. Heureux celui qui donne tout pour posséder Jésus-Christ (2)! Qu'y a-t-il de plus glorieux au chrétien, que de vendre tout, pour acheter l'amour de Jésus-Christ (3). Jésus, dit saint Bonaventure, est le trésor des anges et de Dieu même : le champ où il l'a caché, c'est le sein de la bienheureuse Vierge; heureux celui qui vend tout ce qu'il a pour l'acheter (4)!

qui tot signa amoris eis ostendit. *S. Chrys. hom.* 2. *ad pop. Antioch.*

(1) Ego diligentes me diligo.

(2) Felix qui Christum fortunis omnibus emit. *S. Greg. Nys. tract. de Beat. et spir. vit. Reg.*

(3) Quid enim est gloriosius homini, quàm sua vendere, et Christum emere ? *S. August. serm. ultimo de diversis.*

(4) Ager est Maria, in quâ thesaurus angelorum, imò Dei patris, absconditus est : felix qui vendit omnia, et emit agrum illum.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA QUATORZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des richesses que le Fils de Dieu a cachées dans la sainte pauvreté.

I. CONSIDÉRATION.

Tous les saints, qui ont eu l'esprit du christianisme, ont aimé la pauvreté, mais il n'y a que Jésus-Christ qui nous l'a rendue aimable. Il n'appartient qu'à lui de donner l'être à ce qui n'est point, et des attraits à ce qui n'a de soi-même aucun rayon de beauté. Or, si vous considérez la pauvreté en elle-même, vous trouverez, comme dit saint Augustin, que ce n'est rien, non plus que la nudité et le vide. Qui l'eût donc jamais aimée, si le Fils de Dieu, en l'épousant, ne l'eût comblée, comme il a fait, de richesses, de délices et d'honneurs, par une si divine alliance? Voyons premièrement aujourd'hui les grands trésors qu'il lui a donnés pour son douaire. Il y en a principalement trois, qui sont d'un prix infini (1).

Le premier est celui des vertus et de la sainteté : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, et les distribuez aux pauvres* (2). Ce n'est pas, comme dit saint Thomas (3), que la pauvreté comprenne abso-

(1) Investigando singularum rerum naturas, non invenitur quid sit paupertas, nuditas, foramen. *S. Aug. apud Guillel. Paris. c.* 9. *de Morib.*

(2) Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus.

(3) *S. Thomas*, 2. 2. *q.* 184. *a.* 3.

ument toute la perfection chrétienne ; mais c'est un excellent moyen pour y arriver. Les saints en apportent trois raisons (1) : la première est qu'elle bannit tous les vices, et nous rétablit, pour ainsi dire, dans l'état d'innocence, soit parce qu'elle purifie jusqu'aux moindres taches de l'âme, comme dit saint Grégoire (2); soit parce qu'elle en ôte même la racine, qui sont l'orgueil et la volupté; ou bien enfin parce qu'elle en soustrait la matière, c'est-à-dire, les richesses, qui plongent ceux qui les aiment, dans l'abime de la perdition, selon l'Apôtre (3). C'est pourquoi Salvien dit très à propos qu'il faut fuir les grands biens, si l'on veut éviter les grands malheurs (4). La seconde est, parce qu'elle ouvre la porte a toutes les vertus, d'où vient que saint Ambroise l'appelle la première, et comme la mère des vertus (5); saint Grégoire de Nazianze, le plus commode instrument des vertus (6) ;et saint Chrysologue, leur compagne et leur alliée (7). Toutes les écoles du ciel et de la terre, dit ce Père, nous apprennent l'étroite alliance qui est entre la pauvreté et la vertu (8). Les athlètes quittent leurs habits pour s'exercer à la lutte, et les matelots, pour combattre les flots de la mer; le soldat se décharge du bagage pour aller au combat; le philosophe commence l'étude de la sagesse par le mépris de tous les

(1) *Vide B. Laurent. Justin. c.* 3. *de ligno vitæ.*

(2) Quod superfluitas tenuissimæ pravitatis inquinat, caminus paupertatis purgat. *S. Greg. hom.* 40. *in Evang.*

(3) Qui volunt divites fieri, incidunt in desideria multa et nociva, quæ mergunt homines in interitum. *1. Timoth.* 6.

(4) Refugienda est itaque ampla possessio, ne sequatur profunda perditio. *Salvianus, ad Eccl. Cath.*

(5) *S. Ambr. l.* 5. *in Lucam.*

(6) Commodissimum virtutum organum. *S. Greg. Naz. carm. ad Hellen.*

(7) Paupertas virtutum parens et socia. *S. Chrysost.*

(8) Quàm sit virtutibus cognata paupertas, et terrena et cælestis comprobat disciplina. *Ibid.*

biens (1). La pauvreté est donc alliée aux vertus, et de là vient que Dieu a fait choix des pauvres pour leur en apprendre la pratique (2). Il choisit Pierre et André, Jean et Jacques, deux couples de frères, ou plutôt deux couples de pauvres, pour en faire les princes des Apôtres. C'étaient des hommes dénués de biens, mais riches en innocence, de basse condition, mais précieux et considérables par leurs merites (3). La troisième est, parce qu'elle lève tous les obstacles qui peuvent empêcher le cours de notre perfection. Les richesses, dit saint Cyprien, sont les chaînes du diable, avec lesquelles il retient ses esclaves; et c'est la pauvreté qui les rompt et qui nous met en liberté. Là où est l'esprit de Dieu, dit saint Laurent-Justinien (4), là est la vraie liberté, et où règne la liberté, là est la plus pure contemplation des choses célestes: mais si vous voulez y arriver promptement, embrassez la pauvreté. C'est elle qui nous détache de la terre, et qui nous délivre des soins que les biens du monde traînent avec eux (5). Ce qui a donné sujet à saint Jean Climaque de dire que la pauvreté est un chemin qui nous conduit à Dieu sans empêchement (6). Voulez-vous faire ce chemin en peu de temps? quittez le fardeau du

(1) Athleta ad luctam nudus incedit, confligit et cum fluctibus nauta nudus, miles in acie nonnisi expeditus adstat; et qui tendit ad philosophiam, totum quod in rebus est, ante contemnit.

(2) Est ergò virtutibus cognata paupertas. Quarè ad virtutis officium pauperes Deus sic elegit.

(3) Petrus et Andreas, Jacobus et Joannes, germanitas combinata, imò paupertas geminata, in apostolorum principes eliguntur. Erant censu pauperes, et innocentiâ locupletes; arte viles, sed vitæ merito pretiosi.

(4) *S. Laur. Justin. c.* 2. *de ligno vitæ.*

(5) Projice sarcinam seculi : nudus et levis ad cœlum evola : alas virtutum tuarum auri deprimunt pondera. *S. Hier. ep. ad Exoperantium.*

(6) Iter ad Deum sinè impedimento. *S. Climacus, grad.* 17.

siècle; volez au ciel tout nu : le poids de l'or rend les ailes de la vertu pesantes. Les saints qui sont des oiseaux de haut vol, comme dit saint Grégoire de Nazianze, n'ont garde de s'en charger.

II. CONSIDÉRATION.

Le second trésor de la pauvreté est celui de la gloire: *Bienheureux sont les pauvres volontaires, parce que le royaume des cieux leur appartient* (1). Saint Augustin dit qu'il est à eux, parce qu'ils l'achettent, que c'est en cela que les chrétiens sont infiniment heureux, de pouvoir faire de leur pauvreté le juste prix du royaume des cieux (2). D'où il conclut qu'il n'y a point de trésor comparable à la pauvreté, parce que les riches du monde ne sauraient arriver au ciel par la possession de tous les trésors de la terre, et les saints y arrivent par le mépris qu'ils en font (3). Saint Chrysostome dit qu'il est à eux, parce qu'ils l'enlevent par force, car vous savez que le royaume des cieux souffre violence, et que, pour le posséder, il faut le voler et l'enlever. Ce seul larcin est louable et innocent. Il n'est pas permis de dérober les biens de la terre ; mais Dieu vous commande de ravir les biens du ciel. Que faut-il faire pour les enlever? il faut quitter les biens périssables. Que feriez-vous si l'on vous présentait de l'or et des pierres précieuses, ayant les mains pleines de plomb? vous

(1) Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.*

(2) Felicitas magna Christianorum, quibus datum est ut paupertatem faciant pretium regni cœlorum.

(3) Non tibi displiceat paupertas tua, nihil eâ ditius potest inveniri. Vis nôsse quàm locuples sit? cœlum emit. Quibus thesauris conferri potest quod videmus paupertati indultum? Ut ad cœlum veniat, dives possessione suâ obtinere non potest, nunc obtinet ut eo contempto perveniat. *S. Aug. serm.* 28. *de verbis Apost.*

jetteriez sans doute le plomb, pour prendre les pierres précieuses. C'est ce que font les pauvres évangéliques : ils quittent la terre pour prendre le ciel, ils vident leurs mains des biens du siècle, pour se saisir des biens divins (1). Saint Ambroise dit qu'il est à eux par mérite, et que celui qui méprise les biens temporels se rend digne des éternels ; mais que, au contraire, celui qui ne peut s'élever au-dessus des richesses, ni de l'abîme où sa convoitise le plonge, ne mérite pas de posséder le royaume céleste (2). Enfin on peut dire encore qu'il est à eux, par la donation que le Fils de Dieu leur en a faite. Aussi lorsqu'il est question de l'accorder aux riches du monde, il les renvoie aux pauvres, et leur conseille de gagner leur amitié, afin qu'ils les reçoivent dans les tabernacles éternels. Vous diriez que le ciel est proprement la maison des pauvres, et que les riches n'y entrent que par faveur. Et de vrai, si Dieu a donné à chaque créature son département dans le monde, s'il a mis les étoiles dans le firmament, les oiseaux dans l'air et les poissons dans la mer, le pauvre n'ayant point de place sur la terre, ni de lieu qui soit à lui, où peut-on croire que Dieu lui ait assigné sa demeure, sinon dans le paradis ? Jugez de là quelle est la richesse et la magnificence du pauvre : il marche sur le ciel, comme sur le pavé de sa maison, dit saint

(1) Bonum est rapere non ea quæ pereunt, sed regnum cœlorum, quæ rapina non crimini sed laudi datur. Dic, quæso, plumbo tibi et auro proposito, quid potiùs raperes ? nonne aurum ? Et quomodò potest quis rapere, inquis ? disperge quod habes : quousquè enim servas, illa rapere non poteris. Propone tibi hominem plenis argento manibus, numquid aurum rapere poterit, nisi priùs id projiciat ? rapientem benè expeditum esse oportet, ne quid eum impediat. *S. Chrysost. hom.* 53. *in Joannem.*

(2) Qui contempserit secularia, ipse merebitur sempiterna. Neque potest quisquam meritum regni cœlestis adipisci, qui mundi cupiditate pressus emergendi non habet facultatem. *S. Ambr. l.* 5. *in Lucam c*, 6. *ad illud :* Beati pauperes spiritu.

Jean Chrysostome (1). Dites-moi quel en doit être le toit.

III. CONSIDÉRATION.

Le troisième trésor de la pauvreté est le centuple qu'elle reçoit en cette vie, outre la gloire éternelle dont nous venons de parler : *Quiconque laissera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres pour l'amour de moi, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle* (2). Saint Marc dit qu'il recevra le centuple dès cette vie (3), et qu'en l'autre siècle il aura la vie éternelle (4). Ce centuple qui est promis à la pauvreté, a trois degrés d'excellence : le premier contient une récompense temporelle, selon la pensée des Pères (5), soit parce que, comme dit Cassien (6), celui qui quitte tout pour suivre Jésus-Christ, pour un ami, en trouve autant qu'il y a de gens de bien sur la terre; pour un frère, tous les fidèles; pour une maison, toutes les maisons des serviteurs de Dieu, en quelque partie du monde qu'ils se rencontrent; soit parce que la providence de Dieu fait que rien ne lui manque, non plus que s'il était le maître du monde; à cause de quoi saint Grégoire de Nazianze (7) appelle la pauvreté le sacré revenu et le grand héritage de Jésus-Christ. Et le savant Évêque de Paris (8),

(1) In cœlo tanquàm in pavimento ambulat. *S. Chrys.* 5048. *in Matth.*

(2) Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit *Matth.* 19. 29.

(3) Centies tantùm nunc in tempore hoc. *Marc.* 10. 28.

(4) Et in seculo futuro vitam æternam. *Ibid. c.* 9. *de moribus.*

(5) *Vide Platum, l.* 3. *c.* 13.

(6) *Cass. coll.* 24.

(7) *S. Greg. Naz. carm. ad Hellen.*

(8) *Guillel. Paris.*

dit que Jésus-Christ est le trésor des pauvres, soit parce qu'il est plus content, non-seulement de ce que la charité des fidèles lui fournit pour ses besoins, mais encore de ce qui lui manque, que de la possession de tous les biens de la terre; ce qui fait dire à saint Augustin, qu'à l'égard d'un homme fidèle, tout le monde n'est qu'un trésor et un amas de richesses (1). Le second degré contient une récompense spirituelle, c'est-à-dire, comme l'explique saint Bernard, une abondance de grâces et de consolations célestes. Ce centuple, dit-il, n'est autre chose que l'adoption des enfants, la liberté et les prémices de l'esprit, les délices de la charité, la gloire d'une bonne conscience, le royaume de Dieu qui est dans nous, et qui ne consiste pas à boire ni à manger, mais qui est la justice même, la paix et la joie du Saint-Esprit (2). Le troisième est encore plus élevé, parce qu'il enferme Dieu même, qui est un trésor infini. Celui qui est rempli du Saint-Esprit, et qui porte Jésus-Christ dans son cœur, n'a-t-il pas le centuple de tout ce qu'il a quitté? que dis-je, le centuple? il a bien plus que le centuple, étant favorisé de la visite de l'Esprit consolateur et de la présence de Jésus-Christ (3). Ne craignez pas de quitter tout pour l'amour de votre maître, vous ne serez pas sans récompense : qui quitte tout, trouve tout. Mais il y a une différence

(1) Fideli quippè homini totus mundus divitiarum est, fiuntque hoc modo quasi nihil habentes, et omnia possidentes. *S. Aug. ep.* 89. *Idem habet D. Hier. ep. ad Paulinum* : Fidelis viri totus mundus divitiarum est.

(2) Hoc centuplum, adoptio filiorum est, libertas et primitiæ spiritûs, deliciæ charitatis, gloria conscientiæ, regnum Dei, quod intrà nos est, non utiquè esca vel potus, sed justitia, et pax, et gaudium in Spiritu Sancto. *S. Bern. serm. super hæc verba :* Ecce nos reliquimus omnia.

(3) Annon centuplum habet omnium, qui impletur Spiritu sancto, qui Christum habet in pectore? nisi quod longè plùs quàm centuplum est, visitatio Paracleti Spiritûs et præsentia Christi. *Ibid.*

infinie entre le tout qu'il quitte, et le tout qu'il trouve. Le tout qu'il quitte, est peu de chose, et le tout qu'il trouve est infini; car il trouve Dieu, qui est un bien souverain. Que si cela est véritable, que tardez-vous de donner tout à Jésus-Christ, jusqu'à vous-même? Quand il faudrait vous jeter dans les flammes pour avoir ce centuple, vous devriez le faire : de quelque côté qu'il vienne, qu'importe, pourvu qu'il vaille cent fois plus que ce que vous quittez, et qu'il vous donne cent fois plus de contentement, de satisfaction, de plaisir et de véritables biens? n'êtes-vous pas aveugle, et ennemi de vous-même, si vous refusez cet avantage? Vous ne feriez point de difficulté de faire un échange aussi avantageux, avec le plus grand de vos ennemis; et vous craignez de le faire avec le Fils de Dieu, qui pour un néant que vous lui donnez, promet de se donner lui-même (1)? Qui peut-être pauvre, s'il a Dieu pour son trésor (2)? O que le cœur est insatiable, qui ne peut être rempli de Dieu même !

(1) Undecumquè centuplum sint accepturi, dummodò sit centuplum, dùm valeat centupliciter, placeat, consoletur, delectet, ametur, quid insaniæ est, quòd cunctentur homines relinquere simplex pro centuplo? Ubi est cupidus? ubi est ambitiosus? ubi conquisitor hujus seculi? etc. *S. Bern. loco jam citato.*

(2) Quis potest pauper esse, qui Deo dives est? *Minutius Felix, in Octavio.*

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des délices que le Fils de Dieu a cachées dans la pauvreté.

1. CONSIDÉRATION.

Saint Anselme dit que Jésus-Christ a fait un glorieux mépris de tous les biens périssables, pour nous apprendre que ce n'est pas là que nous devons chercher la félicité (1). Ceux qui aiment le monde se persuadent que les pauvres sont nés pour la peine, et les riches pour le plaisir; mais la sagesse évangélique nous montre que c'est un abus, et que la pauvreté, qui est la dernière misère au jugement des hommes, est au jugement de Dieu la première des béatitudes (2). En effet, s'il y a de la joie sur la terre, qui soit véritable et solide, j'ose dire qu'elle est pour les pauvres volontaires, et que le Fils de Dieu ne la donne pas à ceux qui possèdent de grandes richesses, mais à ceux qui les méprisent.

La première source d'où ils la puisent, c'est la paix intérieure et la tranquillité continuelle dont ils jouissent, n'étant point sujets à tous les troubles qu'apporte ordinairement l'abondance des richesses, je veux dire les soins, les craintes et les désirs déréglés, trois cruelles épines qui déchirent le cœur des riches.

(1) Omnia enim terrena bona contempsit, ut in iis non quæreretur felicitas. *S. Anselm.*

(2) Indè incipit beatitudo judicio divino, undè ærumna æstimatur humano.

Ils n'ont point de crainte, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Le voyageur qui n'a rien, ne craint point d'être volé, disait saint Hilarion : qui aime la gloire, craint le mépris; qui aime les richesses, en craint la perte; et qui s'attache aux choses mortelles, qui changent toujours, est bien éloigné du centre de son repos. Mais, au contraire, celui qui ne soupire qu'après l'éternité, est toujours égal à lui-même, la prospérité ne l'élève point, l'adversité ne l'abat point; et comme il n'a rien à désirer dans le monde, il n'y voit rien non plus qui soit à craindre (1).

Ils n'ont point de soins, parce qu'ils n'ont rien à ménager ni à conserver; ils se reposent de leur conduite sur la providence de Dieu, qui est le trésor des sages, où ils trouvent sans peine ce que les riches n'ont qu'avec de grandes inquiétudes. Leur pauvreté, dit saint Laurent-Justinien, est comme un port tranquille, où ils sont en assurance, pendant que les grands du siècle sont battus des flots de la mer, et tous fatigués de l'agitation du vaisseau. Heureuse pauvreté, qui est sans souci, qui n'a point de biens, mais qui aussi n'a point de soins; qui laisse aux riches les affaires, et les embarras du monde, et prend la joie pour son partage : si toutefois on peut appeler du nom de pauvreté une vertu qui a dans ses mains un aussi riche trésor que sont la joie et le repos de l'esprit.

Enfin ils n'ont point de convoitises déréglées : cette foule de désirs nuisibles et affligeants, dans lesquels tombent ceux qui veulent amasser du bien, comme dit l'Apôtre, ne les tourmente point, parce que ne voyant le monde que du haut de la croix, où ils sont élevés avec Jésus-Christ, ils le trouvent si bas et si petit, qu'ils n'en peuvent concevoir que du mépris. De là vient

(1) Quisquis in solo æternitatis desiderio figitur, nec prosperitate attollitur, nec adversitate quassatur, et dùm nihil habet in mundo, quod appetat, nihil est quod de mundo pertimescat.

(2) Felix paupertas læta ; nec tamen paupertasest, si læta est

qu'ils sont toujours contents, parce que n'ayant qu'un seul désir, de s'unir au souverain bien, ils rencontrent en celui-là seul l'accomplissement de tous les autres. Si bien que le dénûment des biens du siècle fait en eux, comme dit saint Thomas, ce que ferait l'abondance, et beaucoup plus encore, puisqu'il leur donne une pleine satisfaction d'esprit, ce que tout le monde ensemble ne saurait faire. Il est vrai qu'ils n'ont rien, mais aussi ils ne désirent rien : cette vacuité de désirs, leur tient lieu de plénitude, et, pour me servir des paroles de l'Apôtre, leur extrême indigence produit en eux l'abondance même, et fait voir les excessives richesses de la simplicité de leur cœur.

II. CONSIDÉRATION.

La seconde source de leur joie est l'innocence de leur vie et le témoignage de leur bonne conscience est un festin perpétuel, et un essai de la béatitude future, qui leur donne trois grands avantages sur les riches. Car ils ne sont point sujets à la furie des passions, qui causent un bruit et un tumulte effroyable dans le cœur des autres : ils n'ont point ces remords ni ces reproches qui naissent dans une conscience chargée de vices, telle qu'est celle des mondains, qui abusent de leurs biens pour commettre toutes sortes de péchés. Car depuis que les richesses entrent dans leur cœur, comme dit saint Chrysostome, elles s'y changent en pourriture, où s'engendre une fourmillière de vers, c'est-à-dire une infinité de remords qui les piquent sans cesse, et ne leur laissent point de repos. Enfin, ils ne sont point en peine de répondre devant Dieu du mauvais usage de leurs biens, comme les riches, qui ont un si grand compte à rendre de leur pouvoir, de leurs charges, de leurs sujets, de leurs terres, et de tant d'affaires qui passent

(1) Altissima paupertas eorum abundat in divitias simplicitatis eorum.

par leurs mains. Car, comme dit Albert-le-Grand, on ne rendra point compte des biens dont on se sera dépouillé pour l'amour de Dieu (1). De là vient cette tranquillité dont les pauvres volontaires jouissent à l'heure de la mort, parce que, n'ayant point manié les biens de la terre, leurs mains se trouvent nettes, leurs comptes sont aisés à rendre, ils ne craignent point le jugement de Dieu : bien loin d'être jugés, ils jugeront un jour les autres, et auront l'honneur de prendre place près du trône de Jésus-Christ, comme ses assesseurs, qui condamneront avec lui les mauvais riches aux flammes éternelles. O faveur et privauté nompareille, dit saint Bernard! ô dignité infinie! ô glorieux privilége! ô prérogative d'honneur! qui met l'âme dans une assurance parfaite, pendant que toute la nature tremble de frayeur (2). O mon Seigneur Jésus, que la pauvreté de ceux qui vous suivent est heureuse, puisqu'elle les rend si assurés, et même si glorieux, parmi cette horrible confusion des éléments, cette recherche si exacte de nos mérites, et cette attente si incertaine et si dangereuse du dernier jugement, qui mettra le sceau à la prédestination ou à la réprobation des hommes (3).

III. CONSIDÉRATION.

La troisième source de leur joie, c'est la parfaite confiance qu'ils ont en Dieu, qui se fait gloire d'être leur protecteur, et de pourvoir non seulement à leurs besoins, mais encore à leurs contentements. Car comme il donna

(1) A quibus quisque abstinet, de illis reddere rationem non oportet. *Albert. Magn.*

(2) O familiaritatis gratiam! ô honoris culmen! ô fiduciæ privilegium! ô prærogativam securitatis perfectæ! *S. Bern.*

(3) Felix paupertas voluntaria omnia relinquentium et sequentium te, Domine Jesu! felix planè quæ tàm securos, imò tàm gloriosos faciat in illo singulari fragore elementorum, in illo tremendo examine meritorum, et in illo tanto discrimine judiciorum. *Ibid.*

la manne aux Israélites, pour leur servir de Viatique, si tôt qu'ils furent entrés dans le désert; de même il ne manque point de remplir de consolations et de délices célestes, ceux qui se privent pour son amour des consolations humaines. Seigneur, dit le Prophète-Roi, c'est vous qui prenez le soin des pauvres, que le monde délaisse. Vous vous tenez près d'eux pour les défendre, vous les regardez d'un œil amoureux, vous exercez sur eux toutes les tendresses d'un père, et d'un ami fidèle pour penser à leurs besoins, et ne les laisser manquer de rien. Je nourrirai, dites-vous, les pauvres de mon Fils, je leur donnerai du pain, je me charge de les pourvoir d'habits, de demeure, d'aliments, et de tout ce qui est nécessaire pour leur entretien, sans qu'ils s'en mettent en peine (2). On ne peut dire la joie que donne aux saints la confiance qu'ils ont en la providence de Dieu fondée sur la fidélité de ces promesses, et sur l'expérience qu'ils en ont en cent rencontres, où elle leur donne secours si à propos, et par des voies si surprenantes et si douces, qu'ils en sont dans le ravissement, et ne peuvent assez priser leur indigence qui attire sur eux des bénédictions si particulières du ciel. Et de vrai, qui ne préfèrerait à tous les plus délicieux festins du monde le demi-pain que saint Paul l'Ermite recevait tous les jours du ciel pour sa nourriture, et qui lui était apporté par un corbeau ? Qui ne s'estimerait plus honoré d'être servi par des lions, comme saint Gérasime, que d'avoir autour de soi la plus florissante cour qu'ait jamais eue prince mortel. Certes, je ne m'étonne pas si les vrais amateurs de la pauvreté se voyant prévenus de si grandes grâces, et caressés si amoureusement du Fils de Dieu, craignent tant d'avoir autour d'eux quelque chose de superflu, et s'ils ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils sont dans la disette; puisqu'ils ne ressentent jamais de plus vi-

(1) Tibi derelictus est pauper.
(2) Pauperes eius saturabo pani

sibles effets de la Providence, qu'en ces rencontres. On sait la sage réponse que fit un bon religieux à saint Jean l'Aumônier (1), qui lui voulait donner cent écus pour réparation d'une injure qu'on lui avait faite innocemment. Un religienx, lui dit-il, n'a pas besoin d'argent; s'il a de la foi, et s'il a besoin d'argent, il n'a point de foi, il ne croit pas aux promesses de Jésus-Christ, ni aux vérités de l'Évangile.

IV. CONSIDÉRATION.

La dernière source de la joie des pauvres, est l'assurance morale qu'ils ont de leur salut. Car, comme dit saint Isidore, celui-là est vraiment heureux qui a tout le bien qu'il désire, et qui ne veut point de mal. C'est en ces deux points que consiste la béatitude de l'homme (2). Or tel est le bonheur du pauvre évangélique: il est si éloigné de vouloir le mal, qu'il ne se soucie pas même de tous les biens de la terre; il ne désire que le bien souverain, et dès-là qu'il le désire, il le possède déjà par espérance, et il est assuré de le posséder un jour par effet. C'est pourquoi saint François appelle la pauvreté la principale voie du salut (3); Pierre de Blois, l'unique voie sûre et sans empêchements, pour parvenir à la vie (4); l'Abbé Goffridus, la voie indubitable du salut (5), et il apporte la raison: parce que jamais personne ne s'est fait pauvre pour l'amour de Dieu à qui Dieu ne se soit donné pour récompense (6), et,

(1) *In vitâ S. Joan. Eleem. apud Surium.*

(2) Ille verè beatus est, qui et habet omnia, quæ vult bona et nihil vult mali. Ex his enim duobus beatus homo efficitur. *Isidorus, l.* 10. *orig. lat. B.*

(3) Specialem viam salutis. *S. Francisc, tom.* 2. *opus coll.* 5.

(4) Paupertas sola est via secura et expedita ad vitam. Cæteræ viæ malignis latronibus plenæ sunt.

(5) Viam indubitatæ salutis.

(6) Nemo unquàm se pro Deo pauperem fecit, et Deum habere nequivit.

par consequent, qu'y a-t-il de meilleur que la pauvreté, ni de plus heureux que ceux qui l'aiment? Que tous les hommes soient plongés dans la tristesse, que tout le monde gémisse, que tout le monde tremble, dit saint Laurent-Justinien, le pauvre évangélique est toujours content, toujours égal, toujours dans une même assiette d'esprit, parce qu'attendant les biens du ciel, où il a mis son espérance, il n'y a rien sur la terre dont il puisse craindre la perte (1). O que c'est un grand repos d'esprit de ne chercher rien dans le monde, où tous les biens sont étrangers; mais se contenter du nécessaire pour passer simplement cette vie voyagère. Moins le voyageur est chargé, plus il marche à son aise, et fait beaucoup plus de chemin; et moins le chrétien se charge des biens du monde, plus il avance vers le ciel, et jouit d'un plus doux repos, qui ne finira point avec la vie, mais qui se changera en des délices immortelles là où les réprouvés sont doublement malheureux, parce qu'ils souffrent ici un enfer de désirs; là bas, un enfer de douleurs et de tourments. De l'inquiétude de leurs pensées naît le sujet de leur misère; et du feu de la convoitise qui les brûle tout vifs, ils tombent dans les flammes qui leur feront à toute heure souhaiter la mort par désespoir, sans la pouvoir jamais obtenir (2).

(1) *S. Laurent. Just. c.* 2. *de ligno vitæ.*

(2) Qui viam terit, eò felicior, quò levior incedit : ità beatior in hoc itinere vivendi, quia paupertate se sublevat, non sub divitiarum onere suspirat. *Minutius Felix*, *in octavio.*— Mirabilis est securitas cordis aliena non quærere, sed uniuscujusque diei sufficientiâ contentum manere. Ex quâ securitate perennis requies nascitur, quia à bonâ et tranquillâ cogitatione ad gaudia æterna transitur : contrà, reprobi et hìc fatigantur esideriis, et illic in tormentis : eisque de labore cogitationis labor doloris nascitur, dum ab æstu avaritiæ trahuntur ad ignem gehennæ. *Philotheus*, *de contemptu mundi*, *cap.* 20.

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de le appeler les premiers à l'évangile.

1. CONSIDÉRATION.

Ce n'est point le jugement des hommes qui doit être la régle du vrai honneur, mais celui de Jésus-Christ. Tels que nous sommes dans son estime, tels nous sommes en effet. Ce qui me fait dire que la condition des pauvres est incomparablement plus noble que celle des riches, puisque le jugement qu'il en a fait, est infiniment honorable. La première preuve que nous en avons, est qu'il les a appelés les premiers à l'Évangile, envoyant les anges aux pasteurs pour leur annoncer la nouvelle de sa venue avant que les princes de la Synagogue en eussent connaissance, prenant à sa suite de simples pêcheurs pour en faire les premiers de son royaume, et enfin commençant l'établissement de son Église, non par les puissances de la terre, non par les sages du siècle, non par les nobles et les grands du monde, mais par les pauvres (1); pourquoi? C'était, dit Tertullien (2), pour nous montrer qu'il était Dieu, égal

(1) Non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi, elegit Deus. 1. *Cor.* 1. 26.

(2) Quid mirum, si ab affectibus creatoris ingressus est semper mendicos, pauperes et humiles usque diligentis, consolantis, vindicantis, ut hanc Christi privatam benignitatem rivulum credas de fontibus Salvatoris. *Tert.*

en bonté à son Père éternel, puisqu'il avait les mêmes tendresses que lui envers les pauvres, les consolant, les protégeant, les bénissant tous les premiers, et faisant couler sur eux les premiers ruisseaux de la source du salut. C'était, comme dit saint Jérome, pour nous apprendre qu'il était le véritable maître; puisqu'il communiquait également sa doctrine à tous ceux qui peuvent être sauvés (1). C'était, comme dit le bien-aimé Disciple, pour nous assurer qu'il était le vrai Messie envoyé au monde pour être la lumière de tous les peuples de la terre, puisqu'il répandait ses grâces, ainsi que le soleil fait ses rayons, sur les pauvres aussi bien que sur les riches. *C'était la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde* (2). Toutes ces raisons sont excellentes, mais il me semble qu'on doit y ajouter quelque chose, et qu'il faut dire absolument que le Fils de Dieu n'a pas seulement égalé les pauvres aux riches en les appelant les premiers à sa connaissance, mais qu'il leur a donné la préférence, parce qu'il les jugeait effectivement plus propres à son service, et plus capables de l'Évangile. En voici les raisons :

II. CONSIDÉRATION.

Premièrement, l'Évangile est une censure générale de tous les vices, qui manifeste les péchés les plus intérieurs et les plus cachés, et les condamne tous sans aucune réserve. Il ne peut pas même souffrir les pensées, ni les désirs déréglés, qui demeurent dans le secret du cœur inconnus à tous les hommes; et, ce qui est étrange, il nous enseigne qu'un regard, un désir de vengeance, une image impure suffit, si on l'en-

(1) Hæc præceptoris comprobant veritatem.

(2) Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joan.* 1. 9.

fretient avec plaisir, pour attirer une peine éternelle sur nous. Pour donc recevoir cette doctrine sans s'irriter contre celui qui la propose, vous m'avouerez qu'il faut avoir beaucoup d'humilité et de douceur, et qu'il est aisé, quand on est repris, de s'emporter et de s'en ressentir : voilà pourquoi il est dit dans l'Écriture, que Dieu enseigne les débonnaires (1); et, en un autre lieu, qu'il faut recevoir avec un esprit de mansuétude la parole de Dieu, qui, étant comme entée dans le cœur, n'y peut entrer sans l'ouvrir et le blesser (2). La parole de Dieu est comme le sel : il cuit quand on l'applique sur la plaie. C'est le grain de moutarde, qui est fort piquant, et qui monte à la tête. C'est ce feu venu du ciel, qui n'imprime sa chaleur qu'avec beaucoup de violence, quand il trouve de l'indisposition dans son sujet (3). Or les riches sont naturellement fiers, impatients, hautains et colères, par conséquent moins disposés à recevoir les avis qu'on leur donne, quand ils ne leur sont pas agréables. Les pauvres sont comme le bois sec, qui brûle doucement, et conçoit la flamme sans résistance : ils sont dans un exercice continuel de patience et d'humilité, qu'ils sont obligés de pratiquer en cent occasions, c'est pourquoi ils reçoivent plus facilement la correction évangélique; mais les riches sont comme le bois vert, où le feu ne prend qu'en fumant, en écumant, et en pétillant. Ne sait-on pas la peine qu'eut le prophète Nathan, lorsqu'il fut question d'avertir David de son crime : il fut six mois sans oser seulement l'aborder, méditant la manière dont il devait lui parler; et, se sentant intérieurement pressé de s'acquitter de son devoir, il se donna bien de garde de lui découvrir d'abord ses sentiments, il se servit de la parole du riche qui avait ravi la brebis du pauvre, pour lui faire condamner, dans la personne d'autrui, le

(1) Docebit mites vias suas.
(2) In mansuetudine suscipite insitum verbum.
(3) Vos estis sal terræ.— Ignem veni mittere in terram.

péché dont il était lui-même coupable. Voyez l'artifice dont il faut user auprès des grands, quand on veut leur donner un avis important pour leur salut. Saint Jean-Baptiste pour en avoir autrement agi, fut très-mal reçu, et deux paroles qu'il dit à Hérode, en pareille occasion : *Non licet* (il ne vous est pas permis), lui coûtèrent la vie. Donnez-moi, dit saint Chrysostome(1), deux impudiques, dont l'un soit pauvre, l'autre riche : qui des deux se corrigera plus tôt? sans doute, dit-il, ce sera le pauvre. Car sa pauvreté le contraindra de quitter ses débauches, et de se remettre dans son devoir. Quand est-ce que l'Enfant prodigue rentra en lui-même? lorsqu'il fut réduit à la dernière indigence. Ses désordres durèrent autant que son argent : sitôt qu'il se vit dans la nécessité, il songea à son retour. La faim, dit saint Chrysostome, le retira du désordre où l'abondance l'avait jeté (2).

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, l'Évangile enseigne qu'il faut préférer les commandements de Dieu et les vérités de la foi à tous les interêts de la terre; de sorte que s'il est nécessaire de renoncer aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs de la vie, pour conserver la foi et la charité, on soit prêt à perdre tout, plutôt que de manquer à la fidélité que l'on doit à Dieu. Or les riches ont beaucoup plus de peine à pratiquer ceci que les pauvres, vu qu'il est bien plus aisé de mépriser ce qu'on n'a pas, que ce que l'on possède. Certes, il n'y a rien qui ait apporté de plus grands obstacles au progrés de l'Évangile que cet écueil, je veux dire l'attache aux richesses, qui rendait les riches timides parmi les orages de la persécution, lorsque les tyrans atta-

(1) *S. Chrysost. tr.* 1. *in terræ motum.*
(2) Fames revocat, quem saturitas expulerat. *S. Chrysost.*

quaient l'Église naissante par la perte des biens et de la vie de ses enfants. Ajoutez à cela que la fin de la doctrine évangélique est d'humilier l'esprit, et de dégager le cœur des affections terrestres, afin de l'élever à Dieu ; ce qui est fort contraire à l'inclination des riches, qui ne se détrompent qu'avec peine de cette fausse estime qu'ils font du grand monde, et de l'éclat que lui donnent les richesses. Aussi saint Jean remarque que ce fut la cause pour laquelle les princes de la Synagogue n'osèrent recevoir la doctrine du Fils de Dieu, quoiqu'ils en fussent convaincus, parce qu'ils préféraient la gloire du monde à cette apparente bassesse, à laquelle est attaché l'honneur et le service de Dieu (1). O qu'il est difficile qu'un homme riche entre dans le royaume des cieux ! La porte est trop étroite pour lui, on n'y passe que comme le serpent par le trou de la pierre, en se dépouillant de toutes choses. Le pauvre en cela a de grands avantages sur lui : car il a peu de choses à quitter, et, pour ce qu'il a, il y tient beaucoup moins que le riche. Il est bien plus aisé de se défaire de ses habits que de la peau, parce que les habits couvrent simplement le corps, mais la peau en fait une partie. Le pauvre est content quand il a de quoi manger et se vêtir ; mais le riche tient à ses richesses, comme le corps tient à la peau, il ne s'en sépare qu'avec une extrême douleur. L'oiseau qui a les ailes chargées de boue et de terre, ne peut voler, il est contraint de se traîner comme il peut sur la poussière : et le riche, qui est chargé d'or et d'argent, ne peut pas s'élever aux choses célestes. Son cœur est trop pesant, toutes ses pensées et ses affections rampent par terre. Il se voit ici-bas honoré et respecté, il s'y trouve bien à son aise, il pense être quelque chose, tous les jours il fait de nouveaux projets pour relever son état, et, s'occupant de ses des-

(1) Dilexerunt enim gloriam hominum, magis quàm gloriam Dei. *Joan.* 12. 43.

seins ambitieux, il n'a pas le loisir de penser à son salut. Mais le pauvre ne tient à rien, ni aux richesses, car il n'en a point, ni aux honneurs, car il n'en espère point, ni à ses aises, car il en est bien éloigné. En un mot, il a les ailes libres, il prend aisément son vol vers le ciel; il ne faut qu'un doux zéphyr, une inspiration, un souffle du Saint-Esprit pour l'enlever de la terre. Sitôt que le bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François, entendait nommer le paradis, il était ravi en extase. La raison est parce que, comme la pierre tend impétueusement à son centre, en même temps qu'elle est détachée de la voûte; de même, sitôt que le cœur de l'homme est dégagé de la créature, il s'écoule en Dieu avec une facilité incroyable, comme au lieu de son repos. Le pauvre n'attend rien ici que la misère, sa félicité est dans le ciel, son bonheur en dépend, son espérance y est : voilà pourquoi son cœur y vole, et il dit, avec le pauvre Tobie : *Nous sommes enfants des saints; le ciel est le seul objet de nos vœux, et notre vie est une vie d'attente; et notre attente n'est autre que la vie éternelle, que Dieu donne à ceux qui lui sont immuablement fidèles* (1).

IV. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, l'Évangile nous enseigne une doctrine céleste, sublime, relevée, qui surpasse la capacité naturelle de nos esprits, et, par suite, elle paraît d'abord fort étrange, et de difficile créance. Qui pourrait se persuader, si la foi ne captivait notre esprit, que Dieu est devenu enfant, et qu'il a été attaché à un gibet pour nous sauver; qu'il faut devenir simple et petit comme lui, pour régner dans l'éternité; qu'il n'y a rien de plus glorieux que de souffrir un affront, ni de plus

(1) Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo. *Tob.* 2. 28.

généreux que de l'oublier, et de pardonner à celui qui en est l'auteur ? Ne faut-il pas avoir beaucoup de soumission pour déférer à ces maximes, qui sont si fort opposées aux sens et à la prudence humaine ? Or les riches sont ordinairement peu soumis aux sentiments d'autrui, et trop attachés à leurs pensées, parce qu'ils sont pleins d'eux-mêmes, et que plus ils ont d'opinion de leur jugement, moins ils ont de déférence pour les autres. De là vient que la foi trouve de grandes oppositions dans leur esprit, parce que la simplicité et la soumission en sont bannies. Y eut-il jamais un prédicateur de l'Évangile pareil à saint Paul, et néanmoins que gagna-t-il dans la ville d'Athènes ? une femme de basse condition, une teinturière. Pour les sages de l'Aréopage, qui étaient les grands du siècle, ils le traitèrent comme un conteur de fables, qu'ils écoutaient par curiosité et par divertissement. O mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâces de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents selon le siècle, et que vous les avez révélées aux petits. Oui, mon Père, parce que tel a été votre bon plaisir (1), disait le Fils de Dieu avec des mouvements de joie extraordinaire, comme remarque saint Luc : et nous pouvons encore le dire de nos jours, que ce n'est pas aux riches du monde que Dieu donne le goût des vérités éternelles, et qu'il découvre les trésors de la sagesse chrétienne ; mais à ceux qui le servent en simplicité de cœur, comme les pauvres (2). Entrez dans la maison des grands, vous verrez qu'on n'y parle que de nouvelles et d'affaires temporelles, d'achats, de ventes, d'offices et d'alliances, et semblables entretiens,

(1) Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quòd abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelâsti ea parvulis. Etiam, Pater, quoniam sic placuit ante te. *Luc.* 10. 28.

(2) In ipsâ horâ exsultavit Spiritu sancto, et dixit : Confiteor tibi, Pater, etc.

où Dieu a fort peu de part: à peine même oserait-on en jeter le discours, tant il est froidement reçu. Mais si vous entrez dans la maison d'un pauvre artisan, si vous allez visiter un malade dans l'hôpital, vous prenez occasion de sa pauvreté et de sa misère, de lui parler de son salut sans trouver obstacle; et quand vous lui représentez que la vie n'est qu'un passage à l'éternité, que le ciel est notre patrie, que nous en approchons à tous moments, que la pauvreté est le plus sûr chemin pour y arriver, que le Fils de Dieu a promis aux pauvres le royaume des cieux, s'ils font un bon usage de leurs incommodités, et s'ils les prennent, comme ils doivent, de sa main, il vous écoute avec consolation, il goûte ces propos, il les reçoit en son cœur, et en profite (1).

Enfin l'Évangile nous porte à la perfection, de la plus excellente manière qu'on se puisse figurer; il ne peut rien s'ajouter à la sainteté des conseils dont il nous recommande la pratique. Or, je puis dire avec vérité, ou plutôt après la vérité même, que, pour arriver à la plus haute perfection du christianisme, il faut aimer sincèrement la pauvreté, et se détacher des biens de la terre; par conséquent que les pauvres ont plus de disposition à la sainteté que les riches. *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez* (2), dit le Fils de Dieu à ce jeune homme de l'Évangile, qui était d'ailleurs craignant Dieu, mais riche et attaché à ses richesses. Quittez tout, vendez tout, si vous voulez être parfait. Que produit ce conseil dans son cœur ? de la tristesse et du découragement : au lieu que saint Pierre quitte tout à la première parole. D'où vient cela ? celui-ci était pauvre, celui-là riche; saint Pierre n'avait que des filets à quitter; et ce jeune homme avait de grands biens, qu'il n'eut pas le cou-

(1) Ità, Pater, quoniam sic placuit ante te.

(2) Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes.

rage d'abandonner. Pourquoi pensez-vous que Dieu, appelant à la perfection les saints de l'ancien Testament, se contente de leur dire qu'ils marchent en sa présence : *Marchez en ma présence et soyez parfait* (1); qu'ils cheminent dans ses voies : *Si vous marchez dans mes voies comme votre père y a marché* (2). Mais dans la loi de grâce, il ne veut pas seulement qu'on marche, mais qu'on s'efforce de courir en diligence : *Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix* (3). C'est que les pères de l'ancien Testament abondaient en richesses, et comme ils étaient chargés de commodités temporelles, ils ne pouvaient pas courir; tout ce qu'ils pouvaient faire, était de marcher tout bellement. Mais dans la loi d'amour, les saints qui quittent tout, et qui sont libres et déchargés des soins de la terre, courent avec une grande vitesse après le Fils de Dieu. Les anciens, dit saint Bernard (4), suivaient le Fils de Dieu de l'esprit; mais depuis qu'il s'est incarné et qu'il a conversé parmi les hommes, nous avons en sa personne un modèle achevé de la perfection, que nous devons exprimer, non-seulement en esprit, mais de corps, par une pauvreté effective, et par un parfait dénûment de toutes choses. Les saints de l'Évangile ne boitent pas comme Jacob, dans les voies de Dieu; ils marchent des deux pieds, c'est-à-dire, qu'ils méprisent de cœur et d'effet toutes les choses de la terre. Quand les Israélites (5) passèrent la mer Rouge,

(1) Ambula coràm me, et esto perfectus. *Genes.* 17.

(2) Si ambulaveris in viis meis, sicut ambulavit pater tuus. 3. *Reg.* 3.

(3) Sic currite ut comprehendatis. 1. *Cor.* 9. 24.

(4) *S. Bern. in declamat.*

(5) Aliud est in luto aquarum multarum divisi fundo maris iter carpere terrena licitè possidendo, aliud ipsam quoque novis gressibus undam calcare omnia relinquendo. Sed tempori gratiæ prærogativa hæc debebatur : Petro novum iter, et non typus itineris servabatur. *S. Bern. ibidem.*

ils marchaient sur la vase et sur le fond de la mer, parce qu'ils étaient chargés des dépouilles de l'Égypte; mais les chrétiens, qui suivent le Fils de Dieu par le chemin de la pauvreté évangélique, et qui peuvent dire comme saint Pierre : *Voici que nous avons tout laissé* (1), peuvent aussi comme lui marcher sur les eaux, ainsi que sur un crystal solide (2). Cette prérogative est propre de la loi de grâce, mais elle n'appartient qu'aux pauvres; ceux qui veulent être riches, vont au fond de la mer; c'est beaucoup s'ils en échappent comme les Israélites, le poids de leurs richesses les enfonce, ils ne peuvent pas surnager (3). Heureux celui qui s'en défait courageusement, pour éviter le naufrage. Pourquoi, dit saint Nilus (4), la crainte de Dieu ne fera-t-elle pas ce que fait la crainte de la mer? on jette les richesses du vaisseau, pour sauver sa vie : pourquoi ne les quitterez-vous pas pour sauver votre âme?

(1) Ecce nos reliquimus omnia.

(2) Vidi tanquàm mare vitreum mixtum igne, et eos qui vicerunt bestiam, stantes suprà mare vitreum, habentes citharas Dei, cantantes canticum Moysi servi Dei, et canticum Agni. *Apoc.* 15. 2.

(3) Nemo cum sarcinis enatat. *Seneca*, *t.* 6. *de Provid*

(4) *Nilus*, *in ascetico.*

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de les choisir pour fondateurs de son Église, et prédicateurs de l'Évangile.

I. CONSIDÉRATION.

Les pauvres n'ont pas seulement cet avantage d'avoir été appelés les premiers à l'Évangile, mais encore d'avoir été choisis par préférence aux riches, pour le publier, comme les fondateurs de l'Église et les maîtres de l'univers. Cette faveur est digne d'admiration, vu que Dieu, comme dit saint Denis, a coutume de gouverner les choses inférieures par celles qui sont au-dessus d'elles; par exemple, les éléments par les cieux, et les hommes par les anges. D'où vient donc qu'il a voulu ici outre-passer les règles générales de sa conduite? d'où vient qu'il s'est servi des pauvres pour instruire et gouverner spirituellement les riches? d'où vient qu'il leur a confié la publication de l'Évangile, la conversion des âmes et la conquête de tout le monde? En voici trois raisons, qui nous feront voir qu'ayant jugé les pauvres plus propres à publier l'Évangile, et à jeter les fondements de l'Église, il est très-important que ceux qui s'emploient au salut des âmes, soient désintéressés, et dénués de toutes choses.

La première est parce que les pauvres sont plus unis au Fils de Dieu, et plus capables par disposition et par état de recevoir le mouvement de son esprit. Car ils

ont plus de loisir de vaquer à la prière, et moins ils ont d'appui des créatures, plus ils mettent à recourir à Dieu de ferveur, d'humilité et de confiance. D'ailleurs, à proportion qu'ils sont élevés au-dessus du monde, ils approchent plus près de leur principe, de qui ils tiennent toute leur force, et c'est par cette raison que saint François appelait la pauvreté une très-haute vertu (1), parce qu'elle nous élève au plus haut des cieux, et nous approche du trône de Jésus-Christ. Quand le monde est dans notre cœur, c'est un poids qui nous abaisse; mais, quand il est sous nos pieds, c'est un degré qui nous élève. Il est nécessaire, dit saint Augustin, de mépriser le monde, ou qu'il nous méprise (2). Si vous en faites état, il vous foule aux pieds; si vous le méprisez, vous le foulez à votre tour : il vaut donc mieux le prévenir, en le mettant sous vos pieds, afin qu'il vous serve de degré pour vous élever (3). Ajoutez à cela, que moins ils ont d'attache aux commodités de la vie, plus ils sont flexibles, légers et libres pour suivre les mouvements de la grâce, parce que, ne tenant à rien, ils sont prêts à aller partout où Jésus-Christ les appelle, jusqu'aux extrémités de la terre, ni plus ni moins que les nuées qui vont où le vent les pousse (4). Enfin, plus ils sont pauvres d'affection et d'effet, plus ils sont semblables à Jésus-Christ, et ainsi il s'en sert mieux pour imprimer sa ressemblance dans les autres : comme un cachet qui est bien gravé imprime mieux sur la cire les armes ou la figure de celui qui l'applique. En effet, pour recevoir parfaitement l'image de Jésus-Christ, et pour porter dans leur cœur le vrai caractère de ses vertus, il faut qu'ils en effacent toutes les images du monde, comme la

(1) Altissimam paupertatem. *S. Antoninus, in ejus vitâ.*

(2) Aut ridet nos, aut ridetur. *S. Aug. serm* 55. *de temp.*

(3) Melius est ut calces mundum, et calcato eo gradum tibi facias, ut in sublime conscendas.

(4) Qui sunt isti, qui sicut nubes volant?

matière doit prendre son ancienne forme, pour en prendre une nouvelle (1). C'est en vain que vous pensez vous revêtir de Jésus-Christ, si vous portez encore les livrées du monde : faites état que vous êtes morts au siècle, si vous voulez vivre à Jésus-Christ. Celui qui meurt, perd la forme qui l'animait, et toutes les qualités qui l'accompagnent : *Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*(2), disait saint Paul. Je ne suis plus ce que j'étais auparavant : ce n'est plus l'amour du monde qui m'anime, j'en ai effacé l'image dans mon cœur, pour y graver celle de Jésus-Christ, qui est l'âme de mon âme. Quand le Fils de Dieu se revêtit de la forme de l'esclave, comme dit ce même apôtre, il est vrai qu'il ne se dépouilla pas de sa divinité : il unit deux natures en une même personne, mais il se dépouilla de toutes les richesses du monde et de tous les ornements de la fortune (3). De même, pour vous rendre semblable à Dieu, vous n'êtes pas obligé de détruire votre être naturel, mais d'anéantir en vous la créature, plaisirs, honneurs, richesses, biens périssables du siècle, et vous appauvrir tous les jours de plus en plus, afin que votre cœur soit entièrement vide ; car pour puiser dans une source si féconde, dit saint Augustin, il faut que le vaisseau que vous y apportez soit vide (4).

II. CONSIDÉRATION.

La seconde raison est parce que plus les prédicateurs évangeliques sont véritablement pauvres, et éloignés de tout intérêt, de toutes superfluités, et même

(1) Nolite conformari huic seculo : sed reformamini in novitate sensûs vestri.

(2) Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Christus.

(3) Exinanìvit semetipsum formam servi accipiens. *Phil.* 2.

(4) Tàm largo enim fonti vas inane admovendum est. *S. Aug.* 69. *de verb. Domini.*

des commodités temporelles, plus ils font valoir la doctrine de l'Évangile, et la rendent, comme dit saint Laurent-Justinien, plus croyable, et plus efficace et plus plausible. Je dis plus croyable, d'autant que la pauvreté est une vertu qui n'éclaire pas seulement celui qui l'embrasse, mais encore ceux qui la voient (1). Quand on voit un homme qui, par un généreux mépris, renonce à tout ce que le monde prise et recherche avec tant d'ardeur, qui quitte son palais, ses parents, ses amis, ses connaissances, pour porter la parole du salut jusqu'aux peuples les plus sauvages, sans suite, sans équipage, sans autre secours que de Dieu seul, il est aisé de juger qu'il est persuadé des verités qu'il annonce, et ce qu'il fait donne un grand jour à ce qu'il enseigne. Je dis plus efficace, car ce n'est point par la force que les apôtres convertirent le monde (2). Le Fils de Dieu, en leur donnant leur mission, se contenta de les animer au-dedans du feu du Saint-Esprit, et de les couvrir au-dehors des armes de la pauvreté et de l'humilité, afin que s'en allant partout comme douze rayons du soleil de justice, ou comme autant de clairs flambeaux, ils pussent, non-seulement illuminer les esprits, mais enflammer les cœurs à l'amour des choses célestes, par la lumière de la vérité, et par le profond mépris qu'ils faisaient de tous les biens de la terre. Je dis plus plausibles; car

(1) Tale est lumen paupertatis, ut non solùm luceat in se, sed etiam ad lucem perducat et irradiet qui illam considerant *S. Laurent. Justin. c.* 3. *de ligno vitæ.*

(2) Igne si quidem Spiritûs sancti, quasi novæ lucis fonte Christus apostolos perfudit, et ut nihil in hoc mundo possiderent, præcepit, ut ipsi post modùm universum mundum, quasi duodecim radii totidemque lampades, veritatis lumine et paupertatis exemplo illuminarent et ad Deum converterent, ac etiam inebriati novo vino et spe futurorum erecti accenderent corda omnium populorum. *Ibidem.*— Quòd si hæc non habuissent, etiamsi Christum mortuum suscitâssent, non solùm non profecissent, sed et seductores existimati fuissent. *Ibid. S. Chrysost.* 1. *Cor.* 2

ce profond mépris et ce généreux dédain de tout ce que les hommes estiment, paraissait aux yeux du monde plus admirable que les miracles mêmes, qui sans doute n'eussent passé que pour des prestiges, si on les eût vus attachés aux richesses et aux grandeurs de ce siècle (1). La première fois que saint Pierre prêcha, il couvertit trois mille hommes, et la seconde cinq mille. Par quel charme, dit saint Chrysostome? par le mépris des richesses. On voyait des hommes vivre sur la terre comme des anges, sans tenir à la terre. Voilà, dit ce Père, ce qui charmait les cœurs au commencement de l'Église naissante; et si nous vivions comme eux dans ce dénûment absolu de toutes choses, nous gagnerions encore aujourd'hui tout le monde. Qui a jamais eu plus de pouvoir sur les esprits que saint Paul, et que tous les disciples du Fils de Dieu, qui étonnaient les rois et ravissaient les sages par la force de leur parole? qui leur donnait ce merveilleux empire sur les cœurs? la pauvreté, dit saint Nilus. Ils étaient maîtres de tout, parce qu'ils n'avaient besoin de rien. Autrefois l'argent faisait tout, et maintenant tout cède à la pauvreté de Jésus-Christ (1).

III. CONSIDÉRATION.

La troisième raison est parce que l'amour de la pauvreté rend les prédicateurs de l'Évangile plus fidèles et plus courageux dans l'exercice de leur charge. Ces deux qualités leur sont absolument nécessaires : la fidélité, pour ne point dérober à Dieu la gloire de leurs conquêtes, et du succès qu'il donne à leurs travaux; le courage, pour vaincre tous les obstacles, et triompher de toutes les persécutions que l'enfer excite contre eux. C'est par cette raison que Dieu a voulu, comme dit l'Évêque de Paris, fonder son Église sur le

(1) Ideò erant omnibus superiores, quia nullâ re indigebant. Olim pecuniæ, nunc Christi paupertati omnia obediunt.

néant de la pauvreté : et jamais il n'eût choisi les apôtres pour ce dessein, s'il ne les eût premièrement conduits et bien établis dans ce néant (1). Le fondement d'un édifice, pour être sûr, doit être profond et solide, afin que les pierres qu'on y jette puissent porter toute la structure, sans se démentir ; profond, afin qu'elles soient posées sur la terre ferme, et non pas sur le sable mouvant. De même pour fonder une Église naissante, pour établir la religion sur des fondements solides; il faut que ceux que Dieu y emploie, soient également humbles et généreux : généreux, pour faire de grandes choses ; humbles, pour en donner toute la gloire à Dieu ; humbles, pour ne point s'élever par la prospérité ; généreux, pour ne point succomber aux persécutions ni aux travaux. Or la pauvreté fait l'un et l'autre, elle renvoie à Dieu toute la gloire qui lui est due, et prend sur soi toute la peine, sans s'étonner du poids des affaires ni des travaux dont elle se charge. C'est en cela que saint Augustin admire la bonté de Dieu dans l'établissement de l'Église et dans la conversion du monde. Que la miséricorde de ce sage architecte, dit-il, est grande! S'il eût choisi un sénateur, il savait que ce sénateur eût dit : On a eu égard à ma qualité ; s'il eût pris un homme riche : On a considéré mes richesses; s'il eût choisi un roi : C'est ma puissance qui m'a donné cet avantage. S'il eût pris un orateur, cet orateur l'eût attribué à son éloquence ; et s'il eût pris un philosophe, ce philosophe eût cru que cela était dû à sa sagesse (2). Que fait donc le Fils de Dieu? il diffère quelque temps à les employer, et donne la préférence aux pauvres. Laissons pour un

(1) Non aliter fundaturus in apostolis Ecclesiam, nisi eos priùs ad hoc nihilum deduxisset et eos in hoc stabilivisset.

(2) Magna artificis misericordia. Sciebat enim quòd si eligeret senatorem, diceret senator : Dignitas mea electa est ; si divitem : Opulentia mea electa est ; si regem : Potestas mea ; si oratorem : Eloquentia ; si philosophum : Sapientia.

temps ces orgueilleux : ils sont trop enflés de l'opinion d'eux-mêmes et de leur esprit. Donnez-moi premièrement ce pêcheur. Venez à moi, vous qui êtes pauvre. Vous n'avez rien, vous ne savez rien. Suivez-moi. Voilà ce qu'il me faut. J'ai besoin de votre faiblesse, pour faire éclater ma puissance; et de votre pauvreté, pour faire montre de mes richesses (1). Voyez, je vous prie, dit saint Ambroise, le secret de la sagesse de Dieu : il ne choisit point les nobles ni les sages du monde pour établir son Église : ils étaient trop suffisants; l'on eût dit qu'il eût trompé le monde par ses artifices, ou gagné par argent, ou attiré par la force. Que prend-il donc? des pauvres (2).

Que si les pauvres sont plus propres à prêcher l'Évangile à raison de leur humilité, ils ne le sont pas moins à raison de leur courage. Car l'Évangile est la loi de l'esprit, et là où l'esprit règne, là est la vraie liberté. Or ceux qui ne possèdent rien, sont bien plus libres que les autres à dire ce qu'il faut, qui est un effet de leur générosité, parce que, comme ils ne cherchent et ne prétendent rien, aussi ne craignent-ils rien dans le monde. Vous les menacez de l'exil, ils n'ont point de pays ni de demeure ici-bas, ils y vivent comme des étrangers. Vous les privez d'honneur, ils n'en veulent point, ils ne le peuvent souffrir. Vous leur faites peur de la mort, c'est l'unique bien qu'ils souhaitent en ce monde. Vous en avez un exemple signalé dans la per-

(1) Interim, inquit Dominus, differantur superbi isti, multum tument. Da mihi priùs istum piscatorem. Veni tu, pauper : nihil habes, nihil nosti, sequere me. Tàm largo enim fonti vas inane admovendum est. *S. Aug. serm.* 59. *de Verb. Domini.*

(2) Adverte cœleste consilium. Non sapientes aliquos, non divites, non nobiles, sed piscatores et publicanos, quos dirigeret, elegit : ne traduxisse prudentiâ, redemisse divitiis, ne potentiæ nobilitatisque auctoritate traxisse aliquos ad suam gratiam videretur, et veritatis ratio, non disputationis gratia prævaleret. *S. Amb. l.* 5. *in illud Luc* : Elegi duodecim ex illis.

sonne de saint Basile. Durant la persécution de Valens, comme dit saint Grégoire de Nazianze, dans l'éloge qu'il a fait de ce grand saint, Modeste, qui était le préfet de l'empereur, exerçait toutes sortes de cruautés contre les chrétiens. Ce tyran, voulant attaquer saint Basile, commande qu'on l'amène devant son tribunal. Basile s'y présente avec autant de joie que s'il fût allé au festin : aussitôt qu'il entra dans le parquet : Où est ton jugement, dit le préfet, de t'opposer tout seul à la puissance du souverain, toi qui es un homme de néant ? — Que voulez-vous dire ? lui repart saint Basile; en quoi me suis-je montré rebelle et opiniâtre ? — En ce que tu refuses d'embrasser la religion du prince. — Il est vrai, dit le saint, mais Dieu me le défend. — Et si je te le commande, m'estimes-tu si peu, que tu méprises d'être de mon parti ? — Je ne puis pas nier, dit saint Basile, que le rang que vous tenez dans le monde ne soit considérable, mais Dieu est encore plus grand, et pour nous qui faisons gloire de le servir, nous mesurons la grandeur des hommes par leur vertu, plutôt que par leur pouvoir et par leurs richesses. — Quoi donc ? lui repart Modeste, tout en colère, ne crains-tu point mon pouvoir ? — Pourquoi le craindrais-je, dit le saint ? que me pouvez-vous faire ? — je puis te faire souffrir tous les maux que je voudrai, la pauvreté, l'exil, la torture, la mort. — Je vous prie, dit saint Basile, de chercher quelque autre chose pour m'étonner, car tout ce que vous venez de dire ne peut me donner de la frayeur. Je ne crains point la perte des biens, je n'en ai point; si ce n'est peut-être que ces habits déchirés puissent vous accommoder. Je ne crains point l'exil; car il n'y en a point pour celui qui trouve Dieu partout, et qui vit comme un étranger en tout lieu. Je ne crains point les tourments, car ils auront peu de prise sur moi, puisque je n'ai presque plus de corps, tant il est épuisé de jeûnes et d'austérités. Au pis aller, le mal que je souffrirai ne peut pas être long, car du premier coup

on m'aura tiré le peu de vie qui me reste; et alors la mort me sera un passage à Dieu, pour qui seul je respire; et j'en suis déjà si proche, qu'il ne me reste quasi qu'un moment, que j'attends avec impatience. — Le préfet, tout surpris, s'écria: Jamais personne ne m'a parlé avec tant de liberté. — C'est peut-être que jamais vous n'avez attaqué d'évêque. Sachez, au reste, qu'en toute autre occasion, il n'y a rien de plus petit ni de plus soumis que nous; mais, dans la querelle de Dieu, nous sommes des lions; rien ne peut ébranler notre courage. Cette constance désarma le tyran, et laissa saint Basile victorieux, par sa pauvreté, de toutes les puissances du monde.

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de les choisir pour ses assesseurs au jour du jugement.

I CONSIDÉRATION.

Comme le Père éternel a remis entre les mains de son Fils le pouvoir de juger les hommes à la consommation des siècles (1), aussi il n'appartient qu'à lui d'en faire part à qui il lui plaît, et personne ne peut le trouver mauvais. Il faut qu'il ait des assesseurs dont la qualité et la multitude fassent éclater sa puissance judiciare, afin que tout le monde honore le Fils comme il honore le Père (2). Mais qu'il fasse asseoir à ses côtés au jour le plus solennel qui sera jamais, non les anges, non les rois, non les grands de la terre, mais les pauvres, qu'on foule aux pieds comme la poussière, c'est une faveur incroyable, qui surprend et ravit ceux qui la considèrent avec attention. Car ce n'est pas seulement aux apôtres que Jésus-Christ fait cette magnifique promesse : *Je vous dis en vérité qu'au jour de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis dans le trône de sa majesté, vous serez aussi assis sur douze trônes, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël* (3). Elle regarde encore, selon le sentiment commun des

(1) Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio. *Joan.* 5.

(2) Ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem. *Jaan.* 5.

(3) In regeneratione cùm sederit Filius hominis in sede ma-

Pères, tous ceux qui imitent l'exemple des apôtres renonçant à toutes les richesses de la terre, pour suivre le Sauveur du monde dans les voies de la perfection évangélique (1). C'est en ce sens que saint Grégoire explique moralement ces paroles de Job : *Dieu ne sauvera point les impies ; mais il a donné le jugement aux pauvres* (2). Car comme, entre les impies, les uns seront condamnés sans être jugés, ainsi que les infidèles, qui ont déjà reçu leur jugement, les autres seront condamnés et jugés comme les chrétiens : de même parmi les prédestinés, les uns seront jugés et sauvés, les autres seront sauvés sans être jugés ; au contraire, ils auront l'honneur de juger les autres, et ce sont ceux, comme dit ce Père, qui, par un mouvement particulier de l'amour divin, se dépouillent de la possession de tous les biens du monde, pour suivre la nudité de la croix (3) : faveur merveilleuse, qui mérite que nous en recherchions aujourd'hui les causes, la manière et la qualité de ceux qui seront un jour élevés à ce haut degré d'honneur.

II. CONSIDÉRATION.

Premièrement donc, si vous demandez pourquoi les pauvres seront assis sur le trône pour juger les nations,

Jestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. *Matth.* 19. 28.

(1) *Vide D. August. l.* 20. *de C. D. c.* 5. *Ep.* 89. *ad Hilar.— Bedam homil. in hæc verba :* Vos qui secuti estis me, etc.— *D. Thom. q.* 89. *addit. a.* 2. *Greg.* 10.

(2) Non salvabit impios, sed judicium pauperibus tribuit. *Mor. c.* 17. *Orig. hom.* 9. *in Matth. Job.* 36.

(3) Quisquis stimulo divini amoris excitatus hic possessa reliquerit, ille procul dubio culmen judiciariæ potestatis obtinebit : et simul tunc judex cum judice veniet, qui nunc consideratione judicii sese spontaneâ paupertate castigat. *S. Greg. l.* 10. *Mor. c.* 17.

et tenir compagnie au Fils de Dieu dans un rang si honorable, saint Thomas en apporte trois raisons (1).

La première est de convenance, parce qu'ayant porté durant leur vie un sain jugement des choses de la terre, il leur sied bien de faire la fonction de juges, et de remplir ces trônes sublimes, qui leur sont promis. Ils méprisent tout ce qui est du monde, pour adhérer uniquement à Jésus-Christ; il n'y a donc rien qui puisse débaucher leur jugement, et le détourner de l'équité. Le mépris qu'ils font des choses temporelles, les rend parfaitement libres à conserver le droit d'un chacun et à attaquer l'injustice. Et puis ayant le goût des choses célestes, et rejetant les choses terrestres avec dédain, on peut dire qu'ils sont vraiment sages, et par conséquent capables de juger du bien et du mal et d'en faire un juste discernement, étant singulièrement, entre tous, amis de la vérité et de la justice (2).

La seconde est de mérite, parce que celui qui s'humilie pour l'amour de Jésus-Christ, mérite d'être glorifié, selon les règles de l'Évangile : *Celui qui s'humilie, sera élevé* (3). Or il n'y a rien de plus humiliant dans le monde que la pauvreté. L'indigence est la chose du monde qui rend un homme plus vil et plus abject (4). Comme donc celui qui l'embrasse, se rend digne par le mépris des richesses de posséder un trésor dans l'éternité; de même, par le mépris des grands honneurs et des grandes charges, il mérite de juger un jour tous les grands du monde, afin que son abjection volontaire soit la mesure de son élévation, et qu'autant qu'il s'est abaissé pour la gloire du Fils de Dieu, autant il soit rehaussé en dignité et en honneur.

La troisième est de disposition, en tant que la pau-

(1) *S. Thom. in 4. dist. 49. q. 1. a. 2.*

(2) Quasi veritatem justitiæ præ omnibus diligentes.

(3) Qui se humiliat, exaltabitur.

(4) Inter omnia quæ hominem in hoc mundo despectum faciunt, præcipuum est paupertas.

vreté volontaire est une espèce de préparation, qui dispose les saints à exercer cette charge honorable avec le souverain juge de l'univers. Car le pouvoir qu'ils auront de juger avec lui consiste, comme nous dirons ensuite, en ce que, leur cœur étant pleinement instruit de la vérité divine, ils auront droit de la manifester aux autres, et de publier avec autorité légitime le jugement de Jésus-Christ. Or, la pauvreté, vidant le cœur des affections terrestres, le dispose à retenir les arrêts de la justice de Dieu, comme les richesses, par un effet contraire, étouffent la parole de Dieu parmi les soins épineux et les inquiétudes qu'elles produisent. De là vient que la pauvreté est la première des béatitudes, parce que c'est comme l'entrée de la perfection; et ainsi la puissance judiciaire répond à cette vertu, en tant que c'est la première disposition, et comme le commencement de la sainteté chrétienne, qui est toujours le principal et le plus important en toutes choses (1). Voilà les raisons par lesquelles l'Ange de l'école montre qu'à juste titre le Fils de Dieu a donné aux pauvres le pouvoir de juger le monde, comme il a donné aux vierges et aux martyrs une auréole, c'est-à-dire, une couronne et une récompense particulière de leurs mérites.

III. CONSIDÉRATION.

Quant à ce qui regarde la manière dont ils exerceront ce jugement, les Pères n'en conviennent pas. Saint Jérome dit que ce sera un jugement de comparaison, parce que leur dénûment et l'indigence extrême qu'ils auront soufferte, comparée à la convoitise des riches, condamnera leurs larcins, leurs concussions et tous les crimes qu'ils commettent par cet amour déréglé des biens de la terre, de même que les Ninivites se lèveront au jugement, comme dit notre Seigneur, et condamneront par leur pénitence la dureté et l'obs-

(1) Principium autem est maxima pars rei.

tination des Juifs. Les autres disent que ce sera un jugement d'approbation (1), par lequel ils publieront la justice de l'Agneau et la sainteté de ses jugements, faisant retentir ces paroles de l'Apocalypse : *A Dieu appartient le salut, la gloire et la puissance, parce que ses jugements sont véritables et justes. Il a fait justice de la grande prostituée*, c'est-à-dire, *de la multitude des réprouvés, qui a corrompu la terre par ses prostitutions* (2). Ils ajoutent encore qu'ils serviront de témoins et d'accusateurs, qui reprocheront aux réprouvés le mépris qu'ils ont fait de leurs conseils et de leur exemple, selon ce que le Fils de Dieu dit de Moïse, qu'il sera témoin contre les infracteurs de la loi, et leur accusateur devant son Père : *Ne pensez pas*, leur dit-il, *que je vous accuse devant mon Père ; Moïse, en qui vous espérez, sera votre accusateur* (3). Ces trois manières de jugement sont communes à tous les saints, et ne donnent aux pauvres volontaires aucun avantage qui leur soit propre. C'est pourquoi quelques-uns disent que ce pouvoir judiciaire que notre Seigneur leur promet, consiste en ce qu'ils seront assis, au jour du jugement, dans un lieu éminent, aux côtés du Fils de Dieu comme ses assesseurs ; et que lorsque les saints ressuscités monteront en l'air pour aller au-devant de Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre, ceux-ci seront les premiers, et tiendront un rang tout particulier fort proche de son tribunal, où ils paraîtront avec un éclat de majesté tout extraordinaire (4). Richard de Saint-Victor enseigne qu'outre la séance honorable qu'ils auront auprès du

(1) *Alvarez. de Paz. tom. 2. tract. de Paupert.*

(2) Salus, et gloria, et virtus Deo nostro est, quia vera et justa judicia sunt ejus, qui judicavit de meretrice magnâ quæ corrupit terram in prostitutione suâ. *Apoc.* 19. 2.

(3) Nolite putare quia ego accusaturus sim vos apud Patrem, est qui accusat vos Moyses, in quo vos speratis. *Joan.* 5. 47,

(4) *Simon de Cassiâ, lib. 9. c. 47. apud D. Thom. loco suprà citato.*

juge, ils seront eux-mêmes comme des livres vivants, où les arrêts de la justice divine paraîtront écrits en caractères éclatants (1). D'où vient que saint Jean, dans son Apocalypse, dit que les livres furent ouverts, et qu'un autre livre fut encore ouvert, qui est le livre de vie, et que les morts furent jugés par ce qui était écrit dans ces livres, chacun selon ses œuvres (2). Saint Thomas, pour donner plus de lumière à cette difficulté, dit que porter jugement, c'est, à parler proprement, prononcer un arrêt sur le fait d'autrui, ce qui peut arriver en trois manières : la première, quand le souverain juge ses sujets naturels, et tel est le pouvoir de Dieu sur tous les hommes et les anges ; la seconde, quand il en donne le pouvoir et la commission à quelqu'un, et c'est ainsi que Jésus-Christ, en tant qu'il est homme, jugera les vivants et les morts à la fin du monde ; la troisième, lorsque quelqu'un prononce la sentence après qu'elle a été portée par l'autorité d'autrui, et qu'il la signifie à qui il appartient, par une déclaration publique et légitime ; et c'est ce que feront les pauvres au jour du jugement, déclarant aux réprouvés et aux prédestinés ce que le Sauveur du monde aura ordonné d'un chacun. Enfin le Maître des sentences, qui a compris en peu de paroles, mais solides et judicieuses, la résolution de ce doute, dit que les pauvres qui ont tout quitté pour Jésus-Christ, seront les véritables juges du monde, non-seulement par coopération, mais encore par un pouvoir effectif et par une autorité légitime (3); mais que, pour en savoir la manière, on ne le peut sans

(1) Quid verò sunt judicantium corda divinitùs in omnem veritatem edocta, nisi quædam canonum decreta? *Rich. à S. Vict. parte* 1. *tract. de judiciariâ potestate.*

(2) Et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris, secundùm opera eorum. Et libri aperti sunt, et liber apertus est, qui est liber vitæ. *Apoc.* 20.

(3) Non solùm cooperatione, sed etiam auctoritate et potestate. *L.* 4, *dist.* 47. *q.* 1. *a.* 2.

une révélation divine. C'est pourquoi nous n'en ferons pas une plus exacte recherche, puisqu'elle serait, non-seulement inutile, mais impossible à tout homme mortel, s'il n'était éclairé d'une lumière surnaturelle, qui n'est point ordinaire dans l'ordre commun de la grâce. Arrêtons-nous donc à ce qui est le plus important, et voyons qui sont ceux qui jouiront de ce privilége, et si tous les pauvres y peuvent prétendre.

IV. CONSIDÉRATION.

A cela je réponds avec les Pères, que le Fils de Dieu n'a pas promis à tous les pauvres le pouvoir de juger les douze tribus d'Israël, mais seulement aux parfaits, c'est-à-dire, à ceux qui, ayant fait profession de pauvreté, gardent exactement leur vœu, et aspirent à la perfection qui est conforme à leur état. Les parfaits, dit saint Bernard, auront cette gloire incomparable, de tenir un rang éminent au-dessus des fidèles mêmes, et de précéder le reste des prédestinés en qualité de juges légitimes (1). Saint Augustin est dans le même sentiment. On mettra, dit-il, au rang des anges ceux qui seront trouvés assez parfaits pour s'asseoir sur les douze trônes, et juger les douze tribus d'Israël (2). *Dieu*, dit le Prophète-Roi, *appellera le ciel d'en-haut, et la terre d'en-bas pour juger son peuple, et séparer les bons d'avec les méchants* (3). Que veut dire le ciel d'en haut? c'est-à-dire, tous les saints qui doivent juger avec le Fils de Dieu, dit saint Augustin. Il les appellera tous,

(1) Hæc est perfectorum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles, et cæteris quoque salvandis præeminere auctoritate judiciariæ potestatis.

(2) Inter omnes angelos deputandi erunt illi qui tàm perfecti fuerint, ut sedentes super duodecim sedes judicent duodecim tribus Israel. *S. August. in Psal.* 49.

(3) Advocabit cœlum desursùm et terram discernere populum tuum *Psal.* 49.

pour s'asseoir sur des siéges élevés, et juger les douze tribus d'Israël (1). *Il viendra,* dit Isaïe, *au jugement avec les anciens du peuple* (2). Ces anciens du peuple, ces anges, ces milliers d'hommes parfaits qui s'assembleront de toutes les parties du monde, sont compris sous le nom de ciel, à raison de leur sainteté et de l'éminence de leurs vertus, qui les élèvent autant au-dessus des autres, que le ciel est au-dessus de la terre(3).

D'où il est aisé de conclure que tous ceux qui font profession de pauvreté, ne seront pas au rang des juges, mais seulement ceux qui la pratiquent parfaitement. Si bien qu'un religieux imparfait, qui cherche ses commodités en toutes choses, soit en ses habits, ou dans son vivre, ou dans sa demeure, qui ne peut souffrir que rien lui manque, qui murmure si on lui refuse ce qu'il désire, qui se plaît à avoir des choses de prix, qui se contente de porter le nom de pauvre sans en expérimenter les effets, et qui voudrait, comme dit saint François, évêque de Genève, joindre l'honneur de la pauvreté évangélique avec les commodités des richesses, celui-là se prive, par une extrême lâcheté, de la plus grande gloire et du plus grand bien qui se puissent imaginer ; et cela pour un néant, pour une image, pour un reliquaire, pour une bagatelle, à quoi il s'attache, après avoir quitté quelquefois de grands biens et des richesses considérables. Tout ce qu'il peut espérer dans cette disposition, est de se sauver parmi la foule, encore met-il souvent son salut dans l'incertitude; mais tandis qu'il demeurera dans son imperfection, il ne doit point attendre cette glorieuse récompense, qui n'est promise qu'aux véritables pauvres,

(1) Omnes sanctos perfectos judicaturos advocabit eos sursùm sessuros, secum judicaturos duodecim tribus Israel. *S. Aug. in Ps.* 49.

(2) Veniet ad judicium cum senioribus populi. *Is.* 3.

(3) Isti seniores populi, isti jam angeli nominati, ista millia multorum perfectorum de toto orbe venientium cœlum vocantur. *S. August. loco citato.*

qui vivent dans un parfait dénûment de toutes choses. O quelle perte pour les âmes lâches et tièdes! ô quelle confusion pour elles au jour du jugement, si elles étaient capables d'en recevoir dans l'état de la gloire, de se voir déchues de ce haut trône d'honneur! ô quelle consolation pour les fervents imitateurs de la pauvreté de Jésus-Christ, d'être si près de leur maître, si élevés en pouvoir et en honneur! ô aimable abjection, qui leur apporte tant de gloire! les rois de la terre seront debout dans cette assemblée générale, et les pauvres seront dans l'attente de leur dernier arrêt décisif de leur bonheur ou de leur malheur éternel: ceux-ci le prononceront avec autorité; ceux-là règnent ici-bas pour un moment, ils disposent de ces biens périssables, selon que bon leur semble; mais la chance tournera; ceux-ci règneront à leur tour, et disposeront des biens éternels avec un pouvoir qui sera d'autant plus étendu, qu'ils auront été plus pauvres, plus indigents, et plus détachés, pendant leur vie, de l'amour et de la recherche des créatures.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Comme les pauvres qui sont réduits à l'indigence par le malheur de leur condition, doivent imiter Jésus-Christ, et se consoler dans leur pauvreté.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Grégoire, dans son Pastoral, dit que la charité nous oblige à consoler ceux que Dieu purifie dans la fournaise de la pauvreté (1). La raison est parce que l'indigence prise dans l'esprit du monde, et selon les considérations humaines, est un mal extrême qui nous prive de tous les biens de la vie. Elle nous ôte le bien utile, parce que tout manque au pauvre jusques aux choses nécessaires. Elle nous ravit l'honorable, parce que les charges et les honneurs ne se donnent ordinairement qu'au prix de l'or et de l'argent. Elle nous enlève l'agréable, parce que les pauvres sont sujets par nécessité à beaucoup de travaux et à plusieurs chagrins que l'impatience nous fait souffrir. C'est donc un mal extrême, et par suite il est digne de compassion (2), vu principalement qu'il est fort universel, et que la plupart des hommes en souffrent des atteintes fort sensibles et fort douloureuses. Ce désordre est un effet du péché, qui par la diversité des fortunes a troublé l'égalité du bonheur, dont les hommes eussent joui dans l'état d'innocence. De même qu'il a renversé le

(1) Offerenda est eis consolatio, quos caminus paupertatis excoquit.

(2) Misereor super turbam. *Marc.* 6.

tempérament par le dérèglement des humeurs. C'est pourquoi, pour en trouver le remède, il faut le chercher dans la grâce du Rédempteur, qui s'est fait pauvre lui-même pour guérir notre pauvreté, et d'un grand mal en faire un grand bien, si nous la prenons dans son esprit. Ce merveilleux secret qui nous apprend à ménager la pauvreté et à en faire un bon usage, consiste en trois points : le premier est de la rendre volontaire; le second, de la rendre innocente; et le troisième, de la rendre sainte.

II. CONSIDÉRATION.

Premièrement donc, les pauvres, pour suivre l'esprit de Jésus-Christ, doivent rendre leur pauvreté volontaire, en l'agréant et l'acceptant pour l'amour de lui, de quelque part qu'elle vienne. Car la pauvreté que vous portez par contrainte et à regret, est une pure misère; mais en vous y soumettant et l'acceptant avec amour, vous en faites une excellente vertu, et le premier degré de la béatitude évangélique. Or, vous l'accepterez sans doute, si vous la regardez dans sa source, qui est la Providence divine, qui vous l'envoie; car si Dieu vous veut en cet état, son bon plaisir doit vous tenir lieu de toutes choses, vu que le plus grand bonheur de la créature, est d'être conforme à la volonté de Dieu (1). Or est-il qu'il le veut ainsi, et vous n'en pouvez douter; de quelque manière que la pauvreté soit entrée chez vous, il est certain que c'est de sa part qu'elle y est venue. Car si vous êtes pauvre par le malheur de votre naissance, ainsi que le Lazare, c'est Dieu, comme dit le Sage, qui fait le pauvre et le riche (2). Si vous êtes pauvre par quelque accident de fortune, soit par le naufrage, ou par la guerre, ou par quelque autre dis-

(1) Vita in voluntate ejus.

(2) Pauper et dives obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus.

grâce, ainsi que Tobie, qui, étant fort riche et opulent, fut enveloppé dans les ruines de sa patrie, et mené captif dans un pays étranger, sous la puissance des Assyriens : c'est Dieu qui donne les biens, et qui les ôte quand bon lui semble (1). Tous les cheveux de votre tête sont comptés, il n'en tombe pas un seul sans sa permission (2). Si c'est par l'injustice des hommes, ou par la malice du diable que vous avez été ruiné, comme Job, vous devez dire comme lui : *Dieu m'avait donné des biens, et il me les a ôtés* (3). Vous ne devez pas regarder celui qui vous offense, mais celui qui le permet. Ce procès, cette calomnie, cette violence qu'on vous a faite, ne fût jamais arrivée, si Dieu n'eût donné pouvoir à vos ennemis de vous nuire. Le mal qu'ils font, procède de leur volonté déréglée ; mais leur puissance vient de Dieu, dont les jugements sont sans erreur et sans injustice. Enfin quand votre pauvreté serait un fruit de vos désordres et de votre mauvaise conduite, vous devez croire que Dieu vous l'a envoyée par un dessein amoureux de sa providence, soit pour châtier votre orgueil, soit pour punir votre luxe, ou vos débauches, ou votre naturel fier et arrogant, qui se porte trop haut, et qui choque sans retenue ceux qui sont au-dessus de votre condition. Quoi qu'il en soit, quand vous seriez un enfant prodigue, il ne laisse pas toujours d'être bon père ; et le châtiment qu'il tire de vos péchés, n'est pas tant une peine qu'un bienfait, dont vous êtes redevable à son amour. Je passe plus avant, et j'ose dire qu'il vous a plus obligé de vous faire pauvre, que s'il vous eût élevé en honneurs et en biens temporels, comme les riches. Car, encore que les richesses viennent de sa main, aussi bien que la pauvreté, et que ceux qui en font un mauvais usage soient

(1) Pauperem facit et ditat. 2. *Reg.* 2.
(2) Capillus de capite vestro non peribit.
(3) Dominus dedit, Dominus abstulit.

coupables d'ingratitude, néanmoins la pauvreté est un plus grand bien sans comparaison, quand on la prend dans l'esprit de Jésus-Christ; car vous savez que Dieu a deux sortes de biens, les uns temporels, et les autres spirituels et éternels. Or, saint Chrysostome remarque que les riches, qui abondent en richesses temporelles, sont ordinairement fort pauvres des biens spirituels; et, ce qui est pitoyable, ils ne ressentent pas leur indigence, ils s'attachent tellement à la terre, qu'ils oublient les biens du ciel, et, s'ils pouvaient toujours vivre dans l'abondance où ils se trouvent, ils seraient contents que Dieu gardât pour d'autres les richesses du paradis. Les pauvres, au contraire, n'ayant rien ici-bas qui les retienne, aspirent avec plus d'ardeur à l'éternité, et plus ils sont dénués des biens temporels, plus ils sont riches en biens surnaturels. Cela est si vrai, que lorsque Dieu destine quelqu'un à une éminente sainteté, il le porte toujours au dépouillement des biens de la terre, et, s'il ne lui en ôte pas la possession, il lui en ôte entièrement l'estime et l'amour. Il semble que Dieu se gouverne dans ce partage comme un père de famille qui donne des gages à ses serviteurs, qu'ils reçoivent à certains termes, et, s'ils ne le servent pas à son gré, qui les congédie et les chasse de sa maison; mais pour les enfants, il leur garde l'héritage après sa mort, et se contente de leur fournir le nécessaire. Ainsi l'on peut dire que Dieu traite souvent les riches du siècle comme des serviteurs qui ne doivent pas toujours demeurer dans sa maison : il se contente de leur donner des gages pendant leur vie; mais, à la mort, il les fera sortir, et leur dira en les chassant : Retirez-vous, vous avez reçu votre salaire (1), là où les pauvres sont traités comme les enfants du royaume. Dieu ne leur donne pas ici de grands biens, il ne les met pas à leur aise, parce qu'il leur réserve la couronne. Il est vrai que, s'ils le servent fidèlement, il ne les laisse pas périr. « J'ai long-temps

(1) Recepisti bona in vitâ tuâ.

» vécu, et mon grand âge m'a donné quelque con-
» naissance du monde; mais je n'ai jamais vu un homme
» de bien entièrement abandonné (1). » Néanmoins il faut avouer qu'il les éprouve quelquefois rudement, et qu'il les laisse en de grandes extrémités, pendant que les méchants nagent dans les délices et dans le luxe. Mais à la mort la chance tourne : le riche, qui était à la droite, se trouve à la gauche, et le pauvre prend sa place; la justice divine est alors comme une glace, où les objets changent d'assiette : celui qui était à la droite, et qui paraissait heureux, se voit à la gauche, et devient très-misérable; celui qui était à la gauche, et qui semblait être le rebut du monde, passe à la droite, et se trouve tout-à-coup comblé d'honneurs et de biens. C'est ce qui fait que les grands, se voyant près de sortir du monde, envient la condition des pauvres, qu'ils avaient méprisée durant leur vie, parce que le miroir de la justice les détrompe, et leur fait voir la vanité et la perfidie du monde tout autrement qu'ils ne la voyaient auparavant. « O que les pensées des hommes sont vai-
» nes, disait un grand prince en mourant! hélas! que
» me sert d'avoir porté la couronne? qu'il me serait
» bien plus avantageux à cette heure d'avoir été pau-
» vre et non pas roi (2)! » Un autre, à ce triste moment, qui mettait fin à ses grandeurs, s'écriait : « O que la
» condition des pauvres est heureuse! ô que la vie est
» assurée de ceux qui vivent du travail de leurs mains,
» et qui gagnent leur pain à la sueur de leur visage!
» Hélas! que me sert d'avoir possédé un royaume, et
» quel fruit ai-je tiré des honneurs et des services qu'on
» m'a rendus? beaucoup de travaux, beaucoup de
» périls et de ma vie et de mon salut; et parmi tout
» cela, à peine ai-je jamais eu un bon jour en tant

(1) Junior fui, etenim senui, et non vidi justum derelictum.

(2) O vanas hominum cogitationes, quid mihi jam regnum prodest? quàm præstaret jam pauperem fuisse, non regem. *Carolus, rex Siciliæ apud Cornel. à Lapide in ult. cap. Genes.*

» d'années que j'ai vécu. O que je plains mon malheur, » d'avoir si tard reconnu la tromperie du monde! Ah! » si j'avais été un pauvre laboureur, j'aurais mené une » vie plus chrétienne et plus vertueuse (1). » Entrez sérieusement dans ces pensées : il vous sera facile de rendre votre pauvreté volontaire; et elle sera en même temps plus innocente, parce que vous ne lui ôterez pas seulement les épines qui la rendent incommode, mais encore les défauts qui la rendent criminelle.

III. CONSIDÉRATION.

De vrai, la pauvreté a trois dangereux effets : elle ôte souvent à ceux qu'elle persécute, les sentiments de piété et de dévotion ; elle les tient dans une lâche oisiveté, et enfin elle les jette dans l'impatience. Mais l'esprit de Jésus-Christ doit produire dans leur cœur des sentiments tout contraires. Il faut qu'ils aient recours à la prière, pour gagner le cœur de Dieu, et pour fléchir sa paternelle bonté, de peur qu'elle ne les délaisse, s'ils s'oublient de l'honneur et du respect qu'ils lui doivent. *Vous m'avez oublié*, dit-il par la bouche du prophète Osée, *et moi je vous oublierai aussi* (2); je fermerai sur vos souffrances les yeux et le cœur des riches; vous gémirez dans la misère, et personne n'en aura pitié. Il faut qu'ils travaillent quand ils ont des forces, afin que la divine Providence bénisse leur industrie, et qu'elle supplée, comme elle a coutume, non pas à leur lâcheté, mais à leur impuissance. Il faut enfin qu'ils bannissent les plaintes et les murmures que l'impatience leur arrache du cœur et de la bouche, quand l'indigence les presse, et qu'ils les

(1) O felicem pauperum conditionem! *Joannes, Aragonum rex, apud Marinæum, l.* 18. *Hispan.— Vide vitam Philippi* III, *Hispaniæ regis ; et Cornelium à Lapide, in c.* 2. *Osee*

(2) Oblita es legis Dei tui : obliviscar filiorum tuorum et ego. *Osee.* 4.

changent en bénédictions et en louanges, montrant par là qu'ils prennent leur pauvreté avec le même esprit et de la même main que Dieu la leur envoie. En effet, il importe merveilleusement de quel esprit et de quels yeux on regarde la pauvreté, quand elle se présente. Si vous la regardez avec les yeux de la chair, elle soulèvera tous les mouvements de la nature; mais si vous la regardez avec les yeux de la foi, vous trouverez que vous avez plus de sujet de bénir Dieu que de vous plaindre. Je suis pauvre, dites-vous, le Fils de Dieu l'a été aussi bien que vous. Vous êtes bien honoré d'avoir un si noble chef : la qualité de pauvre est devenue honorable, depuis que le Fils de Dieu l'a enseignée de parole, et consacrée par son exemple (1). A quelque point que vous soyez réduit, vous ne serez jamais si pauvre que lui, qui n'avait pour lit qu'une croix, pour viande que du fiel, pour breuvage que du vinaigre, pour délices que des reproches injurieux, pour vêtement que la nudité même, pour toit que le ciel, qui est commun à toutes les créatures (2). Vous êtes pauvre, les plus grands saints l'ont été comme vous. Vous avez bien de l'honneur d'être reçu dans une si illustre compagnie. Jetez les yeux sur les apôtres, sur les martyrs, sur les anachorètes, sur un nombre presque infini de saints qui ont cherché avec tant d'ardeur la pauvreté, que vous fuyez, et pesez ce qu'ils vous disent tous avec saint Paul: Jusqu'ici nous avons tous souffert la faim, la soif, la nudité (3); et, bien loin de nous plaindre, nous le tenons à grand honneur. Vous êtes pauvre, vous avez

(1) Nobilis titulus paupertatis quam Christus docuit verbo, consecravit exemplo. *S. Bern. serm.* 2. *in Cœnâ Domini.*

(2) Cui pro lecto crux, pro cibo fel, pro potu acetum, pro deliciis probra, pro amictu nuditas, pro domo communis aer fuit. *Faber*, *tom.* 3. *Dom.* 6. *post. Pentec. Conc.* 6.

(3) Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus.

donc trouvé un grand trésor, si vous en savez user; car vous ne pourrez, avec toutes les richesses de la terre, acheter le moindre bien spirituel, et vous pouvez acheter le pardon de tous vos crimes, l'abondance des grâces célestes, et même toutes les richesses du ciel. Ne vous fâchez point d'être pauvre, il n'est rien de si précieux que la pauvreté. Voulez-vous savoir ce qu'elle vaut? c'est le prix du royaume des cieux (1). Vous êtes pauvre, vous êtes bienheureux: *Vous êtes bienheureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux vous appartient* (2). Heureux en espérance, car le Fils de Dieu vous a engagé sa parole; heureux en effet, car vous en avez le mérite, qui ne peut vous être ravi que par vos impatiences (3). Il est vrai que votre vie est une espèce de martyre, mais votre mort sera un triomphe. Comparez la condition du mauvais riche avec celle du Lazare : la vie de celui-là n'est qu'une suite de crimes, et la vie de celui-ci, un exercice continuel de vertu. La mort du premier est pleine de repentir et de désespoir; la mort du second est pleine de consolation et de repos. Le mauvais riche, après la mort, est enseveli dans les enfers; le Lazare est accueilli des anges, et porté en triomphe entre leurs mains dans le sein d'Abraham (4). Il est donc plus heureux durant sa vie, à la mort et après la mort. Et si cela est véritable, pourquoi vous plaignez-vous de la pauvreté, qui est la cause de son bonheur, et qui le sera du vôtre, si vous lui êtes semblable ? Efforcez-vous seulement de la rendre innocente, et ne doutez point qu'elle ne vous rende bienheureux. Mais si vous

(1) Non displiceat tibi paupertas tua: nihil potest eâ ditius inveniri. Vis scire quàm locuples sit? cœlum emit. *S. Aug. de verbis Domini.*

(2) Beati pauperes, quoniam vestrum est regnum Dei. *Luc.* 6.

(3) Patientia pauperum non peribit in finem. *Psal.* 9.

(4) Factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. *Luc.* 16.

voulez enrichir votre couronne, ne vous contentez pas qu'elle soit exempte de crimes ; faites en sorte qu'elle soit sainte : c'est le dernier moyen que je vous propose pour faire un saint usage des biens célestes que le Fils de Dieu a cachés dans la pauvreté.

IV. CONSIDÉRATION.

Persuadez-vous que le dessein de Jésus-Christ sur les pauvres, est de les mettre dans la pratique des plus excellentes vertus ; mais qu'il y en a principalement trois, qui sont tout-à-fait nécessaires à leur état. La première est l'humilité, qui doit les tenir dans un grand respect envers les riches, ayant une grande joie de dépendre d'eux, de se voir sous les pieds de tout le monde, et de tenir la place que Jésus-Christ a choisie pour lui, lorsqu'il était sur la terre. *Je ne puis souffrir trois sortes de personnes*, dit le Sage, *un pauvre orgueilleux, un riche fourbe et menteur, et un vieillard sans sagesse et sans conduite* (1). La seconde est la confiance en Dieu, croyant fermement qu'il a un soin tout particulier de leur personne. Les riches s'appuient sur leurs richesses ; les grands, sur leur pouvoir et sur leurs amis; les sages, sur leur prudence et sur leur adresse; les braves, sur leur courage : mais le pauvre n'a point d'appui dans le monde. Voilà pourquoi Dieu se rend son protecteur (2). La dernière est la paix et la liberté de cœur, vivant contents dans leur condition, sans attache aux biens de la terre, sans regret du passé, sans douleur du présent, sans souci de l'avenir, sans déplaisir, et sans envie de la prospérité d'autrui, se souvenant que leur cœur ne doit point être dans la terre,

(1) Tres species odivit anima mea, et aggravior valdè animæ illorum : pauperem superbum, et divitem mendacem, et senem fatuum et insensatum. *Eccli.* 25.

(2) Tibi derelictus est pauper. *Psal.* 10.

puisque leur trésor est dans le ciel, et disant avec saint Paulin : Seigneur, ne permettez pas que je sois tourmenté à l'appétit de l'or et de l'argent, car vous savez où sont tous mes trésors (1).

(1) Domine, ne patiaris me propter aurum et argentum cruciari; ubi enim sint omnia mea, tu scis.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Comme les riches peuvent et doivent imiter la pauvreté de Jésus-Christ.

I. CONSIDÉRATION.

Il s'est élevé autrefois dans l'Église une secte d'hérétiques, qui soutenaient, comme dit saint Augustin (1), qu'il n'était pas permis aux chrétiens de posséder des richesses, et que personne ne pouvait espérer de salut, sans renoncer, comme les disciples de Jésus-Christ, à tous les biens de la terre. De là vient qu'ils s'appelaient Apostoliques, parce qu'ils faisaient profession de suivre exactement la pauvreté des apôtres, qui quittèrent tout pour obéir à la voix de Jésus-Christ (2). Il est aisé de réfuter leur erreur par l'exemple de plusieurs saints (3) qui ont possédé de grands biens, et même de puissantes monarchies, comme saint Louis, roi de France; saint Édouard, roi d'Angleterre; saint Venceslas, roi de Bohême; saint Étienne, roi de Hongrie, et beaucoup d'autres, dont l'éminente vertu fait assez voir que les riches ne sont pas exclus du royaume des

(1) *S. Aug. l. de hæres. c. 7.*

(2) Relictis omnibus secuti sunt eum.

(3) Fuit hic error Pelagianorum. *Vide Aug. ep. ad Hillarium et epist. 106. ad Paulinum.* Divites baptizatos, nisi omnibus abrenuntient, si quid boni visi fuerint facere, non reputari illis, nec eos habere posse regnum Dei. *Fuit hic articulus sextus Pelagti in Concilio Diospolitano damnatus.*

cieux, et que ce qui est impossible aux hommes, est facile au pouvoir infini de Dieu. Cela n'empêche pas néanmoins que le mépris des richesses dans les maximes de l'Évangile, ne soit un point essentiel de salut, et qu'il ne soit toujours véritable que les riches de ce siècle, c'est-à-dire ceux qui ont le cœur aux biens de la terre, ne peuvent prétendre aux biens du ciel. Mais s'il faut être pauvre pour être heureux, il n'est pas absolument nécessaire de l'être en effet par le renoncement actuel de toutes choses : c'est assez de l'être en esprit par un détachement parfait, parce que le venin qui tue les riches, n'est pas dans la possession des richesses, mais dans l'affection. C'est pourquoi il suffit, pour le détruire, d'aller au cœur, et d'en chasser le désir déréglé d'acquérir du bien, la trop grande joie de le posséder, et la douleur excessive de le perdre. Voilà en peu de mots le moyen d'être pauvre au milieu des richesses, et de gagner l'éternité dans un état où la plupart des hommes la perdent misérablement, selon cette parole du Fils de Dieu : *Qu'il est difficile à ceux qui possèdent des richesses, d'entrer dans le royaume de Dieu* (1) !

II. CONSIDÉRATION.

Il faut, en premier lieu, que l'esprit de Jésus-Christ bannisse de votre cœur le désir déréglé d'acquérir du bien, qui est le premier écueil où les riches font naufrage. Je ne dis pas le désir d'acquérir du bien, car on en peut acquérir par des voies légitimes ; et si on peut le faire innocemment, on peut aussi le désirer : mais je dis le désir déréglé, qui ne peut compatir avec l'esprit de la pauvreté évangélique. Or, il est déréglé premièrement, quand, pour amasser des richesses, on quitte le service de Dieu, et les exercices de la piété

(1) Quàm difficilè, qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt! *Luc.* 18.

chrétienne : *Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît* (1). Le royaume de Dieu est le premier de tous les biens, le reste n'est que l'accessoire. C'est donc un désordre de faire de l'accessoire le principal, et le principal de l'accessoire. Il faut proportionner nos désirs au merite de l'objet. Or la terre n'est qu'un point au regard du ciel, et le temps n'est qu'un moment au prix de l'éternité. Quel reproche ne méritez-vous pas, si, par un renversement honteux et injuste, vous avez pour la terre des désirs immenses, et des soins si petits pour le ciel, des désirs éternels pour des biens d'un moment, et des désirs d'un moment pour des biens qui sont éternels (2) !

Secondement, il est déréglé lorsqu'il vous fait perdre la paix et la tranquillité de l'esprit par des soins empressés et des cupidités insatiables, qui ne vous laissent point de repos, parce que vous ne leur donnez point de mesure ni de bornes. Les lions et les bêtes qui ne vivent que de proie, serrent leurs ongles, et ne les tirent qu'au besoin; mais vous avez toujours les mains ouvertes pour prendre et pour recevoir; vous ne songez jour et nuit qu'à trouver de nouvelles inventions propres à vous enrichir. Que ne vous contentez-vous de la médiocrité ? Que ne dites-vous en vous-même : Dieu m'a donné du bien pour vivre selon ma condition, pourquoi perdrais-je le contentement d'en jouir, pour satisfaire à une passion aveugle d'en acquérir d'autre ? Que me servira d'accroître mes revenus, sinon pour accroître mes soins et diminuer mon repos, et peut-être pour fournir à mes héritiers la matière de leurs crimes et de leurs

(1) Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *Matth.* 6.

(2) Indecorum est homines curare de cibo, qui militant regno. *S. Amb. in c.* 12. *Luc.*

débauches ? S'il se présente quelque occasion favorable, ne la négligeons pas; mais ne la cherchons pas non plus avec inquiétude, ni ne nous attristons pas quand elle manque. La paix de l'âme vaut mieux que toutes ses richesses, et le plus grand de tous les trésors est de vivre content de ce qu'on possède : *Est-ce que l'âme n'est pas plus que la nourriture* (1) ? Enfin il est déréglé, quand avec l'appétit du bien vous foulez aux pieds les lois de la conscience. L'empereur Frédéric ayant sous sa tutelle le jeune Ladislas, roi de Hongrie, fut sollicité par quelques flatteurs de s'en défaire secrètement, afin de s'emparer de ses États. Mais il eut horreur de ce pernicieux conseil, et répondit généreusement qu'il n'aimait pas le bien jusqu'à ce point, que de vouloir se souiller d'un attentat si injuste, pour assouvir sa passion (2). *Malheur*, dit le prophète Habacuc, *à celui qui amasse du bien par une avarice criminelle ; car en pensant élever sa maison, il la ruine, et ne s'acquiert que de la honte* (3); et saint Augustin, sur le Psaume 123. Vous avez péché pour amasser du bien, qu'avez-vous gagné ? Vous avez gagné un peu de bien, et vous avez encouru la disgrâce de Dieu. Voyez, je vous prie, quelle est votre perte et votre gain : ce que vous avez acquis est de l'or; ce que vous avez perdu, c'est la foi que vous deviez à Dieu. Comparez l'un avec l'autre : vous ne pensez qu'à ce que vous avez gagné, et vous ne songez pas à ce que vous avez perdu; vous vous réjouissez de ce que vos coffres sont remplis, et vous ne pleurez pas de ce que votre cœur est vide et misérable,

(1) Nonne anima plùs est quàm esca ?

(2) Non ità divitias amo, ut propter eas tàm impium facinus attentem.

(3) Væ qui congregat avaritiam malam domui suæ, ut sit in excelso nidus ejus, et liberari se putat de manu mali. Cogitâsti confusionem domui tuæ, concidisti populos multos, et peccavit anima tua. *Habac.* 2.

Vous avez bien plus perdu que vous n'avez gagné (1). Voulez-vous voir la grandeur de votre perte? emportez, si vous pouvez, dans les enfers ce que vous avez acquis Comment le ferez-vous? Vous avez gagné de l'argent, et vous avez perdu la foi. Qu'arrive-t-il? Il se trouve que la mort vous surprend presque sur le fait; et qu'après une perte si considérable, vous ne pouvez pas même emporter ce peu que vous avez acquis. Votre cœur, privé de foi et d'amour, s'en va aux peines éternelles, au lieu que s'il en était rempli, il aurait droit à la couronne. Voilà comme tout ce que vous avez fait, n'est rien, et néanmoins, pour un rien, vous avez offensé Dieu (2). Passons outre.

Ce n'est pas assez de bannir de votre cœur le désir déréglé d'acquérir du bien, il faut que l'esprit de Jésus-Christ règle encore la joie de le posséder. Si vous avez de grandes richesses, ne vous y attachez pas. C'est un torrent rapide, qui roule avec beaucoup de bruit et d'impétuosité: prenez garde qu'il n'entraîne votre cœur. Raidissez-vous contre les flots, et faites tous vos efforts pour résister au courant des eaux et à la violence des vagues, car il y en a peu qui n'y périssent. Heureux celui qui ne s'y laisse pas aller, et qui n'y met point sa confiance: *Où est-il*, dit le Sage, *montrez-le-moi*, *que je lui donne la louange*

(1) Ecce peccàsti, et lucrum fecisti. Quid est quod fecisti lucrum? ut lucrum faceres, Deum offendisti. Quid perdidisti, et quid acquisìsti? Quod acquisìsti, aurum vocatur; quod perdidisti, fides vocatur: compara fidem auro. Lucra tua cogitas, damna tua non cogitas; de arcâ gaudes, de corde non plangis: plùs perdidisti quàm acquisìsti.

(2) Tolle tecum ad inferos quod acquisìsti, quid facturus es? acquisisti aurum, perdidisti fidem. Post paucos dies exis de hâc vitâ; aurum quod acquisìsti perditâ fide, auferre tecum non poteris. Cor tuum inane fide ad pœnas exit, quod plenum fide ad coronam exiret. Ecce nihil est quod fecisti, et propter nihil Deum offendisti.

(3) Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. *Psal.* 61.

qu'il mérite, car il a fait des miracles (1). Miracle d'être riche sans vanité et sans élèvement d'esprit; car l'orgueil est le ver qui s'attache au cœur des riches, comme la teigne à la pourpre. Les richesses ont cela de propre, qu'elles enflent l'esprit; elles rendent un homme superbe et arrogant, elles lui attirent l'envie, et l'affolent tellement, que la seule réputation d'être riche le flatte, quoiqu'il sache qu'elle doive lui nuire (2). Miracle d'être riche, et de n'être point amoureux des plaisirs. Quel miracle plus insigne, ou quel martyre plus grand, que de souffrir volontairement la faim parmi les plus délicieux festins; d'éprouver le froid, pouvant être richement et délicatement couvert, et de porter les incommodités de la pauvreté au milieu des richesses que le monde présente, que le démon étale avec ostentation, et que notre convoitise recherche (3) ? Miracle d'être riche, et de n'être point esclave de ses richesses, mais d'en user avec empire, et de les employer aux bonnes œuvres. C'est un bonheur inestimable, dit Origène, d'être riche, et de n'être point chiche; mais de répandre libéralement ses biens dans le sein des pauvres, selon ce qui est écrit : *Semez des bonnes œuvres, afin de moissonner le fruit de vie* (4). Il y a grande différence entre celui qui est esclave de ses richesses, et celui qui en est le maî-

(1) Quis est hic? et laudabimus eum : fecit enim mirabilia in vitâ suâ. *Eccli.* 31. 9.

(2) Hoc efficiunt divitiæ : inflant animos, superbiam et arrogantiam pariunt, invidiam contrahunt, eò usque mentem alienant, ut fama pecuniæ nos, etiam nocitura, delectet. *Seneca, lib. de paupertate.*

(3) Quid mirabilius, aut quod martyrium gravius est quàm inter epulas esurire, inter vestes multas et pretiosas algere, paupertate premi inter divitias quas offert mundus, quas ostentat malignus, quas desiderat noster iste appetitus ? *S. Bern. serm. 1. in Festo omnium Sanctorum.*

(4) Seminate vobis in justitiam, ut metatis fructum vitæ. In Vulgatâ legitur : Seminate vobis in justitiâ et metite in ore misericordiæ. *Osee.* 10. 12.

tre: le maître les gouverne avec une grande liberté d'esprit, et les envoie tantôt dans les prisons, tantôt dans les hôpitaux, tantôt dans les églises ruinées, tantôt dans la maison des pauvres honteux. L'esclave, au contraire, se laisse gourmander, et n'ose contredire sa passion, qui l'oblige à veiller, à travailler, à plaider et chicaner, à quereller, et enfin à exécuter mille commandements fâcheux et indignes, sans besoin, sans nécessité, sans autre fruit que de perdre son âme, pour avoir du bien. Voilà trois grandes merveilles que l'esprit de Jésus-Christ opère dans le cœur des riches. Il les tient dans une profonde humilité, leur montrant que leur état est fort vil et roturier devant Dieu; puisque Jésus-Christ l'a rebuté, pour choisir celui des pauvres, donnant sa bénédiction à ceux-ci, et sa malédiction aux autres. Il les porte à la pénitence et à la mortification de leurs sens, par le souvenir de la mort et des jugements de Dieu; de peur que la prospérité temporelle ne soit un préjugé de leur réprobation, et qu'ils n'encourent la disgrâce du mauvais Riche, qui, dans le fort de son tourment, ne reçut aucune consolation, sinon qu'il avait eu sa récompense durant sa vie (1). Il leur enseigne à faire un bon usage de leurs biens, et surtout à les départir charitablement aux pauvres, vu que c'est la principale raison pour laquelle Dieu les donne à ses élus, parce que, s'il n'y avait point de riches vertueux, les pauvres seraient tout-à-fait abandonnés des méchants, qui sont ordinairement cruels et impitoyables. On demande pourquoi le Fils de Dieu a voulu qu'il y eût de grands saints dans son Église, qui possédassent de grandes richesses; et on en apporte plusieurs causes: la première, pour montrer qu'elles ne sont pas mauvaises, dit saint Augustin (2); la seconde, pour

(1) Recepisti bona in vitâ tuâ.

(2) Ne putentur mala, dantur et bonis. *Aug. ep.* 70.

montrer qu'il n'en est point jaloux, et que sa bonté, qui est libérale et bienfaisante, ne les refuserait pas à ses amis, s'il ne leur était plus avantageux d'en souffrir la privation, que d'en avoir la jouissance; la troisième, pour ôter aux riches la trop grande défiance de leur salut; la quatrième, pour les encourager à la recherche des biens célestes, et à la fidélité qu'ils doivent à leur souverain bienfaiteur, qui les comble de ses miséricordes. Mais la plus importante de toutes est qu'il a voulu qu'ils fussent les pères des pauvres, et qu'ils servissent en cela comme de ministres à la Providence, pour les soulager dans leurs nécessités et dans leurs misères. Tel était saint Louis, qui a fondé tant d'hôpitaux dans son royaume, et témoigné tant de zèle et de soin de procurer la subsistance des pauvres. Tel était saint Grégoire-le-Grand, qui ne se contentait pas de nourrir tous les jours trois cents religieuses mendiantes, un grand nombre de pauvres dans la ville de Rome, mais qui avait des officiers en diverses contrées du monde, pour étendre au loin les effets de sa charité, comme s'il eût été établi de Dieu le curateur universel de tous les pauvres de la terre. Tel Grégoire XIII, à la mémoire de qui on dressa une statue dans la ville de Rome, avec cet éloge, qu'il avait distribué deux millions aux pauvres (1).

III. CONSIDÉRATION.

L'esprit de Jésus-Christ ne s'arrête pas là, il ajoute aux merveilles précédentes un autre effet plus admirable de son amour, c'est qu'il dégage tellement le cœur des riches vertueux de tous les biens périssables, qu'il n'en bannit pas seulement la joie de les posséder, mais encore le regret et la douleur de les perdre. Saint Bernard dit que l'amour déréglé des richesses tour-

(1) Sestercium octingenties singulari beneficentiâ in egenos distributum. *Bar. tom.* 2, *ad annum Christi* 172.

mente plus une âme par le désir de convoitise, qu'il ne la satisfait par le plaisir de la jouissance, parce que l'acquisition qu'on en fait est pleine de travail ; la possession, de crainte et de soin; et la perte, de douleur. Mais l'esprit de la pauvreté évangélique garantit le riche vertueux de toutes ces plaies. Il ne regarde les biens que Dieu lui a donnés, que comme un dépôt qu'il est prêt à rendre à tout moment, sachant bien que la mort le lui ôtera tôt ou tard, et que Dieu peut le lui redemander quand il lui plaira. C'est pourquoi il n'y met point sa confiance, il n'en fait aucun fonds, parce qu'il est convaincu qn'il n'y a rien de solide (1).

Bien loin de s'y appuyer, il en craint plus la possession que la perte, parce que la perte le déchargera d'un grand soin et d'un pesant fardeau, au lieu que la possession lui laisse un grand compte à rendre, puisque celui qui a plus reçu, est aussi plus responsable devant Dieu. De là vient qu'il se trouve des saints qui, non-seulement ne s'affligent point de la perte de leurs richesses et de la ruine de leur fortune, mais qui en ont même de la consolation et de la joie. Lorsque les chrétiens persécutés injustement s'adressaient à l'empereur Julien pour lui demander justice, cet impie leur répondait : C'est à vous de souffrir, sans vous plaindre, le tort qu'on vous fait ; car votre Dieu vous le commande (2). Il disait la vérité, quoiqu'il en abusât cruellement ; et il n'en disait pas encore assez : car les martyrs et les saints ne souffrent pas seulement avec patience la perte de leurs

(1) Divitiarum amor insatiabilis longè ampliùs desiderio torquet animam, quàm refrigeret usu suo; utpotè quarum acquisitio quidem laboris, possessio verò timoris, amissio plena doloris invenitur. *S. Bern. in sentent.*— Meum est aurum, meum est argentum, dicit Dominus exercituum. *Aggæi* 20.

(2) Vestrum est ferre cùm afflictamini, hoc enim est Dei vestri mandatum. *Socrates, l.* 3 ; *Sozomenus, l.* 5.

biens, ils en témoignent souvent de la joie ; et, s'ils savaient que ce fût la volonté de Dieu, ils n'attendraient pas qu'on les dépouillât, ils préviendraient tous les accidents de la fortune, et se mettraient en un état où l'injustice et la cruauté des hommes ne leur pourraient rien ôter.

Imitez leur exemple; et, si vous n'êtes pas encore assez généreux pour concevoir de la joie dans les pertes que vous faites, conservez pour le moins la patience, la paix, et l'égalité de votre esprit. Souvenez-vous, en premier lieu, que tout ce que vous avez n'est pas à vous, puisque vous savez que vous n'êtes pas à vous-même, mais à Dieu; et, par conséquent, lorsque vous ressentez le dommage qu'on vous fait, vous regrettez ce qui ne vous appartient pas, et vous montrez, en cela, que vous n'êtes pas exempt de la convoitise, puisque vous aimez le bien d'autrui (1).

Souvenez-vous, en second lieu, qu'encore même que le bien qu'on vous ôte fût à vous, c'est peu de chose, et qu'il n'est pas bienséant de s'affliger si fort pour un sujet si léger. Vous vous ririez de vous-même, si vous étiez persuadé de la vanité des biens que vous regrettez. La cause de votre douleur et de votre impatience, c'est l'erreur où vous êtes. Vous pensez que ce que vous avez perdu est quelque chose, et en vérité ce n'est rien. Le juste, dit le Sage, ne s'attriste jamais, quelque disgrâce qui lui arrive ; les méchants, au contraire, se désespèrent dans leurs afflictions (2). D'où vient cela ? ce n'est pas que les justes soient moins

(1) Quod nostrum videtur alienum est; nihil enim nostrum, quoniam Dei omnia, cujus ipsi quoque nos. Itaque si damno affecti impatientes erimus, non de nostro amissum dolentes, affines cupiditatis deprehendemur. Alienum quærimus cùm alienum amissum ægrè sustinemus. *Tert. l. de patient.*

(2) Quanta risu prosequenda, quæ nobis lacrymas educunt ! Indè nobis ira et insania est, quòd exigua, magna existimamus. *Seneca. l. 3. de irâ. c. 42.*

persécutés que les méchants (1) : ils ne manquent jamais de croix, également fortes et fréquentes; mais ils estiment peu les choses de la terre. La perte qu'ils en font leur parait peu considérable, c'est pourquoi ils ne s'en tourmentent pas comme les pécheurs, qui en sont affolés, pour ainsi dire. D'où vient qu'en étant privés, ils s'estiment misérables ? Vous me direz que c'est en effet une extrême misère que d'avoir été heureux et de ne l'être plus : il est vrai, cela est sans contredit, et tous les sages en demeurent d'accord avec vous ; mais vous êtes bien abusé, si vous croyez que ce soit un bonheur d'être riche. Appelez-vous bonheur ce qui ne peut vous rendre content ? à mesure que vous prenez de la nourriture, vous apaisez la faim qui vous presse ; mais plus vous amassez de bien, plus vous en augmentez la convoitise. Appelez-vous bonheur ce qui peut vous rendre malheureux, et attirer sur vous la malédiction de Dieu ? *Malheur à vous qui êtes riches* (2) ! Qui peut entendre ce coup de tonnerre, sans trembler de crainte, s'il n'est tout-à-fait insensible (3) ? Appelez-vous bonheur ce que la fortune peut vous ôter, ce que vous pouvez perdre malgré vous, ce que la mort doit nécessairement vous ravir ? corrigez vos sentiments, et, si vous voulez être véritablement heureux, cherchez le souverain bien, qui dure toujours, et qui ne doit vous être ravi que par votre faute ; méprisez également les richesses de la terre, soit qu'elles soient présentes ou absentes. Soyez tellement indépendant de la fortune, que vous ne vous aperceviez pas, s'il est possible, quand elle vient, ni quand elle se retire. Regardez tous les biens de votre prochain, comme s'ils étaient à vous, et tous les vôtres, comme s'ils étaient à un autre (4). Estimez-vous heureux, si, en perdant vos

(1) Multæ tribulationes justorum.
(2) Væ vobis divitibus.
(3) Sic Deus tonat, et stertis.
(4) Ego divitias et præsentes, et absentes, æquè contemnam.

richesses, vous en pouvez perdre l'amour. Que si vous ne pouvez vous défaire de cette passion, qui est si naturelle, réglez l'amour des richesses de telle sorte, que vous donniez la préférence aux éternelles. Vous ressentirez peu la perte des biens de la terre, si vous craignez celle des biens du ciel (1).

nec, si alicubi jacebunt, tristior; nec, si circà me fulgebunt, animosior. Ego fortunam nec venientem sentiam, nec recedentem. Ego terras omnes tanquàm meas videbo, meas tanquàm omnium. *Senec. lib. de beatâ vitâ. S. Aug. l.* 50. *hom.* 13. *homil.*

(1) Si fixâ mente mansura damna pertimescitis, damna rerum transeuntium gravia non putatis. *S. Greg. hom.* 35. *in Evang.*

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA QUINZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Comme les religieux doivent imiter Jésus-Christ dans l'exacte observation de la pauvreté.

I. CONSIDÉRATION.

Encore que le Fils de Dieu ait été parfaitement pauvre durant sa vie, néanmoins il est incertain s'il a fait vœu de pauvreté, parce que, comme dit saint Thomas, une des principales raisons qui nous portent à faire des vœux, c'est pour lier notre volonté, qui est volage, et l'engager immuablement dans le bien! Or le Fils de Dieu n'avait pas besoin d'appui, pour s'affermir dans l'amour de la vertu, puisqu'il était impeccable; et quoiqu'il pût s'obliger à une pauvreté perpétuelle par d'autres motifs plus sublimes et plus divins, néanmoins nous n'en avons point de preuves dans l'Écriture, qui soit évidente (1). On peut le croire pieusement; et c'est ainsi que quelques-uns expliquent ces paroles du Prophète : *Je garderai fidèlement ce que j'ai promis au Seigneur* (2). Mais, on ne peut l'assurer comme une chose indubitable. Ce qui n'empêche pas que les religieux ne le doivent regarder comme leur modèle, et qu'ils n'y soient même plus étroitement obligés que les autres, puisqu'ils ne font vœu de pauvreté, que pour imiter plus parfaitement celle de leur maître.

(1) *Vide Suarem*, 3. *p. q.* 40. *disp.*
(2) Vota mea Domino reddam.

Car la pauvreté religieuse renferme quatre choses dans son étendue : la première est que nous renonçons effectivement à tous les biens de la terre ; la seconde, que ce renoncement est volontaire ; la troisième, que nous nous y obligeons par un vœu solennel ; la quatrième, que nous le faisons à dessein de suivre plus parfaitement Jésus-Christ dans le chemin de la perfection, et de lui être plus semblables, selon ces paroles des Apôtres : *Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous suivre* (1).

Pour donc nous acquitter de nos obligations, et apprendre à pratiquer la pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ, il faut premièrement considérer les actes extérieurs de cette vertu, que l'on peut réduire au nombre de cinq.

Le premier, qui est essentiel et absolument nécessaire, consiste au renoncement actuel des biens temporels, en sorte qu'on ne puisse s'approprier aucune chose, ni même en user, ni la recevoir, ni la donner, ni la changer, aliéner, ou retenir sans l'aveu et la permission du supérieur ; car ce sont là des actes de propriété, qui seraient, en matière considérable, des fautes mortelles contre le vœu de pauvreté. D'où il suit que pour nous acquitter parfaitement de ce premier devoir, il faut, jusque dans les petites choses, s'assujettir à demander permission d'en disposer, céder volontiers aux autres ce que nous avons, comme ne nous appartenant pas, et remettre chaque chose au lieu où on l'a prise, sitôt qu'on s'en est servi. Le dépouillement général et absolu est le premier pas que nous faisons dans la religion, parce que, comme dit saint Jérome, nous ne pouvons pas posséder en même temps Jésus-Christ avec le monde (2). Lorsque Dieu délivra les Israélites de la tyrannie de Pharaon,

(1) Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.

(2) Moneo et contestor ut non pariter et Christum velimus habere et seculum. *S. Hier. ep.* 24. *ad Marcell.*

il les tira de l'Égypte chargés d'or et de richesses, et revêtus des dépouilles de leurs ennemis; mais quand il nous tire du monde, il veut que nous en sortions dans un parfait dénûment, de peur que nous ne fassions, comme ce peuple infidèle, une idole de nos biens au milieu de la solitude. Élie n'entra point dans le paradis terrestre, qu'il n'eût quitté le manteau qui lui restait; et nul n'est admis dans la religion, qui est le paradis de la terre, s'il ne se dépouille premièrement de tout ce qu'il avait dans le siècle (1). Il faut monter à la croix aussi nu que le Sauveur du monde, et y mourir dans le même esprit de pauvreté. La raison est, parce que l'état religieux, comme dit saint Thomas (2), est une école de perfection, qui nous enseigne à nous unir à Dieu par amour, ce que nous ne pouvons accomplir sans faire sortir toutes les créatures de notre cœur. Or il est très-difficile de les bannir du cœur, pendant que nous les avons dans les mains, et d'en perdre l'affection, tandis que nous en retenons la possession. Il est pernicieux d'avoir des richesses et de les aimer, dit un excellent maître de la théologie mystique; il est bien dur de les aimer, et de n'en pas avoir; mais de les avoir sans les aimer, c'est la chose du monde la plus difficile. C'est pourquoi il vaut beaucoup mieux ni n'en avoir point, ni n'en vouloir pas avoir (3).

II. CONSIDÉRATION.

Le second acte extérieur de la pauvreté, est de nous contenter du nécessaire dans l'usage des choses qui

(1) Elias in paradisum terrestrem non potest ire cum pallio, sed mundo immunda vestimenta dimittit. *S. Hieron. ep.* 34. *ad Julian.*

(2) *S. Thom.* 22. *q.* 186. *a.* 3.

(3) Divitias habere, et amare, perniciosum; non habere, et amare, laboriosum; habere, et non amare, difficillimum. Quare expedit non habere, nec amare. *Bartholom.* 2. *p. comp.*

nous sont permises, et de retrancher tout ce qui est superflu, ou singulier, ou trop précieux, choisissant volontiers, et recevant, quand l'occasion se présente, ce qu'il y a de plus vil, rejetant tout ce qui ressent la singularité ou une propreté affectée, soit dans nos habits, ou dans notre vivre, et dans les autres choses qui nous sont nécessaires, dans lesquelles nous devons faire gloire de porter les marques de la pauvreté, que nous avons vouée à Dieu. C'était la sainte ambition du Père le Fèvre, compagnon de saint Ignace (1), qui avait coutume tous les ans de se dénuer de tout ce qu'il avait, et de le mettre entre les mains du supérieur, afin de se réduire au dernier dépouillement. C'est pourquoi un des généraux de la compagnie de Jésus lui donne cet éloge : Il avait cette sainte ambition de se défaire tellement de toutes choses, qu'il n'y eût rien pour l'esprit de plus pauvre ni de plus nu que lui, et de ne céder à personne dans la plus haute et la plus étroite pauvreté (2). Et ce qu'il dit du Père le Fèvre, il le gardait lui-même très-religieusement en sa personne (3). Car de toutes les raretés, et de tous les présents qu'on lui envoyait des Indes et des autres pays, il ne se réservait rien : il s'en défaisait, et les donnait aussitôt qu'il les avait reçus, et il avait coutume de dire que toutes ces choses n'étaient bonnes qu'à s'en dépouiller et à les donner à d'autres, appliquant de bonne grâce ces paroles de l'Écriture à sa pensée : *Ils ne sont plus bons à rien qu'à être jetés dehors, et à être foulés aux pieds par les hommes* (4). Suivez l'exemple de ces grands personna-

(1) *Historia Societ. l.* 3. *n.* 3.

(2) Hic erat Fabri sanctissimus ambitus, nihil ut esset se spoliatius, nihil egentius, et absolutissimæ egestatis integritate nemini cederet.

(3) *Vincentius Caraffa*, 7. *gener. Societat. Jesu*, *ep.* 1. *pag.* 26.

(4) Ad nihilum valent, nisi ut mittantur foras. *In vitâ ejus*, *l.* 2. *c.* 6. *Matth.* 5. 13.

ges, evitez la superfluité et la singularité en toutes les choses dont l'usage vous est nécessaire : de sorte que le lit, la chambre, l'habit, et tout ce qui est autour de vous ne diffère en rien du commun; qu'il n'y ait rien de curieux, ni de trop recherché; point d'ornement, ni d'agencement étudié et affecté, point de délicatesse des sens, point d'accommodement qui puisse donner dans la vue des autres, ou entrer dans votre cœur. Que si vous le sentez tenir à quelque chose, ne tardez point à vous en défaire, en la donnant ou en la changeant, avec la permission de votre supérieur; car c'est l'unique, ou du moins le plus efficace remède de votre mal.

III. CONSIDÉRATION.

Le troisième acte est de nous contenter des choses nécessaires qui se donnent dans la communauté, sans les procurer par d'autres voies, soit par le moyen de nos parents ou de nos amis. Car encore que ce ne soit pas une faute contre la pauvreté, quand on le fait avec licence, néanmoins c'est pour l'ordinaire une imperfection, qui diminue l'excellence de notre vœu. Les supérieurs ne doivent donner ces sortes de congés qu'à regret : on s'attache plus aisément aux choses qu'on a obtenues de cette manière, et on ne les communique pas si volontiers aux autres. C'est pourquoi saint Ignace (1) dit excellemment qu'en matière de pauvreté, nous devons être, quant à l'usage des choses qui sont nécessaires, comme une statue, qui demeure où on la pose, et qui reçoit ce qu'on lui présente sans aucun discernement, n'étant pas capable de demander ou de désirer autre chose que ce qu'on lui donne, non plus que de ressentir la perte de ce qu'on lui ôte. J'avoue que cette disposition est une marque d'une éminente sainteté; mais elle ne surpasse point

(1) *In ejus vitâ.*

la perfection de notre état, vu qu'un religieux ne doit pas se contenter d'une médiocre vertu, mais aspirer au plus haut point, selon le conseil que saint Jérome donnait à Paulin, de chercher en toutes choses ce qui est le plus parfait (1).

IV. CONSIDÉRATION.

Le quatrième acte est de porter la privation des choses nécessaires, non-seulement sans plainte et sans murmure, mais encore avec joie, de quelque part qu'elle vienne, soit qu'on les perde, ou qu'on nous les ôte, ou que la communauté dans laquelle nous vivons, ne puisse nous les fournir. Un religieux qui aime la pauvreté, n'a garde de se plaindre quand il lui manque quelque chose, et comme dit saint Jean-Climaque (2), s'il y a rien au monde dont le manquement soit capable de l'affliger, ou de lui donner de la peine, il n'est pas encore véritablement pauvre. Ce n'est pas une grande gloire de faire profession de pauvreté, mais de porter avec contentement d'esprit les incommodités qu'elle cause (3). Plusieurs se glorifient d'être pauvres; mais comment? à condition que rien ne leur manque, dit saint Bernard (4). A vrai dire, cette pauvreté est bien aisée, qui a tout ce qu'il lui faut, qui ne manque d'aucune commodité, ni pour la bouche, ni pour son logement, ni pour son vêtement, ni pour ses autres besoins; c'est un pauvre bien agréable, et il en porte le nom et l'honneur bien à son aise: les plus riches dans le monde n'ont pas toujours ces avantages.

(1) Qui nihil in se mediocre esse contentus esset, totum summum, totum perfectum desideraret.

(2) *Grad.* 17.

(3) In paupertate paupertatem amare. *Vincent. Ferrar. tract. de vitâ spir. c.* 1.

(4) Pauperes esse volunt, eo tamen pacto, ut nihil eis desit, et sic diligunt paupertatem, ut nullam inopiam patiantur. *S. Bern. serm.* 4. *de Advent.*

V. CONSIDÉRATION.

Le cinquieme acte est de souffrir le manquement des choses nécessaires, non-seulement lorsqu'on se porte bien, mais encore lorsqu'on est infirme ou malade; car c'est dans ces occasions que plusieurs personnes vertueuses, qui d'ailleurs ont beaucoup de zèle pour leur avancement spirituel, font paraître leur faiblesse, et quelquefois même leur impatience. Certainement il est juste de veiller avec beaucoup de soin et de tendresse au soulagement des malades : la charité chrétienne nous y oblige, et beaucoup plus la perfection de notre état, qui nous lie ensemble, comme frères, d'une très-étroite union; mais s'il arrive que vous souffriez quelque chose, soit par la pauvreté de la maison, soit par l'oubli des officiers, soit par une secrète conduite de Dieu, vous ne devez pas vous abattre, ni donner lieu au murmure ou au chagrin. C'est un honneur que Jésus-Christ vous fait de vous associer aux pures souffrances de la croix, où il a été délaissé de tout le monde : vous ne serez jamais traité si indignement que lui. Cette particule de la vraie croix, que vous portez, est un trésor qu'il faut recevoir avec respect, le cacher sous le voile du silence et de l'humilité, de peur qu'on ne vous la dérobe, si vous la découvrez par vos plaintes. Que si vous êtes obligé de souffrir avec cet esprit de pauvreté vos maladies actuelles, que devez-vous faire dans vos dispositions habituelles, qui seront pour vous un fonds de mérites presque continuels, si vous réglez et réprimez par vertu l'attache qu'on a naturellement à la santé, le soin excessif de la conserver, la crainte de la perdre entièrement, les précautions et les façons trop scrupuleuses qu'on y apporte, les visites trop fréquentes des médecins, les demandes inutiles et importunes qu'on leur fait, la recherche sensuelle de plusieurs petites douceurs, le choix superstitieux des viandes, et la diversité des remèdes, dont l'excès nuit beau-

coup plus à la santé qu'il n'y profite (1), vous souvenant en tout cela que vous êtes pauvre et religieux, et disciple de Jésus-Christ ; et que la première chose que vous devez faire, vous donnant à lui, est de perdre l'amour de votre corps ; que vous êtes venu en religion, afin d'apprendre à mourir pour Jésus-Christ, et non pas afin d'être bien traité pour Jésus-Christ, ainsi que dit sainte Térèse (2). En un mot, que celui qui aime son âme la perdra, et que jamais vous ne ferez rien de grand, que vous n'ayez toujours votre vie entre les mains, prêt à la rendre à tout moment à celui qui vous l'a donnée.

(1) *Vide S. Bern. serm.* 30. *in cant.*
(2) *S. Teresian. in itinere perfect. c.* 10. *et* 11.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Les actes intérieurs de la pauvreté.

I. CONSIDÉRATION.

Les actes intérieurs de la pauvreté religieuse n'en font, pour ainsi dire, que le corps, qui doit être animé des actes intérieurs, d'où dépend le prix et l'excellence de cette vertu: je les réduits à quatre principaux. Le premier est de dégager le cœur, et l'élever par un généreux mépris au-dessus de tous les biens de la terre. C'est la raison pour laquelle, comme dit saint Bernard, nous renonçons à la possession des richesses, parce qu'il est presque impossible de les posséder sans y avoir de l'attache (1). Ce n'est pas seulement l'homme extérieur, mais encore l'intérieur, qui tient du limon de la terre, et qui est d'une nature gluante; d'où vient que notre cœur se laisse facilement prendre à ce qu'il manie souvent. Or cet engagement est tout-à-fait contraire à la perfection, parce qu'il n'y a aucune créature qui ne souille l'âme par son attouchement, et par la liaison qu'elle a avec elle, pour peu qu'elle soit serrée, qui ne lui ôte par suite cette pureté qui est

(1) Hæc fugiendarum divitiarum præcipua causa est, quòd aut vix, aut nunquàm sine amore valeant possideri. Limosa siquidem et glutinosa nimis non modo exterior verùm interior substantia videtur, et facile cor humanum omnibus quæ frequentat, adhæret. *S. Bern. serm. in hæc verba.*

une disposition nécessaire à l'union divine. Quiconque est engagé dans l'amour des choses temporelles, ne peut absolument vaquer à Dieu avec pureté d'esprit: il faut s'affranchir entièrement de toutes les affections et de tous les soins de la terre par la pauvreté volontaire, si l'on veut se donner à Dieu avec liberté. La raison est parce que, pour s'unir à Dieu, il faut que les approches se fassent de part et d'autre; que Dieu entre dans le cœur de l'homme, et que l'homme entre dans le cœur de Dieu; que l'un descende, et que l'autre monte. Or Dieu n'entre point dans une âme souillée et impure, qu'elle ne soit auparavant purifiée; et l'homme n'entre point en Dieu qu'il ne s'élève au dessus du monde par un généreux mépris qui le détache de tous les biens périssables, et qui en fait mourir tous les désirs au fond de son cœur. Alors il lui est aisé de s'écouler en Dieu, parce qu'il n'y a rien qui empêche le vol de l'esprit (1), dit saint Grégoire, qui en avait fait une heureuse expérience (2), comme il témoigne lui-même dans ses Epîtres. « Pendant que j'étais dans » ma solitude, libre de tout désir et de toute crainte » mondaine, il me semblait, dit ce saint, que j'étais » au faîte et comme à la cime de toutes les choses » créées, et que je voyais ces paroles du prophète Isaïe » en quelque façon accomplies en moi : *Je vous élève-* » *rai sur tout ce qu'il y a de plus haut sur la terre* (3). »

(1) Deo mundo corde penitùs vacare non potest, quisquis temporalium rerum implicatur amore : ab omni affectione et curâ per paupertatem voluntariam omnium temporalium liberi esse debent, quatenùs Deo liberiùs vacare queant, etc. *S. Laurent. Justin. in ligno vitæ tract. de paupert. c.* 4.

(2) Volant, qui terram quasi non tangunt, quia in ipsâ nihil appetunt. *S. Greg. homil.* 18. *in Ezech.*

(3) Nihil in hoc mundo appetens, nihil pertimescens, videbar mihi in quodam rerum vertice stare. Ità ut in me impletum crederem quod pollicente Domino ex Isaiâ dixissem. Sustollam te super altitudines montium. *Ibid. ep.* 5.

Car celui-là est élevé au-dessus de la terre, qui foule par un saint mépris toute la gloire et les plus éminentes grandeurs du siècle.

II CONSIDÉRATION.

Le second acte est d'aimer la pauvreté, et la pratique des actes extérieurs, qu'elle embrasse, ainsi que les gens du monde aiment les richesses et toutes les commodités qu'ils en retirent. C'est dans cet amour proprement que consiste l'essence du vœu que nous faisons dans la religion, et nous sommes obligés de le cultiver par trois raisons. La première, parce que la pauvreté que nous professons n'est pas une mendicité, mais une vertu, mais un vœu, qui est un acte de religion, conçu et formé dans la vue de plaire à Dieu et d'imiter Jésus-Christ. Or ce qui fait la vertu ce n'est pas l'extérieur, mais l'intérieur; elle réside dans la volonté, et tire son essence et sa beauté du bien qu'elle aime et qu'elle recherche dans son objet. La pauvreté n'est pas une vertu, dit saint Bernard, mais l'amour de la pauvreté ; aussi quand notre Seigneur la met au nombre des béatitudes, il ne dit pas: Bienheureux sont ceux qui sont pauvres de biens, mais de cœur et de volonté (1). D'où je prends cette seconde raison : La pauvreté religieuse est une des béatitudes que le Fils de Dieu a découvertes dans l'Évangile, et à laquelle il a donné le royaume des cieux en récompense. Or tous ceux qui souffrent la pauvreté ne sont pas bienheureux, mais ceux qui l'aiment. Sans cet amour, la pauvreté religieuse ne serait pas une béatitude; mais une indigence misérable, indigne de la couronne qui appartient aux pauvres évangéliques. Ajoutez à cela que la pauvreté religieuse est une offrande et une espèce de sacrifice

(1) Non enim paupertas virtus reputatur, sed amor paupertatis : denique beati pauperes non rebus, sed spiritu. *S. Bern. ep.*

que nous faisons à Dieu, qui ne lui est agréable que parce que nous le faisons de bonne volonté. Saint Augustin parlant de cette veuve de l'Évangile, qui jeta deux petites pièces de monnaie dans le trésor du temple, fait son éloge en deux mots qui sont d'un grand poids : Son présent, dit-il, est petit, mais sa charité est grande, et cela suffit pour le rendre considérable devant Dieu (1). On peut dire le même des apôtres, lorsqu'il firent vœu de pauvreté pour suivre Jésus-Christ; ils quittèrent peu de chose, mais ils le quittèrent de grand cœur; et c'est le cœur que Dieu considère. On connaît celui qui est pauvre selon Dieu, par la disposition de son cœur, et non pas par la grandeur des biens, dont il se dépouille pour son amour (2).

III. CONSIDÉRATION.

Le troisième acte est un effet du précédent, qui nous porte au désir de pratiquer la pauvreté que nous avons vouée, et d'en rechercher les occasions, afin de souffrir quelque chose pour le service de Dieu : car puisque la religion est un état de pénitence, celui qui l'aime véritablement doit rechercher et désirer tout ce qui est plus contraire à la nature; et puisque c'est une école de l'amour divin, il doit ardemment souhaiter tout ce qui le peut lier plus étroitement avec Dieu : et pour cet effet, il ne doit pas se contenter de ne relâcher aucunement les sacrés liens de la pauvreté; mais bien loin de les élargir, il faut que son inclination le porte à les serrer toujours plus étroitement, afin que de toutes les choses du monde il ne désire que Dieu, le possédant uniquement en toutes choses, et toutes en lui, autant que la condition de cette vie mortelle le peut permettre. C'est à mon avis dans ce

(1) Brevis pecunia, sed magna charitas. *S. Aug. in Ps.* 128.

(2) Pauper Dei in animo est non in seculo, nec attendit Deus facultatem, sed cupiditatem. *Ibid. in Ps.* 121.

sentiment que saint François passait quelquefois toute la nuit à regoûter la douceur de ces paroles : *Mon Dieu et mon tout* (1). Vous êtes tout mon trésor et le centre de tous mes désirs. C'est par cette même raison que saint Ignace a voulu que les Profès de notre compagnie s'obligeassent par un vœu particulier de ne souffrir jamais, autant qu'il serait en leur pouvoir, que la pauvreté vînt à se relâcher tant soit peu parmi nous, ni dechéât du degré d'excellence où il l'a établie dans ses *Constitutions*. Ce grand saint savait bien ce que dit Cassien (2), que la convoitise a coutume de solliciter les religieux à désirer de nouveau et à regretter ce qu'ils ont abandonné dans le monde ; que la nature corrompue est comme un poids qui tend toujours en bas ; que l'état de la pauvreté étant violent pour son regard, elle fait ce qu'elle peut pour reprendre ses droits peu à peu, et que c'est là la principale cause de la décadence des religions, qui, venant à se relâcher de l'étroite observance des vœux, tombent en de grands désordres, qu'il est difficile de réparer. C'est pourquoi il veut que nous soyons toujours sur nos gardes, et que nous opposions à cette inclination malheureuse un désir constant et généreux de conserver la pauvreté comme le rempart et le mur de la religion, que nous devons défendre de toutes nos forces, de peur que l'ennemi n'entre par la brèche, qui est toujours extrêmement à craindre pour petite qu'elle soit, si on ne prévient le danger auquel elle nous expose,

IV. CONSIDÉRATION.

Le dernier acte de cette vertu est de ressentir une joie toute particulière, lorsque nous en portons quelques effets, tenant à grande faveur tout ce que Dieu permet nous arriver de pénible et de fâcheux qui

(1) Deus meus, et omnia.
(2) *Vide Cass. l.* 6, *c.* 14.

choque l'inclination que la nature a pour ses aises, et à toutes les commodités du monde. Ce dernier acte est propre des saints et des âmes bien avancées dans la perfection, qui se conforment en cela au sentiment et à l'estime que notre Seigneur en a faite, s'assujétissant volontairement, comme nous avons montré, à la faim, à la soif, au froid et aux autres besoins que la dernière indigence traîne avec elle; se privant non-seulement du domaine temporel, mais encore de toutes les choses nécessaires à la vie, à être sans maison, sans héritage, sans subsistance, n'ayant pas même où reposer sa tête, ni dans les fatigues de ses voyages, ni dans les rigueurs de ses souffrances. Je me contenterai ici de l'exemple de saint François, l'un des plus rares portraits de la pauvreté de Jésus-Christ, qui faisait tant d'état de cette vertu, qu'il s'estimait indigne de la posséder (1). La bienheureuse pauvreté, disait-il, est un trésor si excellent et si divin, que nous ne sommes pas dignes de le posséder : nos cœurs sont des vases trop vils pour le contenir. Un jour ce grand Saint allant en France avec le B. F. Massé, et ayant rencontré dans un lieu écarté une très-belle fontaine, au bord de laquelle il y avait une pierre large comme une table; après avoir mis dessus les morceaux de pain moisi qu'ils avaient mendiés, tout extasié et ravi de joie, il dit à son compagnon avec une grande jubilation de cœur : « En vérité, mon frère, nous ne sommes pas dignes d'un si grand trésor. Et comme il répétait fort souvent la même chose, son compagnon lui repartit : Mais, mon Père, comment pouvez-vous appeler un trésor ce qui est, comme vous voyez, une extrême pauvreté, préférant les incommodités de

(1) Thesaurus beatificæ paupertatis, adeò excellens est, et divinus, quod nos indigni sumus in vasis nostris vilissimis illam possidere. *S. Francisc. tom.* 2. *Opusc. Orat.* 4 *et Apopht.* 20. *et Collo.* 41.

(2) *Vide Platum. l.* 3. *de bono stat. vel. c.* 8.

» la pauvreté à toutes les richesses, et appelle, dit saint » François, cette pauvreté un grand trésor, cette table » magnifique, parce que le soin et l'industrie des hom- » mes n'y met rien, mais la seule Providence divine, qui » est un fonds inépuisable (1). » Peu de temps après, entrant dans une église avec ce même Frère, pour obtenir par ses prières l'esprit de pauvreté pour soi et pour ses enfants, il le fit avec tant de ferveur, qu'il semblait que le feu lui sortait du visage, et se retournant vers son compagnon les bras ouverts, et tout embrasé comme il était, il lui dit d'une voix forte qu'il s'approchât; à quoi ce bon frère obéissant et se jetant entre ses bras, il fut tout d'un coup élevé en l'air de plusieurs coudées par le souffle du saint, et se trouva enbaumé d'une si grande suavité, qu'il protesta depuis qu'en toute sa vie il n'avait jamais senti une pareille douceur. Alors saint François lui dit : Allons à Rome prier les saints Apôtres saint Pierre et saint Paul, qu'ils nous enseignent à posséder saintement et utilement l'excellent trésor de la pauvreté.

(1) Eamus Romam ad sanctos apostolos Petrum et Paulum exorandos, ut nos doceant tam præclarum paupertatis thesaurum rectè et fructuosè possidere.

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'amour que les saints ont eu pour la pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ.

Saint Augustin écrivant à Hilaire sur le sujet de la pauvreté évangélique, déclare l'estime qu'il en fait, et l'ardent amour qu'il lui porte, en des termes considérables. « J'ai, dit-il, ardemment aimé cette perfection, dont » parle notre Seigneur, lorsqu'il dit à ce riche jeune » homme de l'Évangile : Si vous voulez être parfait, » vendez tous vos biens, et les donnez aux pauvres, vous » aurez un trésor dans le ciel ; et puis venez, suivez-» moi. Je puis dire que je l'ai fait, non par mes propres » forces, mais par le secours de sa grâce, et quoi-» que je n'aie pas été riche, je ne crois pas que j'en aie » moins de mérite. Les Apôtres qui l'ont pratiquée tous » les premiers, ne l'étaient pas; mais celui qui quitte » tout ce qu'il a, et ce qu'il désire avoir, fait autant que » s'il quittait tout le monde. Quant au progrès que j'ai » fait dans ce chemin de la perfection, je le sais mieux » qu'aucun autre; et Dieu le connaît encore mieux (1) » Quoi qu'il en soit, j'y porte les autres autant que je puis, et Dieu m'a fait la grâce d'avoir des compagnons qui se sont laissés persuader par mes discours. S'il fallait consulter le sentiment de tous les saints, nous le

(1) Ego qui hæc scribo, perfectionem de quâ Dominus locutus est, quandò ait juveni adolescenti : Vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo; et veni, sequere me, vehementer adamavi, et non meis viribus, sed gratiâ ipsius adjuvante sic feci. *S. Aug. ep.* 89. *ad Hilarium.*

trouverions fort semblable à celui de saint Augustin (1), et nous verrions clairement que s'ils n'ont pas renoncé à la possession des biens du monde, certes ils en ont banni l'amour de leur cœur, pour y faire règner la pauvreté avec un empire absolu.

I. CONSIDÉRATION.

Premièrement, ils ont eu pour elle un amour d'estime et un respect qui n'est pas croyable. Ils l'honoraien comme leur reine, ainsi que saint François, qui disait qu'elle était la souveraine du monde pour deux raisons: la première, pour le rang éminent qu'elle tient dans le cœur de Jésus, qui est le Roi des rois, et dans le cœur de sa Mère, qui est la reine du ciel (2); la seconde, pour le mépris qu'elle fait de toutes les créatures. Tout ce que vous foulez aux pieds sera à vous, selon la promesse qu'on vous en a faite : fouler aux pieds, c'est mépriser. Or la pauvreté met tout le monde sous ses pieds par un généreux mépris. Donc elle est la reine de tout le monde (3). De là vient qu'ils s'estimaient plus honorés de porter ses livrées que d'avoir cent diadèmes sur le front. Ceux qui me sont contraires, dit saint Grégoire de Nazianze dans l'Oraison qu'il a faite pour sa défense, me reprochent ma pauvreté; mais ils ne savent pas que c'est mon trésor et mes richesses. Je ne fais pas seulement gloire d'être pauvre, j'en conçois de l'orgueil, et j'en deviens saintement superbe; je

(1) Totum mundum dimittit, qui et illud quod habet et quod optat habere dimittit. *Ibid.*

(2) Quia in rege regnum, et in reginâ matre ipsius tam præstanter effulsit. *S. Franc. Opusc. tom* 3. *coll.* 5. *et tom.* 1. *Oratione pro obtinendâ paupertate.*

(3) Omnis locus, quem calcaverit pes vester, vester erit. Calcare est contemnere. Paupertas omnia calcat, ergò omnium est regina Christi Jesu paupertatem, et matris frequenter cum lacrymis revocabat ad mentem, inde hanc virtutum asserens esse reginam, quia in rege regnum, et in reginâ matre ipsius tàm præstanter effulsit. *S. Bonav. in vitâ S. Francisc. c.* 7.

pense qu'en me faisant ce reproche, ils me voudraient faire honte de ce que je marche sur les pas de Jésus Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous. Et plût à Dieu que pour le suivre de plus près je pusse encore me défaire de ces méchants habits qui me couvrent, afin de fuir avec plus de vitesse, et me dégager des épines du siècle, qui arrêtent ceux qui veulent aller à Dieu, et les font retourner en arrière. De là vient aussi l'honneur qu'ils portaient aux pauvres, que saint Jean l'Aumônier appelait par respect ses Maîtres, alléguant pour raison qu'étant les princes du royaume de Jésus-Christ, il espérait par leur faveur y trouver entrée. Bien davantage, il les regardait comme Jésus-Christ même, et c'est par cette considération que saint Jean l'Aumônier ayant vu notre Seigneur en songe couvert de l'habit qu'il avait donné à un pauvre, se fit pauvre lui-même; afin, disait-il, d'être désormais Jésus-Christ (1). C'est pourquoi saint Valérien dit ces excellentes paroles dans une de ses Homélies : Quand vous voyez un homme pauvrement vêtu, un aveugle, un boiteux, un pauvre couvert d'habits tout déchirés et usés, sachez que c'est notre Sauveur Jésus-Christ. Car enfin c'est dans cet équipage que les mages le trouvèrent lorsqu'ils le vinrent chercher dans l'étable, c'est dans cet état que gisant dans la crèche, il reçut leurs présents lorsqu'ils ouvrirent leurs trésors pour les lui offrir (2).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, il ne peut se dire avec quelles ten-

(1) *Surius, in ejus vitâ.*

(2) Ipsum scias esse Christum nostrum, quem videris nudum, quem aspexeris cæcum, quem offenderis claudicantem, quem pannis involutum, quem videris sordidâ veste contectum. In hâc denique veste cùm à magis quæreretur, inventus est, et cùm in præsepi positus jaceret, sub hoc habitu apertis thesauris munera oblata suscepit.

dresses les saints ont aimé cette vertu, ne s'estimant jamais plus heureux ni plus contents, que lorsqu'ils étaient destitués de toutes les commodités de la vie, et réduits à une extrême indigence. C'est à mon avis par cette raison que saint Bonaventure appelle saint François l'époux de la pauvreté, à cause du tendre amour qu'il lui porta toute sa vie, et de la fidélité qu'il lui garda jusqu'à la mort, y trouvant plus de douceur que dans toutes les délices du monde (1). Tous les fondateurs des Ordres religieux ont été animés de ce même esprit: ils ont tous épousé la pauvreté évangélique avec joie et une consolation extrême, et de cette sainte alliance sont venus tant d'enfants fort semblables à leurs pères, qui ont quitté toutes les richesses du siècle, pour vivre pauvres et abjects dans la maison de Dieu, comme dit le Prophète-Roi (2). C'est pourquoi saint Ignace, fondateur de notre compagnie, nous commande d'aimer la pauvreté comme notre mère, et de ne rien souffrir qui puisse tant soit peu la blesser ni offenser. Et le B. Louis de Gonzague, vrai fils de saint Ignace en ce point, aussi bien qu'en toutes ses autres vertus, appelait pour ce sujet la Compagnie le propre domicile de la sainte pauvreté (3), pour nous apprendre que ceux qui reconnaissent saint Ignace pour père, doivent chérir la pauvreté comme leur mère, vivre dans la religion comme dans la maison des pauvres, comme dans le plus agréable séjour de la pauvreté, l'aimant avec autant de tendresse qu'un fils bien-né en doit avoir pour sa mère. Les enfants sont obligés par plusieurs raisons à aimer tendrement leurs mères, elles les portent neuf mois dans leur sein, pendant que leur petit corps se forme, et durant tout ce temps ils ne vivent que du sang qu'elles leur préparent, et qu'elles tirent, pour ainsi dire, de leur

(1) *S. Bonav. in vitâ S. Francisci. c. 7.*

(2) Elegi abjectus esse in domo Dei. *Psal.* 83.

(3) Propriam domum sanctæ paupertatis.

cœur, parce qu'ils n'auraient pas assez de force pour digérer une autre nourriture. Elles les mettent au monde avec de grandes douleurs; et tandis qu'ils sont encore faibles, elles leur donnent le lait de leurs mamelles. Enfin elles en ont un soin extrême, ressentant vivement le mal qu'ils souffrent, leur procurant tout le bien qu'elles peuvent, et leur faisant mille caresses jusque là qu'ils n'ont point de retraite plus sûre, ni de demeure plus délicieuse, ni de repos plus doux et plus calme qu'entre leurs bras. D'où vient qu'ils pleurent quand on les en retire, et s'apaisent aussitôt qu'elles les reprennent. La pauvreté évangélique rend presque les mêmes offices aux Religieux et à tous ceux qui aspirent à la perfection. C'est elle qui les conçoit, lorsqu'ils commencent à prendre les premiers desseins de leur vocation; c'est elle qui les cache dans son sein, lorsqu'ils sont encore faibles, et qui leur inspire insensiblement les mépris du monde et le désir de suivre la nudité de Jésus-Christ crucifié: c'est elle qui les enfante et qui leur donne une double naissance: la première dans la Religion, car on n'y entre que comme les enfants viennent au monde, dénués de toutes les choses nécessaires à la vie; la seconde dans le ciel, qui est en cela semblable à la Religion, parce qu'on n'y porte rien de tout ce que l'on peut posséder en terre: c'est elle qui les élève et les forme à la vertu, leur rendant, comme dit le savant évêque de Paris, tous les offices d'une bonne et charitable nourrice (1). « C'est moi, dit-» elle, qui fais l'office de nourrice dans la Religion, » j'entretiens tous mes enfants dans une grande pureté » de cœur, je leur donne le lait de la vraie dévotion, » et quand ils commencent à croître, je leur fais goûter » les plus solides sublimes vertus: au lieu que l'a-

(1) Hoc nihilum fundamentum est omnis religionis, perfectionis et ordinis. Unde nullus religionem intrat nisi in hoc nihilo primo fundatus fuerit.... Et sic sum fundamentum mater et nutrix religionis. *Guill. Paris. c. 9. de moribus.*

» bondance, qui m'est entièrement contraire, les souil-
» le, les affame, et les consume de langueur (1). Car
» au lieu des continuelles prières, méditations, lectures
» et autres exercices de dévotion, qui leur devraient
» servir d'entretien et d'aliment, elle les occupe à
» compter de l'argent, à solliciter des procès, à faire
» des recettes, à vaquer aux affaires temporelles, et
» pour tout aliment, elle ne les nourrit que de soins,
» de tracas, de différents, de nouvelles du monde,
» de chagrins et d'inquiétudes, qui étouffent souvent
» l'esprit, et le laissent dans un extrême affaiblisse-
» ment. Mais pour moi, je ne sais ce que c'est que
» de plaider; on ne me voit point devant les juges
» demander ce qui m'est dû, car je fais profession de
» ne rien avoir que Jésus-Christ; je n'ai point de peur
» des voleurs: car ils n'ont rien à gagner avec moi.
» Je n'ai aucun souci de l'avenir: car Dieu prend soin
» de tout ce qui m'est nécessaire. De là vient que je
» jouis d'une paix profonde, et que tous mes enfants
» vivent en des délices inestimables. » Qui n'aimerait tendrement une si bonne mère ? Qui ne s'estimerait heureux de suivre sa conduite, puisqu'elle ne tend qu'à nous rendre heureux, et à nous mener au souverain bien par le chemin le plus sûr et le plus court, qui est le mépris de tous les biens créés ?

III. CONSIDÉRATION.

En dernier lieu, les saints ont joint la ferveur à la tendresse de l'amour qu'ils avaient pour la pauvreté, ne se contentant pas de la caresser, quand elle se présentait, mais recherchant les moyens de s'appauvrir, et les occasions de souffrir quelque incommodité, pour

(1) Ego nutricis officia religioni reddo, eam mundam servos, lacto, impinguo, sicut contraria mea inquinat, fame attenuat, et consumit.

l'amour de Dieu avec plus d'ardeur que les riches du monde ne recherchent leurs aises et leurs commodités. Ce fervent amour naissait de quatre motifs, qui, étant bien compris, sont capables d'allumer un grand feu dans un cœur vraiment chrétien. Le premier est le désir qu'ils avaient de se rendre semblables à Jésus-Christ, dont l'exemple était un charme tout-puissant pour les attirer. C'est ce qui rendit saint François Xavier aussi grand amateur de la pauvreté, que nous savons qu'il était, faisant sans aucun viatique ses longs voyages à pieds nuds sur les sablons brûlants, aux plus grandes chaleurs de l'été, suivant comme un valet ce cavalier Japonnais au milieu des glaces et des cailloux, dont il avait les pieds tout déchirés et ensanglantés, se retirant ordinairement dans les hôpitaux, et s'abaissant même jusqu'à faire l'office des valets d'étable, nonobstant la dignité de Nonce apostolique dont il était revêtu. D'où lui venait ce dénuement et ce mépris héroïque du monde et de lui-même? Celui qui a écrit sa vie remarque qu'il avait conçu cet amour excessif de la pauvreté évangélique dans l'oraison et dans la méditation fréquente de la pauvreté de Jésus-Christ, et qu'il s'y était confirmé par une pratique continuelle de cette vertu qui lui en découvrait les trésors, et lui faisait connaître par sa propre expérience qu'il n'y a rien de plus heureux que le pauvre, qui, n'ayant point de bien, n'en a point besoin, ni de plus riche que celui qui n'ayant rien ne manque de rien (1). Le second, est la joie qu'ils avaient de suivre les conseils du même Sauveur, et de s'abandonner à la conduite amoureuse de sa providence, se fiant à sa parole, qui ne trompa jamais personne : c'est ce qui porta saint Anachorète à vendre le livre de l'Évangile qui lui restait encore, après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses propres

(1) *Tursell. in ejus vitâ l. ult. c.* 7.— Diù multùmque meditatus egestatem Christi, qui propter nos egenus factus est, cùm esset dives, evangelicam paupertatem unicè dilexit, etc.

habits : et comme on lui demandait qui l'avait ainsi dépouillé, il répondit fort à propos : C'est l'Évangile qui m'a volé et mis à nu (1). Le troisième est le pur amour qui a cela de propre de mettre le monde hors de notre cœur pour n'être qu'à Jésus-Christ, et n'avoir réciproquement que Jésus-Christ. Ainsi nous lisons dans la vie de sainte Claire, que depuis qu'elle eût vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres, elle fit une si étroite alliance avec la pauvreté, qu'elle ne voulait plus rien avoir que Jésus-Christ (2). Tout son trésor, ses richesses, sa joie, sa consolation était de le posséder tout seul, et de se voir dénuée de toute autre chose. Et véritablement elle avait raison; car Jésus-Christ est notre unique partage : ces généreux martyrs Olympias et Maxime, répondant à leur tyran, qui leur demandait leurs richesses : nos biens, disaient-ils, nos pierreries, notre or et notre argent, c'est Jésus-Christ (3). Or saint Jérome nous apprend que celui-là est possesseur de Jésus-Christ, qui ne possède rien dans le monde; et Hugues de Saint Victor : Si nous voulons posséder Dieu comme notre patrimoine, nous ne devons rien posséder hors de lui, car trop est avare à qui Dieu ne suffit (4). C'est pour ce sujet que les Saints témoignent tant de zèle pour la pauvreté, parce que c'est elle qui les met en possession de Dieu même. Ils savent que n'avoir rien dans le monde, c'est le moyen d'avoir Jésus-Christ, et qu'avoir Jésus-Christ, c'est être infiniment riche, selon cette parole toute d'or de l'A-

(1) Evangelium me spollavit.

(2) Tantum cum sanctâ paupertate fœdus iniit, amoremque contraxit, ut nihil præter Dominum Jesum vellet habere. *Surius*, *in ejus vitâ* 12. *Augustinum* 6.

(3) Nostræ opes, nostræ gemmæ, nostrum aurum, et argentum Christus est.

(4) Si volumus in hæreditatem possidere Deum, nihil debemus habere extrà Deum : nam nimis est avarus, cui non sufficit Deus. *Ad Reg.* 3.

pôtre : *comme n'ayant rien et possédant tout* (1). Et cette autre du Maître de la vie spirituelle : « Retenez » ce mot, qui est l'abrégé de la sagesse chrétienne : » Quittez-tout, et vous trouverez tout en Jésus-» Christ (2). » C'est pourquoi ils font tous leurs efforts pour venir à un dépouillement parfait dans l'espérance qu'ils ont que Jésus-Christ sera leur trésor, et qu'ils seront plus dignes de le loger dans leur cœur. Ajoutez à cela l'espérance de le voir un jour en sa gloire, et d'avoir une grande part à sa faveur, et à la félicité des bienheureux, qui est le dernier motif qui les enflamme en l'amour de cette vertu.

IV. CONSIDÉRATION.

La seule vue du ciel leur donne un si profond mépris de la terre, qu'ils ont à dédain tout ce qu'elle leur peut faire espérer. O que la terre me semble vile, disait saint Ignace, quand je regarde le ciel! et saint Paulin qui s'était fait esclave pour Jésus-Christ : O Seigneur, ne permettez pas que je souffre à l'appétit de l'or et de l'argent; car vous savez où sont toutes mes richesses. Saint Siméon le Stylite, touché de ces pensées se résolut de quitter le monde, après avoir entendu dans l'Église l'Évangile des Béatitudes, qui commence par celle de la pauvreté : *Bienheureux sont les pauvres selon l'esprit, parce que le royaume du ciel leur appartient* (3). Et comme s'il eût voulu se séparer de la terre, et s'approcher du ciel, dont ces promesses lui avaient inspiré un ardent désir, il se mit sur une haute colonne, où il demeura nuit et jour durant l'espace de quarante-sept ans, et parlant deux fois le jour au peuple

(1) Nihil habentes, et omnia possidentes. 2. *Cor.* 6. 10.

(2) Tene breve et consummatum verbum : dimitte omnia, et invenies omnia. *Gerson. l.* 3. *de Imit. c.* 3.

(3) Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.* 5. 3.

qui le venait écouter en foule dans son désert; il ne disait autre chose à ses auditeurs, sinon ces paroles: Méprisez, mes frères, les choses de la terre, et mettez votre cœur aux biens du ciel, les seuls que vous possèderez dans l'éternité (1).

(1) Contemnite terrestria, et amate cœlestia, quæ sola vos habebunt. *Baronius, ad annum Christi* 460.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Et qui est des motifs de la pauvreté religieuse et sur le même sujet que le précédent.

I. CONSIDÉRATION.

Nous avons vu quels sont les sentiments des saints, et les actes intérieurs et extérieurs de la pauvreté, qu'ils ont pratiquée avec une incroyable ferveur; mais pour les imiter avec plus de perfection, il ne sera pas inutile de repasser encore sur les motifs qui ont fait plus d'impression sur leur esprit, et qui peuvent avoir le même pouvoir sur le nôtre.

Le premier est, afin de se mettre en liberté, et de se défaire des charmes et des prestiges du monde, qui a coutume d'enchanter les hommes par l'éclat et la montre de ses richesses. Car, comme dit saint Chrysostome, il y a je ne sais quel charme dans les biens du monde qui fait que nous prisons tant l'or et l'argent (1). Et cette fausse estime est la cause de cent injustices et de cent autres péchés, que commettent ceux qui s'y laissent prendre. Il n'y a que le vœu de la pauvreté, qui met les religieux en assurance et qui les exempte de la tyrannie de leurs passions, et de l'oppression des pécheurs, selon ces paroles du Prophète-Roi : *Il sera bon*

(1) Incantatio quædam est et præstigium, quòd aurum et argentum tantoperè à nobis honoratur. *S. Chrysost. hom.* 10. *in epist.* 1. *Pauli ad Thessalonicenses.*

au pauvre et à l'indigent; il sauvera les âmes des pauvres; il les délivrera de l'usure et des violences ; leur sang sera précieux devant lui (1).

Le second, afin d'assurer le repos et la tranquillité de leur âme. C'est un grand repos d'esprit, dit saint Grégoire, que d'être exempt de la convoitise du siècle (2). Qu'y a-t-il de plus calme que celui qui n'aime point les biens du siècle (3)? La pauvreté est un port tranquille, qui nous met à couvert des troubles et des orages du monde. L'or et l'argent que l'on prise tant, sont comme la poussière d'Égypte, d'où naissent une infinité de soins qui piquent, ainsi que des moucherons importuns, le cœur d'un homme riche. Si vous pouviez voir à découvert le pitoyable état de son âme, vous la verriez de tous côtés rongée de soins, de chagrins comme un habit percé de mille vers. Sa misère vous ferait pitié, tant elle est déchirée de toutes parts; il soupire dans les festins, il veille sur le coton et sur le duvet, et il ne voit pas, le pauvre malheureux, que toute sa gloire n'est qu'un tourment, son or qu'une chaîne qui le tient captif, et fait qu'il est beaucoup plus esclave de ses richesses qu'il n'en est le maître, là où le pauvre jouit d'un merveilleux repos, qui vaut mieux tout seul, quand il n'attirerait point d'autres biens avec lui, que tous les trésors du monde (4). Celui-là seul est riche au jugement de Dieu qui est riche pour l'éternité, et qui ne fait point amas des biens du monde,

(1) Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet; ex usuris et iniquitate redimet animas eorum, et honorabile nomen eorum coram illo. *Ps.* 71. 11.

(2) Magna securitas cordis est, nihil concupiscentiæ habere secularis. *S. Greg. l.* 18. *Mor. c.* 25.

(3) Quid enim quietius quàm nihil hujus seculi appetere? *Ibid.*

(4) Suspirat ille in convivio, vigilat in plumâ, nec intelligi miser speciosa esse sibi supplicia, auro se illigatum teneri, et possideri magis quàm possidere divitias. *S. Cypr. ep. ad Donatum.*

mais des vertus, celui qui jouit de la paix, de la tranquillité, du repos de son esprit, en sorte qu'il ne soit agité, ni de désirs, ni d'aucune passion qui lui puisse donner du trouble. Ne vous semble-t-il pas bien riche? oui véritablement. La paix dont il jouit, est un riche trésor qui surpasse toute la joie des sens, et tous les plaisirs que l'esprit humain peut se figurer (1).

II. CONSIDÉRATION.

Le troisième est afin de suivre plus parfaitement Jésus-Christ, et se rendre plus semblables à lui, car le Fils de Dieu est un géant, qui marche à grands pas vers le ciel; ceux qui sont trop chargés des biens de la terre, ne le peuvent suivre si librement, dit saint Bonaventure (2). Le chemin même par où ils marchent, les arrête (3), soit parce qu'il est en effet trop épineux (4), soit parce qu'il leur semble trop agréable, et qu'ils prennent ces épines pour des fleurs qui les amusent (5). La colombe qui sortit durant le déluge, ne trouvant point où mettre le pied, comme dit l'Écriture, retourna promptement dans l'Arche de Noé, qui la reprit dans sa main, et la fit doucement rentrer, au lieu que le corbeau s'attacha aux corps morts qu'il trouva flottant sur les eaux (6). Ainsi les richesses, et les pau-

(1) Solum Deus divitem novit, qui sit dives æternitate : qui non, opum sed virtutum fructus recondat. Nonne tibi videtur dives qui habet pacem, animi tranquillitatem, quietem, ut nihil concupiscat, nullisque exagitetur cupiditatum procellis : ea est pax verè dives, quæ superat omnem sensum. *S. Ambr. l. 3. epist.*

(2) Neque enim expeditè potest, sequi Christum paupertatis speculum, qui oneratus est temporalibus bonis. *S. Bonav. c. 21. medit. vitæ Christi.*

(3) Viatorum gressus tardat pulchritudo itineris. *S. Greg. l. 23. Mor. c. 15.*

(4) Divitiæ spinæ.

(5) Et esse sub sensibus delicias putant.

(6) Cùm non invenisset ubi requiesceret pes ejus, reversa est

vres sortent également des mains de Dieu, qui les envoie sur la terre; mais le riche trouvant de la proie qui sert d'appât à la convoitise, s'y attache comme le corbeau, et ne retourne point (1). Le pauvre, au contraire, ne trouvant point où mettre le pied, c'est-à-dire, n'ayant rien dans le monde, qui puisse retenir son cœur, vole légèrement au Fils de Dieu, qui le reçoit dans ses mains, et le cache dans son sein, qui est l'arche sacrée, où il trouve son repos (2).

III. CONSIDÉRATION.

D'où je tire le quatrième motif de la pauvreté qui est de chercher Dieu, et le trouver dans le repos de la contemplation. Ce merveilleux pauvre dont parle Taulère, étant interrogé d'où il venait, répondit sagement qu'il venait de Dieu; et comme on lui demandait derechef où il l'avait laissé: Dans les âmes pures, dit-il, qui ne sont point souillées des affections de la terre; mais s'il eût été pressé de dire où il l'avait trouvé, je m'assure qu'il eût dit qu'il l'avait trouvé comme l'Épouse au même lieu, où il avait perdu toutes les créatures de vue (3). Chacun de nous, dit un excellent maître de la vie spirituelle (4), fait son partage en ce monde, selon

ad eum in arcam, extenditque manum suam et apprehensam intulit in arcam. *Genes.* 8.

(1) Corvus egrediebatur, et non revertebatur. *Genes.* 8.

(2) Pes animæ rectè intelligitur amor, qui cùm pravus est, vocatur cupiditas, aut libido; cùm autem rectus, dilectio vel charitas. Amore enim movetur tanquam ad locum quò tendit. Locus animæ non in spatio aliquo est, quod forma occupat corporis; sed in delectatione quò se pervenisse per amorem lætatur. *S. August. in Ps.* 9. *in illa verba comprehensus est :* Pes meus.

(3) Paululùm cùm pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea. *S. Cant.* 4.

(4) Partes sibi faciunt homines in hoc seculo, alius argentum et aurum, alius domos et familias alius nomen grande potentiam

son gré. Les uns choisissent les grandes charges, les autres des terres et des domaines, les autres de grands emplois, mais la part des gens de bien, c'est Dieu seul. Vous voulez en jouir, faites état de ne rien posséder que lui. Car si Dieu ne vous suffit, vous êtes trop avare, vous ne méritez pas de le posséder. Que si vous avez le courage de vous défaire de toutes choses, ne doutez point qu'il ne se donne à vous, et qu'il ne vous rende bienheureux dès cette vie. La pauvreté est une béatitude anticipée, qui donne par avance à ceux qui l'aiment les douaires de la béatitude, c'est-à-dire, l'agilité, la subtilité, la clarté, l'impassibilité. — L'agilité : C'est elle, dit saint François, qui leur donne même en cette vie le douaire de l'agilité, et qui les fait voler jusques dans le ciel sur les ailes de l'humilité, et de l'amour divin qu'elle allume dans leur cœur (1). — La subtilité. Car, comme dit saint Bernard, le trou de l'aiguille ne laisse pas d'entrée aux gros fardeaux (2). Les riches n'ont pas moins de peine à entrer dans le ciel, qu'un chameau à passer par le trou d'une aiguille ; mais la pauvreté passe partout, car elle simplifie l'âme de telle sorte, qu'elle devient tout esprit, et ainsi elle pénètre tout sans résistance. Le monde, l'enfer, la terre, le ciel, tout cède à ses efforts, et plus nous sommes pauvres, comme dit saint Chrysostome (3), plus nous avons de force et de vigueur pour passer au travers de toutes

et gloriam pars verò piorum ipse Deus solus. *Philotheus Rogericus Londinens.*

(1) Hæc est quæ dotem agilitatis super cœlum volandi animabus eam ipsam amantibus etiam in hâc vitâ concedit cùm veræ humilitatis et charitatis alas se amantibus impertiat. *Vuadingus in Annalibus minorum ad an. Christi* 1216.

(2) Expeditos quærit Dominus ac tenues et ut sito gracili similes, qui etiam per foramen mysticæ illius acus facile transeunt, spirituales effecti. *S. Gaudentius, serm.* 18.

(3) Foramen acûs sarcinas non admittit. *S. Bern.*

(4) *D. Chrysost. in Catenâ gratâ in c.* 9. *Luc.*

les difficultés, qui font obstacle à nos desseins (1). — La clarté, car elle est semblable au feu du ciel, qui joint la clarté avec la subtilité, et qui est également lumineuse et pénétrante ; elle rend l'âme qui en est amoureuse, luisante comme l'or, brillante comme une pierre précieuse, belle comme une rose (2). — L'impassibilité, car le pauvre volontaire aime le travail et fait profession non-seulement de renoncer aux commodités de la terre, mais encore de recevoir avec amour ce qui est plus contraire aux sens et plus dur à la nature (3). Ce qu'il fait avec tant d'égalité, qu'il semble déjà être arrivé à l'heureux état de l'éternité, tant il est constant et immuable entre tous les évènements bons et mauvais de la vie présente (4).

IV. CONSIDÉRATION.

Le dernier motif est, afin de jouir éternellement du souverain bien et de la contemplation de Dieu, passer à la claire vision. En quoi les pauvres évangéliques qui quittent tout pour Dieu, ont de grands avantages sur les riches. Car, premièrement, Dieu les attire plus puissamment à lui, et le désir des choses célestes fait plus d'impression sur leur cœur, puisqu'au lieu que les riches demeurent sur la terre et marchent à petits pas, se contentant de lever les mains au ciel, ceux-ci sont comme suspendus entre le ciel et la terre. C'est ainsi

(1) Quantò nullius eguerimus, tantò fortiores atque omnibus superiores evadimus. *S. Chrysost. hom.* 47. *in Matth.*

(2) Fulget ut aurum, splendet ut gemma, florescit ut rosa.

(3) Ad paupertatem spiritus non tantùm spectat omnium bonorum temporalium spontanea renuntiatio, sed etiam malorum voluntaria admissio. *Philotheus, contemptu mundi.*

(4) Inter adversa et prospera mutabilium temporum tenens quamdam æternitatis imaginem, utique hanc inviolabilem constantis animi æqualitatem benedicens Dominum in omni tempore *Philotheus seu Rogerius Londinensis, de contemptu mundi S. Bern. serm.* 21. *in Cant.*

que l'abbé Guerric explique ces paroles du prophète Osée : *Mon peuple sera en suspens, attendant mon retour* (1). Cette expression est fort belle et fort propre, dit cet abbé (2); le pauvre volontaire sera comme suspendu entre le ciel et la terre; et quoiqu'il ne puisse encore prendre possession des biens célestes, néanmoins il dédaignera de toucher seulement ceux de la terre : si bien que la Divinité est comme l'aimant qui attire les pauvres et qui les enlève de la terre. D'où vient qu'au jour du jugement, lorsque nous serons ravis en l'air pour aller au-devant de notre Seigneur, ils voleront plus haut, et seront plus près de lui que les autres (3). Secondement, ils entrent plus facilement dans le ciel, ils n'attendent point à la porte, comme dit saint Éphrem, ils y sont connus et bien reçus. Cette porte royale aime les pauvres sur tous les autres, et reçoit plus volontiers ceux qui se sont préparés par l'abandon et le mépris des richesses à l'Époux immortel, et à posséder le royaume des cieux (4). Enfin ils ont une récompense plus considérable dans la béatitude (5), parce qu'encore que tous les bienheureux voient Dieu clairement, néanmoins la lumière de la gloire, qui leur est donnée, est si éclatante, et si sublime au-dessus de celle des riches, qu'au lieu que le Fils de Dieu exprime celle-ci sous le nom d'un denier, dont il convient avec les ouvriers qui travaillent en sa vigne, il appelle celle-là un trésor.

(1) Pendebit populus ad reditum meum. *Osee.* 7.

(2) Pulchrè omninò, et propriè pendebit tanquàm in cœlum et terram, ut, licèt adhuc apprehendere cœlestia non valeat, non velit tamen tangere terrena. *Guarricus, serm.* 2. *de Adventu.*

(3) Nos qui vivimus, qui residui sumus, simul cum illis rapiemur in nubibus obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus. 1. *Thess.* 4.

(4) Illos porta illa diligit, atque amplectitur, qui divitiis extenuati et voluntariâ paupertate afflicti se ipsos præparârunt, ut immortalem videant sponsum et possideant regna cœlorum. *S. Ephrem. de agone spirituali.*

(5) *Samb. ep.* 19.

Et vous aurez un trésor dans le ciel (1). Aussi est-il bien juste qu'ayant témoigné plus d'amour à Jésus-Christ, ils le voient plus clairement (2). Et comme ils ont foulé aux pieds tous les trésors de la terre pour le servir plus fidèlement, sa justice et sa bonté l'obligent à les reconnaître plus libéralement, à leur faire une plus grande part de ses richesses éternelles, qu'on n'achète d'ordinaire que par la perte des richesses temporelles (3).

(1) Et habebis thesaurum in cœlo. *Matth.* 19. 21.

(2) Regem in decore videbunt, cernent terram de longè.

(3) Cœlestes divitiæ non nisi damno seculi possidentur. *Paschal. l. 7. in Matth.*

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Par quels degrés le Religieux doit monter au plus haut point de la pauvreté religieuse.

Après tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la pauvreté, il ne reste plus qu'à voir par quel moyen nous pourrons parvenir au plus haut point de la perfection de cette vertu. Voici donc trois degrés qui vous y conduiront sûrement, si vous vous y portez avec courage : vous en pouvez faire utilement le sujet de votre examen particulier.

Premier degré de la pauvreté évangélique.

I. CONSIDÉRATION.

Premièrement, si vous voulez être parfaitement pauvre selon l'Esprit de Jésus-Christ, évitez tous les défauts que l'on peut commettre contre le vœu que vous en avez fait, jusques aux plus légers.

1. Faites état qu'il ne vous est pas permis d'acquérir (1), ni de posséder, ni de disposer de chose aucune sans la permission de votre supérieur. Ainsi quand il sera question de recevoir, ou de donner, ou de gagner quelque chose par votre industrie, ou d'en disposer, ne le faites jamais que vous n'en ayez demandé la permission expresse, si vous le pouvez ; ou s'il est trop

(1) *Vide Suarem, tom. 3. de relig. l. 8*

difficile de recourir au supérieur à l'heure même, et que vous ayez sujet raisonnable d'interpréter sa volonté, ou du moins de présumer qu'il n'en sera pas mécontent, ne manquez pas de lui dire, à la première occasion, ce que vous avez fait, afin qu'il le ratifie, ou qu'il le casse, selon son désir.

2. Ne retenez jamais rien de superflu, ni de trop curieux, ou précieux, quoique vous en ayez la permission; cela est contre le bon exemple que vous devez à vos frères. Il y a de la singularité, que vous devez soigneusemont éviter, si vous êtes humble; il y a de l'attache du cœur, qui déplaît à Dieu, parce que c'est une marque que vous faites trop d'état de ces choses, et que vous vous plaisez encore à des raretés, à des curiosités, à des bijoux, comme les séculiers; il y a même quelque espèce d'injustice, car le supérieur ne peut vous les accorder sans affaiblir et la justice distributive, gratifiant inégalement les personnes égales, c'est-àdire, qui ont le même droit aux biens de la communauté, ce qui est une inégalité vicieuse; et la justice légale, ne faisant pas observer assez exactement les règles de la religion; et la justice commutative, étendant son pouvoir plus loin qu'il ne doit.

3. Ayez soin de conserver ce que vous avez des biens de la communauté, et des choses dont vous vous servez: ne les laissez pas perdre, ou dépérir par votre négligence; ne les employez pas inutilement, sans avoir égard à la profession que vous faites d'être veritablement pauvre; et ne croyez pas que l'usage qui vous est permis, vous exempte de faute: si vous en êtes prodigue, c'est être prodigue du bien d'autrui que vous dissipez, au lieu de le dépenser.

4. Donnez-vous de garde d'user des choses qu'on vous donne dans la religion avec attache, qui est la marque d'un esprit propriétaire. Regardez-les comme choses étrangères, qui ne sont point à vous-même: Voilà ce qui n'est pas à moi, je n'ai rien à tout cela, je m'en dois donc servir avec un esprit dégagé, et

manier tout comme chose empruntée, où je ne dois avoir aucun attachement, comme je n'y ai aucun droit. Souvenez-vous de ce que vous avez quitté dans le monde, et vous verrez que c'est une grande faiblesse de vous attacher à des bagatelles et à des choses de néant, comme sont celles que vous avez à présent. Ne vous fâchez pas qu'on vous les prenne sans vous les demander, ni qu'on vous les rende plus tard, ni qu'on les gâte, ou qu'on les use (1). Imitez ce saint anachorète, qui, vivant dans le désert près d'un autre solitaire, et sachant qu'il entrait dans sa cellule, et qu'il prenait tout ce qu'il trouvait, le laissait faire sans dire mot, afin de pratiquer ce parfait dégagement. Enfin, étant près de mourir, ce frère, qui le dérobait, se trouvant en la compagnie des autres qui étaient venus pour le visiter et assister à son trépas, il le pria de s'approcher, et lui prenant les mains, les lui baisa, et dit avec une grande tendresse: Je rends grâces à ces mains qui m'ont ouvert la porte du ciel: ce dont ce solitaire fut si touché, qu'il conçut un grand repentir de sa faute, et en fit pénitence.

Second degré de la pauvreté évangélique.

II. CONSIDÉRATION.

Après que vous aurez éloigné tous les défauts qui peuvent ternir le lustre de la pauvreté, tâchez de l'embellir de tous ses ornements, et de toute la perfection dont elle est capable.

1. Portez au fond de votre âme un véritable et solide mépris des richesses; ne les louez jamais parmi les gens du siècle, beaucoup moins parmi les personnes qui sont hors du siècle. Ces louanges, peu séantes à votre condition, viennent d'une secrète estime qu'en fait celui qui les donne, et cette fausse estime est

(1) *Spec. exemp. dist.* 2. *exemp.* 122.

une marque de son relâchement dans la perfection, qui est fondée sur le mépris des biens qu'il prise mal à propos. C'est un désaveu et un repentir tacite du vœu qu'il a fait de la pauvreté, qui ne peut pas être sans l'amour, ni l'amour sans l'estime de cette vertu, qui est tout-à-fait contraire à l'estime qu'il fait des richesses; c'est un déshonneur et un reproche qu'il fait en quelque façon à Jésus-Christ, qui a eu de la compassion pour les riches, mais qui n'a jamais eu d'estime pour les richesses, et par conséquent, en les prisant, il condamne le jugement de son Maître; en admirant et estimant bienheureux ceux qui les possèdent, ce que le Fils de Dieu a frappé de malédiction. C'est un secours qu'il prête au prince de ce siècle, l'aidant à faire valoir les maximes du monde, les imprimant fortement dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; c'est une espèce de mépris qu'il fait du souverain bien, et du peu de sentiment qu'il a de la grandeur de Dieu: car qui sait ce que c'est que Dieu, ne trouve rien de grand que lui seul, et ne peut rien admirer que ce qui est couvert des rayons de sa sainteté (1).

2. Ne vous contentez pas de mépriser les richesses, aimez singulièrement les pauvres, conversez volontiers avec eux; prenez un grand soin de les instruire, de les consoler, de les aider de tout votre pouvoir, et d'y porter les riches, en leur remontrant l'obligation qu'ils ont de les assister du superflu de leurs biens, et quelquefois même du nécessaire. Souvenez-vous que les pauvres sont les nobles du royaume de Jésus-Christ, et que les riches en sont les roturiers, qui n'ont, comme disait le bienheureux François de Borgia, que le rebut du Fils de Dieu, c'est-à-dire, ce qu'il n'a point voulu prendre pour lui-même (2).

3. Dans cette vue allumez en votre âme un saint zèle pour la pauvreté, soyez tout feu et tout amour pour elle,

(1) Generosi animi est nihil admirari præter Deum. *S. Cypr.*
(2) *In opusculis B. Borgia.*

s'il est possible, et cherchez tous les jours quelque invention pour vous appauvrir davantage, soit extérieurement, soit intérieurement. Choisissez toujours autant que vous pourrez, sans affectation, ce qu'il y a de plus vil et de plus pauvre dans la communauté. Tenez à grand bonheur, quand vous souffrez quelque incommodité; et pour savoir si votre cœur est véritablement conforme à la profession que vous faites, de n'avoir rien qui soit à vous, défaites-vous de temps en temps des choses que vous pourriez posséder avec permission; la privation vous donnera des marques infaillibles du dégagement ou de l'attachement de votre cœur. Souvent, dit saint Augustin, lorsque nous possédons quelque chose, nous pensons que nous n'y tenons point; mais quand nous ne l'avons plus, voyons ce qui en est, par le regret qu'elle nous cause: car on ne possède avec indifférence que ce que l'on perd sans douleur (1).

4. Enfin, pour conclure ce point, faites passer votre zèle jusques à une sainte jalousie, et imitez saint François, qui portait envie au bonheur de ceux qu'il voyait plus pauvrement vêtus que lui, et qui était, pour dire ainsi, plus avare de la pauvreté, que les autres ne le sont des richesses. Jamais personne ne fut si passionné pour le bien que lui pour la pauvreté, jamais homme ne fut si soigneux de garder son trésor, que lui de conserver cette perle précieuse de l'Évangile (2).

Troisième degré de la pauvreté religieuse.

III. CONSIDÉRATION.

Quand vous serez arrivé jusque là, il n'y a plus

(1) Plerumquè aliqua cùm adsunt nobis, putamus quòd non ea diligimus; sed cùm abesse cœperunt, invenimus qui simus. Hoc enim sinè amore nostro aderat quod sine dolore discedit. *S. Aug. lib. 3. de verâ relig. c. 47.*

(2) Nemo tam auri, quàm ipse cupidus paupertatis fuit: nec thesauri custodiendi sollicitior ullus, quàm iste hujus evangelicæ margaritæ. *S. Bonav. in vitâ S. Franc. c. 7.*

qu'un pas à faire jusques au plus haut degré de cette vertu, que nous appelons pauvreté apostolique, parce qu'elle est propre à des personnes apostoliques, qui se dévouent au salut des âmes, dont le vrai esprit est de faire de grandes choses pour le salut du prochain et pour la gloire de Dieu, sans se relâcher aucunement dans la plus exacte pratique de leur vœu; de s'employer de toute l'étendue de leur pouvoir au service du prochain sans attendre aucune récompense des hommes, ni estime, ni affection, ni reconnaissance, mais se persuader, quelque peine qu'ils prennent, et quelque succès qu'ils puissent avoir, que rien ne leur est dû, et qu'ils sont serviteurs inutiles; d'être ravis qu'on les traite comme tels, et qu'on les néglige, soit par oubli ou par mépris; d'éviter l'empressement et l'inquiétude dans le soin des choses nécessaires, s'appliquant de toute leur industrie à l'avancement de la gloire de Dieu, et lui laissant par une généreuse confiance le soin de la conduite d'eux-mêmes; d'être bien aises de dépendre de sa providence, et faire gloire de souffrir dans son service toutes sortes de besoins, et toutes les suites de la pauvreté, comme le travail, les rebuts, les opprobres, l'abandon, le manquement de secours, sans être assurés de leur subsistance un seul jour de leur vie, ne l'attendant que de sa paternelle bonté, qui leur tient lieu de toutes choses.

Saint Ignace a jugé ce degré si nécessaire dans notre compagnie, qu'il ne nous permet pas de recevoir aucune rétribution, ni aumône, qui semble tenir lieu de récompense pour les services que nous rendons au prochain, soit en prêchant, ou enseignant, ou exerçant les autres fonctions de notre institut, afin que nous apprenions à vivre à la merci de sa douce et amoureuse providence, à nous dépouiller de tout intérêt temporel, et travailler purement pour la plus grande gloire, à nous défaire également de toutes les espérances, et de tous les respects humains, à nous contenir

dans une parfaite humilité, nous estimant indignes de tout appui, faveur et reconnaissance des hommes, et en même temps à conserver une sainte liberté dans notre ministère, laquelle nous élève autant par-dessus toutes les choses créées, qu'elle nous tient profondément assujettis sous la main de Dieu, de qui nous attendons la bénédiction et le succès de nos travaux.

Trois empires miraculeux de la pauvreté héroïque.

Cette disposition est excellente, et donne à celui qui est arrivé à cette très-sublime pauvreté trois merveilleux pouvoirs. Le premier est un empire miraculeux sur toutes les créatures, tel que fut celui duquel saint Chrysostome dit ces belles paroles : Il ferma le ciel, parce qu'il était presque tout nu : il fit paraître un admirable pouvoir, parce qu'il ne possédait aucune chose sur la terre; et en ouvrant seulement la bouche, il fit tomber, tout pauvre qu'il était, des trésors infinis du ciel (1). O bouche sacrée! d'où sortaient des sources de pluies! ô voix féconde, riche d'une infinité de biens (2). Nous pouvons dire le même de saint Pierre, qui se glorifiait de n'avoir ni or ni argent, mais de pouvoir, au nom de Jésus, faire des miracles : *Je n'ai ni or ni argent*, dit-il.; *mais ce que j'ai je vous le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez* (3); comme s'il eût voulu dire, selon saint Basile de Séleucie : Voilà mes richesses, voilà mon or, voilà

(1) Cœlum clausit, quia vestem non habuit, quia nihil hic possedit; idcirco magnam exhibuit potestatem : cùm labia tantùm deduxisset, ut innumeri è cœlo thesauri laberentur, effecit. *S. Chryst. lib. de consubstant. filii.*

(2) O sanctum os cui fontes imbrium inerant ! ô vocem bonis innumeris scaturientem. *Ibid.*

(3) Argentum et aurum non est mihi; quod autem habeo, hoc tibi do. In nomine Jesu Nazareni, surge, et ambula. *Act. Apostol.* 3. 6.

le présent des apôtres, *levez-vous et marchez*(1). O bienheureuse pauvreté, qui, n'ayant rien de toutes les richesses du siècle, donne si libéralement les biens du ciel (2)!

Le second est un empire miraculeux sur les démons, qui ne peuvent résister à la force de la pauvreté, quand elle est héroïque, comme celle des apôtres. De quoi je trouve trois principales raisons. Premièrement, parce que le pauvre évangélique, n'ayant que Jésus-Christ pour son partage, hérite, pour ainsi dire, de son domaine et de son pouvoir, et ne fait avec lui qu'un même Seigneur du monde (3), pour parler aux termes de saint Ambroise, qui confirme sa pensée par l'exemple de saint Pierre, dont nous venons de parler. Voyez-vous comme saint Pierre, sous le nom de Jésus, était avec lui comme un même Christ, et par conséquent un même Seigneur, qui réparait les pertes de la nature (4). Comment est-ce donc qu'il les eût pu ressentir? Secondement, parce que c'est par la pauvreté que les hommes apostoliques renversent le premier fondement du royaume de Satan, qui est l'amour des richesses, se rendant maîtres du monde par le mépris qu'ils font du monde (5). Saint Jean Climaque en rend la raison, parce que Dieu fait tous leurs désirs, selon ce qui est écrit : *Le Seigneur a exaucé les désirs du pauvre* (6); enfin, parce qu'ils retirent les pécheurs de sa tyrannie, le chassant des corps et des âmes.

(1) Hæ meæ divitiæ : hoc aurum Petri, hoc apostolorum munus; Surge, et ambula. *D. Basil. Seleuci, orat.* 21. *de S. Petro.*

(2) O verè beata paupertas, quæ cùm nihil de mundi facultatibus habeat, tantùm de cœlo largitur! *Chromatus, serm.* 1.

(3) Totus quidam cum Domino Dominus.

(4) Ecce Petrus sub Christi nomine, quasi unus Christus, atque adeò omnium Dominus factus est, qui naturæ damna reparabat, quomodò ergò poterat naturæ damna sentire? *S. Ambr. in Ps.* 118. 7.

(5) Pro certo magis Domini, quo minùs cupidi.

(6) Desiderium pauperum exaudivit Dominus. *S. Bern. serm.* 11. *in cant. Vide locum Integrum.*

Et c'est ici le troisième empire que Dieu donne aux pauvres évangeliques, qui est un pouvoir d'opérer toutes sortes de guérisons miraculeuses, soit spirituelles ou corporelles; et par là s'acquérir l'empire des cœurs, et les remettre entre les mains de Jésus-Christ qui est leur souverain maître. C'est pourquoi un interprète célèbre remarque que tous ceux qui ont eu le don des miracles en excellence, ont été si excellents dans la pauvreté (1). Comme saint Bernard, saint Dominique, saints François de Paule et d'Assise, et avant eux saint Martin, dont l'Église dit avec éloge : « Martin, » cet homme pauvre et humble, est riche pour entrer » dans le ciel (2). » Il ajoute que saint Thomas d'Aquin étant un jour allé trouver le pape Innocent quatrième, Sa Sainteté lui montra une grande somme d'or et d'argent qu'il comptait sur sa table, et lui dit qu'il voyait que l'Église n'était pas réduite à dire comme autrefois : *Je n'ai ni or ni argent* (3) : à quoi cet ange de l'école repartit avec une liberté pleine de respect : Il est vrai, saint Père; mais aussi ne pourrait-elle pas dire aux boiteux, comme elle faisait dans sa première vigueur ! *Levez-vous, marchez, et soyez guéri* (4).

(1) Legi vitas plurimorum Sanctorum, et deprehendi eos solo excelluisse miraculorum copiâ et pondere, qui excelluerunt in paupertate, et austeritate vitæ. Quasi ejus merces et præmium congruè à Deo decretum fuerit donum miraculorum. *Corn. à Lapide in Acta Apost. ad c.* 3. 6.

(2) Martinus, hic pauper et humilis, cœlum dives ingreditur.

(3) Aurum et argentum non habeo. *Act. Apost.* 3. 6.

(4) Surge, ambula, sanus esto. *Ibid.*

DE LA PURETÉ VIRGINALE

DE NOTRE SEIGNEUR

JÉSUS-CHRIST.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'excellence de cette vertu, et combien elle était convenable au Verbe incarné.

La virginité est une rare vertu, qui dans un corps corruptible et fragile, rend les hommes incorruptibles, exempts des moindres taches de l'impureté, et invincibles à tous les plaisirs de la chair. D'où il est aisé de juger combien elle est digne du Verbe incarné, et quelle raison il a eue de la choisir pour l'un des plus grands ornements de sa sainte humanité.

I. CONSIDÉRATION.

Premièrement, à cause de son incomparable beauté. Car, comme dit saint Bernard, qu'y a-t-il de plus beau que la chasteté, qui rend pur celui qui a été conçu dans l'immondice; qui, d'un ennemi de Dieu, en fait un domestique, et, d'un homme, un ange (1)? La chasteté, dit-il en un autre lieu, est la beauté de l'âme,

(1) Quid castitate decorius, quæ mundum, de immundo conceptum semine, de hoste domesticum, angelum denique de homine facit. *S. Bernard. ep.* 42.

qui égale l'homme au mérite des anges (1). Et derechef: La chasteté est la beauté inviolable des saints (2): Beauté, dit saint Éphrem, qui fleurit comme la rose au milieu du corps et de l'âme, et qui remplit toute la maison d'une très-douce et très-agréable odeur (3).

Il ne faut donc pas s'étonner si le Fils de Dieu, qui est la beauté par essence, a chéri cette vertu, et s'il a voulu être aussi pur de corps que d'esprit. Il ne fallait pas qu'il y eût aucune tache sur celui qui est le visage de Dieu, selon le langage des Pères, et par conséquent le siége de la beauté. Comme il était plus beau que les anges par la blancheur de son âme, il devait être aussi, par la pureté de son corps, le plus beau de tous les hommes (4). C'est pourquoi saint Paschase, expliquant ces paroles du Prophète-Roi, se sert de ce motif pour exciter les épouses de Jésus-Christ à ne rechercher point d'autre beauté que celle de la pureté, qui est la beauté de leur Époux. N'affectez point d'autre beauté, que celle qui donne à votre Époux le glorieux titre du plus beau de tous les hommes (5).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, ce qui relève beaucoup l'excellence de la virginité, et qui la rend digne du Verbe incarné, c'est le rapport qu'elle a avec la sagesse. La sagesse,

(1) Castitas est pulchritudo animæ, et per hanc virtutem coæquatur homo meritis angelorum. *Idem, l. de modo benè vivendi, c.* 23.

(2) Castitas est pulchritudo inviolata Sanctorum. *Ibid. c.* 22.

(3) O castitas quæ rosæ instar in medio animæ, et corporis flores, universamque domum odoris fragrantiâ reples! *S. Ephrem. serm. de castit.*

(4) Speciosus formâ præ filiis hominum. *Ps.* 44. 3.

(5) Illum sectamini decorem, quo sponsus vester speciosus prædicatur. *S. Pasch. in Psal.* 44.

qui vient d'en-haut, est amie de la pudeur (1). La pureté, comme dit Clément Alexandrin, est sa compagne inséparable (2). Saint Jean était vierge, et par sa pureté il mérita de puiser dans le sein de la sagesse des secrets ineffables, et de s'élever comme un aigle jusques au trône de Dieu, pour contempler la naissance éternelle du Verbe. Saint Thomas était vierge, et nous savons que, pour arriver à la science des anges, il fallut premièrement qu'il eût la pureté des anges. On garde encore à Dexelles cette miraculeuse ceinture dont les anges lui ceignirent les reins, pour lui ôter tous les mouvements de la concupiscence. La chasteté et la sagesse céleste vont toujours de compagnie. C'est ainsi qu'elles apparurent à saint Grégoire de Nazianze, lorsqu'il était encore jeune, le caressant toutes deux amoureusement, et lui disant : Ne craignez point, nous ne vous sommes pas inconnues. L'une d'entre nous est la sagesse, l'autre la chasteté : nous venons de la part de Dieu, pour demeurer avec vous, parce que vous nous avez préparé une demeure très-pure et très-agréable dans votre cœur (3). La raison de cette très-étroite alliance est que la sagesse céleste est un rayon de la Sagesse incréée, qui ne peut compatir avec l'impureté. *Elle est une vapeur de la vertu de Dieu, et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant: rien de souillé n'est en elle* (4). L'âme qui la reçoit, est comme un miroir, qui est d'autant plus susceptible de l'impression divine, que sa glace est plus nette et

(1) Quæ autem desursùm est sapientia, primùm quidem pudica est. *Jacob.* 3. 17.

(2) Domi, foris, semper comes est sapientis pudicitia. *Clemens Alex.* 3. *Pedag.* c. 5.

(3) *Ruffinus, in Prolog. Apolog.*

(4) Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera : et ideò nihil inquinatum in eam incurrit. *Sap.* 7. 25.

plus pure (1). Or si cela est vrai de la sagesse des Saints, que sera-ce du Fils de Dieu, qui est la Sagesse incarnée (2)? Quelle apparence qu'il eût voulu se revêtir d'une chair immonde, et s'unir à un corps souillé d'ordure? le miroir de la grandeur de Dieu ne devait-il pas être sans tache, et ce rayon du soleil de Justice ne devait-il pas être sans obscurité et sans ténèbres?

III. CONSIDÉRATION.

De plus, qu'y a-t-il, qui convienne mieux au Saint des saints que la sainteté même? or la virginité, comme dit saint Jérome, en est le fondement et le faîte tout ensemble: le fondement qui porte toutes les vertus, et le faîte qui les couronne et qui les conserve (3). Tertullien est dans le même sentiment. La pudicité, dit-il, est la fleur des bonnes mœurs, l'honneur des corps, le fondement de la sainteté (4). Saint Grégoire la met à la cime de toutes les vertus (5), et l'Orateur chrétien, suivant la même pensée, dit que c'est le faîte et le comble de toutes les vertus (6). La pureté est l'achèvement des vertus et la sainteté consommée: celui qui, par un généreux effort, s'en est aquis la possession, porte le plus vif caractère de la divine res-

(1) Candor est enim lucis æternæ, et speculum sinè maculâ Dei majestatis, et imago bonitatis illius.

(2) Assuescat juvenis castitatem, ut sit dignus sapientiâ Dei. *S. Aug. serm.* 249. *de temp.*

(3) Omnes virtutes spiritûs quasi solidissimum fundamentum, et sublime culmen continentia sustentat et protegit. *S. Hieron. l.* 1. *cont. Jovinianum.*

(4) Pudicitia, flos morum, honor corporum, fundamentum sanctitatis. *Tertul. l. de pudicit. c.* 1.

(5) In altissimo virtutum culmine. *S. Greg. l.* 5. *in l. Reg. c.*3.

(6) Quasi fastigium, omniumque consummatio virtutum, ad quam si quis eniti et eluctari potuerit, hic erit consimilis Deo, qui virtutem Dei cepit. *Lact. l.* 6. *div. Instit. c.* 23.

semblance, parce qu'il s'est rendu maître d'une vertu qui est proprement la vertu de Dieu même. Saint Hildebert la regarde comme l'élément des vertus, et l'empire de la sainteté, d'où tous les vices sont bannis. La virginité est un profond silence de tous les soins de la terre, le calme de tous les mouvements de la chair, l'affranchissement des vices, le règne de toutes les vertus (1). Enfin saint Bernard confirme tout ce que je viens de dire par le témoignage de saint Paul, qui appelle la pureté du nom de sainteté, sans laquelle personne ne verra Dieu dans sa gloire (2). Ce qui a donné sujet à Tertullien de dire que cette vertu est la sainteté même, et qu'elle a cette prérogative de voir Dieu de plus près que les autres (3). Et saint Cyprien, par la même raison, appelle les vierges la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ, le chef-d'œuvre de sa main, et l'image de Dieu qui se rapporte parfaitement à la sainteté de son original (4) : considération qui nous doit rendre la pureté très-aimable, puisque, comme dit le pape Xiste, ce qui est digne de la grandeur de Dieu, ne peut être que très-honorable à la faiblesse de l'homme (5).

IV. CONSIDÉRATION.

J'ajoute pour dernière preuve de l'excellence de

(1) Virginitas curarum silentium est, pax carnis, vitiorum redemptio, virtutum principatus. *S. Hildebertus, ep.* 36.

(2) Pacem sequimini cum omnibus, et sanctimoniam, sine quâ nemo videbit Deum. *Hebr.* 12. 14.

(3) Integritas solida, et tota sanctitas, de proximo visura est faciem Domini. *Vide ibi Chrysost. Theophil. œcumen. : et S. Aug. ep.* 112. *c.* 59.

(4) Opus integrum atque incorruptum Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. S. *Cypr. l. de dist. et habit. virg.*

(5) Hinc primùm castitatis bonum respice, quòd illam divina magnitudo possideat : amplectenda res homini, quæ Deo digna est. *Xistus I, de castit.*

cette vertu, et de la convenance qu'elle a avec le Verbe incarné, que l'état des vierges n'est pas seulement un état de sainteté, mais encore d'une gloire anticipée, qui fait, comme dit saint Grégoire de Nazianze, un monde supérieur séparé et divisé de ce bas monde; parce qu'au lieu qu'ici-bas l'âme se sent de la faiblesse du corps, et devient toute grossière par la contagion de la chair, la pureté virginale fait, au contraire, que le corps tient de la noblesse de l'âme, et devient tout spirituel par la subordination et la soumission parfaite qu'il rend à l'esprit (1). Ce qui paraît d'une manière toute divine dans le Verbe incarné, dont l'âme glorieuse dès le point de sa création, prenant un plein empire sur son corps, ne lui laissa rien de toutes les faiblesses de la chair, que les souffrances et la mort. Et c'est sur cet admirable modèle que les vierges se forment, ôtant, pour ainsi dire, la chair à la chair même, pour la faire vivre à la façon des corps bienheureux de la vie de l'esprit. Il n'appartient qu'à la chasteté de représenter dans le lieu et dans le temps de cette mortalité, dit excellamment saint Bernard, l'état de l'immortalité glorieuse. C'est elle seule qui, parmi les noces qu'on célèbre dans le siècle, garde la coutume de cette bienheureuse région, où il n'y a plus de mariages, et qui fait déjà sur la terre un essai de la vie céleste (2). Elle conserve ce vaisseau fragile du corps, que nous portons parmi tant de dangers qui nous environnent, et le maintient, selon le conseil de l'apôtre, dans une sainteté inviolable. Elle lui sert de parfum odoriférant, semblable à celui dont

(1) Castitas hominem cœlo conjungit, angelis facit similem. *S. Aug. serm.* 249, *de temp.*

(2) Sola est castitas, quæ in hoc mortalitatis loco et tempore statum quemdam immortalis gloriæ repræsentat. Sola inter nuptiarum solemnia morem beatæ illius vindicat regionis, in quâ neque nubent, neque nubentur, præbens quodammodò in terris cœlestis jam illius conversationis experientiam. *S. Bern. ep.* 42.

on embaume les corps morts pour les garantir de la pourriture ; elle resserre les sens et la chair, et l'empêche de se relâcher par l'oisiveté, ou de se corrompre par des désirs déréglés, ou de se pourrir dans l'ordure des sales plaisirs (1). Précieuse vertu ! heureux état des vierges, qui jouissez par avance des priviléges de la résurrection, et qui disputez en quelque façon de l'égalité avec les anges ! vous êtes déjà ce que nous ferons un jour, vous possédez par avance la gloire de la résurrection, vous vivez dans le siècle sans prendre les pensées du siècle, et je puis dire qu'en demeurant chastes et vierges, comme vous faites, vous égalez la noblesse et la dignité des anges (2).

(1) Vas interim fragile quod portamus, in quo et sæpè periclitamur, tenet castitas, ut monet apostolus, in sanctificationem, et instar odoriferi balsami, quo condita cadavera incorrupta servantur; sensus ipsa et artus continet, et constringit, ne dissolvantur otiis, ne corrumpantur desideriis, ne carnis voluptatibus computrescant. *Ibid.*

(2) Quod futuri sumus vos jam esse cœpistis. Vos resurrectionis gloriam in hoc seculo jam tenetis, per seculum sine seculi cogitatione transitis, cùm castè perseveratis, ac virgines, angelis Dei estis æquales.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est le Roi des Vierges.

C'est le nom que saint Augustin lui donne dans un sermon qu'il a fait sur la célébrité de sa naissance, où il dit que nous devons particulièrement honorer ce jour, auquel une Vierge a mis au monde le prince des vierges (1). Et dans un autre discours, qui a été inséré parmi ses ouvrages : voici comme parle la bienheureuse Vierge : Je possède l'empire de la virginité, et j'ai enfanté le Roi de la chasteté. J'ai logé dans mon sein, comme dans un palais royal, le Fils du Souverain Monarque du monde, et je n'ai point perdu la clef du royaume de la pudicité, ni quand il y est entré, ni quand il en est sorti (2). Cette glorieuse qualité lui est due par plusieurs raisons fondées sur les excellentes prérogatives de sa pureté virginale.

I. CONSIDÉRATION.

Car premièrement il est seul, entre les hommes, Vierge par le privilége de sa naissance, parce que

(1) Celebremus ergò cum gaudio diem quo peperit Maria Christum, et conjugata conjugii creatorem, et Virge virginum principem. *S. Aug. serm. 2. de tempore.*

(2) Regnum teneo virginitatis, et regem genui castitatis. Ingredientem et egredientem habui in palatio ventris Filium Imperatoris, et de manibus meis non amisi clavem regni pudori. s25.* *Est in Append. de divers.*

nul autre que lui n'est né d'une mère vierge, et nulle autre vierge n'a engendré un fils unique (1). C'est pourquoi saint Léon l'appelle le Fils de la virginité (2), parce qu'il est né d'une manière toute pure et virginale, soit dans l'éternité ou dans le temps. Dans l'éternité, il est né vierge d'un père vierge; dans le temps, il est né vierge d'une mère vierge. Le sein où il a été éternellement conçu, c'est la divinité de son Père, dit saint Ambroise, et celui où il a été formé dans la plénitude du temps, c'est la virginité de Marie, qui le charma tellement par sa beauté, que s'il n'eût fait un effort sur ses inclinations, il n'en fût jamais sorti (3). De là vient qu'il se plaît singulièrement dans les âmes chastes, parce que chacun aime naturellement le lieu de sa naissance; et qu'il ne faut pas s'étonner, dit saint Bernard, qu'étant sorti comme une fleur de la tige de Jessé, il aime le pays des fleurs (4). Il faut bien dire que ce séjour lui est très-agréable, puisqu'il est descendu de son trône pour le chercher, et qu'étant en pouvoir de choisir un corps avant que de naître, il ne l'a voulu prendre que dans les entrailles d'une vierge (5). Ce choix plein de sagesse est une marque visible de son excellente pureté, et un puissant motif pour nous obliger, par l'estime qu'il fait de cette vertu, à prendre

(1) Neque enim alter unigenitus super terram venit, aut alia virgo unigenitum genuit. *Origenes*, *hom.* 1.

(2) Diligite castimoniæ puritatem, quia Christus virginitatis est Filius. *S. Leo*, *serm.* 1. *in Epiph.*

(3) Sinus Christi erat in Deo Patre divinitas: in Mariâ matre virginitas, cujus sic tenebatur pulchritudine, sic irretiebatur amore, ut ni sibi inferret vim, ab illâ exire nequiret. *S. Ambr. serm.* 28.

(4) Amat florigeram patriam flos de radice Jesse, et libenter inter lilia pascitur flos campi, et lilium convallium. *S. Bern. serm.* 3. *in Annuntiat.*

(5) Requiescit libens in florentissimo domicilio castitatis, et in visceribus sacræ virginis comparat sibi corpus suo judicio nasciturus. *S. Zeno*, *serm.* 3. *de Nativitate.*

des sentiments conformes au mouvement de son cœur. Aimons, dit saint Augustin, la chasteté sur toutes choses, parce que Jésus-Christ, voulant montrer combien elle lui plaît, a choisi pour la gloire de sa naissance, le très-pur sein de la Vierge (1).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, tous les hommes ont une pente naturelle à l'impureté, que les théologiens appellent le foyer de la concupiscence (2) et l'amorce du péché, qui est une suite malheureuse du péché originel. D'où vient qu'ils ne sont vierges que par une sainte violence qu'ils font à la nature corrompue, comme remarque saint Jérome : Ne croyez-vous pas que la chair souffre violence, quand elle veut être ce qu'est Dieu, et que, pour juger les anges, elle monte sur le trône, d'où ils sont lâchement déchus (3)? Mais, au contraire, le Fils de Dieu a une inclination naturelle à la pureté, que l'on peut appeler le foyer de l'innocence (4), et le principe de la virginité, qui ne lui est pas moins naturelle que la blancheur l'est aux lis, qui se trouvent revêtus en naissant de cette belle couleur sans aucune peine : *ils ne travaillent ni ne filent* (5). Il est si éloigné de toute tache, qu'il ne peut rien souffrir autour de lui, qui ne soit vierge. Il veut avoir un précurseur vierge, un favori vierge, une mère vierge, un tuteur vierge, un tombeau vierge, l'amour qu'il a pour la pureté ne pou-

(1) Diligamus præ omnibus castitatem, quia ut placere hanc sibi Christus ostenderet, pudicitiam uteri virginalis elegit. *S. Aug. serm. 7. in Natali Domini.*

(2) Fomitem peccati. *Theolog.*

(3) Annon tibi videtur violenta, cùm caro cupit esse quod Deus est, et illuc undè angeli corruerunt, angelos judicatura conscendit? *S. Hieron. ad Eustochium in fine.*

(4) Fomitem innocentiæ.

(5) Non laborant, neque nent. *Matth.* 6. 28.

vant s'éteindre dans le sépulcre. O bienheureux corps, s'écrie saint Maxime, que la virginité a enfanté et que la justice a conservé ! partout il est saint, partout il est vierge. Il est conçu dans le sein d'une vierge, il est enseveli dans un tombeau vierge, et la mort même, qui lui ôte la vie, ne peut lui ôter son incorruptibilité (1).

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, comme la virginité règne dans la sainte humanité du Fils de Dieu sans violence, elle y est aussi sans danger. Son trône y a toujours été inviolable et inaccessible à la tentation. Il n'a jamais voulu souffrir aucune attaque de ce côté-là, non plus que le moindre soupçon de ses plus grands ennemis. La virginité est une vertu royale, parce que celui qui sait gouverner son corps est véritablement roi de la terre, comme dit saint Augustin. Gouvernez la terre, et vous serez roi de la terre. Ne cherchez point d'autre royaume, pour contenter votre ambition ; vous avez une terre que vous portez, qui tient lieu d'un grand empire. Gouvernez-la comme l'Apôtre, lorsqu'il dit : *Je châtie mon corps et le réduis en servitude* (2). Mais il y a cette différence entre le Fils de Dieu et le reste des hommes, que le règne de Jésus-Christ est pacifique : il n'y a point de trouble, ni de guerre dans son empire, et il n'y en peut avoir, tous les mouvements de son corps étant parfaitement soumis à l'esprit. Là où, dans tous les autres, la pureté n'est jamais hors de péril, à raison des combats continuels qu'elle est obligée de soutenir ; entre tous

(1) Beatum planè corpus, quod virginitas peperit, justitia custodivit ! ubique beato corpori defertur sanctitas, ubique virginitas, novus illud venter concipit, novus tumulus includit. *S. Maximus Taurinensis, homil. 2. de cruce et sepult. Domini.*

(2) Rege terram, et eris rex terræ. Est terra quam portas : rege eam sicut Apostolus inquit : Castigo corpus meum et in servitutem redigo. *S. Aug. in Ps. 75.*

les combats des chrétiens, le plus dur est celui de la chasteté, où les assauts sont continuels, et la victoire fort rare. La chasteté a sur les bras un ennemi dangereux, qu'il faut toujours vaincre, et toujours craindre (1). C'est pourquoi saint Paschase dit que la virginité ne doit jamais quitter les armes (2), parce que, dit-il, personne ne peut être oisif durant le combat, de peur qu'il n'y demeure (3). Il n'y a point de guerre si opiniâtre, dit saint Chrysostome, où l'on ne fasse quelque trêve; mais le démon ne donne point de repos à l'homme chaste. Partout il porte un ennemi domestique, qui l'importune à toute heure. Or qui est toujours près du péril, ne peut être long-temps en assurance, dit saint Jérome (4).

IV. CONSIDÉRATION.

En quatrième lieu, personne ne peut être vierge par ses propres forces. Il est impossible, dit saint Nil, qu'un homme vole tout seul avec ses propres ailes jusqu'au donjon de la chasteté, si la grâce de Dieu ne l'élève, et ne le tire du fond de ses passions déréglées (5). Cette perfection est au-dessus de l'homme; c'est la couronne des anges, dit saint Cyrille (6), il ne nous appartient pas de la porter, si ce n'est par une faveur spéciale de la

(1) Inter omnia Christianorum certamina, sola duriora sunt prælia castitatis, ubi quotidiana est pugna, et rara victoria. Gravem castitas sortita est inimicum, qui semper vincitur, et timetur. *S. Aug. serm.* 250. *de temp.*

(2) Semper virginitatem debere esse armatam. *S. Pasch. in Ps.* 44.

(3) Nemo in acie positus otiosus stare potest, ne cadat. *Ibid.*

(4) Nemo diù tutus, periculo proximo. *S. Hier. l.* 2. *in Amos.*

(5) Fieri non potest, ut homo suismet pennis ad castitatis arcem convolet, nisi divina gratia eum à perturbationum animi foveâ in altum subduxerit. *S. Nilus, orat. de fornicat.*

(6) Angelica est corona, et supra hominem, hæc perfectio. *S. Cyrill. Hierosol. catech.* 12. *Vide* Xistum, *l. de Castit.*

divine miséricorde. Mais pour le Verbe incarné, il est en cela supérieur, non-seulement aux hommes, mais aux anges, parce qu'il a dans lui-même le principe de la pureté d'une manière infiniment plus éminente. Les hommes sur la terre sont vierges par un privilége de grâce; les saints qui sont dans le ciel, par le privilége de leur béatitude; les anges, par l'excellence de leur nature, parce qu'ils ne sont point engagés dans la matière; mais le Fils de Dieu par-dessus tout cela possède la pureté virginale, comme un apanage de l'union hypostatique, comme l'ornement d'un corps déifié, qui est plus pur que les esprits; comme un écoulement de la sainteté incréée, qui consacre son humanité adorable d'une onction ineffable, qui ne peut être communiquée qu'à lui seul (1).

V. CONSIDERATION.

Enfin, pour dernière prérogative, le Fils de Dieu n'est pas seulement le premier des vierges, comme nous l'avons montré, mais l'auteur de la virginité même et la source de toute pureté. C'est le héraut qui l'a publiée, comme dit saint Jérome (2), et qui l'a rendue aimable aux hommes, de qui elle était si peu connue qu'elle n'eût jamais pu gagner leur estime, s'il ne lui eût donné du crédit et de l'éclat par sa recommandation (3). C'est lui qui l'a autorisée par son exemple, et, comme dit fort à propos saint Jérome, Jésus et Marie ont consacré les prémices de la virginité de l'un et de l'autre sexe (4). C'est lui qui a attiré les autres à son

(1) *Vide Thom. opus.* 3. *c.* 27.

(2) Virginitatis præco. *S. Hieron. l.* 1. *contrà Jovinianum*

(3) Gravis etenim erat virginitatis prædicatio quoad [illegible] virginis germinaret. *S. Chrysost. homil.* 9. *de pœnit.*

(4) Christus et Maria utriusq[ue] sexûs virginitatis dedicavêre principia. *S. Hier. ep* 74. *ad Pammach. Idem. ad Eustoch. de cust. virg.*

imitation, et par cette raison il est le père des vierges, comme la bienheureuse Vierge en est la mère (1). Marie est la fontaine du sein de laquelle sont sorties une infinité de vierges, mais c'est à l'exemple de Jésus-Christ; Marie est l'arbre fertile de la virginité, comme dit saint Jean Damascène, mais Jésus en est la fleur et le fruit, qui a répandu l'odeur, et découvert la beauté de cette vertu dans l'univers. Enfin, c'est lui qui a fondé l'état des vierges à son entrée dans le monde, afin d'avoir des anges qui l'honorassent sur la terre, comme il avait des anges qui l'adoraient dans le ciel (2). C'est donc à bon droit que nous l'appelons le roi des vierges, et, comme dit saint Eloi, l'auteur de toute pureté et de sainteté, qui est descendu du ciel, pour établir parmi les hommes la police des anges, et nous tracer une image de la gloire au milieu de la corruption et de la mort. Adorez-le en cette qualité, et puisqu'il est si jaloux de la pureté, purifiez votre cœur, afin qu'il y vienne avec plaisir, et qu'il n'y trouve rien qui puisse troubler ses délices, ou vous priver de la douceur de son empire; prisez infiniment le bien de la chasteté, puisque Dieu même, qui est infini dans sa grandeur, se fait gloire de la posséder : ce qui est digne de Dieu doit être précieux dans l'estime de l'homme (3).

(1) Mihi virginitas, in Mariâ dedicatur et Christo. Beata Virgo mater est omnium in virginitate, quæ prima sine præcepto, consilio vel exemplo, virginitatis munus Deo obtulit, per quod omnes virgines per imitationem virginitatis genuit. *Alber. magnus*, 6. 2. *super* Missus est.

(2) Statim ut Dei Filius ingressus est super terram, novam sibi familiam instituit, ut qui ab angelis adorabatur in cœlis, angelos haberet in terris.

(3) Tu virginitatis feracissima planta : per te enim virginitatis pulchritudo latissimè se diffundit. *S. Damascenus*, *orat.* 1. *de Nativit. Deiparæ.* — *S. Hieronym. ad Eustoch.* — *S. Eligius hom.* 2. *in die Purific.* — *Vide S. Bernard. serm.* 71. *in Cant.*

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA SEIZIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est l'époux des vierges.

I. CONSIDÉRATION.

Comme le Fils de Dieu est le roi des vierges, à raison des excellentes prérogatives de sa pureté ; il est aussi l'époux des vierges, à cause de l'extrême amour qu'il leur porte. C'est la qualité que l'Écriture-Sainte et les Pères de l'Église lui donnent. Le prophète Joel l'appelle *l'Homme virginal* (1) ; saint Jérome, *l'Époux virginal* (2) ; saint Épiphane, *l'Époux incorruptible* (3) ; soit parce qu'il possède la pureté dans un degré de perfection incomparable, soit parce qu'il l'inspire à ses épouses, soit parce que plus elles sont pures, plus il les aime.

Pour comprendre ceci, il faut présupposer deux choses : la première, que Jésus-Christ est le vrai époux de nos âmes, qu'il a commencé, comme dit un célèbre théologien (4), cette divine alliance au point de l'incarnation, qu'il l'a achevée au moment de sa mort, et qu'il la consomme ici-bas dans la communion, et dans le ciel par la vision béatifique ; la seconde, que le lien de ce divin mariage, c'est le pur amour qui, étant parfait de part et d'autre, élève l'âme par une très-intime union à la qualité d'épouse de Jésus-Christ, qui est le plus grand honneur qui puisse lui arriver. Cette con-

(1) *A Joël.* 1. Vir pubertatis. *A Joan. inter.* ἀνὴρ παρθενικὸς
(2) *S. Hier. in Joël. Vide* Sponsum virginalem.
(3) *S. Epiph. in Fest. Palm.* νυμφίου τῆς ἀφθαρσίας
(4) *Vasquez, disp.* 204. *c.* 1.

formité d'affections fait l'âme épouse du Verbe, lorsqu'elle se rend semblable en amour à celui qui s'est rendu semblable a elle selon la nature, l'aimant ainsi qu'il l'aime. Elle est donc son épouse, si elle l'aime parfaitement (1). Cela présupposé, je dis que le Fils de Dieu est l'Époux des vierges, qui lui consacrent leur cœur d'une manière toute particulière, à raison de l'amour singulier qu'il a pour elles. Car encore qu'il aime généralement toutes les âmes qui portent l'image de sa divinité, il ne les aime pas toutes d'un amour égal. Il a pour toutes un amour de créateur et de rédempteur; mais néanmoins, entre toutes, il aime mieux celles qui sont fidèles; et entre les fidèles, celles qui sont justes; et parmi les justes, celles qui sont ses épouses; et parmi ses épouses, celles qui sont vierges, vérifiant ce que dit le Sage : *Celui qui chérit la pureté de cœur, sera chéri de son Prince* (2). Les faveurs particulières qu'il leur fait, en sont des preuves manifestes.

II. CONSIDÉRATION.

Premièrement, il les tient plus près de sa personne. la pureté inviolable est la chose du monde qui nous approche plus près de Dieu, dit le Sage (3). En voici la raison : parce que les vierges quittent tout, et se séparent de tout ce qu'elles ont de plus cher pour adhérer à Jésus-Christ; et cet éloignement des créatures leur donne un certain éclat de beauté, qui les rend infiniment aimables à leur Époux. *Écoutez, fille du prince, ouvrez les yeux, et rendez-vous attentive : Oubliez la*

(1) Talis conformitas maritat animam Verbo, cum cui videlicet similis est per naturam, similem nihilominùs ipsi se exhibet per voluntatem, diligens, sicut dilecta est. Ergò si perfectè diligit, nupsit. *S. Bern. serm. 74. in Cantica.*

(2) Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. *Prov.* 22. 11.— Diligit Deus sancta c orda, et accepti sunt ei omnes immaculati. *Prov.* 22. *secundùm* 70. *interp.*

(3) Incorruptio facit esse proximum Deo. *Sap.* 6. 20.

maison de votre père, et le roi aimera votre beauté (1). Et puis la ressemblance est la plus parfaite disposition à l'union. Pour lier étroitement deux choses ensemble, il faut les rendre semblables : la contrariété les sépare, la conformité les approche et unit. Or, il n'y a rien de plus pur que le Fils de Dieu, et par conséquent rien qui nous rende plus semblable à lui que la virginité, qui est le plus haut degré de la pureté (2). Certainement, dit saint Basile, la virginité est une chose excellente, qui, pour dire tout en un mot, rend un homme parfaitement semblable à Dieu, dont la nature est incorruptible. Enfin, comme nous voyons dans le monde que les éléments les plus purs sont les plus élevés, et les plus proches du ciel : de même les âmes les plus pures sont à bon droit les plus proches de Jésus, que saint Ambroise appelle la chasteté et la pureté de Dieu même. C'est pourquoi saint Cyprien dit que la pureté ne cherche point d'ornement pour plaire aux yeux du céleste époux : elle est elle-même le plus doux-charme de son cœur. C'est elle qui nous unit étroitement avec lui, et qui fait le bonheur des âmes, où elle établit sa demeure, portant, pour ainsi dire, le paradis partout où elle va (3).

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, le Fils de Dieu montre l'amour particulier qu'il a pour les âmes pures et vierges, par le soin qu'il prend de leur conduite. Car comme elles

(1) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam.... obliviscere domum Patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. *Psal.* 44.

(2) Magnum reverà quiddam, ac præclarum virginitas est, quæ, ut totum simul explicem, hominem incorruptibili Deo simillimum facit.

(3) Pudicitia nil ornamentorum quærit, decus suum ipsa est. Hæc nos commendat Domino, connectit Christo, beata ipsa, et beatos efficiens, apud quoscumque habitare dignatur. *S. Cypr de bono Pudicit.*

ne pensent qu'à lui, selon le témoignage de l'Apôtre : *Ainsi une femme qui n'est pas mariée, et une vierge s'occupent du soin des choses du Seigneur, et de plaire à Dieu* (1), il n'a garde de se laisser vaincre en amour, ni de les mettre en oubli. Eh! pour qui aurait-il de plus tendres soins, que pour celles qui lui donnent leurs plus fréquentes pensées? Pensez à moi, dit-il à sainte Catherine de Sienne, lorsqu'il lui donna l'anneau, et qu'il la prit pour son épouse; songez à mes intérêts, et je penserai à vous (2). Nous avons un soin particulier des choses qui sont plus rares et plus précieuses. Or, il n'y a rien de plus précieux, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'une âme pure (3). C'est le trésor de Jésus-Christ, selon le témoignage de saint Ignace, martyr. Gardez les vierges, dit-il dans une de ses Épîtres, comme les trésors de Jésus-Christ (4). Ce sont ces perles d'un prix inestimable, dont l'Église est parée, comme dit saint Jérome (5). Jugez si le divin Époux n'en doit pas avoir un soin extraordinaire, lui qui en connaît mieux la valeur qu'aucun autre. Nous avons plus particulièrement soin de ceux qui ont plus de zèle pour notre service. Or, les vierges sont toutes dévouées au service de leur Époux; elles ne songent jour et nuit qu'à ses intérêts, travaillant pour sa gloire, ainsi que des abeilles industrieuses, comme dit l'Église de sainte Cécile, et s'immolant ainsi que des victimes, par autant de sacrifices qu'elles ont de moments de vie (6). La virginité est une vic-

(1) Mulier innupta et virgo cogitat, quæ Domini sunt. 1. *Cor.* 7. 34.

(2) Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

(3) Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.

(4) ὡς Χριστοῦ κειμήλια, *S. Ignat. ad Hieron. S. Joa. Damascenus vocat* B. τὸ τῆς παρθενίας κειμήλιον. *Orat.* 1. *de Nat. Beat. Virg.*

(5) Virginibus et continentibus quasi gemmis pulcherrimis ecclesiæ monile decoratur. *S. Hiero. l.* 2. *contrà Jovini.*

(6) Cæcilia famula tua quasi apis argumentosa tibi deseruit *S. Hiero. l.* 1. *r. Jovini.*

time de Jésus-Christ, dit saint Jérome (1). Et saint Ignace martyr : Estimez beaucoup celles qui passent leur vie dans la virginité, regardez-les comme des prêtres de Jésus-Christ (2). Faites état des vierges, comme des personnes sacrées, qui s'immolent elles-mêmes à la gloire de Jésus-Christ. C'est pour cela que Henri Suso, ayant épousé la Sagesse incréée par une grâce extraordinaire, prit depuis le nom de son ministre (3) : pour montrer que ceux qui vouent à Dieu la pureté du corps et de l'esprit, doivent quitter les soins de la terre, et ne respirer que le service du divin Époux.

IV. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, ce qui montre le singulier amour que le Fils de Dieu porte aux âmes pures et vierges, c'est qu'il leur fait plus de caresses et leur fait goûter plus de douceur et de repos. Je dis qu'il leur fait plus de caresses ; car si la sagesse met ses délices à converser avec les hommes, qui doute que l'Époux, qui est la Sagesse du Père, ne se plaise beaucoup davantage à converser parmi les vierges (4) ? Je dis qu'il leur fait goûter plus de repos. C'est ce qu'il promit à saint Laurent-Justinien (5), lorsqu'il leur inspira le dessein de quitter le monde et de se faire religieux. L'auteur de sa vie rapporte qu'étant agité de diverses pensées sur le choix de l'état de vie où il pourrait plus sûrement trouver la paix de son âme,

(1) Virginitas, nostra Christi est.

(2) Eas, quæ in virginitate degunt, in pretio habete, tanquàm Christi sacerdotes. *S. Ignat. ep. ad Tarsenses.*

(3) Minister sapientiæ increatæ. *In ejus vitâ, c.* 4.

(4) Si deliciæ sapientiæ sunt esse cum Filiis hominum, multò magis deliciæ sponsi, qui est ipsa Dei sapientia, creduntur esse cum ipsis virginibus. *Paschas. in Ps.* 44.

(5) *In ejus vitâ.*

la Sagesse éternelle lui apparut et lui dit : Pourquoi vous troublez-vous? et de quoi vous mettez-vous en peine? vous cherchez partout le repos et la satisfaction de votre esprit. Si vous voulez faire alliance avec moi, et me prendre pour votre épouse, vous jouirez de la paix que vous désirez avec tant de passion. C'est ce qu'il donna effectivement à saint Abraham le solitaire, comme saint Athanase témoigne dans sa vie. Voici ses paroles : « Son visage était beau comme une » fleur immortelle, qui faisait éclater sur son front la » pureté de son âme. Son corps même, quoique très- » mortifié, conservait une certaine vigueur : parmi les » austérités continuelles dont il le mattait, comme s'il » se fût nourri de veilles, de macérations et de jeûnes, » parce qu'il avait au fond de son cœur une source de » consolations et de joies spirituelles, qui coulait sans » cesse et ne tarissait jamais (1). »

V. CONSIDÉRATION.

Enfin, la dernière marque de son amour, c'est la communication entière de ses biens et de son pouvoir, dont il est si libéral envers les vierges, qu'il semble leur donner le sceptre de sa toute-puissance, et soumettre toutes les créatures à leur empire. Nous en avons un illustre exemple dans la personne d'un saint abbé de la Thébaïde, nommé Paul, qui maniait d'une main innocente les serpents et les aspics, sans en recevoir aucune blessure : et comme on lui demandait un jour d'où lui venait une grâce si signalée, il répondit avec une grande simplicité : Pardonnez-moi, mes frères, la liberté que je prends de parler devant vous; mais je puis dire, en vérité, que si quelqu'un se rend excellent dans la pureté de corps et d'esprit, toutes les créatures lui seront aussi soumises, qu'elles le furent au premier homme dans l'état d'innocence,

(1) *S. Athan. in vitâ S. Abraham. Eremitæ, c.* 18.

avant qu'il eût violé le commandement de Dieu (1). Saint Bernard, ravi de toutes ces faveurs, explique sa pensée avec des termes fort considérables. D'où vous vient, dit-il, cette faveur, ô âme chrétienne ? d'où vous vient cet honneur incompréhensible d'être l'Épouse de celui dont la vue est l'objet des plus ardents désirs de toute la nature angélique ? d'où vous vient ce bien d'avoir pour Époux celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, et qui commande dans l'univers avec un pouvoir absolu ? Que pouvez-vous rendre à ce souverain Seigneur, pour la faveur qu'il vous fait de vous associer à sa table, à son trône, et à sa couche royale (2) ? Considérez, je vous prie, de quel cœur et de quelle ardeur vous devez aimer celui qui vous a estimée et chérie jusqu'à ce point ? Quittez tous ces désirs sensuels ; oubliez les coutumes du ciel ; bannissez les mauvaises habitudes, autrement ne savez-vous pas qu'il y a un ange jaloux de votre pureté, et de l'honneur de votre Époux, qui se vengera de votre infidélité, si par malheur vous donnez votre cœur à un autre qu'à lui (3) ?

(1) Ignoscite mihi, si quis possederit puritatem, omnia subjiciuntur ei, sicut Adæ, quandò erat in Paradiso ante prævaricationem divini mandati. *In vitis. PP. l.* 6. *c.* 2.

(2) Ut sis socia mensæ, socia regni, et socia thalami. *S. Bern. serm.* 2. *Domin.* 1. *post. Epiph.*

(3) Desere carnales affectus, seculares mores dedisce, consuetudines noxias obliviscere.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est le gardien et le protecteur des vierges.

I. CONSIDÉRATION.

Cette qualité est une suite des deux précédentes, parce qu'il appartient au roi de protéger ses sujets, et à l'Époux de protéger son épouse. C'est pourquoi saint Ambroise dit que notre Seigneur garde les vierges avec un grand soin (1). Et cela paraît premièrement, en ce qu'il les protége miraculeusement, et les préserve de tous les dangers qui peuvent arriver au-dehors.

Ainsi Daniel fut préservé par un ange de la dent des lions, et les trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone, furent garantis par un autre de la violence des flammes en considération de leur pureté, comme dit saint Jean Damascène (2). Ainsi nous lisons dans la vie d'un saint anachorète, nommé Malchus, écrite par saint Jérome, que ce chaste esclave s'ennuyant de la maison de son maître, pour sauver tout ensemble sa pudicité et sa liberté, entra dans la caverne d'une lionne qui, bien loin de lui nuire, le défendit contre ce barbare qui le poursuivait. Ainsi un ange brisa la machine à laquelle sainte Catherine était

(1) Custodit Dominus virgines grandi curâ. *S. Ambr. l. 1. de virg.*

(2) *S. Damasc. l. 4. de fide c. 25.*

liée, la sauvant du cruel supplice qui lui était preparé, et son corps même fut enlevé par les anges après sa mort, et gardé comme un trésor précieux sur la montagne de Sina. Bref, c'est une chose considérable dans l'histoire Ecclésiastique, qu'encore que plusieurs vierges aient été en haine de la foi exposées par le commandement des tyrans en des lieux infâmes, nous ne lisons point qu'aucune y ait été violée, qui est une marque d'une protection miraculeuse. C'est pourquoi sainte Théophile vierge, se trouvant dans ce danger sous la persécution de l'empereur Maximien, disait avec une ferme confiance à son divin époux : « Mon Jésus, mon » amour, ma lumière, l'âme de mon âme, et le gar- » dien de ma pureté et de ma vie, jetez un de vos » regards sur votre épouse : hâtez-vous de me secou- » rir, de peur que les loups ne déchirent votre brebis. » Mon cher époux, gardez votre épouse ; ô source de » toute pureté, conservez mon honneur, et ne per- » mettez pas qu'il soit flétri d'aucune tache (1). » Sa prière fut exaucée. Un ange parut visiblement à ses côtés, frappa de mort le premier qui voulut attenter à sa virginité, aveugla le second, châtia les autres de divers supplices, et enfin, l'ayant tirée du lieu infâme où elle était, la mena [illegible] où il la laissa, en lui disant ces paroles : *La paix soit avec vous* (2). Ce qui étonna tellement les païens ravis de ce spectacle, qu'ils s'entre-disaient, après avoir vu cette merveille : » Qu'y a-t-il de semblable au Dieu des chrétiens (3) ? »

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, outre cette protection extérieure, qui

(1) Mi Jesu, meus amor, lux meus, spiritus meus custos castitatis et vitæ, vide eam quæ tibi desponsata est ; festina ne lupi tuam ovem lanient ; serva, sponse, sponsam meam ; conserva castitatem, fons castitatis. *In ejus vitâ.*

(2) Pax tibi.

(3) Quis sicut christianorum Deus?

est une marque visible de son amour, il leur en donne une autre, qui est intérieure et invisible contre toutes les attaques du démon et tous les désordres de la nature corrompue; car il n'a pas moins de soins de la pureté de leur âme que de celle de leurs corps. Un Ancien (1) dit que les anges, qui sont les amis du Fils de Dieu, voyant une âme pure et vierge, qui aspire avec ferveur à l'amour de son Époux, ont coutume de s'amasser autour d'elle pour la garder, et l'exciter à la pratique des vertus, afin de l'embellir et de la rendre agréable à Jésus-Christ; que si elle est attaquée de ses ennemis invisibles, ils combattent pour elle, et avec elle, d'autant plus volontiers, qu'elle les imite et les touche de plus près. C'est avec raison, dit l'abbé Joachim, que les anges sont envoyés en troupe au secours des vierges, vu l'alliance et l'amitié qui est entre les anges et la virginité (2); et saint Ambroise : Ce n'est pas merveille si les anges se mettent dans vos combats, et s'intéressent à votre défense, puisque vous combattez vous-même comme les anges (3). Ajoutez à cela que le Fils de Dieu ne se contente pas de les confier à la conduite des anges, mais il se fait leur chef dans cette guerre spirituelle, et il veut qu'elles le suivent en cette qualité, et qu'elles se tiennent toujours près de lui : *Appelez-moi*, dit-il, *désormais votre Père est le guide de votre virginité* (4). C'est ce qu'il répondit à sainte Catherine de Sienne, qui se plaignait amoureusement après une horrible tentation qu'elle avait soufferte, lui disant : « Eh! Seigneur, où étiez-vous? J'étais, lui dit-il, dans » ton cœur pour te préserver et t'empêcher de faillir. »

(1) *Psell. in Cant.* 1.

(2) Et rectè ad auxilium virginum, angelorum mittitur turba, quia cognata est et amica angelis virginitas.

(3) Non mirum si pro vobis angeli militant, quæ angelorum moribus militatis. *S. Amb. l.* 1. *de virg.*

(4) Amodò voca me: Pater meus, dux virginitatis meæ tu es. *Jerem.* 3. 4.

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, il a un soin particulier de leur avancement dans la vertu, leur ôtant tous les obstacles qui pourraient retarder le progrès de leur perfection, et leur faisant trouver une facilité merveilleuse dans l'exercice des bonnes œuvres. Tirez-moi après vous, dit l'Épouse, et nous courrons à l'odeur de vos parfums. Et il ne faut pas s'étonner si la conquête des plus sublimes vertus leur paraît facile, après qu'elles ont acquis la pureté virginale, qui est la plus difficile de toutes. La grâce de leur état est une grâce toute-puissante, qui les fait marcher après leur Époux avec une vitesse nompareille. Elles ne marchent pas, elles courent avec une allégresse, un courage, une force si extraordinaire qu'elle se répand quelque foisjusque sur le corps. Ce qui vient de deux principes, à savoir de la nature même de la pureté, qui conserve les forces du corps aussi bien que de l'esprit, et du secours extraordinaire de Dieu qui les anime. Le premier paraît dans la personne de Godefroi de Bouillon qui d'un coup de coutelas fendait en deux un homme armé. Et comme on lui demandait d'où lui venait cette force, il répondit en montrant son bras : « Ce bras ne s'est jamais souillé d'aucun » attouchement qui l'ait efféminé (1). » Le second éclate en la personne de Judith, qui par son excellente chasteté mérita d'être choisie du ciel pour trancher la tête à Holoferne, et conserver la liberté de son peuple. D'où vient que le souverain Pontife lui dit dans la gloire de son triomphe : *Parce que vous aimez la chasteté et que vous avez gardé la continence après le trépas de votre mari, la main du Seigneur vous a fortifiée* (2). Or, si la chasteté conjugale est si considérable devant Dieu, que sera-ce

(1) Nunquàm hæc dextera molliori aliquo ac turpiori contactu effeminata est. *Th. Sallius, c. 8. prox. spirit.*

(2) Eo quòd castitatem amaveris et post virum tuum alterum nescieris, ideò et manus Domini corroboravit te. *Jud.* 15.

de la virginité qui lui est incomparablement plus agréable ? Quelle force n'inspirera-t-il pas aux vierges, qui tiennent le premier rang parmi les âmes pures, puisqu'il en donne tant aux veuves qui ne tiennent que le second, par le droit et le mérite de leur continence? Ne fut-ce pas un prodige de courage, que celui de sainte Eutrope vierge, sœur de saint Nicaise, qui, voyant son frère martyrisé par les Vandales, et craignant que le Tyran qui commandait qu'on la lui gardât, n'entreprît sur son honneur, se jeta sur lui par un mouvement qui venait sans doute du Saint-Esprit, et lui arracha les yeux (1) ? Ne fut-ce pas un miracle de force, que fit paraître ce jeune homme, nommé Barochas, ministre de saint Porphyre, évêque de Gaze, lequel ayant été massacré à coups de massue par des idolâtres et laissé comme mort, se leva tout-à-coup, et prenant un bâton dans sa main, attaqua tout seul une foule d'infidèles, les mit en désordre, et en tua jusqu'à mille comme un autre Samson, les renversant les uns sur les autres (2).

IV. CONSIDÉRATION.

Enfin, il étend ses soins amoureux jusque sur les cendres de leur tombeau, conservant les sacrées reliques de leurs corps, et les rendant vénérables à tous les peuples par les merveilles qu'il opère en leur faveur. Témoin sainte Cécile, dont le corps est demeuré incorruptible l'espace de treize cents ans en récompense de sa pureté. Témoin sainte Walpurge vierge, dont le sacré dépôt rend encore aujourd'hui une huile miraculeuse, plus odoriférante que le baume. Témoin sainte George (3), dont les funérailles furent honorées du ciel par une grande troupe de colombes, qui accom-

(1) *Surig. in vitâ S. Nicasii*, 14. *Decemb.*
(2) *Surig.* 26. *Febr.*
(3) *Eystadii.*

pagnèrent son corps jusqu'à l'église, s'arrêtant sur le toit jusqu'à sa sépulture, après laquelle elles s'envolèrent aussitôt, comme raconte saint Grégoire de Tours (1). Témoins une infinité d'autres, dont la vertu vivant encore après leur mort, et opérant plusieurs miracles, fait voir avec étonnement la vérité de cet oracle, que la gloire des vierges est immortelle et que leur mémoire sera toujours en bénédiction, parce que celui qui se glorifie d'en être le gardien, ne meurt jamais. *La vertu est le premier des biens, même avec la stérilité ; la mémoire est l'immortalité, et elle est connue de Dieu et des hommes. Présente, les hommes l'imitent; absente, ils la désirent; et couronné pour jamais, elle triomphe après avoir obtenu une palme incorruptible* (2).

(1) *Greg. Turon. de glor. Confess.*

(2) O quàm pulchra est casta generatio cum claritate ! immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est, et apud homines. Cum præsens est, imitantur illam, et desiderant eam cùm se eduxerit, et in perpetuum coronata triumphanti coinquinatorum certaminum præmium vincens. *Sap. 4. 1. 2.*

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est la gloire et la couronne des vierges.

Les théologiens demandent si le Fils de Dieu, qui est vierge par excellence, porte l'auréole de la virginité; mais ils répondent que non, parce que ce n'est qu'une participation de la victoire qu'il a remportée de nos ennemis, et qu'il est lui-même la gloire et la couronne des vierges. C'est ainsi que l'Église l'appelle dans l'office des vierges : *Jésus est la couronne des vierges* (1). Et saint Bernard, parlant en particulier de la Reine des vierges, dit que Jésus-Christ, qui est le Fils de la charité du Père éternel, est la couronne de la virginité de sa mère (2).

I. CONSIDÉRATION.

On peut apporter trois raisons de ceci. La première, à cause de l'empire que le Fils de Dieu donne aux vierges sur leurs passions et sur les mouvements du corps : empire qui leur est d'autant plus glorieux, que c'est le fruit d'une victoire toute miraculeuse. C'est pourquoi saint Thomas appelle l'auréole des vierges, une récompense privilégiée d'une victoire qui ne se gagne que par un privilége de grâce très-signalé (3). Et saint Épiphane, voulant exprimer la grandeur de courage

(1) Jesu, corona virginum.

(2) Filius paternæ charitatis erit corona tuæ castitatis. *S. Bern. serm.* 3. *super* Missus est.

(3) Præmium privilegiatum privilegiatæ victoriæ.

que les vierges emploient à se vaincre elles-mêmes, dit qu'elles font la guerre avec le cœur, et que la victoire qu'elles remportent, est un miracle (1). La seconde, à cause de l'empire qu'il leur donne sur toutes les créatures visibles; car étant épouses de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, il est convenable qu'il leur fasse part de son trône et de sa couronne, et qu'elles règnent partout où sa puissance se peut étendre. Aussi saint Jean Damascène remarque que les bêtes farouches reconnaissent leur empire, et il apporte l'exemple de Daniel, dont le corps devint plus fort que l'acier, et plus dur que le marbre par l'excellente pureté qu'il avait acquise, si bien que les dents des lions ne le purent entamer (2). Et saint Grégoire de Nysse (3) dit que la virginité étendit son royaume jusqu'au ciel en la personne d'Hélie, et que ce fut en considération de sa pureté, que Dieu le fit intendant de sa maison et le trésorier de ses grâces, qu'il dispensait selon son gré, parce qu'il était vierge. La troisième est, à raison du royaume qu'il leur destine dans la gloire, étant certain que cette vertu est une des plus visibles et des plus infaillibles marques de la prédestination. Car si dans l'incertitude du salut, où nous vivons ici-bas, on peut avoir quelque préjugé de son bonheur éternel, je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus assuré, ni de plus avantageux que celui-ci.

II. CONSIDÉRATION.

Que la virginité fait un préjugé du salut, et un caractère de prédestination; il est aisé de le montrer par le

(1) Proprio corde decertârunt, et mirabiliter gloriam coronæ hujus certaminis abstulerunt. *S. Epiphan. hæres.* 58.

(2) Quid de Daniele dicam cujus corpus virginitate sic obduratum est, ut ferarum dentes ei infigi nequiverint. *S. Damas. l. 4. de fide c.* 25.

(3) *S. Gregor. Nyss. l. de virgin. c.* 6.

sentiment des saints, appuyé sur la promesse du Fils de Dieu. J'ai un grand et noble époux, à savoir, le Fils de Dieu, qui a promis la vie éternelle à ceux qui gardent pour l'amour de lui une perpétuelle virginité, disait sainte Domitille à ses compagnes, Euphrosyne et Théodore (1). Saint Laurent-Justinien en fait la preuve par ces excellentes paroles: « La continence est l'ornement des grands, l'élévation des petits, la noblesse des gens de basse condition, la beauté des laids, la consolation des affligés, l'augmentation de toute beauté, l'honneur de tout pays, la diminution des péchés, l'accroissement des mérites, l'amie de Dieu créateur de tout, la sœur des anges, la victoire des passions, l'école des vertus, et la possession de tous les biens; celui qui la possèdera, jouira de la paix de la conscience, une lumière pure éclairera son esprit, la gaieté brillera sur sa face, la joie habitera dans son âme, le calme accompagnera sa mort, et l'éternité sera son partage (2); » comme s'il voulait dire: Quiconque garde la continence, peut s'assurer qu'il aura la paix dans sa conscience, la lumière dans son esprit, l'allégresse sur le visage, la joie dans l'âme, la confiance au point de la mort, et sa part dans l'éternité; car si le ciel appartient à ceux qui fuient le péché, la continence est la ruine des vices. Si on le

(1) Magnum ego sponsum habeo Dei Filius, qui se vitam æternam daturum promisit iis, qui in ejus gratiam perpetuam corporis castitatem servant.

(2) Est continentia ornamentum nobilium, exaltatio humilium, nobilitas ignobilium, pulchritudo vilium, solamen mœrentium, augmentum omnis pulchritudinis, decus omnis regionis, minoratio criminum, multiplicatio meritorum, creatoris omnium Dei amica, soror angelorum, victoria libidinum, schola virtutum, et possessio omnium bonorum: quam qui possidebit, habebit pacem in conscientiâ, lumen in mente, hilaritatem in facie, gaudium in animâ, securitatem in morte, et partem in æternitate. *Vide Surium*, 12. *Mail.*— *S. Laur. Justin. in ligno vitæ.*

donne au mérite ; la continence est celle qui les multiplie. Si c'est le partage des amis de Dieu, la continence est bien avant dans sa faveur. Si c'est le séjour des anges, la continence est leur sœur et leur compagne. Si c'est la couronne des vainqueurs, la continence est la victoire des passions impures. Si c'est la récompense des vertus, la continence en est l'école. Enfin si c'est le trésor de tous biens, la continence en est la possession. C'est l'ornement des nobles, l'élévation des humbles, la noblesse des roturiers, la richesse des pauvres, la beauté des personnes disgraciées, la consolation des affligés, l'accroissement de la beauté, l'honneur de toutes les nations, l'admiration de tous les siècles, le bonheur de tous les peuples, le centre de toutes les miséricordes et de toutes les libéralités divines.

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, que la virginité soit le plus certain préjugé et le plus visible caractère des prédestinés, on le peut conjecturer par ces raisons : Nous jugeons de la bonté du fruit par la vertu féminale qui le produit. Or, le fruit de la béatitude n'a point de plus pure semence que la virginité, dit saint Basile (1). La virginité n'est pas seulement un des plus grands biens de cette vie ; mais c'est encore la plus pure semence de la vie incorruptible et de la régénération future. De plus, personne ne peut être plus assuré de la béatitude que celui qui la possède par avance. Or, la virginité est une espèce de béatitude anticipée, qui rend un homme mortel semblable à la gloire immortelle des saints, quoiqu'il soit encore dans une région fort dissemblable (2), comme dit saint Bernard. Enfin il n'y a personne qui

(1) Cùm inter cætera magnum quiddam et splendidissimum sit virginitas : regenerationis etiam, atque incorruptibilis vitæ semen esse quoddam purissimum cernitur. *S. Basilius.*

(2) Reddit similem in gloriâ Sanctorum in hâc licèt adhuc regione dissimilitudinis constitutum. *S. Bern. ep.* 41.

soit plus assuré de son salut, que celui qui est mort dans la grâce de Dieu. Car c'est à lui que l'esprit de Dieu donne les heureuses nouvelles de son repos (1). Or, la pureté virginale met l'homme dans un état qui lui donne presque tous les mêmes avantages. Car elle fait mourir la chair, et, donnant la vie à l'esprit, elle le laisse jouir d'un doux repos, plus semblable à la félicité des anges qu'à la condition des hommes. A cause de quoi, saint Cyprien dit que la chasteté est le gage assuré du salut, l'éloignement de la perdition, la vie de l'esprit, la mort de la chair, l'état des anges, et le tombeau de la faiblesse de l'homme (2). Saint Grégoire de Nazianze me semble encore enchérir par-dessus saint Cyprien; car il dit que la virginité est plutôt une espèce d'immortalité que de mort, vu que, demeurant stérile, elle détruit l'empire de la mort, qui ne s'étend que par la génération des hommes mortels, et le finit en sa personne, abrégeant la durée du monde, ou, pour mieux dire, le faisant passer dans un autre, et changeant l'état du monde présent en la condition bienheureuse du siècle à venir (3).

IV. CONSIDÉRATION.

Mais ce n'est pas assez de dire que cette vertu est le plus visible caractère des élus; il faut encore ajouter que c'est le plus avantageux et le plus illustre: je veux dire que ce n'est pas simplement un pronostic de la gloire, mais d'une gloire plus sublime à laquelle Dieu prédestine les vierges. C'est l'opinion de saint Jérome, qui, appliquant la parabole du bon grain, dit que l'état

(1) Amodò jam dicit spiritus ut resquiescat à laboribus suis.

(2) Requies salutis et perditionis exsilium, vita spiritûs, et carnis interitus, status qualitatis angelicæ, et funus humanæ substantiæ. *S. Cypr. de singul. cler.*

(3) Mundum contrahens vel potiùs mundum ad mundum transmittens, præsentem nimirum ac futurum. *S. Greg. Naz. in Laudib. Basilii.*

des vierges est celui qui fructifie au centuple, que l'état des veuves est celui qui pour un rend soixante, et que celui qui n'en rend que trente est l'état du mariage. Saint Martial entre dans le même sentiment, et assure que ceux qui par une sage élection demeurent vierges, étant dans un degré de perfection plus élevé, remporteront dans le ciel une gloire cent fois plus grande que les autres (1). La raison que saint Chrysostome apporte est solide. Car la chasteté, dit-il, est merveilleusement stérile en mérites, et par suite, quiconque ne veut point avoir d'héritiers en ce monde doit espérer une grande gloire pour héritage dans le ciel (2). N'est-ce point par cette raison que saint Jean appelle les vierges les prémices de la rédemption? comme si notre Seigneur leur fait une plus grande part de ses mérites et de son sang : *Ils sont rachetés d'entre les hommes, pour être les prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau* (3). Quoi qu'il en soit, il est assuré qu'il leur prépare dans le ciel une auréole qui leur est si propre, que personne n'y peut prétendre s'il n'est vierge, soit que l'on entende par cette couronne une joie particulière, qui naît de leur intégrité, ou un honneur extraordinaire, que les saints rendent à leur vertu, ou bien enfin un éclat de beauté, qui rejaillira sur leur corps, pour servir d'ornements à leur pureté (4). Jugez de là quel sera le bonheur des vierges de posséder un si haut degré de

(1) Qui verò in sublimitate excelsiori permanserint virgines esse eligentes, centuplicatam in perpetuâ benedictione gloriam consequentur. *S. Mart. ep. ad. Totos. c.* 10.

(2) Mirè enim meritorum terax castitas est, magnamque gloriam hæreditabunt in cœlo, qui hæredes in terrâ non quærunt. *S. Chrysost. lib. de virg. c.77.*

(3) Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et agno : sine macula enim sunt ante thronum Dei. *Apoc.* 14. 4.

(4) Singulare quippe canticum agno virgines canitant, quia cum eo in perpetuum præ cunctis fidelibus, etiam de incorruptione carnis exsultant. *S. Petr. Damianus.*

gloire dans un lieu où c'est une souveraine félicité de tenir le dernier rang, comme dit un saint cardinal (1) Heureux celui qui, touché d'une sainte ambition, aspire à cette faveur par un profond mépris de tous les plaisirs du corps! *Qui peut comprendre, comprenne* (2). Ah! si vous êtes encore en état de le pouvoir faire, ne perdez pas un si grand avantage; car si vous le perdez une fois, vous ne pourrez jamais réparer le préjudice que vous vous faites.

(1) Quapropter pensandum est, atque in mente nostrâ omni studio revolvendum, quantæ dignitatis, quantæque sit excellentiæ, illic fieri summum, ubi summa felicitas est esse vel ultimum. *S. Damianus.*

(2) Qui potest capere capiat.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ est le réparateur des vierges.

La virginité est précieuse comme les diamants, mais elle est fragile comme le verre; elle est aisée à perdre: mais quand elle est une fois perdue, il n'est pas possible de la réparer. C'est pourquoi saint Augustin dit que les autres vertus de Jésus-Christ sont proposées en exemple à tout le monde; mais que sa pureté virginale ne l'est pas (1). Car ceux-là, dit-il, ne peuvent plus rien faire pour être vierges, qui ont déjà cessé de l'être. Néanmoins, parce que les Pères donnent cet avantage à la grâce du Rédempteur, qu'elle restitue en quelque façon l'honneur de cette vertu à ceux qui l'ont flétrie, quoiqu'elle soit absolument irréparable, il est à propos de voir comment on les doit entendre, et par quelle raison nous donnons au Fils de Dieu ce glorieux titre de Réparateur des vierges.

I. CONSIDÉRATION.

Le cardinal Pierre Damien dit que notre Seigneur répare la virginité, en tant qu'il efface par la pénitence toutes les taches de l'impureté; et qu'il rend à l'âme, qui était souillée, l'odeur et la beauté de cette

(1) Non enim habent quid faciant, ut virgines sint, in quibus jam factum est, ut virgines non sint. *S. Aug. lib. de sanctâ virginit.*

fleur (1). Il veut dire que la grâce de la pénitence lui redonne un vif éclat de beauté, qui tient la place de celle qu'elle a perdue, quoiqu'elle ne puisse la lui rendre.

II. CONSIDÉRATION.

Saint Ambroise assure que l'eau du baptême purifie l'âme de telle sorte, que, pour impure qu'elle soit, elle la rend en quelque façon vierge, non pas en lui redonnant la virginité, ce qui ne se peut, mais en lui inspirant la fidélité des vierges. Voici ses paroles : Telle est la vertu et le pouvoir de Jésus-Christ, que celui qui est baptisé, pour pécheur qu'il soit, étant établi, pour ainsi dire, dans l'état des vierges, met en oubli ses mauvais déportements, et reprend une nouvelle nativité, l'innocence des enfants, désavoue les crimes de sa jeunesse, et, d'impur qu'il était auparavant par la corruption de son péché, il devient vierge par la foi de Jésus-Christ (2).

III. CONSIDÉRATION.

Rupert dit que l'union qu'une âme pénitente contracte avec Jésus-Christ, est quelquefois si étroite, que si elle ne recouvre sa virginité, au moins elle en recouvre la dignité et le rang qu'elle tenait auparavant auprès de lui. Car on dit que les vierges suivent l'Agneau de plus près, et qu'elles vont immédiatement après lui; et néanmoins voyez la place de Magdeleine,

(1) Dominus in sacramenti pœnitentiâ abluit maculas turpitudinis, et ad florem revocat redolentissimæ castitatis. *P. Damianus, l. de om. c.* 3.

(2) Hæc est virtus Domini, ut quamvis peccator, qui ejus undâ ablutus fuerit, denuò in virginem reparatus non meminerit ante quod fecerit; et redivivâ nativitate infantiæ innocentiam præferat, juventutis scelera non agnoscat, sitque virgo fide Christi, qui fuerat adulter corruptione peccati. *S. Ambr. serm.* 30.

elle est aux pieds du Fils de Dieu, il n'y a rien entre deux qui les sépare. Elle tient le rang de vierge au jugement de Dieu et des anges, parce qu'en vertu de sa parole elle a fait pénitence : de sorte que, si auparavant elle s'était malheureusement prostituée, après une si étroite union elle mérite d'être appelée vierge, et elle l'est en effet (1), selon la pensée du prophète Jérémie : *Vous aviez le front d'une prostituée : vous aviez perdu la pudeur avec l'innocence, au moins reconnaissez-vous maintenant. Appelez-moi votre père, et le guide de votre virginité* (2).

IV. CONSIDÉRATION.

Les autres disent que le retour et la conversion d'une âme pécheresse, ne lui rend pas la pureté qu'elle a perdue, mais qu'elle lui en donne le mérite. Vous vous êtes abandonnée à toutes sortes d'objets. Toutefois revenez, vous le pouvez, dit le Seigneur (3); votre malheur n'est pas sans ressource. Quel est ce retour auquel Dieu exhorte l'âme pécheresse et impure? ce retour n'est autre chose que la pénitence, qui, de prostituée qu'elle était, la fait devenir vierge, quant au mérite, et, de corrompue, la rétablit dans l'intégrité de ses mœurs et dans l'innocence de sa vie (4). Comme un orfèvre industrieux, qui, voyant un beau

(1) In conspectu Patris ac sanctorum angelorum ejus, virgo judicata, quæ in prædicatione ejus pœnitentiam egit. Nempè si et anteà prostituta fuerat, postquàm sic illi conjuncta est, jàm virgo meretur dici, et est. *Rupert. in Deut. c.* 19.

(2) Frons mulieris meretricis facta est tibi, noluisti erubescere. Ergò saltem amodò voca me : Pater meus, dux virginitatis meæ tu es. *Jerem. c.* 3.

(3) Tu fornicata es cum amatoribus multis, tamen revertere ad me, dicit Dominus. *Jer.* 3.

(4) Reversio planè ista ad Dominum, quantùm ad qualitatem meritorum pertinet, hoc est de corruptâ integram fieri, de prostitutâ virginem reparari.

vase de cristal cassé par le milieu, et ne pouvant en souder les pièces, les lie avec un filet d'or, et couvre ce défaut d'un tour de perles, qui le rendent très-précieux.

V. CONSIDÉRATION.

De toutes ces pensées des Pères, je conclus, en premier lieu, que ceux qui, par une lâcheté criminelle, ont perdu le trésor de leur virginité, ne doivent pas pourtant perdre cœur, mais plutôt recourir aux larmes d'une fervente pénitence, et rentrer dans les voies qu'ils ont quittées, d'autant qu'ils peuvent, par un long et constant exercice de la chasteté, imiter la pureté des vierges, et en approcher bien près, quoiqu'ils ne la puissent pas égaler (1).

J'infère, en second lieu, avec saint Augustin, que ceux qui possèdent ce riche joyau, doivent le conserver avec un soin extrême, vu que la perte en est irréparable. Voilà, dit ce Père, l'Agneau qui marche par le chemin de la virginité, comment le pourront suivre ceux qui ont déjà perdu ce qu'on ne recouvre point (2)? Qu'ils le suivent partout où ils pourront, puisqu'ils ne peuvent le suivre partout où il va. Certes, il est en leur pouvoir de le suivre partout ailleurs, excepté quand il chemine par ces sentiers lumineux de la pureté virginale. Bienheureux pauvres volontaires, imitez celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de vous. Bienheureux débonnaires, imitez celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Bienheureux pénitents, qui pleurez vos péchés, imitez celui qui a versé tant de larmes sur

(1) Post peccatum longa castitas imitratrix est virginitatis. *Hilarius, lib. de recipiendis lapsis.*

(2) Ecce ille agnus graditur itinere virginali : quomodò post eum ibunt qui hoc amiserunt quod nullo modo recipiunt? *S. Aug. l. de sanctâ virginitate, c.* 28.

la ville de Jérusalem. Bienheureux faméliques, qui avez faim et soif de la justice, imitez celui qui a dit : Ma viande est d'accomplir la volonté de mon Père. Bienheureux pacifiques, imitez celui qui a prié pour ses persécuteurs. Tout le monde peut aller par ces chemins, les mariés aussi bien que les vierges; mais quand il monte par cette voie sublime de la virginité, il n'appartient qu'à vous, âmes pures et innocentes, de suivre ce divin époux. Quelque degré de sainteté que le Fils de Dieu nous ait enseigné, nous pouvons y exhorter les autres; mais non pas à celui-ci, dont ils sont déchus sans ressource (1). Allez donc seules par ces voies élevées, suivez-le fidèlement, gardez-lui constamment la foi que vous lui avez promise, faites-le avec ferveur, pendant que vous le pouvez, de peur que ce bien inestimable ne périsse entre vos mains, sans que vous puissiez le réparer (2). Toute la compagnie des fidèles vous verra suivre l'Agneau sans jalousie : et, se réjouissant de votre bonheur, elle aura en votre personne ce qu'elle ne peut avoir en la sienne. Elle ne pourra pas chanter ce cantique de joie, qui vous est propre; mais elle en pourra entendre l'harmonie, et tirer de la joie d'un bien si excellent. Pour vous qui le chanterez, et qui l'entendrez chanter, puisque vous entendrez ce que vous direz, votre joie sera incomparablement plus grande, et votre règne plus heureux. Mais néanmoins ceux qui en seront privés, n'en auront pas de peine, parce que l'Agneau que vous suivez ne les laissera point; et quoiqu'ils ne puissent pas aller partout avec lui comme vous faites, il ne laissera pas d'être toujours avec eux. Car nous parlons d'un

(1) Ad quodlibet enim aliud sanctitatis donum, quo eum sequantur, hortari possumus conjugatos, præter hoc quod irreparabiliter amiserunt. *Ibid.*

(2) Vos itaque sequimini eum, tenendo perseveranter quod vovistis, ardenter facite, cùm potestis, ne virginitatis bonum à vobis pereat, cùm facere nihil potestis, ut redeat. *Ibid.*

Agneau tout puissant, qui ira devant vous, et ne s'en ira pas pour cela d'avec eux, parce qu'étant Dieu il sera tout en tous : et ceux qui en auront moins que vous, n'en auront pas moins d'amour pour vous, parce que l'inégalité est sans discorde, quand elle est sans jalousie. Et partant vous qui vous vouez à Dieu, et qui gardez fidèlement le vœu d'une continence perpétuelle, servez-le avec confiance, servez-le avec courage, servez-le avec persévérance, non pour quelque intérêt temporel, mais pour le royaume des cieux (1).

(1) Præsumite itaque, fidite, roboramini, permanete, qui vovetis et redditis Domino Deo vestro vota perpetua continentiæ, non propter præsens seculum, sed propter regnum cœlorum. *Ibid.*

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des motifs qui nous obligent à imiter Jésus-Christ, et faire, à son exemple, une estime incomparable de la pureté.

I. CONSIDÉRATION.

Je pourrais apporter plusieurs raisons qui nous obligent à chérir et à embrasser cette excellente vertu ; mais il me suffit de rapporter celles qu'on prend de la personne même de Jésus-Christ, qui sont, sans aucun doute, les plus fortes et les plus touchantes.

Car premièrement son exemple ne doit-il pas suffire, quand nous n'aurions point d'autre motif pour nous en donner de l'estime et de l'amour? Qui ne ferait état d'un don si précieux, que le Fils de Dieu nous a apporté du ciel? La chasteté n'est pas un fruit de la terre, dit saint Ambroise, son origine est du ciel, elle est étrangère dans le monde, et domestique du paradis (1). Elle n'a point d'autre auteur que l'immaculé Fils de Dieu, dont la chair n'a point souffert de corruption, ni la divinité, de souillure ni de tache. Jugez quel est le mérite de la virginité. Jésus-Christ, qui était avant la Vierge, a voulu naître de la Vierge; son Père l'a engendré avant tous les siècles, mais la Vierge l'a engendré pour tous les siècles. Sa pre-

(1) In cœlo est patria castitatis : hìc advena, ibi incola est. Ejus auctorem quem possumus existimare, nisi immaculatum Dei Filium, cujus caro non vidit corruptionem, divinitas non est experta contagionem? *S. Ambr. l. 1. de virgin.*

mière naissance est conforme à l'excellence de sa personne, mais la seconde est toute pour nous (1). Il a voulu naître d'une mère vierge, et vivre dans une perpétuelle virginité, pour nous servir d'exemple et nous porter à l'amour de cette vertu par l'estime que nous faisons de son auteur (2). Oui, certes, dit saint Augustin, nous devons regarder Jésus-Christ comme le premier maître et le plus excellent modèle de la pureté virginale. Sa naissance, sa circoncision, sa vie, sa mort sont, pour ainsi dire, des exhortations sensibles, qui nous recommandent la pureté, et qui nous disent, d'une voix plus intelligible que les paroles mêmes, qu'il faut fuir la volupté (3).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, l'union étroite qu'il a contractée avec nous par son Incarnation, est un puissant charme d'amour, qui doit sensiblement nous toucher. Car d'un côté, en vertu de ce mystère, notre âme est l'épouse de Jésus-Christ, et, de l'autre, notre corps est le temple de son divin esprit, et une partie de son corps mystique, comme dit l'Apôtre. Nous devons donc avoir un grand soin de la pureté de l'un et de l'autre. Considérez une seconde prérogative de la pureté, dit saint Ambroise que j'ai déjà cité; Jésus-Christ est l'époux des vierges, Jésus appartient à la virginité. Si toutefois il est per-

(1) Videte quanta virginitatis merita sint. Christus ante Virginem, Christus ex Virgine, à Patre quidem natus ante secula, sed ex virgine natus ob secula, illud naturæ suæ, hoc nostræ utilitatis est. *S. Aug. lib. de sanctâ virgin. c.* 36. *S. Ambr. loco jam citato.*

(2) Certè præcipuum magisterium, et virginalis integritatis exemplum in ipso Christo contuendum est.

(3) O homo, in carne tibi exhibetur sapientia illa quondam occulta; ecce jam trahitur de occultis et ipsis sese ingerit sensibus carnis tuæ. Carnaliter, ut ità dixerim, prædicatur tibi. Fuge voluptatem. *S. Bern. serm.* 3. *in Nat. Dom.*

mis de parler ainsi; car, à vrai dire, la virginité est quelque chose de Jésus, et non pas Jésus de la virginité (1). D'ailleurs, comme nos âmes sont les épouses de Jésus-Christ, nos corps sont les membres, et la demeure du Saint-Esprit. Quelle pureté, je vous prie, ne demande pas une si divine alliance? Parce que le Fils de Dieu a pris un corps comme le nôtre, nos corps sont membres de Jésus-Christ, et parce que son esprit habite en nous, nos corps sont le temple du Saint-Esprit. Lequel des deux pouvez-vous avoir en mépris? Jésus-Christ, dont vous êtes le membre, ou le Saint-Esprit, dont vous êtes le temple (2)? Où allez-vous? dit saint Augustin; rentrez un peu dans vous-même. Ne savez-vous pas ce que dit l'Apôtre, que vous faites une partie du corps de Jésus-Christ? Si vous ne craignez pas de vous avilir vous-même, que ne respectez-vous votre chef? Regardez bien ce que vous faites, épargnez Jésus-Christ en vous conservant vous-même, reconnaissez Jésus-Christ en votre personne, et ne vous oubliez pas de l'honneur que vous avez de lui appartenir de si près (3).

III. CONSIDÉRATION.

Souvenez-vous que la chasteté est la marque de ses enfants, et, comme dit S. Chrysologue, la livrée de sa milice (4). Nous naissons tous par la grâce du Baptême dans un état de pureté parfaite, qui rend hom-

(1) Spectate aliud virginitatis meritum, Christus virgo, virginis sponsus, et, si dici potest, Christus virgineæ castitatis. Virginitas enim Christi, non virginitatis est Christus.

(2) Propter corpus Christi, corpora nostra membra sunt Christi: propter inhabitantem spiritum Christi, corpora nostra sunt templum Spiritûs sancti. Quid horum in te contemnis? Christus, cujus membrum es, an Spiritum sanctum cujus templum es? *S. Aug. serm.* 18. *de verbis Apost.*

(3) Parce in te Christo, agnosce in te Christum. *Ibid.*

(4) Insigne militiæ christianæ. *S. Chrysol. serm.* 22.

mage à la pureté de sa naissance; le même esprit qui lui a donné la vie temporelle, nous donne la vie surnaturelle; la même vertu, qui sanctifia le sein de Marie, purifie les eaux qui nous font enfants de Dieu, et, pour me servir des paroles de saint Léon, il a mis dans le Baptême la même naissance qu'il a prise dans le sein de la Vierge; il a donné à l'eau ce qu'il avait donné à sa Mère, et la vertu du Très-Haut, l'ombre du Saint-Esprit, qui a pu faire que Marie enfantât le Sauveur des hommes, fait encore aujourd'hui que l'eau régénère tous les fidèles qu'il veut sauver (1). La pureté de notre vie doit donc répondre à celle de notre régénération, et tous les Pères nous enseignent que le Fils de Dieu est si jaloux de la sainteté de nos âmes, qu'il ne peut souffrir la moindre tache qui la flétrisse. Il veut que toute notre vie soit aussi pure que la prunelle de l'œil; et comme l'œil ne peut souffrir la moindre paille sans pleurer, de même le cœur d'un chrétien ne doit souffrir aucune souillure, pour petite qu'elle soit, sans l'effacer aussitôt par le torrent de ses larmes (2).

IV. CONSIDÉRATION.

Au reste, ne craignez point ni l'infirmité de votre corps, ni les efforts de vos ennemis, qui tâchent de vous enlever cette belle fleur. Celui qui l'a plantée, et qui l'a fait éclore par les rayons de sa grâce, est assez

(1) Originem quam sumpsit Christus in utero Virginis, posuit in fonte Baptismatis, dedit aquæ, quod dedit matri. Virtus enim Altissimi et obumbratio Spiritûs sancti, quæ fecit, ut Maria pareret Salvatorem, eamdem facit ut regeneret unda credentem. *S. Leo, serm.* 5. *de Nat. Domini.*

(2) Omni homini renascenti aquâ baptismatis instar est uteri virginalis, eodem Spiritu sancto replente fontem, qui replevit et Virginem, ut peccatorum quod ibi evacuavit sacra Conceptio, hîc mystica tollat ablutio. *S. Leo. serm.* 4. *de eâdem Nat.*

puissant pour la conserver. Comme il est l'auteur des chastes conseils (1), il en est aussi le garant et le défenseur. Considérez ce qu'il a fait en faveur de la virginité, et vous serez également ravi des merveilles de sa puissance et des artifices de son amour. Il a voulu, pour la rendre honorable, faire un coup de sa toute-puissance (2), et naître d'une vierge, qui est le plus grand effort de son bras. Il a voulu avoir des vierges dans tous les états, jusque dans le mariage, comme saint Henri premier, empereur de ce nom, mari de Sainte Cunégonde; Edouard, roi d'Angleterre; Boleslas, roi de Pologne; Alphonse second, roi de Castille; le comte Elzéar, et plusieurs autres, qui ont gardé leur virginité parmi les flammes de la concupiscence, comme ces fleurs qui naissent au milieu des embrasements du Vésuve. Il a voulu avoir des martyrs de la virginité, pour l'embellir de leur sang, et mêler les roses avec les lis, pour lui faire sa couronne. Il a employé son souverain domaine pour les dispenser du premier droit de la nature, leur inspirant de s'ôter la vie, de peur de perdre la chasteté. Combien a-t-on vu de vierges qui se sont jetées dans les flammes comme sainte Luce, précipitées comme sainte Pélagie, noyées comme ses deux sœurs, pour défendre leur pureté! Combien qui ont obtenu la perte de leur beauté par la force de leurs prières, comme sainte Andragisine! Combien qui ont exercé sur leurs corps innocents cent sortes de supplices et de cruautés amoureuses, pour en faire des victimes de la pureté! les uns se roulant sur les épines, comme saint Benoît, les autres se jetant dans un étang d'eau glacée, comme saint Bernard; les autres se couchant sur la neige, comme saint François; les autres mettant sur leur chair un fer tout rouge de feu, ainsi que fit un saint anachorète nommé Aimoine

(1) Seminator casti consilii.

(2) Fecit potentiam in brachio suo. *Luc.* I. 51.

les autres se brûlant les pieds au feu de leur lampe, comme fit un solitaire; les autres se coupant le nez pour se rendre horribles à voir, comme fit cette sainte abbesse, nommée Ebba, avec toutes ses religieuses, dans un monastère d'Angleterre, pour éviter l'insolence des Danois; et celle d'un autre monastère d'Antioche, pour se garantir des entreprises des Sarrazins, qui s'étaient emparés de la ville après le retour de saint Louis; les autres, enfin, s'exposant jour et nuit à toutes les injures de l'air, comme saint Macaire d'Égypte, qui demeura six mois dans un marais, se laissant piquer tout le corps à des mouches importunes, dont l'aiguillon était si fort et si pénétrant, qu'il perçait la peau des sangliers : si bien qu'en sortant de ce marais, il paraissait tout défiguré, comme s'il eût été couvert de lèpre. Je ne vous propose pas les exemples extraordinaires, pour vous obliger à les suivre, vu qu'ils sont plus à admirer qu'à imiter; mais pour dire que vous auriez grand tort, si vous craigniez de vous faire un peu de violence pour conserver un bien que tant de Saints ont préféré à la vie, et qu'une infinité de fidèles de tout âge et de tout sexe ont saintement gardé jusqu'à la mort. Jetez les yeux sur le cœur des vierges, qui suivent l'Agneau, et dites-moi pourquoi vous n'aurez pas le courage de faire ce que vous savez avoir été pratiqué par tant de filles faibles d'âge et de sexe; par tant de jeunes hommes, dont les tentations sont si violentes; par tant de vénérables vieillards, qui ont blanchi dans l'innocence? quoi! tu ne pourras ce qu'ont pu tels et tels (1)? disait la chasteté qui apparut en esprit à saint Augustin. Pourquoi n'aurez-vous la même force? pensez-vous qu'ils l'eussent d'eux-mêmes, et non pas plutôt de Jésus-Christ? C'est lui qui m'a donné à eux : pourquoi tremblez-vous en vous appuyant sur vous-mêmes? Jetez-vous dans son sein, il ne vous

(1) Tu non poteris quod isti et istæ? *S. Aug.*

laissera pas tomber en se retirant de vous; jetez-vous-y avec confiance, il vous recevra, et vous sauvera du danger (1). Quelque tentation qui vous attaque, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur le crucifix. La vue de ce mystique serpent vous garantira de la morsure de ces serpents de feu, qui tâchent de vous inspirer leur venin. Attachez-vous aux plaies du Sauveur qu'on devrait plutôt appeler des mamelles que des plaies, pour en sucer la douceur. Il vous tiendra lieu de mère, et vous lui tiendrez lieu de fils. Et ainsi, vous étant uni à lui, les clous de la croix ne pourront jamais vous blesser, qu'ils ne percent ses pieds et ses mains, avant que de pénétrer les vôtres (2).

(1) Dominus eorum me dedit eis. Quid in te stas, et non stas? projice te in eum, noli metuere, non se subtrahet, ut cadas. Projice te securus, excipiet te et salvabit te. *S. Aug. l. 8. Conf. c. 11.*

(2) Suge non tam vulnera quàm ubera Crucifixi. Ipse erit tibi in matrem, et tu eris ei in filium; nec pariter Crucifixum lædere aliquatenùs poterunt clavi, quin per manus et pedes ad tuos usque perveniant. *S. Bern. 351. ad Hugonem Novitium.*

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que les saints animés de l'esprit de Jésus ont une extrême horreur de l'impureté, et qu'ils l'ont combattue de toute leur force.

I. CONSIDÉRATION.

Il n'était pas bienséant que le Fils de Dieu fût tenté d'impureté, et qu'il combattît cet infâme ennemi en propre personne, mais il était de sa gloire d'inspirer à ses plus fidèles serviteurs l'horreur de ce vice, et de leur donner la force de le combattre. Les prodigieux efforts qu'ils ont faits pour l'étouffer, sont des marques évidentes de la haine qu'ils en avaient conçue, et de puissants motifs pour nous obliger à les imiter.

Premièrement, ils l'ont combattu par les larmes, et par les prières continuelles qu'ils adressaient au Verbe incarné, sachant bien qu'ils ne pouvaient obtenir la victoire que par une faveur particulière de sa bonté (1). Saint Jérome assure que, se trouvant destitué de tout secours dans le désert, il se prosternait aux pieds du crucifix, les baignait de ses larmes, les essuyait de ses cheveux, et passait les jours et les nuits en ce combat, ne cessant de soupirer, de gémir, de frapper sa poitrine et de jeter des cris pitoyables, jusqu'à ce que son bon maître, apaisant l'orage, lui eût renvoyé le

(1) Scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det. *Sap.* 8.

calme et la tranquillité de l'esprit (1). Saint Augustin usait des mêmes armes criant avec une ferveur incroyable: O amour, qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais! mon Dieu, qui êtes charité, embrasez-moi: vous me commandez la continence: donnez-moi ce que vous commandez, et commandez ce que vous voulez (2). Saint Thomas d'Aquin, se voyant attaqué par une insolente courtisane qui était dans sa chambre, s'écria à l'instant: « O mon Seigneur Jésus, et vous, ô » bienheureuse Vierge Marie, mère de mon Sauveur, » ne permettez pas que je commette un si énorme cri» me. » Et sentant son cœur enflammé d'un juste courroux, il prit un tison de feu, pour chasser cette infâme créature, remportant un glorieux triomphe qui attira les anges du ciel, ravis de ce spectacle, et les obligea à le ceindre d'une ceinture miraculeuse, avec laquelle ils éteignirent en lui pour jamais le feu de la concupiscence. Ces trois grands saints avaient appris ce secret de saint Paul, qui, se voyant indignement persécuté par l'ange de Satan, s'adressa par trois fois à Jésus-Christ, duquel il mérita d'entendre ces paroles pleines de douceur et de force: Ne craignez point, *ma grâce vous suffit* (3). O qu'une humble prière a de force! ne redoutez point la violence ni l'importunité de la tentation, puisque vous avez Jésus-Christ pour gardien et protecteur de la pureté; mais sitôt que vous sentez les approches de l'ennemi, écriez-vous prompte-

(1) Omni auxilio in eremo destitutus ad Jesu jacebam, pedes rigabam lacrymis, crine tergebam, et repugnantem carnem hebdomadarum inediâ subjugabam. Memini me clamantem diem crebrò junxisse cum nocte, nec priùs à pectoris cessâsse verberibus, quàm rediret Domino increpanti tranquillitas. *S. Hier. ep.* 22.

(2) O amor, qui semper ardes, et nunquàm exstingueris: charitas Deus meus, accende me: continentiam jubes: da quod jubes, et jube quod vis. *S. Aug. l.* 10. *Conf. c.* 29.

(3) Sufficit tibi gratia mea. 2. *Cor.* 12. 9.

ment, et dites avec une généreuse confiance : « Le » Seigneur est mon défenseur, je ne craindrai point » ce que peut faire la chair. Mon âme, pourquoi vous » affligez-vous, et pourquoi me troublez vous ? mettez » votre confiance au Seigneur, parce que je lui dirai » qu'il est mon Sauveur et mon Dieu (1). »

Secondement, ils l'ont combattu par le jeûne, pour affamer cet ennemi, et lui ôter la force de leur nuire, en l'affaiblissant et le matant par des abstinences prodigieuses. La volupté sensuelle, dit saint Ambroise, est un feu dévorant, il faut lui ôter la matière qui le nourrit (2). Les festins, les délices, la bonne chère lui servent d'aliment, le vin est l'huile qui l'entretient; il faut l'éteindre par la rigueur des jeûnes, et si le diable nous attaque avec ses flèches ardentes, il faut les étouffer promptement par les veilles et par l'abstinence, comme dit saint Jérome (3). *L'Époux céleste des Vierges ne se plaît point aux délices de la chair. Il veut un corps mortifié*; et, pour montrer combien il aime ceux qui jeûnent, il les nourrit quelquefois miraculeusement de sa propre chair. Saint Libéral vécut plusieurs années sans prendre aucune nourriture, sinon le très-saint Sacrement qu'il recevait tous les dimanches. Saint Jean, abbé de la Thébaïde, passa un long espace de temps dans la même austérité de vie, et le saint ana-

(1) Statim ut libido tibi stillaverit sensum, erumpamus in hanc vocem : Dominus auxiliator meus, non timebo quid faciat mihi caro. Cùm paululùm inter vitia et virtutes interior homo cœperit fluctuare, dicito : Quarè tristis es anima mea, et quarè conturbas me ? spera in Domino. *Et S. Hier. citat. Epist. ad Eustochium de custodiâ virginitatis.*

(2) Libido gravis ignis est, et ideò non demus illi alimenta luxuriæ. Pascitur libido conviviis, nutritur deliciis, vino accenditur, ebrietate inflammatur. *S. Ambr. l.* 1. *de Patient. c.* 14.

(3) Ardentes diaboli sagittæ jejuniorum et vigiliarum rigore exstinguendæ sunt. *S. Hier. Ep.* 10. *ad Puriam, de viduitate servandâ. Vide Palladium, in Hist. Lausiacâ, c.* 61. *et Vit. PP. et Marullum, l.* 4. *c.* 1.

chorète Apelles obtint la même faveur du ciel, n'ayant besoin d'autre nourriture que du pain céleste qu'il prenait tous les huit jours. Ne peut-on pas dire que ces grands saints égalaient la pureté et le mérite des anges, puisqu'ils ne vivaient que du pain des anges?

En troisième lieu, ils l'ont combattu par les pénitences et par les mortifications du corps. *Je châtie mon corps*, dit l'Apôtre, *et le reduis en servitude, de peur que je ne sois reprouvé moi-même, après avoir prêché aux autres le mystère du salut* (1). Cet admirable docteur des gentils nous apprend ce que nous devons faire, en nous déclarant ce qu'il a fait; il nous enseigne que la volupté est un principe de réprobation, et que, pour être du nombre des prédestinés qui appartiennent à Jésus-Christ, il faut crucifier la chair.

Je ne sais sur quelle raison se fondent quelques théologiens (2) qui assurent que tous ceux qui vivent dans l'impureté autant d'années que Jésus-Christ a vécu dans les travaux et dans les souffrances parmi les hommes, deviennent incurables, et que leur salut est en quelque façon désespéré, si Dieu ne fait un miracle de grâce; mais je puis dire que cet infâme vice jette ses esclaves en beaucoup moins de temps dans le mépris de leur salut, et qu'il n'y a point de péché qui les engage plus tôt dans l'endurcissement de cœur. C'est pourquoi les saints, qui ne respirent que le ciel, rejettent avec horreur tous les plaisirs sensuels, comme le poison de l'esprit, et recherchent au contraire, avec une passion incroyable, tout ce qui peut affliger le

(1) Spiritualis virginum sponsus non quærit in Virgine carnem deliciis accuratam, sed jejuniis castigatam: hoc doctor gentium cùm se facere dicit nobis, quoque insinuat faciendum: Castigo, inquiens, corpus meum et servituti subjicio. *S. Fulgent. Ep.* 3.

(2) Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt. *Cornel. à Lapide in Genesim. Et Joannes Benedictus, in Summâ ad sextum Decalogi præceptum.— In ligno vitæ, c.* 5. *de contin.*

corps, se souvenant de ce que dit saint Laurent-Justinien, que nous n'avons pas été chassés du paradis terrestre pour en chercher un autre dans ce triste exil; mais pour travailler avec beaucoup de sueurs et de larmes à notre sanctification, suivant les traces de Jésus-Christ, qui a fait des miracles continuels durant tout le cours de sa vie, pour mettre son corps en état de souffrir, et qui en fait encore tous les jours, pour signaler la mortification et le courage de ceux qui le veulent imiter.

II. CONSIDÉRATION.

Car enfin c'est lui qui préside aux combats des vierges aussi bien qu'à ceux des martyrs; c'est lui qui les porte aux pénitences et aux austérités du corps, jusqu'à des excès saintement cruels, jusqu'à la mort même, jusqu'aux miracles et aux prodiges qui étonnent l'univers. Saint Casimir, fils du roi de Pologne, étant dangereusement malade, aima mieux mourir que de chercher le remède de son mal dans l'usage du mariage, au préjudice de sa virginité. Plusieurs saintes, pour conserver leur pureté, ont demandé à Dieu des maladies horribles, et les ont obtenues. Plusieurs ont demandé la mort, et Jésus-Christ les a exaucées. Plusieurs l'ont procurée et se sont acquis par là une louange immortelle. Saint Chrysostome ne peut assez admirer le courage de sainte Pélagie qui se précipita du haut d'un toit et s'écrasa la tête, de peur de tomber entre les mains de ceux qui la poursuivaient. Saint Joannice s'offrit à un dragon pour en être dévoré. Sainte Radegonde se brûla le corps avec une lame de fer-blanc toute rouge et ardente. Une fille qui demeurait avec sainte Brigitte, se mit les pieds nuds sur des charbons ardents, pour punir la curiosité de ses yeux qui lui avait causé une tentation impudique. La victoire lui demeura, et la douleur de sa brûlure s'évanouit en un moment par les prières de la sainte,

qui lui promit qu'en récompense de cette action héroïque ni le feu de la concupiscence, ni le feu de l'enfer, ne la brûleraient jamais. Le bienheureux Jean le Bon (1), se sentant extraordinairement pressé de la tentation, prit un roseau et le fendit en plusieurs éclats dont la pointe était plus pénétrante que celle d'une aiguille, et, les mettant sous l'ongle de ses doigts, il donna de toute sa force sur une pierre pour les enfoncer. Ce qu'il fit avec tant de violence, qu'il tomba par terre à demi mort, et demeura trois jours et trois nuits en cet état. Mais le Sauveur du monde, qui ne laisse point ses serviteurs au besoin, lui apparut en songe, et lui dit : « Parce que vous » avez bien commencé, vous persévèrerez jusqu'à la » mort; et parceque vous avez résisté avec courage, vous » ne serez plus tenté. » Là-dessus il se réveilla, et, se voyant tout-à-coup guéri, il rendit grâces à son aimable Sauveur, qui, par une merveille digne de son souverain pouvoir, fait que les délices du corps sont le martyre des âmes chastes, et que les martyres et les tourments sont leurs délices. Voilà quelle est la force de sa grâce, l'exemple qui suit nous fera voir la gloire de son triomphe :

Sainte Darie, ayant été exposée dans un lieu infâme, un lion s'échappa de l'amphithéâtre, pour accourir à son secours; et voyant un jeune homme insolent, qui entrait avec un mauvais dessein, se jeta sur lui, l'abattit à ses pieds, et regarda Darie comme pour recevoir ses commandements : laisse-le en sa liberté, lui dit-elle, afin qu'il écoute les instructions que je veux lui donner. A sa parole le lion se retire vers la porte pour en empêcher l'entrée. Et alors se tournant vers le jeune homme, elle lui dit : Vous voyez comme ce farouche animal respecte le nom de Dieu, serait-il possible que vous, qui êtes raisonnable, pussiez demeurer dans vos crimes et faire vanité de ce qui devrait vous couvrir de confusion? Le jeune homme, tout

(1) *In vitâ PP. occident.*

effrayé, se met à ses pieds, lui promettant, avec beaucoup de larmes, de publier partout la divinité de Jésus-Christ, si elle voulait le laisser sortir. Ce qu'il n'eut pas plus tôt obtenu, qu'il courut par toutes les rues de la ville, criant à haute voix que Jésus-Christ était vrai Dieu, et ravissant chacun en admiration. Quelques autres étant sortis du théâtre entrèrent brusquement dans la chambre de Darie pour reprendre le lion; mais il les terrassa à l'heure même, regardant la sainte pour savoir ce qu'elle lui commanderait. Darie s'adressant à ces misérables, qui imploraient sa miséricorde, leur dit : Si vous croyez en Jésus-Christ, il vous tirera de ce danger; si vous êtes infidèles, que vos dieux vous garantissent. Mais ils s'écrièrent tous d'une voix : Que ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, ne puissent jamais sortir d'ici. Puis se sentant animés d'une ardeur céleste, ils allèrent par toute la ville, disant hardiment : Peuple de Rome, croyez assurément qu'il n'y a point d'autre Dieu que Jésus-Christ, que Darie adore. Le préteur qui l'avait condamnée, ayant appris ces merveilles, tout transporté de fureur, commanda qu'on mît le feu à la maison. Le lion, effrayé à la vue des flammes, témoigna sa crainte par un effroyable rugissement. Mais Darie lui dit avec assurance : Ne crains point; tu ne seras ni brûlé, ni tué, ni pris de personne. Retire-toi : celui que tu as honoré en ma personne, te saura bien garantir. A ces paroles, le lion baissant la tête sortit du logis comme un agneau, et traversa toute la ville sans blesser personne. Ceux qui avaient été délivrés reçurent le baptême, et Darie donnant sa vie à son divin Époux, joignit à sa virginité la couronne du martyre. Qu'est-ce que triompher de l'enfer et de toute la nature, si cela ne l'est pas ?

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Du soin et de la vigilance qu'il faut apporter à la garde de la pureté.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Grégoire de Nazianze dit que la vertu est semblable à ces trésors enchantés, qui sont gardés par des dragons qui ne dorment point, pour nous montrer combien la vigilance est nécessaire pour sa conservation et pour sa défense. Cela est vrai particulièrement au sujet de la chasteté, qu'on ne peut conserver qu'avec un extrême soin, et une grande circonspection pour quatre raisons. La première, parce que nous portons ce trésor dans un vaisseau très-fragile, je veux dire dans un corps de terre et de boue, qui a une pente si violente à la pourriture, que si Dieu n'avait abrégé le temps, comme dit saint Jean Climaque, il ne se sauverait aucun homme mortel de la corruption de la chair, selon ces paroles du Fils de Dieu, que ce Père applique à sa pensée : *Et si ses jours n'eussent été abrégés, toute chair aurait été détruite* (1). La seconde, parce que nos ennemis invisibles l'attaquent avec plus d'opiniâtreté, sachant bien que c'est l'endroit le plus faible du cœur, par où il est plus aisé de nous battre; voilà pourquoi ils s'y attachent plutôt, et n'ont garde de perdre un si grand avantage sur nous. La troisième

(1) Nisi fuissent breviati dies illi, non fieret salva omnis caro. *Matth.* 24. 22.

est parce que le danger où se trouve la chasteté pendant que nous vivons sur la terre, dure jusqu'à la mort, et que souvent il est plus grand sur la fin de la vie qu'au commencement, comme saint Grégoire de Nazianze le remarque, jusque là que la vieillesse même des plus grands saints, toute consommée qu'elle est dans la pratique des vertus et dans l'exercice de la mortification, n'en est pas exempte. La dernière est parce que la garde de ce trésor est d'autant plus difficile qu'elle est d'une plus grande étendue, vu que, pour garder les autres vertus, il suffit de veiller sur quelque chose particulière; mais pour conserver la chasteté, il faut veiller sur tout, et étendre ses soins sur toutes les puissances du corps et de l'âme.

II. CONSIDÉRATION.

Il faut premièrement veiller sur nos pensées; c'est le premier soin, comme dit Cassien, que nous devons apporter, et la première diligence que nous devons faire pour garder la pureté de notre âme, soit en fermant la porte de notre cœur aux objets lascifs, soit en les chassant promptement quand ils y sont entrés, soit en fin en souffrant leur importunité avec une patience invincible; quand ils s'y attachent malgré notre résistence, le plus sûr est de les prévenir, et de leur empêcher l'entrée. Notre cœur, dit un excellent théologien, est le paradis de l'époux, dont la porte est la pensée, qui doit être bien gardée. On ne la doit ouvrir qu'au prince, et à ceux qui viennent de sa part; mais il faut la fermer à tout le reste, et se donner de garde des surprises de l'imagination, qui a coutume d'être d'intelligence avec les sens, et d'en tirer des images impures, pour les mettre devant les yeux de l'esprit, les faisant glisser finement dans le plus intime du cœur, afin d'enlever par ce moyen le trésor de la chasteté. Si l'œil de l'âme ne fait bonne garde pour découvrir de loin ces images, et leur fermer l'entrée du sanctuaire, il y a danger qu'elles ne cau-

sent bien du dommage. Si elles ne peuvent gagner la volonté, au moins elles souillent l'entendement, et laissent toujours quelques traces par où elles passent. C'est pourquoi le plus sûr est de tenir toujours la porte fermée, et, comme dit saint Grégoire, le moyen de vaincre promptement et facilement l'impureté, est de s'occuper de bonnes pensées, parce qu'une pensée chasse l'autre; et nous appliquant à des objets honnêtes et convenables à la noblesse de notre âme, les mauvais n'y auront point d'accès (1). S'il arrive néanmoins que nous soyons surpris, et que les mauvaises pensées se soient saisies de notre esprit, avant que nous nous en soyons aperçus, alors il faut promptement les chasser, non pas en les envisageant, pour les combattre de front, comme l'on dit (ce combat serait infiniment dangereux), mais en divertissant notre esprit pour l'appliquer à quelque chose sérieuse, qui est un souverain remède contre les ruses et les artifices du diable (2). La pensée de la mort est très-bonne en cette rencontre, parce qu'elle nous fait voir quel aveuglement c'est de flatter, au préjudice de son âme, un corps qui doit bientôt pourrir dans le tombeau. Celle de l'enfer est encore plus efficace; car celui qui est vivement pénétré de la crainte d'une éternité malheureuse, n'a garde de songer à des plaisirs qui n'ont pour durée qu'un moment et pour fruit qu'un éternel repentir. Mais la plus salutaire de toutes est celle de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, vu qu'il n'y a point d'asile plus assuré contre toutes les tentations du diable, comme dit saint Augustin, que ces plaies également douloureuses qu'il a reçues

(1) Quia simul duas res imaginari non possumus, dum quidquid aliud cogitamus, cogitare immunda non possumus. Celer ergò et facilis victoria libidinis est circumspectio cogitationis.

(2) Nihil sic ad edomandum desiderium appetituum carnalium valet quàm ut unusquisque hoc quod vivum diligit, quale sit mortuum, penset. *S. Greg. l.* 26. *Mor. c.* 29.

en mourant pour nos péchés. Que si, après tous vos efforts, votre ennemi ne prend pas la fuite, si vous ne pouvez vous défaire des pensées importunes qu'il vous suggère, ne vous étonnez point : le sentiment ne vous rendra pas criminel, si vous n'y donnez le consentement. Armez-vous d'une invincible patience, enfoncez-vous dans votre néant, couvrez-vous, comme David, d'un rude cilice. *Et moi, lorsqu'ils souffraient, mon vêtement était un cilice; j'affligeais mon âme dans le jeûne, et ma prière revenait dans mon sein* (1). Mais ne vous découragez pas, vous souvenant de ce qui fut dit à saint Paul dans une occasion pareille : Ne craignez-point vos ennemis invisibles, que leur importunité ne lasse point votre patience : quelque long que soit le combat, *ma grâce vous suffit* (2). Tandis que vous ne voudrez point être vaincu, vous serez toujours maître de la victoire.

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, il faut veiller sur les mouvements du cœur, et prendre garde surtout que l'amour humain sensuel ne mette point d'idole sur cet autel, qui doit être tout consacré à Jésus-Christ. Vous lui devez toutes vos complaisances; la créature, sous quelque prétexte que ce soit, n'y doit point avoir de part. Ne vous flattez point de la pureté de vos intentions, vous ne l'aimez pas assez, comme dit saint Augustin, si vous aimez quelque chose avec lui. Quelque innocente que vous paraisse la flamme qui s'allume dans votre âme, c'est un feu étranger que l'amour divin ne peut souffrir. Sitôt que vous en sentez la moindre étincelle, étouffez-la promptement dans vos larmes, éteignez-la dans le sang de votre céleste époux, faites-la mourir

(1) Ego autem, cùm mihi molesti essent, induebar cilicio. *Ps.* 34. 13.

(2) Sufficit tibi gratia mea. 2. *Cor.* 12. 9.

dans le vôtre même, et, s'il est nécessaire, n'en épargnez pas une goutte pour l'amour de celui qui l'a tout donné pour vous. Les larmes que vous verserez aux pieds du crucifix, seront suffisantes pour éteindre ce feu dangereux, surtout si ce sont des larmes d'amour (1). Car, comme dit saint Jean Climaque, un amour chasse l'autre, et le feu spirituel éteint le feu sensuel (2). Quand on veut éteindre le feu, dit Hugues de Saint-Victor (3), ou l'on y jette de l'eau, ou bien on lui soustrait la matière qui le nourrit. De même, pour éteindre l'amour sensuel, il ne faut que lui ôter les objets qui l'entretiennent, et le noyer dans les larmes. Quelque dangereuse que soit l'impureté, que souille le corps, dit saint Laurent-Justinien, l'abondance des larmes suffit pour l'effacer (4). Mais s'il ne suffisait pas de pleurer, ne craignez point de tirer du sang de vos veines, et d'ôter l'aliment qui nourrit le feu de la concupiscence. L'amour sensuel est un enfant qui craint le châtiment, la mortification du corps le fait fuir : *Je châtie rudement mon corps et le réduis à la servitude* (5). Voulez-vous affaiblir cét ennemi domestique? traitez rudement votre corps, retranchez-lui les délices de la table, châtiez-le comme un esclave. La faim, dit Albert-le-Grand, contraint les assiégés de rendre leur fort à la discrétion du vainqueur ; et l'abstinence dompte l'amour déréglé et l'oblige d'abandonner le corps, et de le laisser au pouvoir de l'esprit (6). Après tout, pour assurer encore davantage

(1) Duobus modis exstinguitur ignis, scilicet dùm subtrahuntur ligna, vel aspergitur aqua, sic luxuriæ flamma dùm subtrahuntur carnis incentiva, vel dùm mens irrigatur lacrymarum affluentiâ, suffocatur ne noceat.

(2) Amor amorem excludit, et ignis spiritus, ignem.

(3) *Hugo Vict. l. de carn. nuptiis vitand.*

(4) Vitium libidinis, quod membra incestat, lacrymarum ubertas extirpat. *S. Laurent. Just. Hom.* 1. *de pœnit.*

(5) Castigo corpus meum et in servitutem redigo. 1. *Cor.* 9. 27.

(6) Castellanus fame subactus, castrum tradit ad libitum im-

la victoire d'un ennemi si rusé et si malin, servez-vous du sang de Jésus-Christ, qu'il vous a laissé pour cet effet dans le sacrement de la Pénitence et dans la divine Eucharistie. Vous trouverez dans le premier le remède à toutes les plaies que vous aurez reçues, et le préservatif dans le second. L'hémorroïsse employa inutilement tous les remèdes sans pouvoir arrêter le sang dont elle faisait une perte si notable, jusques à ce qu'elle toucha la robe du Fils de Dieu. Si le seul attouchement de sa robe put rétablir le corps dans une parfaite santé, que doivent espérer ceux qui mangent son sacré corps? rapprochez-vous donc avec une humble confiance de la table eucharistique, et servez-vous du remède qu'on vous y présente. Il est nouveau, dit saint Ambroise, et le Médecin qui vous le donne l'est aussi. Ce n'est point un remède qui vienne de la terre, nulle créature ne le peut faire. Venez tous, faibles mortels, qui êtes travaillés de diverses passions, servez-vous de ce remède inconnu, que le Fils de Dieu vous a apporté d'un pays étranger; car il a une singulière vertu pour chasser le venin du serpent. On dit que l'eau du fleuve Sélène a la vertu de rafraîchir le sang, et d'amortir les flammes de l'amour impur; mais le sang de Jésus-Christ est un remède infiniment plus certain et plus présent, qui a cette vertu d'éteindre le feu de la volupté, et de renouveler en nous l'image de Dieu, quand nous l'avons souillée par l'impureté de nos désirs (1).

pugnantis, sic luxuria per famem domita corpus ad libitum hominis vel rationis tradit. *Alber. Mag. serm. in Domi.* 1. *quadragesimæ.*

(1) Si solo tactu Christi corrupta redintegrantur, quomodò non vivimus, et manducamus? *De Cyrill. Alex. l.* 4. *in Joan. c.* 14.—Novum medicamentum novus magister adduxit. Hoc de terrâ non pullulat. Imprudens est omnis creatura hujus confectionis.

ite omnes qui incurritis varias peccatorum passiones. Uti-

IV. CONSIDÉRATION.

Ce n'est pas assez de veiller sur les mouvements intérieurs du cœur, il faut songer à la garde des sens extérieurs. Il n'y a rien dans un homme chaste, dit saint Basile (1), qui ne soit sacré. Son corps est le lit de l'époux, son sanctuaire, son temple, où tout doit être infiniment pur, les yeux, les oreilles, la langue, les sens, en un mot, tout son extérieur et son interieur jusques à la moindre pensée. Il faut donc veiller sur tout, mais particulièrement sur les yeux, sur l'oreille et sur la langue, parce qu'il est plus aisé de donner par ces trois endroits l'entrée aux ennemis de la pureté (2). Nous disions tantôt qu'il n'y avait qu'une porte pour entrer dans le cœur, qui est la pensée: mais en voici trois autres que saint Grégoire de Nazianze nous montre, où il faut faire bonne garde. La première est la bouche, dont le portier est le silence, dit saint Ambroise; notre bouche est la porte de notre âme, qu'on ne doit presque ouvrir qu'à Jésus-Christ, encore faut-il attendre qu'il frappe lui-même à la porte (3). Car pourquoi est-ce que l'épouse est comparée à une fontaine close et scellée, sinon pour nous apprendre que sa bouche doit être ordinairement fermée (4), et, comme dit Tertullien, *cachetée du sceau d'un*

mini peregrino medicamento, quo venenum serpentis exluditur. *S. Ambr. in c. 5. Luc.*

(1) *S. Basil. l. de verâ virginit.*

(2) Virgo sis oculis, sis ore, atque auribus ipsis virgo, nam tribus his facile est decedere recto. *S. Greg. de Naz. Carm. 3. ad Virgines.*

(3) Janua nostra os nostrum Christo propemodùm soli debet aperiri, nec aperiatur, nisi antea pulsaverit Verbum. *S. Amb. l. 3. de virginibus.*

(4) Ideo scriptum est: Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus, ne facile aperiat os suum, nec vul-

honorable silence (1), qu'elle ne doit lever que lorsqu'elle en est requise de la part de Jésus-Christ, et qu'on l'interroge des choses qui regardent son service, rejetant tous les entretiens inutiles où la trop grande familiarité a coutume d'engager les ames peu soigneuses de leur perfection? La seconde est l'oreille, qu'il faut fermer à toutes les cajoleries et à tous les discours du monde, évitant surtout la curiosité de savoir, ce qu'il n'est pas permis de désirer. Il n'y a rien de plus avantageux à la pureté que l'ignorance du mal. L'ouïe est l'organe de la foi, il la faut consacrer à la parole de Dieu et à la science des choses célestes, et prendre garde de tomber dans le malheur de la première femme, qui perdit l'innocence pour avoir écouté les discours flatteurs du serpent. Mais pour s'assurer de ces deux premières portes, il est tout-à-fait nécessaire de garder celle des yeux.

Une personne chaste ne doit jamais donner entrée au désir de voir ni d'être vue. Saint Martin étant allé visiter une sainte fille, recluse célèbre pour son admirable vertu, elle s'en excusa humblement, et lui dit: Pére saint, priez pour moi, s'il vous plait, et trouvez bon que je demeure dans ma retraite; car jamais je n'ai reçu visite d'aucun homme (2). Mais c'était un saint qui la visitait: il n'importe, il n'est point de regard ni actif, ni passif, qui ne soit dangereux à la chasteté, dit Saint Jérome (3). Vous devez donc également éviter l'un et l'autre, parce que c'est la même passion qui vous y porte, comme dit Tertullien (4). O chaste épouse de Jésus-Christ, de quelque âge que vous

gari resignet alloquio, neque enim de divinis ipsis decet, nisi interpellatus respondeas. *S. Ambr. l. 3. de Virg.*

(1) Os taciturnitatis honore signatum. *Tert. de patient. c.* 15.

(2) Pater sancte, ora pro me, quia à viro nunquàm sum visitata.

(3) Nullus tutus aspectus. *S. Hieron. ad Eustoch.*

(4) Ejusdem libidinis est, videri et videre. *Tert. l. de velandis virg. c.* 2.

soyez, servez-vous du voile qui cache votre visage ! Couvrez-vous de ces armes spirituelles pour défendre votre innocence, faites-en un rempart, pour assurer votre pudeur; opposez-le à la faiblesse de votre sexe, comme un mur qui empêche que vos regards ne s'égarent, ou que les yeux d'autrui ne pénètrent dans votre cœur (1). Retranchez toutes les visites inutiles, tenez pour suspects ces longs entretiens, qui n'ont pour fruit qu'un vain amusement, évitez avec soin la présence des hommes, vous souvenant de ce que dit le Cardinal Pierre Damien (2), qu'il y a des pierres dans une certaine montagne d'Orient, qu'on appelle Picoboles, qui s'allument quand on les approche les unes des autres, jetant tout autour des flammes ardentes, capables de brûler toute la verdure des plantes voisines, et qui s'éteignent quand on les sépare. Quand vous auriez la fermeté des rochers, fuyez le danger où vous jettent ces vaines complaisances; craignez d'être vue, craignez de voir; car c'est par la vue, dit saint Bernard, qu'entre la première flèche du mauvais amour (3). Craignez d'être vue; car quelque bonne intention que vous croyiez avoir en vous montrant, cette montre ne peut être sans péril. Une fille qui est véritablement et parfaitement pure, dit Tertullien, ne craint rien tant qu'elle-même : voilà pourquoi elle se cache tant qu'elle peut; et quand il est nécessaire de paraître, elle a recours à son voile, pour s'en couvrir comme d'un casque, ou pour s'en

(1) Oro te, vela caput, indue armaturam pudoris, circumda vallum verecundiæ, murum sexui tuo strue, qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos. *Ibid. c.* 16.

(2) In quodam monte orientis lapides sunt igniferi, qui cum à se invicem procul sunt non accenduntur. *Pet. Damianus, l.* 2. *epist.* 18. *ad Desider.*

(3) Per oculos intrat in mentem sagitta amoris, oculus est prima sagitta fornicationis. *S. Bern. serm.* 23. *de modo benè vivendi.*

servir comme d'un bouclier contre les atteintes de la tentation, contre les traits du scandale, et enfin contre les soupçons, les murmures, et les mauvais discours (1).

(1) Vera, et tota, et pura virginitas; nihil magis timet, quàm sémetipsam; confugit ad velamen capitis, quasi ad galeam, quasi ad clypeum quo bonum suum protegat adversùs ictus tentationum, adversùs jacula scandalorum, adversùs suspiciones, et susurros. *Tert. l. de vel. virgin. cap.* 15.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA DIX-SEPTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le souvenir des plaies de Jesus-Christ, et la pensée de la croix est un des plus puissants moyens pour vaincre les tentations de la chair.

Addition à l'Entretien précédent.

I. CONSIDÉRATION.

Cæsarius (1) raconte qu'un religieux de son ordre nommé Bernard, étant attaqué d'une pensée lascive dans un voyage qu'il faisait avant son entrée dans la religion, le reliquaire qu'il portait, où il y avait des reliques des saints martyrs Jean et Paul, commença à remuer de lui-même, et à lui battre la poitrine, jusqu'à ce que la tentation cessa; mais il était tellement embarrassé dans le combat, qu'il ne fit point de réflexion sur l'avertissement qui lui était donné du ciel. Peu de temps après la tentation le pressant de nouveau, les saintes reliques recommencèrent comme auparavant à lui donner plusieurs coups sur la poitrine, comme pour lui dire: « Prenez garde à vous, et chassez ces pensées que le dia» ble vous suggère. » Alors se réveillant de sa léthargie, il se mit en défense contre ces fantômes, et implorant le secours des saints martyrs, il demeura victorieux de tous les assauts de l'ennemi. Ce miracle nous apprend qu'il est dangereux de donner entrée aux mau-

(1) *Cæsarius*, *l.* 8. *c.* 6.

vaises pensées, comme nous l'avons déja dit dans l'entretien précédent, et qu'il importe de les prévenir, s'il est possible, ou du moins de les éloigner au même instant qu'elles se présentent, avec la même diligence que l'on apporte à secouer une étincelle de feu, pour empêcher qu'elle ne s'attache, et ne nous brûle. Notre malheur est que nous laissons notre esprit oisif, et que Satan trouvant la porte de notre cœur ouverte, comme d'une salle de bal, il lui est aisé d'y faire entrer de fâcheux objets, dont il est difficile de se défaire. Le plus sûr et le plus prompt remède est de chasser une pensée mauvaise par une bonne, et de choisir, entre les bonnes, celles qui sont les plus touchantes et les plus terribles, nous les rendant familières par un fréquent usage, afin de nous en prévaloir en l'occasion. Les maitres de la vie spirituelle nous en marquent cinq considérables : la première est celle de la présence de Dieu ; la seconde, de la brièveté de la vie, et de tous les plaisirs du monde ; la troisième, de la mort ; la quatrième, du Jugement ; la cinquième, de l'enfer et de l'éternité. Mais la plus efficace de toutes est, à mon avis, celle des plaies de Jésus-Christ, dont la vue et le regard ne doit pas avoir moins de vertu contre les blessures du cœur que celle du serpent d'airain, qui n'en était que l'ombre, contre la piqûre mortelle des serpents de feu qui étaient dans le désert.

II. CONSIDÉRATION.

Dieu me voit. Cette pensée est forte pour étouffer tous les plaisirs de la chair et du sang. Abraham s'en servit pour se résoudre à immoler son fils, qui était toute sa joie, et pour cet effet il appela la montagne sur laquelle il fit son sacrifice *le Seigneur me voit* (1), pour apprendre à la postérité, que la seule vue de Dieu fut la cause de cette admirable victoire qu'il remporta sur les plus

(1) Dominus videt.

tendres sentiments de la nature. Demandez lui pourquoi il ne fuit pas comme Jonas, pour éluder un commandement si difficile? il répondra que c'est parce que Dieu le voit. Pourquoi n'en donne-t-il pas avis à son fils, afin qu'il pense aux moyens de s'échapper? parce que Dieu le voit. Pourquoi ne substitue-t-il pas Ismael en la place d'Isaac? parce que Dieu le voit. Pourquoi ne laisse-t-il pas à un autre l'exécution d'un sacrifice si sanglant? parce que Dieu le voit. O que cette pensée est forte! ô qu'elle étoufferait de projets infâmes dans le cœur des impudiques, si elle était présente! Vous sortez de la maison durant les ténèbres de la nuit pour cacher votre dessein; mais Dieu vous voit, il est toujours jour à son égard. Vous vous dérobez de vos domestiques pour n'avoir point de témoin, et si vous étiez découvert, vous mourriez de honte et de confusion; mais Dieu vous voit. Craignez cet œil qui voit tout; et si l'amour divin est trop faible en vous pour arrêter la fureur de votre passion, soyez chaste par la crainte, comme dit saint Augustin, ou si vous ne voulez vous abtsenir, cherchez un lieu où Dieu ne soit pas.

III. CONSIDÉRATION.

Le monde passe, le plaisir passe, la joie du pécheur ne dure qu'un moment, dont il a tout loisir de se repentir. Cette pensée est capable de nous dégoûter de toutes ces basses voluptés, qui ne plaisent qu'en passant, et en trompant ceux qui s'y attachent. Elle toucha tellement le cœur de saint Nicolas Tolentin, qu'elle le fit renoncer à tous les contentements du siècle pour embrasser la mortification religieuse (1). Car étant encore jeune, comme il assistait au sermon d'un prédicateur de l'ordre de saint augustin, il entendit des paroles de saint Jean : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.* Et celles-ci en suite :

(1) *Aoud Surium.* 10. *Sept.*

le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui, *mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (1). Ce qui lui donna un si grand mépris de tous les plaisirs de la terre, qu'à la fin de la prédication il alla trouver le prédicateur, et le pria instamment de le recevoir dans son ordre. Ce fut la même pensée qui convertit ce célèbre religieux de l'ordre de Saint-Dominique nommé Roland, homme riche et opulent, lequel ayant passé le jour dans les divertissements du monde, sur le soir rentrant en lui-même, fit une sérieuse réflexion sur la vanité de toutes les joies de la terre. Eh bien, disait-il en lui-même, qu'est devenue cette fête que nous avons passée ? où est la joie et le plaisir que nous avons pris tout le jour? Il n'en reste plus aucun vestige. Toute la vie passera de même, et ne nous laissera qu'un triste regret de l'avoir mal employée. Touché de ces sentiments, le lendemain il entra en religion, où il vécut et mourut en grande opinion de sainteté et de doctrine (2).

IV. CONSIDÉRATION.

La mort est proche. Cette considération fortifie la précédente. Car qui ne rejetterait avec horreur un plaisir qui, étant si court et si misérable, n'a pour fin que la pourriture du tombeau (3). David ne voulut point boire de l'eau de la citerne de Bethléem, parce, dit saint Ambroise (4), que l'horreur de la mort à la-

(1) Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.... Et mundus transit, et concupiscentia ejus. Qui autem facit voluntatem Dei, manet in æternum. 1. *Joan.* 2. 15.

(2) *Platus, l.* 3. *c. ult.*

(3) Memor esto quoniam mors non tardat. *Eccli.* 14.

(4) Eo quòd aqua tot virorum sanguine quæsita, suavitatem bibendi habere non posset, quæ propositæ mortis horrore constaret. *S. Amb. Apol.* 1. *de David. c.* 7.

quelle ces trois vaillants soldats s'étaient exposés pour l'aller querir, lui en fit perdre le goût. Ah ! qui voudrait perdre son âme pour une goutte d'eau puisée dans des sources impures, je veux dire pour un plaisir d'un moment, s'il se donnait le loisir de penser à la mort, et de considérer que cette chair délicate doit être en peu de jours mangée des vers ?

V. CONSIDÉRATION.

Ajoutez à cela le compte qu'il faut rendre après la mort, et la terreur du Juge qui doit porter l'arrêt décisif de notre salut éternel. Quand vous voyez un pécheur dans la prospérité, pleurez son malheur (1). Car l'épée de la justice divine est près de la frapper. La seule peinture du jugement fit trembler Bogoris, roi des Bulgares, et l'obligea à jeter au feu toutes ses idoles. Faites en sorte que la crainte de Dieu vous en représente plusieurs tableaux, qu'elle vous mette devant les yeux ce feu dévorant qui embrasera toute la terre, le bruit des flots de la mer, l'éclat des tonnerres et des éclairs qui paraîtront en l'air, et feront frémir d'horreur tous les ennemis de Jésus-Christ, l'ouverture du ciel et la descente du Fils de Dieu tout embrasé de colère, accompagné des anges et des saints irrités contre les pécheurs, vous n'aurez pas de peine à combattre la volupté, et à chasser de votre cœur ces idoles qui s'y veulent faire adorer.

VI. CONSIDÉRATION.

Que si cela ne suffit pas, descendez en esprit dans les enfers, jetez-vous dans ces étangs d'huile bouillante, couchez-vous sur ces brasiers ardents, goûtez

(1) Luge peccatorem felicem, gladius enim justitiæ ipsi imminet. *S. Nilus in Parenes.*

ce vin des dragons et des aspics, mêlez-vous parmi ces furies infernales, et mesurez, si vous pouvez, l'éternité des tourments que souffrent les réprouvés, il sera difficile que vous puissiez entretenir au milieu de ces effroyables objets un désir déréglé, une pensée lascive, un mouvement sensuel, qui se révolte contre la raison. L'empereur Frédéric ayant fait entrer une femme prostituée dans la chambre de saint François, pour tendre des piéges à sa pudeur, ce séraphin brûlant de l'amour de son Dieu, s'élança dans le feu, criant d'une voix terrible : *J'ai choisi ce feu temporel pour éviter le feu éternel* (1). Si tu crains les flammes de l'enfer, voilà le moyen de l'éteindre. A ces cris, cette malheureuse femme s'enfuit tout effrayée; le saint sortit du feu sans en avoir reçu aucun dommage; et l'empereur qui regardait ce spectacle par des fentes, ravi de sa vertu, entra dans sa chambre, et le traita avec un respect tout particulier.

Toutes ces pensées, comme vous voyez, sont des remèdes très-salutaires contre l'impureté; mais comme elles tirent toute leur force de la Passion de notre Seigneur, il ne faut pas s'étonner si je dis que la pensée de sa croix et de ses plaies a une vertu singulière par dessus toutes les autres. Certes saint Augustin remarque dans son Manuel, qu'il n'y a point de plus puissant préservatif contre la luxure, que la Passion de Jésus-Christ; et Clément d'Alexandrie assure que c'est une folie intolérable de vouloir se couronner de roses, et savoir que notre chef a été couronné d'épines. Où est le brutal qui voulût entrer dans un lieu de débauche, pendant que l'on mène son roi à la mort, afin de satisfaire pour ses crimes? Une seule goutte du précieux sang de Jésus-Christ vaut la rançon de mille mondes et davantage; ne pourra-t-elle pas vous obtenir la grâce de chasser une mauvaise pensée? Une femme débauchée ne put

(1) *Vuadd. ad an.* 1219.

autrefois souffrir la présence d'un saint vieillard, Nicolas, qui portait sur soi l'Évangile. Elle se retira avec frayeur, et le pria de s'éloigner, disant qu'elle voyait en lui des choses merveilleuses (1). Que ne feront les clous et les épines de la couronne de Jesus-Christ, avec tous les instruments de sa sainte passion, si l'Écriture qui en conserve le souvenir, a tant de force? Pesez ce que dit un saint Abbé (2), que le Fils unique du Père, qui est le chef de l'Église, selon saint Paul, le principe, le premier-né des morts, qui a pacifié toutes choses, soit au ciel, ou sur la terre; le Fils unique, dis-je, du Père éternel, a fait couler de l'extrême amertume de sa passion, une extrême douceur dans les plus cruels tourments des saints, et changé toutes les plus grandes austérités de la chair sanctifiée par l'esprit, en de très-salutaires délices, et remèdes de l'esprit et du corps; en sorte que les prédestinés recherchent les souffrances et les croix avec plus d'ardeur que les festins les plus délicieux, et les achettent par la perte et par la profusion de toutes les richesses du monde.

(1) *Ribaden. in vitâ S. Andreæ.*
(2) *Abbas Thiofridus in libro Epitaphii*

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Les écueils de la chasteté, que les âmes pures doivent fuir.

I. CONSIDÉRATION.

La pureté a ses écueils, comme dit saint Ambroise (1), où la faiblesse des hommes ne fait que trop souvent de tristes naufrages. Il les faut éviter avec un grand soin, vous souvenant que la fuite est le seul moyen de vous garantir du danger. Voulez-vous combattre heureusement pour la défense de la chasteté: Fuyez, dit Cæsarius; les fuyards en ce combat sont les meilleurs et les plus braves soldats (2). Celui qui fuit plus promptement, gagne la victoire; celui qui s'expose, la perd. La meilleure résistance qu'on puisse faire à des ennemis qui baisent quand ils blessent, et qui caressent lorsqu'ils tuent, est de leur tourner le dos. Quand vous dites, je veux avoir de quoi vaincre, que pensez-vous dire, sinon, je veux avoir de quoi me perdre? Pensant acquérir l'honneur du triomphe, vous tomberez, et vous demeurerez dans le piége, parce que celui qui se jette témérairement dans le péril, est coupable devant Dieu, et mérite châtiment. Quand donc vous voudrez faire

(1) Habet sanè suos scopulos verecundia, non quos ipsa invehit, sed quos sæpè incurrit. *S. Amb. l.* 1. *Officiorum.*

(2) Esto libidinis fugitivus, si vis castitatis pugnator esse egregius. *Cæsar. Arelat. Ep. ad German.*

preuve de votre chasteté, ne vous exposez pas ; mais imitez le chaste Joseph, qui s'enfuit de la maison de son maitre chargé de cent couronnes, comme dit saint Chrysostome, et montre dans sa fuite, qu'il était vraiment libre au milieu de la servitude (1). Que si vous voulez savoir quels sont les écueils que vous devez éviter, je vous en marquerai ici quelques-uns des plus dangereux, afin que vous vous en donniez de garde.

II. CONSIDÉRATION.

Fuyez en premier lieu l'oisiveté, et faites en sorte que le diable vous trouve toujours occupé (2). L'impureté est la passion d'un homme oisif, comme dit saint Chrysostome (3), parce que comme l'eau qui croupit dans les fossés, ou dans les marais, se corrompt facilement, et se remplit d'animaux venimeux, de même notre corps se pourrit dans l'oisiveté et devient susceptible de toutes sortes d'impuretés. Il est de l'homme oisif comme de ces terres qui, n'étant point cultivées, foisonnent en mauvaises herbes et en épines, parce qu'elles ont assez de force pour les produire, mais elles n'en ont pas assez pour en produire de bonnes sans culture et sans travail. Ainsi, la nature corrompue est naturellement inclinée au mal, et si on ne l'en détourne, si on ne l'engage dans la pratique de la vertu, elle suivra indubitablement sa pente, et ne fera que du mal. Pendant que Moïse levait les mains au Ciel, la victoire tournait du côté d'Israël ; mais sitôt qu'il cédait au travail, et qu'il les abaissait, les ennemis l'emportaient, et de vaincus devenaient vainqueurs.

(1) Exiit capite redimito innumerabilibus coronis, et in ipsâ servitute libertatem magis resplendentem ostendit. *S. Chrysost. in Ps.* 48.

(2) Facito aliquid operis, ut te semper diabolus inveniat occupatum. *S. Hieron. ep.* 4.

(3) *S. Chrysost. hom.* 40 *in Matth.*

Ainsi, dit saint Grégoire, tandis que vos mains seront occupées en quelque bon exercice, vous serez invincible aux assauts de la volupté; mais sitôt que l'oisiveté vous engourdira, vous serez vaincu sans aucune peine par l'esprit d'impureté. Car, comme disait un saint Père du désert, cet esprit impur a trois précurseurs, qui disposent le cœur de l'homme à le recevoir : l'oubli, la nonchalance et la convoitise. L'oubli de nos devoirs traîne avec soi la nonchalance, et la nonchalance tire la convoitise, qui nous précipite dans le vice. Pendant que David fut occupé aux exercices de la milice, l'impureté ne trouva point d'entrée en son âme. Samson ne fut pris par ses ennemis, que quand il cessa de leur faire la guerre, et qu'il s'endormit dans le sein de Dalila. Salomon ne tomba dans le désordre qu'après qu'il eut achevé de bâtir le Temple. Appliquez-vous soigneusement à vos devoirs, et l'esprit immonde ne vous attaquera point, ou s'il vous attaque, vous en triompherez aisément; traitez votre corps comme le Sage dit qu'il faut traiter un esclave, qui ne fait rien que par un esprit servile, et de peur d'être battu. Il le faut faire travailler pour le tenir dans son devoir (1). S'il voit que son Maître ne prend pas garde à lui, il quitte son ouvrage et se repose; si vous lui tenez la main lâche, et si vous lui accordez quelque chose, il s'en prévaudra et s'enfuira, s'il peut, pour se mettre en liberté. Le travail le tiendra obéissant et sujet; donnez-lui de l'ouvrage, afin qu'il ne demeure pas oisif.

III. CONSIDÉRATION.

Secondement fuyez la bonne chère et les délices de

(1) **Panis**, et disciplina, et opus servo. Operatur in disciplinâ et quærit requiescere. Laxa manus illi, et quærit libertatem ; mitte illum in operationem, ne vacet. *Eccles.* 33. 25.

la table : elles sont mortelles à la continence des veuves, comme dit l'Apôtre, et beaucoup plus à celle des vierges. La concupiscence, dit saint Ambroise (1), est un feu qui se nourrit de délices; il ne lui faut pas donner de l'aliment, si vous avez envie de l'éteindre. Celui qui croit pouvoir être chaste, sans retrancher les plaisirs de la bouche, n'est pas plus sage que s'il voulait arrêter un grand embrasement avec un peu de paille, ou l'éteindre en jetant de l'huile dans le feu. Si la pureté n'est secondée par l'abstinence, dit saint Jérome (2), elle n'est pas en sûreté. Quiconque n'a pas la force de modérer l'appétit déréglé des viandes, ne peut pas réprimer long-temps les désordres de la concupiscence, ni repousser les aiguillons de la chair. Car c'est la maxime de tous les saints, que celui qui ne garde pas constamment la tempérance, ne sera pas inviolable dans la pratique de la pureté (3).

IV. CONSIDÉRATION.

Le troisième écueil que vous devez fuir, c'est la vanité, d'où naissent trois dangereux ennemis de la pureté, savoir : le désir d'être vue, le désir d'être louée, et le désir d'être aimée; le désir d'être vue et de donner dans les yeux de ceux qui vous regardent, met la chasteté dans un extrême péril, vu qu'il est très-difficile de garder ce que tant d'yeux malins et artificieux épient; mais quand vous ne seriez pas en danger, vous y mettez les autres. Tous les hommes, de quelque âge qu'ils soient, courent hasard quand ils vous voient,

(1) Libido gravis ignis est, et ideò non demus illi alimenta luxuriæ. Pascitur libido conviviis, nutritur deliciis, vino accenditur, ebrietate inflammatur. *S. Ambr. l. de Pœnit.*

(2) Pudicitia, nisi per abstinentiam tuta esse non potest. *S. Hier. ep.* 22.

(3) Non habet perpetuam castimoniæ puritatem, quisquis non jugem temperantiæ æqualitatem tenere contentus est. *Cassianus, l. 5. c. 9.*

dit Tertullien (1), et si vous avez la crainte de Dieu, vous devez être touchée de leur perte, et ne permettez pas que votre vue soit un venin pour les empoisonner, et une épée pour leur donner le coup de la mort. Le désir d'être louée et cajolée, vend souvent l'honneur pour un peu de fumée. Il ne faut qu'un petit vent pour faire tomber les fleurs dont les arbres se parent au printemps, et il ne faut quelquefois qu'une parole flatteuse pour perdre une âme chaste, qui est plus tendre et délicate que les fleurs. O tendre et délicate fleur, dit saint Bernard (2), vous êtes environnée d'épines, qui vous assiégent de toutes parts. Prenez garde à vous, et tenez toutes ces louanges étudiées, ces respects, ces adorations feintes, pour des entreprises véritables sur votre pudeur. N'écoutez point le serpent, qui ne vous flatte que pour vous inspirer son venin (3). Enfin le désir d'être aimée est le plus mauvais de tous. Car qui veut prendre, montre qu'il est déjà pris, ou qu'il est bien aise de l'être. Pourquoi tous ces petits soins de s'ajuster, de se parer, de se blanchir pour conserver son teint, pour tenir un visage frais et paraître jeune; pourquoi toutes ces propretés, ces curiosités inutiles, ces dépenses superflues en habits, et toutes ces afféteries, sinon parce que le cœur est pris? On ne fait cela que pour plaire, et on ne se met pas en peine de plaire, sinon à ceux qu'on aime (4).

(1) Omnes in te periclitantur ætates. *Tert. l. de virg. c.* 16.

(2) Audi, ô candens lilium, ô tener et delicate flos, increduli subversores sunt tecum. Vide quomodò cautè ambules inter spinas. Plenus est mundus spinis. Versari in his, et minime lædi, divinæ potentiæ est, non virtutis tuæ. *S. Bern. serm.* 48. *in Cant.*

(3) Ne et si ipsa non pereas, alios tamen perdas et velut gladium et venenum videntibus te præbens. *S. Cypr. lib. de hab. virg.*

(4) Quasi adultera Christo facis injuriam, si ut ab hominibus ameris, ostendis pulchritudinem tuam. *S. Bern. de modo bene vivendi. c.* 64.

V. CONSIDÉRATION.

Le dernier écueil de la chasteté qu'il faut absolument éviter, est la curiosité de voir le monde, d'entrer dans les compagnies, et de prendre les divertissements du jeu, du bal, des cours et des cercles, où la chasteté ne va jamais qu'avec regret, et d'où elle sort rarement aussi pure qu'elle y est venue. Trois raisons vous obligent à les fuir : la pudeur, la crainte, et la haine. La pudeur vous oblige à aimer la solitude, et vous tenir close comme la prunelle de l'œil, qui porte votre nom, et que la nature a fermée de deux paupières, pour vous apprendre, dit saint Chrysostome, à demeurer dans votre cabinet, sans savoir autre chemin que celui de l'église, où vous allez adorer l'Époux (1). La crainte vous doit faire fuir le grand monde; c'est un air contagieux; quand on en est frappé, il faut mourir. La haine vous doit éloigner des compagnies, et de la familiarité des hommes, dont les entretiens sont dangereux. Il n'y a point de vertu qui puisse moins compatir avec son contraire, que la pureté. Un homme humble se trouvera quelquefois avec les superbes, le débonnaire avec des esprits fougueux et emportés; mais l'âme chaste ne peut souffrir l'entretien d'un homme lascif. Elle perdra tout, s'il est besoin, pour fuir son ennemi, et s'éloigner de sa présence (2). Joseph risquera sa liberté pour se tirer de ses mains. Nicétas tronçonnera sa langue pour se défendre de ses approches. Saint Jean-Baptiste y laissera sa tête. Sainte Agnès donnera son sang et sa vie pour repousser ses caresses. Retire-toi, victime de la mort; j'ai un autre Époux,

(1) Puella appellatur oculus : ut sicut ille duabus palpebris vel ut in conclavi clausus est, ità et virgo permaneat. *S. Chrysost. hom.* 22. *ad populum.*

(2) Non dixit : Resistite; sed : fugite fornicationem. Ac sic contra reliqua vitia, Deo auxiliante, debemus in præsentia resistere ibinem fugiendo superare. *Vide B. Thom.* 22. *a.* 35. 1. *ad* 4.

qui t'a prévenu, et qui est le roi de mon cœur (1). *Fuyez l'impureté*, dit l'Apôtre (2). Il ne dit pas : Résistez comme remarque saint Augustin ; mais : Fuyez, parce que la résistance nous rend victorieux des autres vices avec la grâce de Dieu ; mais pour vaincre celui-ci il faut fuir. Cette fuite, dit Origène, est cause du salut, l'effet d'une vertu héroïque, et le ressort de la béatitude éternelle (3).

(1) Discede à me, pabulum mortis, quia jam ab alio amatore præventa sum.

(2) Fugite fornicationem.

(3) Ista fuga est, quæ habet salutem : ista fuga virtutis est : ista fuga beatitudinem confert. *Origenes*, *hom.* 8. *explicans fugam Josue ad capiendam urbem Hai.*

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la sainteté des Vierges, et des vertus qui leur sont nécessaires pour conserver la chasteté à l'exemple de Jésus-Christ.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Paschase remarque sagement, que les âmes pures, qui veulent conserver le trésor qu'elles possèdent, doivent mener une vie toute céleste, et se rendre excellente dans la pratique de toutes les vertus. La raison est parce qu'elles sont épouses de Jésus-Christ, qui est saint par excellence. Elles doivent donc être semblables à leur époux, afin que l'alliance qu'elles contractent avec lui, soit plus parfaite (1). La noblesse de leur condition et de leur état demande qu'elles soient revêtues des ornements nécessaires, pour paraître en qualité de reines à côté du souverain monarque du monde, selon la parole du Prophète : *La reine votre épouse est restée debout à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir* (2). Sur quoi saint Isidore dit que l'épouse de Jésus-Christ, pour tenir un rang si illustre, doit être parée de la variété de toutes les vertus (3).

(1) Respondeat virgo moribus sponso, mente atque affectu affectat cœlestem vitam, et sequatur Agnum quocumquè ierit. *S. Paschas. in ps.* 144.

(2) Astit regina à dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate. *Ps.* 44. 9.

(3) Aureis virtutum omnium fimbriis sponsam Christi varietate esse oportet. *S. Isid. Pelusi, ep.* 269.

Et puis les vierges ont ce privilége de suivre l'Agneau partout où il va. Or elles ne le pourraient pas suivre partout, si quelqu'une des vertus leur manquait; parce que, comme dit saint Paschase, l'Agneau qu'elles suivent est le Patron et le guide de toutes les voies de Dieu, le principe et la forme de toutes les vertus (1). Ajoutez à cela que l'enfer attaque les vierges de toutes ses forces, et qu'il emploie toute sorte de malice pour leur enlever cet inestimable trésor. Il faut donc aussi qu'elles s'arment de toutes les vertus pour se défendre, et que toutes les grâces du ciel fassent un corps de garde pour les protéger, et les tenir en assurance (2). Jetez les yeux sur ces saintes épouses, qui suivent l'Agneau sans tache et sans macule : que verrez-vous autour d'elles, sinon des escadrons de vertus (3) ? Il faut pour leur sûreté, qu'elles marchent toujours de compagnie; elles ne peuvent pas se passer de ce secours (4).

II. CONSIDERATION.

Or entre toutes les vertus nécessaires aux vierges, la première est l'humilité. Car c'est la maxime commune de tous les saints, qu'on ne peut acquérir la chasteté, à moins que d'avoir auparavant jeté les fondements de l'humilité (5). L'humilité est une vertu, sans laquelle

(1) Sequitur virginitas agnum quocumquè ierit, ità tamen si concordiam virtutum teneat. Alioqui virginitas carnis sinè reliquis virtutibus non sequitur agnum quocumquè ierit. Quia agnus Dei Christus omnium viarum Dei forma est. Ipse via et principium, ipse virtus omnium virtutum est. *S. Paschas. loco citato.*

(2) Quantùm sublime cœlesteque est præmium castitatis, tantò gravioribus adversariorum insidiis lacessitur. *Cass. l.* 6. *c.* 17.

(3) Quid videbis in Sunamite, nisi choros castrorum ?

(4) Virginitas sacro devota pudori, indiget adjunctis virtutibus. *Alcimus Avitus, l.* 1. *de virginit.*

(5) Castitatem seniores aiunt apprehendi non posse, nisi priùs humilitatis in corde fundamenta fuerint collocata. *Cassian. l.* 6. *c.* 18.

on ne peut triompher d'aucun vice (1). Mais surtout il est impossible de se défaire de l'impureté, parce que, comme dit saint Gregoire, l'orgeuil en est la source (2). Que si on ne peut acquérir la pureté sans le secours de cette vertu, on ne la peut non plus conserver (3). Rien ne conserve le bien de la virginité que Dieu seul, qui est celui qui la donne : or Dieu est charité ; c'est donc la charité qui en est la gardienne ; mais le lieu où elle la garde, c'est l'humilité. Voulez-vous être chaste, soyez humble ; voulez-vous être très-chaste, soyez très-humble (4), dit saint Ambroise. Plus vous êtes chaste, plus vous êtes redevable à Dieu, et par conséqnent vous avez plus de sujet de vous humilier devant lui : et vous le devez faire, si vous désirez de lui plaire (5). La mesure de votre humilité est celle de votre grandeur, parce que la grandeur est sujette à l'orgueil, qui tend des pièges plus dangereux à ceux qui sont plus élevés (6). Je ne vous renvoie point à l'humilité des publicains, pour apprendre à vous abaisser, vous qui dans un corps de terre vous êtes élevé à la dignité des anges. Je vous renvoie au Roi du ciel ; je vous renvoie à celui qui dominant sur les esprits immortels, n'a point dédaigné de servir aux hommes mortels (7). Venez, venez à lui, et apprenez de sa

(1) Sine quâ nullius penitùs vitii poterit unquàm triumphus acquiri. *Idem. c.* 1. *l.* 6.

(2) Multis sæpè superbia luxuriæ seminarium fuit. *S. Greg. l.* 26. *mor. c.* 13.

(3) Non custodit bonum virginale, nisi Deus ipse qui dedit, et Deus charitas est. Custos ergo virginitatis charitas, locus autem hujus custodis humilitas. *S. Aug. l. de sanctâ virgin. c.* 50.

(4) Quantò castior virgo, tantò humilior. *S. Amb. in Luc.*

(5) Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.

(6) Mensura humilitatis cuique ex mensurâ magnitudinis data est, cui est periculosa superbia, quæ amplìùs amplioribus insidiatur. *Ibid. loco cit. c.* 31.

(7) Ad regem cœli te mitto, ad eum qui dominans angelis immortalibus non dedignatus est servire mortalibus. *S. Aug. l. citato c.* 37.

bouche, qu'il est doux est humble de cœur (1). Vous n'irez point à l'école du publicain qui n'osait lever les yeux au ciel, à cause de la pesanteur de ses crimes, mais à celui qui est descendu du ciel par le poids de sa charité (2). Vous n'irez point à l'école de la Magdelaine, qui lavait de ses larmes les pieds de son Maître, pour obtenir le pardon de ses péchés; mais à celui qui, remettant les crimes de ses serviteurs, ne laissait pas de leur laver aussi les pieds. Je sais quel est le mérite de la virginité: aussi je ne vous propose point l'exemple du publicain, qui accuse ses péchés avec humilité; mais je crains pour vous l'esprit du pharisien, qui vante ses mérites avec orgueil (3). Eh! que vous servirait d'être vierge de corps, si l'esprit était corrompu? La virginité de Marie, je l'ose dire, n'eût point été agréable à Dieu, si elle n'eût été accompagnée de l'humilité (4). Sur qui est-ce que reposera mon esprit, sinon sur l'humble? il ne dit pas sur la vierge, comme remarque saint Bernard, mais sur l'humble, et si Marie ne l'eût été, le Saint Esprit n'eût pas reposé sur elle, et elle n'eût pas conçu le Fils de Dieu par sa vertu; le Seigneur a regardé son humilité, comme elle l'avoue elle-même, et quoiqu'elle lui ait plu par sa pureté, il faut néanmoins confesser qu'elle a conçu par son humilité. Que dites-vous à cela, vierge présomptueuse? Marie oubliant qu'elle est vierge, se glorifie de sa bassesse: et vous,

(1) Vade, veni ad eum, et disce quoniam mitis est, et humilis corde.

(2) Non ibis ad eum, qui oculos ad cœlum levare non audebat, onere iniquitatis; sed ad eum qui de cœlo descendit pondere charitatis.

(3) Novi dignitatem virginitatis tuæ: non tibi propono imitandum publicanum humiliter accusantem delicta sua, sed timeo tibi pharisæum superbè jactantem merita sua. *Ibid.*

(4) Sine humilitate, audeo dicere, nec virginitas Mariæ Deo placuisset. *S. Bernard.*

oubliant votre néant, vous vous glorifiez de la virginité. Ne savez-vous pas que plus vous êtes recommandable par la pureté, plus vous faites d'outrage à cette vertu, en ternissant sa beauté par votre orgueil? Il y aurait moins de danger de n'être pas vierge, que de vous enorgueillir de l'être. La virginité est de conseil, et l'humilité est de précepte. On se peut sauver sans la première, mais on ne le peut pas sans la seconde. Apprenez donc, pour vous humilier, que Dieu hait tellement l'orgueil, qu'il le punit souvent par le plus brutal de tous les vices, qui est la luxure, laissant tomber au dessous des bêtes, celui qui s'élevait au dessus des hommes, et abandonnant au plaisir du corps, celui qui se plaît vainement dans les biens de l'esprit, ce qui est une marque funeste de réprobation, qui vous doit faire trembler, vu que Dieu ne permet pas ordinairement qu'une âme tombe d'un péché en un autre, quand il a envie de la sauver, mais plutôt quand il a resolu de la perdre et de la damner.

III. CONSIDÉRATION.

La seconde vertu, qui est nécessaire pour conserver la pureté, est la crainte de Dieu. Saint Zénon dit que la concupiscence ne trouve point de lieu dans une âme qui craint la mort (1). Que serait-ce de la crainte de Dieu, qui n'est pas seulement le maître de la vie et de la mort temporelle, mais encore de l'éternelle (2)? C'est pourquoi saint Augustin joignant la crainte à l'humilité, au lieu que j'ai allégué, donne ce sage conseil aux personnes chastes (3). Il vous est expédient, âme chaste

(1) Non habet concupiscentia locum, ubi mors timetur. *Zeno. serm. de pudicit.*

(2) Domini, Domini exitus mortis. *Psal.* 67.

(3) Bonum est tibi, ô anima virginalis, ut sic quomodò virgo es, sic omninò servans in corde quod renata es: servans in carne quod nata es, concipias tamen à timore Domini, et parturias spiritum salutis. *S. Aug. c.* 38. *de sanctâ virginit.*

et virginale, qu'étant vierge comme vous êtes, gardant la grâce de votre renaissance dans le cœur, et la pureté de votre enfance en votre corps, vous tâchiez encore de concevoir et de faire naître en vous l'esprit de salut, par le moyen de la crainte de Dieu. Je sais que la parfaite charité bannit la crainte, mais c'est la crainte des hommes et non pas la crainte de Dieu, c'est la crainte des maux temporels et non pas la crainte des jugements de Dieu (1). Ne présumez point, dit l'Écriture, mais craignez. Aimez la bonté de Dieu, mais craignez la sévérité (2). Si vous n'avez pas l'amour divin, craignez de peur de périr; si vous l'avez, craignez de peur de déplaire (3). Cette crainte est compagne de l'amour, elles ne se séparent jamais. La chaste crainte de Dieu passe jusque dans l'éternité (4). Pourquoi pensez-vous que Dieu permette, que parmi les vierges qui font profession de garder la pureté, il y en ait quelques-unes qui tombent après un long exercice de cette vertu et de très-considérables victoires, sinon pour punir leur trop grande confiance, et pour faire croître en vous ce qui leur a manqué, c'est-à-dire la crainte de Dieu, qui réprime votre orgueil qui lui est si odieux, que ç'a été l'unique sujet de l'humiliation, et de l'anéantissement du Très-Haut (5).

(1) Sed timore hominum non Dei, timore temporalium malorum, non divini in fine judicii.

(2) Ama Dei bonitatem, time severitatem utrumque te superbam esse non sinit. *Ibid.*

(3) Si non amas, time, ne pereas : Si amas, time, ne displiceas.

(4) Timor Domini sanctus permanens in seculum seculi. *Psal.* 18.

(5) Ut his cadentibus timor vester augeatur, quo superbia comprimatur, quàm sic odit Deus, ut contra hanc unam se tantùm humiliaret Altissimus. *Ibid.*

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Suite de l'entretien précédent.

I. CONSIDÉRATION.

Il faut encore ajouter à la crainte de Dieu une troisième vertu, qui est absolument nécessaire pour la conservation de la pureté, c'est la prière et la dévotion avec laquelle elle a un rapport et une liaison particulière. Car s'il est vrai que toutes les vertus chrétiennes soient grâces, et que les grâces ne s'accordent point ordinairement, si on ne les demande, il est certain que la pureté est un don spécial et une excellente grâce du Christianisme, grâce de réparation d'autant plus importante, que c'est en cet endroit que la nature humaine a été plus dangereusement blessée, dit Cassie dans ses Conférences (1); et saint Ambroise : La virginité est un don tout particulier que Jésus-Christ a tiré de ses trésors, dont il a fait présent à la bienheureuse Vierge, et qu'il a voulu posséder lui-même, gardant chèrement ce qu'il avait choisi par une élection spéciale en la personne de sa Mère (2). Nous ne pouvons donc

(1) Reverà cum omnibus virtutibus, profectibus, et cunctorum exspugnatione vitiorum, Domini sit gratia atque victoria. In hoc præcipuè peculiare beneficium Dei ac speciale donum et Patrum sententiâ et experimento ipsius purgationis manifestissimè declaratur his qui eum meruerint possidere. *Cassianus*, *l.* 6. *c.* 6.

(2) Speciale sibi donum virginitatis Christus elegit, et integritatis munus exhibuit, atque ipse repræsentavit, quod elegit in matre. *S. Amb. ep.* 81.

espérer la possession de cette grâce, que par la faveur du Fils de Dieu, et par conséquent il faut recourir à lui pour l'obtenir de sa bonté, et par l'entremise de celle qui est la mère et la reine des vierges, vu principalement que ce don est fort envié, et puissamment combattu par toutes sortes d'ennemis; il a donc besoin d'un secours particulier pour se défendre, parce que, comme dit saint Grégoire de Nazianze, quelque effort que vous fassiez en courant et en combattant, vous avez besoin de celui qui vous donne la couronne (1). Ce ne sont pas les plus légers qui courent le mieux, ni les plus forts qui font mieux la guerre, ni ceux qui savent mieux combattre qui remportent la victoire, ni ceux qui savent mieux l'art de naviguer qui arrivent plus tôt au port; mais c'est Dieu qui donne la victoire dans les combats, et qui conduit le vaisseau jusqu'au port de sa navigation (2). C'est pourquoi saint Cyprien, après avoir donné plusieurs moyens de conserver la charité, dit que le premier de tous est de recourir au champ de Jésus-Christ, pour demander du secours (3). A quoi il faut ajouter ce que dit le même Père, qu'il est bien plus aisé de vaincre le mal que le plaisir, parce que le mal nous fait horreur; mais le plaisir nous attire par ses charmes. Or le plus grand ennemi de la pureté, c'est le plaisir sensuel, qui exerce une cruelle tyrannie sur le corps; par conséquent elle a besoin, pour le combattre d'un plaisir spirituel, qu'elle

(1) Quantumlibet curras, quantumlibet certes, opus habes eo qui dat coronam. *S. Greg. Naz. orat.* 36.

(2) Non est volentis neque currentis, sed miserentis est Dei. Scio, inquit, quod nec levium cursus est, nec bellum potentium, nec pugnantium victoria, nec prosperè navigantium portus, sed Dei est victoriam afferre, et incolumem navem in portum perducere. *Ibid.*

(3) Sed inter hæc, imò et ante hæc, contra turbas et vitia omnia de divinis castris auxilium petendum est. *S. Cypr. l. de bono Pudicit.*

ne trouve que dans la prière et dans les exercices de la dévotion, ou dans la pratique des sacrements, surtout de la Pénitence et de la divine Eucharistie, qui est le sacrement de la pureté (1). De là vient que tous les saints ont recours à cet asile, quand il est question d'acquérir ou de conserver cette vertu; sachant bien ce que dit Salomon, que nous ne pouvons être chastes par nos propres forces, mais qu'il faut s'adresser à Dieu pour obtenir le don de la continence. Saint Paul même ne put se défendre des traits du démon de l'impureté, que par ces armes spirituelles. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur (2). Par conséquent, si vous voulez imiter la pureté des saints, vous devez, comme eux, vous adonner à la prière, et vous rendre familier l'usage des Oraisons, qu'on appelle jaculatoires. L'abbé Moïse se servait de celle-ci, comme très-efficace contre toutes sortes de tentations: *Mon Dieu, venez à mon secours; hâtez-vous de me secourir* (3). Saint Antoine employait ce verset au fort de ses combats : Mon Dieu est mon secours, je ne crains point mes ennemis (4). Saint Augustin dans ses Confessions nous en fournit une fort amoureuse. Toute mon espérance, Seigneur, n'est qu'en votre très-grande miséricorde. O amour, qui brûlez toujours, sans vous éteindre jamais, ô mon Dieu, qui êtes la charité même, embrasez mon cœur. Vous me commandez la continence. Donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez ce que vous voudrez (5). Saint Thomas, se voyant sollicité par une femme impudi-

(1) Omne malum faciliùs vincitur quàm voluptas, quia illud, quicquid est, horridum est, hoc blandum est. *S. Cypr. Ibid.*

(2) Propter quod ter Dominum rogavi.

(3) Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina. *Ps.* 69. 2.

(4) Dominus mihi adjutor, et ego despiciam inimicos meos. *Ps.* 117. 7.

(5) Tota spes mea nonnisi in magnâ valdè misericordiâ tuâ. O amor, qui semper ardes, et nunquàm exstingueris, charitas Deus

que, comme vous savez, s'arma de celle-ci : Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je me souille d'un si énorme péché (1). En voici encore une, que plusieurs pratiquent avec un grand profit : O très-pure Vierge, par votre sainte virginité et par votre conception immaculée, purifiez mon cœur et ma chair. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit (2).

II. CONSIDÉRATION.

Je finis par la quatrième vertu, qui est, à vrai dire, la plus nécessaire et la plus fidèle gardienne de la pureté, à savoir, l'amour de Jésus-Christ. Jésus, dit l'abbé Guerric, étant imprimé dans le cœur et exprimé dans les œuvres, est le sceau et le rempart inviolable de la chasteté de son épouse. En même temps qu'il s'imprime comme la forme qu'elle doit imiter; il songe à la garde de sa pureté, qu'elle ne doit jamais souiller (3). C'est pourquoi saint Jérome remarque que Rachel mourut près de Bethléem dans les douleurs de l'enfantement, au lieu même où le héraut de la virginité devait prendre naissance, pour nous apprendre que le Fils de Dieu n'entre point dans une âme qu'il n'y fasse mourir l'amour sensuel (4). Car, comme dit saint Ambroise (5)

meus, accende me. Continentiam jubes : da quod jubes, et jube quod vis. *S. Aug. l.* 10. *Conf. c.* 19.

(1) Ne sinas, quæso, Domine Jesu, et tu sanctissima mater et Virgo, ut tàm immani scelere me obstringam. *Surius, in ejus vitâ.*

(2) Per sanctam virginitatem tuam et per immaculatam conceptionem tuam, purissima Virgo, emunda cor meum et carnem meam. In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.

(3) Jesus quippe impressus in corde, expressus in opere, sigillum planè et munimentum est inviolabile castitatis sponsæ suæ, et eo ipso, quo se imprimit imitationis formam, imponit etiam incorruptionis custodiam. *Abb. Guerricus, serm.* 2. *de Annunt*

(4) Juxta Bethleem, in quam erat virginitatis præco Dominus nasciturus, à filio doloris occiditur. *S. Hier. lib.* 1. *in Jovinianum.*

(5) *S. Ambr. de Beato Patriarch. c.* 4.

Jésus-Christ est une fleur sortie de la tige de Jessé, qui a chassé du monde la puanteur de l'impureté, et l'a rempli de la douceur de la vie éternelle (1). Or ce qu'il a fait dans le monde, il le fait aussi dans le cœur où il règne par amour; sa présence est fatale à tous les plaisirs de la chair, et quand l'âme s'attache à la volupté (2), elle peut dire comme la femme impudique des Proverbes, que son époux est absent (3), parce que, comme dit le même Père, un âme lascive et impure ne peut jouir de la présence de Jésus-Christ (4).

III. CONSIDÉRATION.

D'où je conclus en premier lieu que les âmes pures et innocentes doivent ardemment aimer Jésus-Christ parce que, comme dit saint Augustin, elles ne seraient pas vierges, s'il ne les eût singulièrement aimées, et il ne les a appelées à cet état, qu'afin qu'elles le pussent aussi singulièrement aimer. O Vierges, dit ce Père, aimez de tout votre cœur le plus beau de tous les enfants des hommes. Vous le pouvez; votre cœur est libre des liens du mariage. Jetez les yeux sur la beauté de votre époux : considérez sa noblesse, qui le rend égal à son Père éternel, et son humilité qui le rend sujet à sa mère. Regardez les plaies qu'il souffre dans la croix, les cicatrices qu'il garde dans sa résurrection, le sang qu'il verse en mourant, le prix qu'il donne pour celui qui croit en lui, le commerce qu'il fait

(1) Flos Mariæ Christus, qui fœtorem humanæ colluvionis abolevit, et vitæ æternæ odorem infudit. *Et serm.* 1. *in ps.* 118

(2) Totus immundis diversorum facinorum impuritatibus fœdebat mundus, nunc spirat ubique suavitas pudicitiæ, unguentum fidei, flos integritatis.

(3) Non est vir in domo suâ.

(4) Meritò virum suum dicit absentem, quia non potest adultera omnis Christum habere præsentem. *S. Ambros. l.* 2. *Apol. David. c.* 3.

en vous rachetant (1). Jugez de quelle valeur sont toutes ces choses; pesez-les dans la balance du cœur, et pour tant de gages que vous avez reçus de sa charité, rendez-lui tout l'amour que vous eussiez donné à un mari (2). Que votre cœur s'attache tout à celui qui a voulu pour votre amour être attaché à la croix, et que ce divin époux occupe dans votre âme toute la place que vous n'avez pas voulu donner à un homme qui fût mortel.

Je conclus, en second lieu, qu'elles doivent renvoyer à cet aimable Sauveur toute la gloire de leur pureté, et reconnaître humblement qu'elles lui en sont redevables, imitant cette sainte abbesse nommée Sara, laquelle ayant soutenu avec un courage héroïque de furieux combats contre la pureté, entendit la voix du démon, qu'elle avait généreusement surmontée, qui lui disait par une flatterie artificieuse et maligne : *Tu m'as vaincu, Sara;* mais la sage vierge, qui n'ignorait pas les ruses de son ennemi, lui repartit : *Ce n'est pas moi qui t'ai vaincu, c'est mon Seigneur Jésus-Christ.* C'est lui, en effet, qui est également l'auteur et le fruit de la virginité, le présent, et celui qui le donne : l'époux et le gardien des vierges : c'est lui qui conserve leur beauté, c'est lui qui leur donne la persévérance, et enfin c'est lui qui les couronne et qui les fait régner dans l'éternité (3).

(1) Inspicite vulnera pendentis, cicatrices resurgentis, sanguinem morientis, pretium credentis, commercium redimentis. Hæc quanti valeant cogitate : hæc in staterâ cordis appendite, et quidquid amoris nuptiis vestris impendendum habebatis, illi rependite. *S. Aug. lib. de sanctâ virginit. sub finem.*

(2) Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce : totum teneat in animo vestro, quidquid noluistis occupare connubio.

(3) Ipse virginum sponsus, sanctæ virginitatis fructus, decus et munus, à quo fœcundatur, ut perseveret intacta; à quo decoratur, ut permaneat pulchra; à quo coronatur, ut regnet perenniter gloriosa. *S. Paschas. in ps.* 44.

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que nous devons respecter notre corps comme une chose sacrée et dévouée à Jésus-Christ.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Augustin dit que la charité chrétienne comprend quatre choses dans l'étendue de son objet. L'une, qui est au-dessus de nous, l'autre qui est en nous, la troisième qui est à coté de nous, la quatrième qui est au-dessous de nous. La première est Dieu, la seconde est notre âme, la troisième est le prochain, la quatrième est notre corps (1) Or, quoiqu'il soit au-dessous de nous, et que la raison nous oblige à le tenir dans la sujétion, il est vrai néanmoins que nous le devons traiter avec un grand respect comme une chose sacrée, qui est entièrement dévouée à la gloire de Jésus-Christ.

Pour établir cette vérité, il faut présupposer en premier lieu ce que dit Tertullien, que Dieu forma le premier homme non-seulement comme le chef-d'œuvre de sa puissance, et le miracle du monde, où il enferma toutes les perfections visibles de l'univers, mais encore comme le gage de l'Incarnation de son Fils, et comme un crayon, une image de son adorable corps,

(1) Quatuor sunt diligenda, unum quod supra nos est, alterum quod nos sumus, tertium quod juxta nos est, quartum quod infra nos est. *S. Aug. l. de doct Christ. c.* 23. *tom.* 3.

que le Saint-Esprit devait former du plus pur sang de la Vierge (1). De là vient ce soin particulier qu'il apporta à sa première formation, pour nous apprendre l'estime que nous en devons faire par l'excellente fin à laquelle il le destinait. Quand il n'eût fait simplement que toucher le limon qui lui servit de matière, ce limon, dit Tertullien, eût été assez heureux d'avoir reçu un si grand honneur (2). Mais il ne se contenta pas de le toucher, pour le tirer du rang des choses profanes, il voulut tenir conseil sur la manière qu'il devait garder en le formant; et puis, le prenant entre ses mains, il lui donna cent façons, avant que de l'achever, et lui laissant autant de marques d'honneur qu'il imprimait de traits sur son visage (3). Représentez-vous cet excellent ouvrier tout occupé et appliqué à son ouvrage, y employant toute l'industrie de l'art divin, sa conduite, son sens, sa sagesse, sa providence, et surtout faites réflexion sur l'amour de son fils qui lui dictait tous les linéaments de son ouvrage, autant de fois qu'il le touchait; il regardait son verbe, qui devait un jour se revêtir de notre chair, et faire de son sacré Corps le modèle des nôtres, sur lequel ils doivent tous être formés, crucifiés, glorifiés, couverts de plaies sur la terre et de gloire dans le paradis (4).

Il faut présupposer, en second lieu, que ce corps, qui devait porter l'image du Verbe incarné, et rendre hommage à son corps glorieux, ayant été défiguré par le péché, et livré au pouvoir du démon, le Fils de Dieu l'a racheté avec le prix inestimable de son sang, et l'a rétabli dans sa première dignité, nous obligeant par un nouveau titre, plus doux en quelque façon, et

(1) Limus ille jam tum imaginem induens Christi, non tantùm Dei opus erat, sed et pignus. *Tert. de resurr. carnis.*

(2) Satis beat[illegible] et si solummodò contactus. *Ibid.*

(3) Toties honoratur, quoties manus Dei patitur, dum tangitur, dum decerpitur, dum deducitur, dum effingitur. *Ibid.*

(4) Quodcumque limus exprimebatur. Christus cogitabatur.

plus amoureux que le premier, à le dévouer et consacrer parfaitement à son service (1). Vous n'êtes point à vous, dit l'Apôtre, exhortant les Corinthiens à l'amour de la pureté, vous avez été bien chèrement rachetés; donc en cette vue, et par reconnaissance d'une si grande grâce, rendez gloire à Jésus-Christ qui en est l'auteur; montrez par votre modestie combien vous prisez et honorez votre corps, dont la rançon est si précieuse; ne le vendez pas pour un plaisir d'un moment, puisqu'il vaut tout le sang de Jésus-Christ : je dis ce sang qu'il a versé sur son Église, afin qu'elle fût sans tache et sans macule; faites voir que vous n'en êtes pas ingrat; rendez à celui qui vous l'a confié comme un dépot précieux, dont il vous demandera un jour un compte exact, et pour suivre fidèlement les desseins avantageux qu'il a sur vous, souvenez-vous qu'il vous le donne premièrement pour porter son sacré corps que vous recevez dans la communion (2); secondement, pour porter son divin esprit que vous recevez avec la grâce; en troisième lieu, pour porter l'image de ses vertus; en quatrième lieu, pour porter l'image de ses souffrances, et enfin pour porter l'image de sa gloire. Jugez avec quel honneur nous devons traiter une chose si sainte et consacrée à des usages si nobles et si divins (3).

II. CONSIDÉRATION.

Car, premièrement, il nous l'a donné pour porter son sacré corps caché dans notre sein, comme un trésor caché dans le sein de la terre, ou comme un diamant d'un prix infini dans son anneau, pour me ser-

(1) Non estis vestri, empti enim estis pretio magno. Glorificate et portate Deum in corpore vestro. 1. *Cor.* 6. 20.

(2) *Vidé Cornel. à Lapide in hunc locum.*

(3) Glorificate et portate Deum in corpore vestro. 1. *Cor.* 6. 20.

vir des termes de saint Ambroise (1). Et de vrai, la communion n'est autre chose, selon la pensée d'un grand évêque de Paris, qu'un Dieu qui s'enferme dans le cœur de l'homme (2); d'où vient que notre cœur est comme le reliquaire du sacré corps de Jésus-Christ, de son précieux sang, et c'est avec raison que les Pères appellent ceux qui le reçoivent, des Porte-Christ, parce qu'ils portent effectivement Jésus-Christ, qui ne pouvait nous laisser en mourant une plus sainte ni plus divine relique pour gage de son amour. Quelle pureté donc ne devrions-nous pas avoir pour nous rendre dignes d'un si grand honneur? c'est la réflexion que fait saint Augustin, parlant aux prêtres, qui célèbrent tous les jours : Si l'âme du juste est le trône de Dieu, à plus forte raison devez-vous être, mes frères, son temple saint et immaculé (3). Si le tombeau de son corps est glorieux, pour avoir porté son corps durant les trois jours de sa mort, sans doute la gloire de vos corps est encore plus grande, puisqu'ils le portent tous les jours vivant et triomphant (4). Si le ventre qui l'a porté neuf mois est bienheureux, vos cœurs le doivent être aussi, puisque le Fils de Dieu les a choisis, pour y faire tous les jours sa résidence (5). Si les mamelles qu'il a sucées dans son enfance sont bienheureuses, votre bouche l'est aussi, puisqu'elle

(1) Estote ergò aurum optimum, estote monile pretiosum, ut possit in vobis margarita spiritualis includi. Margarita enim est Christus Dominus.

(2) Incordiatio Dei.

(3) Si anima justis sedes est Dei, multò magis sedes et templum Dei vos esse debetis mundum et immaculatum. *Citatur à Patre Hautino in sacramento amoris, lib.* 1. *n.* 489.

(4) Si sepulcrum ejus gloriosum est, in quo corpus ejus jacuit exanime, multò gloriosiora et digniora debent esse corpora, quæ à mortuis suscitatum quotidiè inhabitat.

(5) Si beatus est venter, qui novem mensibus Christum portavit, et beata debent esse corda vestra, in quibus hospitium quotidiè eligit Filius Dei.

prend le corps et le sang de ce divin enfant; vos mains le sont, puisqu'elles le portent; votre corps l'est, puisqu'il lui sert de demeure (1). Percez-le donc de la crainte de Dieu, traitez-le avec honneur, portez-lui du respect, recevez-le comme le sanctuaire où il demeure, comme l'autel sur lequel il s'immole au Père éternel; je dis encore plus : comme une partie de son corps, comme chair de sa chair, os de ses os, qu'il déifie en quelque façon par l'union qu'il contracte avec vous dans ce mystère : *Ne savez-vous pas*, dit l'Apôtre, *que vos corps sont les membres de Jésus-Christ, et si vous le croyez, quelle opinion devez-vous concevoir de leur sainteté* (1); car si les membres participent à la sainteté, à la dignité de leur chef, il s'ensuit que votre corps ayant un Dieu pour chef, est quelque chose de divin, et par suite que vous ne devez point l'avilir par des actions indignes de son excellence : reconnaissez, ô chrétien, votre dignité. Souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membre, et ne dégénérez pas de votre noblesse (3). La main d'un roi ne fera jamais ce que fait celle d'un valet d'étable, elle ne s'abaissera pas à des actions serviles, indignes de sa qualité. Étant donc membres de Jésus-Christ, qui est d'une majesté infinie, ne devez-vous pas conserver votre corps dans une admirable pureté ? Pouvez-vous même de là penser toucher un bien sacré, qui n'est plus à vous, mais qui appartient à Dieu même ? Pouvez-vous salir ce corps, qu'il sanctifie par la présence du sien, et par la résidence de son divin Esprit qui

(1) Si beata sunt ubera, quæ parvulus suxit, beatum debet esse os, quod carnem ejus sumit et sanguinem. Carnes ergò vestras cum timore ejus configite.

(2) Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi ? 1. *Cor.* 6. 14.

(3) Agnosce, ô Christiane, dignitatem tuam, memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. *S. Leo. serm* 1. *de Nat Domini.*

est la seconde considération, qui relève de beaucoup l'estime que nous en devons faire, et la révérence avec laquelle nous sommes obligés de le traiter.

III. CONSIDÉRATION.

Ignorez-vous, dit saint Paul, *que vos membres sont le temple du Saint-Esprit, qui est en vous, et que vous tenez de Dieu* (1) ? Saint Basile donnant jour à ces paroles, dit que le Saint-Esprit réside en nous en quatre manières. La première, comme l'art est dans l'esprit de l'ouvrier, pour se conduire dans ses ouvrages, parce que c'est lui qui est le directeur général de toutes nos bonnes œuvres. La seconde, comme le tout est dans ses parties : parce qu'il est le don par origine, d'où découlent en nous toutes les grâces et tous les dons divins, qu'il partage comme bon lui semble. La troisième, comme le maître dans sa maison. La quatrième, comme l'âme dans le sujet qu'elle anime, sur quoi il faut remarquer, qu'en vertu de l'union que nous avons avec Jésus-Christ, le Saint-Esprit prend possession non-seulement de nos âmes, mais de nos corps, qu'il occupe et qu'il gouverne à proportion, comme il occupait et gouvernait le corps du Fils de Dieu, lorsqu'il était sur la terre. La raison est que nous ne faisons tous qu'un corps dont Jésus-Christ est le chef, et le Saint-Esprit le cœur, ou plutôt l'âme et la vie. Comme donc c'est le propre de l'âme d'occuper et de gouverner le corps, de même c'est le propre du Saint-Esprit d'occuper l'intérieur et l'extérieur de l'homme juste, comme le temple où il habite, et de le gouverner comme une partie de son empire. Et voilà ce qui fait la gloire et la dignité de notre corps de porter le Saint-Esprit, l'Esprit de Jésus, qui l'a choisi pour

(1) Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs sancti, qui in vobis est, quem habetis à Deo? 1. *Cor.* 6. 19. *S. Basil. lib. de Spirit. sancto, c.* 26.

son trône, gloire qui demande de nous une rare modestie et une excellente pureté. La première, parce que c'est le Saint-Esprit qui doit régler tous les mouvements de notre corps : c'est une partie considérable de son état, où il devrait être, s'il était possible, aussi fidèlement obéi qu'il l'était dans la sainte humanité de Jésus-Christ. C'est lui qui doit gouverner notre cœur, qui est le principe de tous les mouvements du corps. C'est lui qui doit gouverner nos yeux, qui sont comme le miroir du cœur, où toutes les passions et les affections paraissent naïvement. C'est lui qui doit gouverner la langue, qui est son interprète, et l'organe des louanges divines, qui ne doit être employé ni à des discours, ni à des railleries profanes. C'est lui qui doit mesurer tous les pas, les gestes et les postures du corps, afin qu'il n'y ait rien qui ne respire la sainteté du chef, dont nous avons l'honneur d'être les membres. Quant à la seconde, qui est la pureté, elle ne peut être assez soigneusement gardée pour le respect que nous devons à un tel hôte, que nous portons partout avec nous, et qui nous porte réciproquement lui-même : *Seigneur*, dit le Prophète-Roi, *j'ai ardemment aimé la beauté de votre maison* (1). *Quelle sainteté, mon Dieu, ne devrait-on pas garder en tout temps dans votre sainte maison* (2) ! *J'ai choisi ce lieu, dites-vous, je l'ai sanctifié, pour y faire éclater à jamais la gloire de mon saint nom. Je n'en retirerai point, ni mes yeux, ni mon cœur, ni mes affections, ni mes regards* (3). Si cela est vrai du temple matériel, qui n'est fait que de bois et de pierre, quel état faites-vous du temple vivant de notre corps ? Combien devez-vous être jaloux de la pureté et sain-

(1) Domine, dilexi decorem domûs tuæ.

(2) Domum tuam decet sanctitudo.

(3) Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus.

teté de ce lieu ? Qui l'oserait donc profaner en votre présence ? ne devrait-il pas être semblable à la caverne de la licorne, où il n'entre jamais de serpents ni de bêtes venimeuses (1) ?

Nota. Cette considération mérite une plus longue étendue, nous en ferons un entretien particulier pour le jour suivant.

(1) Ædificavit sicut unicornium sanctificium suum in terrâ *Ps.* 77. 69.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que les personnes chastes doivent respecter leurs corps comme un temple consacré à Jésus-Christ.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Nile se sert de cette pensée pour nous porter à l'amour et à la pratique de la pureté : « Exercez-vous, » dit-il, à l'innocence du cœur et à la pureté du corps, » parce que ces deux qualités feront de vous le temple » de Dieu (1). » C'est ainsi que les personnes chastes doivent regarder leur corps et le respecter, comme un lieu sacré, où Jésus-Christ veut être honoré : il ne doit rien y avoir dans la personne d'une vierge qui ne soit pur, dit saint Basile (2), ni langue, ni oreille, ni vue, non pas même la pensée; mais elle doit honorer son corps comme le temple ou la chambre nuptiale de l'époux. En effet, comme il n'y a rien dans un temple qui ne soit saint, jusqu'aux moindres ornements, qui ne reconnaissent plus d'autre maître que Dieu, dès là qu'ils sont dédiés à l'autel; de même tout ce qui est dans un homme, qui fait profession de chasteté, est tellement du ressort de Jésus-Christ, et relève si abso-

(1) *S. Nil. in Parænet.*

(2) In nullâ parte oportet virginem adulteram esse, non linguâ, non auribus, non oculo, non alio sensu, imò neque cogitatione, sed corpus quidem, velut quoddam templum aut thalamum sponsi habeat præparatum. *S. Basil. lib. de verâ virgi-*

lument et uniquement de son domaine, qu'aucune créature n'y a plus de droit. Quand le temple de Salomon fut achevé et qu'il en eut fait la dédicace, Dieu, voulant autoriser cette action de religion par un insigne miracle, répandit sa gloire par tout ce lieu, et le remplit d'un nuage plein de majesté, qui était la marque de sa présence, et de la possession particulière qu'il en voulait prendre. Auparavant, cet auguste édifice appartenait à Salomon; mais depuis qu'il fut dédié à Dieu, il sortit du domaine de ce prince, qui lui en avait fait un présent; si bien qu'il n'y pouvait plus rien prétendre. Il en est de même de la pureté. Elle prend possession d'un homme chaste, et le consacre à Dieu si parfaitement, que tous les mouvements de son cœur, toutes les puissances de son corps et de son âme, sont à Jésus-Christ. Il y imprime son sceau, il y laisse le caractère de son pouvoir, c'est son temple, tout ce qui en est lui appartient, et par conséquent il n'y a plus rien qui ne soit saint et divin. C'est en ce sens qu'Origène appelle cette vertu un levain de sainteté; parce que, comme le levain fait couler dans toute la pâte un esprit de chaleur, qui la rend plus légère et plus maniable, de même la pureté répand, dans toutes les facultés du corps et de l'âme, un esprit de sainteté, qui les relève au-dessus du vulgaire, et qui les détache de la terre. Ce qui a donné sujet à saint Ephrem de dire qu'elle est semblable au chariot d'Elie, parce qu'elle tire du commun celui qui la possède, et lui donne un degré de hauteur, une élévation céleste, qui l'approche fort près du Fils de Dieu, à qui elle est toute sans partage et sans réserve (1). D'où il suit qu'une âme chaste doit tourner toutes ses pensées vers Jésus-Christ, et rapporter toutes ses actions aux intérêts de sa gloire, à cause de quoi Hugues de Saint-Victor distingue trois ordres de vierges, la folle, la sage et

(1) O castitas, currus spiritualis, possessorem suum in sublime evehens.

la divine : la folle, qui fait état de la pureté du corps, et néglige celle de l'âme ; la sage, qui évite ce défaut ; la divine, qui n'admet aucune division, s'attachant uniquement à Dieu, auquel elle s'est entièrement dévouée et dédiée, comme son temple, dont la sainteté fait le principal ornement : *A votre maison, Seigneur, convient la sainteté* (1).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, Dieu réside dans les temples, comme dans sa propre maison, et quoiqu'il soit en tout lieu par son immense grandeur, néanmoins il est ici d'une manière particulière, soit parce qu'il y reçoit nos sacrifices, soit parce qu'il nous y communique des faveurs qu'il ne fait pas ailleurs, ou bien enfin parce qu'il y repose sacramentalement, comme dans le trône de son amour. Je dis le même d'un homme chaste. C'est le plus agréable séjour de Jésus-Christ. Il se plaît parmi ses lis, et, comme dit Tertullien, la pudicité est partout où Dieu se trouve (2). Le Seigneur est avec vous, dit l'ange à la bienheureuse Vierge. Pourquoi ? parce que vous êtes temple digne de Dieu, embaumé des parfums de la chasteté (3). C'est pour cette raison que la bienheureuse Vierge est appelée par excellence le temple de la divinité (4), à cause de la pureté incomparable qui a servi d'attrait au Verbe incarné, pour l'obliger à demeurer neuf mois dans son sein virginal, comme dans son sanctuaire, où il a trouvé tant de délices, qu'il a voulu lui-même, comme dit un

(1) Domum tuam decet sanctitudo. *Ps.* 92. 16.

(2) Ubi Deus, ibi pudicitia. *Tertul. de cultu fœmin. c.* 8.

(3) Quia templum existis Deo dignum, castitatis aromatibus denè odoratum. *S. Basil. Seleuci. orat.* 39.

(4) Æternitas virginitatis est mater Dei, sacratium Spiritûs sancti est, templum singulariter unicum factoris tui est. *S. Hil defonsus, c.* 10. *de B. M.*

ancien auteur, y prendre le sacerdoce, non en changeant de nature, mais en se revêtant par miséricorde des ornements et de la qualité de prêtre selon l'ordre de Melchisédec (1). C'est pour le même sujet qu'il demande une si grande pureté dans les personnes qui sont consacrées au service des autels, parce qu'ils portent le pain des anges entre leurs mains, et le reçoivent tous les jours dans leur poitrine. Il veut que les principaux membres de son corps mystique soien purs, et s'il ne les trouve vierges avant que de les choisir, il veut, dit saint Jérome, qu'ils soient à l'avenir éternellement chastes (2). La raison est parce que tout ce qui appartient au Verbe incarné doit être saint, et particulièrement ceux dans les mains desquels il s'immole si souvent, pour s'enfermer ensuite dans leur poitrine comme dans son tabernacle, qu'il sanctifie par sa présence. C'est pourquoi Philon (3) remarque sagement que dans le Deutéronome Dieu défend de planter des arbres et des bocages dans son temple, parce que le vrai temple de Dieu ne demande point de délices ni de divertissements, mais une continence exacte et sévère (4).

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, les théologiens nous apprennent que les églises et les autels, où le Saint-Sacrement re-

(1) O templum in quo Deus ipse factus est Sacerdos, naturam non mutans, sed eam qui est secundùm ordinem Melchisedech, per misericordiam induens. *Proclus, in orat.* 1. *in laudem Dei Genitricis.*

(2) Apostoli vel virgines, vel post nuptias continentes, Episcopi, Presbyteri, Diaconi vel Virgines eliguntur, vel post Sacerdotium in æternum pudici. *S. Hieron. ep.* 50.

(3) *Philo, l. de Seraphim. Deut.* 16.

(4) Quoniam verum Dei templum non amœnitates postulat, sed severam castimoniam.

pose, sont commis à la garde des anges ; parce que là où est le roi, il est bienséant que la cour s'y trouve. Or, les vierges ont le même privilége ; les anges en ont un soin tout particulier, pour de très-justes raisons. La première, parce qu'ils savent combien le Fils de Dieu en est jaloux, les regardant comme ses épouses, qui méritent en cette qualité d'être bien accompagnées, selon le rang et la dignité royale qu'elles possèdent. La seconde, parce qu'ils connaissent le prix et l'excellence de cette vertu, que saint Ignace martyr (1) appelle le trésor de Jésus-Christ ; trésor qui doit être gardé par des anges, parce qu'il serait trop en danger entre les mains des hommes. Je sais bien ce que dit saint Ambroise, que la violence extérieure ne peut souiller une âme pure, pourvu qu'elle n'y consente pas. En quelque part que soit une vierge, dit ce Père, elle est toujours le temple de Dieu. Les lieux infâmes ne la déshonorent point ; mais plutôt elle efface leur infamie par l'éclat qui l'environne (2). Néanmoins comme l'outrage qu'on peut lui faire, est toujours odieux, il est important qu'elle soit en la garde des anges, puisqu'on ne s'en peut pas fier à d'autres, et qu'elle n'est pas capable de se conserver elle-même, sans un secours particulier du ciel. Nous trouvons de l'appui pour les autres vertus morales dans les bonnes inclinations de la nature. Elle nous porte à la miséricorde par la tendresse de cœur qu'elle nous donne ; aux grandes actions, par la générosité ; à la patience, par le désir ardent que nous avons du bien qui nous en revient ; à la paix et à la concorde, par cet esprit sociable qu'elle nous inspire. Mais il n'en est pas ainsi de la chasteté : nous n'avons point pour son regard de

(1) *S. Ignat. ep. ad Hieron.*

(2) Ubicumque Dei Virgo est, Dei templum est. Nec lupanaria infamant castitatem, sed castitas etiam loci abolet infamiam. *S. Amb. l. 2. de virginit.*

plus grands ennemis que nous-mêmes. Il faut tout craindre, quand il est question de conserver cette fleur au milieu de tant d'épines ; mais nous ne devons rien craindre davantage que notre propre faiblesse. Saint Jean Damascène (1) dit que l'arche ne s'abîma point dans les eaux du déluge, parce que ceux qui étaient au-dedans, gardèrent la continence, vivant séparés pendant tout ce temps-là, afin d'éviter, par le moyen de la chasteté, les flots de la mer et le naufrage universel du monde (2). Quelques tentations qui nous attaquent au-dehors, nous serons toujours en assurance, pourvu que le cœur soit chaste, et que l'impureté ne trouve point de retraite, ni dans nos pensées, ni dans les mouvements intérieurs de notre âme. Mais, pour cela, il est nécessaire que Dieu ferme lui-même l'entrée de l'arche, et qu'il en prenne la clef, ou qu'il la confie aux anges, qui n'ont rien de plus agréable que ce saint et charitable emploi.

(1) *S. Damas. l. 4. Orth. fr. c. 25.*

(2) Ut castitatis adminiculo pelagus, atque universum illud mundi naufragium effugerent.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que nous devons respecter notre corps, parce que Jésus l'a destiné à porter l'image de ses vertus, de ses souffrances et de sa gloire.

I. CONSIDÉRATION.

Celui qui dans la conquête d'un grand royaume aurait rendu mille services considérables au prince, se trouvant toujours le premier dans les combats, et prenant sur soi tous les travaux et tous les périls de la guerre, pour lui laisser la gloire de ses plus belles actions, ne mériterait-il pas d'être reconnu et honoré dans toute l'étendue de son empire, dont il lui aurait mis, pour ainsi dire, la couronne sur la tête? Que s'il se trouvait quelqu'un assez insolent pour lui faire outrage, et le traiter avec le dernier mépris, sans considérer ni son mérite, ni le rang qu'il tient auprès de son maître, quelle peine serait capable d'expier telle indignité? Tel est l'honneur que nous devons à notre corps, qui est si étroitement lié avec notre âme, et qui la sert si constamment dans la conquête du ciel, contribuant à la défaite de tous ses ennemis, combattant contre soi-même, se détruisant soi-même, pour la faire triompher, et sortant souvent du combat tout couvert de poudre, chargé de coups, marqué de plaies et de cicatrices. Car enfin tout le poids de la guerre tombe presque sur lui; et si la couronne ne se donne qu'aux bonnes œuvres et aux mérites, il est certain qu'il a

grande part aux œuvres les plus héroïques, que les vertus surnaturelles, soit théologales ou morales, exercent, pour imiter notre Seigneur et acquérir la béatitude. La foi, disent les théologiens, mérite par ses soumissions la claire vue de la divine essence; l'espérance, la possession du souverain bien; et la charité, la jouissance. Voilà les trois principales vertus qui méritent d'une manière plus excellente la vie éternelle. Or, s'il faut confesser la foi, n'est-ce pas le corps qui le fait, s'il est nécessaire, même au péril de sa vie (1)? S'il faut témoigner la confiance que nous avons en Dieu, au milieu des plus grands délaissements, n'est-ce pas le corps qui souffre les plus rudes peines que Dieu nous envoie pour éprouver notre espérance (2)? Si la charité est le principe du mérite, et le premier ressort du mouvement qui nous porte vers le ciel, n'est-ce pas par le ministère du corps qu'elle s'acquitte des principaux devoirs de l'amour du prochain, et même de l'amour divin, qui ne paraît jamais mieux que dans l'accomplissement fidèle des commandements de Dieu? Pour les vertus et les dons du Saint-Esprit, qui accompagnent la charité, tous les actes extérieurs et tous les fruits qui en proviennent, sont dus en partie au travail du corps. Je sais bien que le prix de ces œuvres extérieures vient des actes intérieurs; mais si c'est l'esprit qui leur donne la vie et le mérite, c'est le corps qui en souffre toute la peine. La raison commande le jeûne, mais c'est le corps qui le porte: la raison commande la modestie et le silence, mais c'est le corps qui les garde: la raison commande la mortification, mais c'est le corps qui l'éxécute, qui ferme les yeux aux objets dangereux, qui s'abstient des délices de la bouche, qui se prive du sommeil et du repos,

(1) Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. *Rom.* 10.

(2) Propter spem Israel catenâ hâc circumdatus sum. *Act.* 28.

et qui ressent presque toute la difficulté qui se trouve dans la vertu. S'il faut jeûner, c'est lui qui souffre la faim; s'il faut coucher sur la dure, c'est lui qui en a l'incommodité; s'il faut faire pénitence, c'est lui qui est revêtu de cilices, et matté de disciplines; s'il faut veiller et travailler, c'est lui qui en éprouve l'ennui et la lassitude. Que dirai-je des grâces que nous recevons dans les sacrements? N'est-il pas vrai qu'elles ne s'écoulent dans l'âme que par le ministère du corps? Ne faut-il pas qu'il soit baptisé dans l'eau, afin que l'âme soit purifiée; qu'il soit oingt des huiles saintes, afin que l'âme soit consacrée; qu'il mange le corps du Fils de Dieu, afin que l'âme en soit nourrie (1)? Bien davantage, quoique la béatitude essentielle se puisse obtenir par les actes purement intérieurs des vertus infuses, néanmoins il est constant, entre les théologiens, que les trois auréoles qui sont données aux docteurs, aux vierges et aux martyrs, ne s'acquièrent point sans les actes extérieurs; il faut que le corps y contribue et que la peine qu'il souffre soit comme le complément du mérite de l'âme. Quelque amour que vous ayez pour le martyre, si le corps ne le souffre actuellement, vous n'emporterez pas la couronne des martyrs: vous pouvez bien aimer la virginité, mais si vous ne retranchez tous les plaisirs, même légitimes, de la chair, vous ne pouvez pas mériter la couronne des vierges. Enfin, quelque zèle que vous ayez pour l'instruction des simples et des ignorants, si vous ne les enseignez effectivement, vous ne pouvez pas prétendre à la couronne des docteurs. Ce qui fait voir clairement le respect que mérite ce chef-d'œuvre de la main de Dieu, qui nous l'a donné pour nous servir à acquérir le salut éternel, en se consommant de travaux et de peî-

(1) Caro abluitur, ut anima emaculetur; caro ungitur, ut anima consecretur; caro signatur, ut et anima muniatur; caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur. *Tert. l. de Resurrect. carnis.*

nes; et se revêtant non-seulement des vertus de Jésus-Christ, mais encore de ses souffrances

II. CONSIDÉRATION.

En effet, si nous considérons de quelle sorte la providence divine traite les prédestinés, nous n'en trouverons aucun qui n'ait porté en son corps quelque marque de la passion de notre Seigneur: et c'est en ce sens que l'Apôtre dit qu'en quelque lieu qu'il soit, il porte continuellement la mortification de Jésus-Christ en son corps (1). Il appelle les souffrances, la mortification de Jésus-Christ, soit parce que c'est l'esprit de Jésus qui nous inspire l'amour de la mortification, soit parce que les peines et les afflictions que nous endurons pour son service, rendent hommage à sa mort, et nous font porter ses livrées. D'où vient que le même Apôtre se glorifie en un autre endroit de porter les stigmates de son maître, gravées non-seulement dans son cœur par un amoureux souvenir, mais encore sur son corps par une fidèle imitation de ses travaux; ce qui lui est commun avec tous les saints, dont quelques-uns ont eu à la vérité cette prérogative sur les autres, de porter effectivement les plaies de Jésus-Christ, par une grâce particulière, comme saint François; mais tous ont participé à ses souffrances, et il n'y en a point sur la terre qui ne puisse dire, comme saint Paul, qu'il meurt continuellement, qu'il n'est jamais sans quelque expérience des douleurs et de la croix de Jésus-Christ, qu'il souffre toujours quelque chose à son exemple, afin de faire paraître, dans sa chair mortelle, l'image de la vie souffrante de son Sauveur (2). De là vient ce

(1) Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. 2. *Cor.* 4.

(2) Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostrâ mortali. 2. *Cor.* 4.

respect que nous rendons à leurs saintes reliques, en considération des peines qu'ils ont souffertes en leurs corps pour l'amour du Fils de Dieu, peines qui les consacrent à l'immortalité, comme saint Cyprien, et les rendent dignes de la vénération de tous les siècles. Vous me demandez, dit saint Ambroise, pourquoi je rends honneur aux corps des martyrs, que la mort a réduits en cendres. Je vous le veux apprendre : J'honore les plaies qu'ils ont reçues pour le nom de Jésus-Christ ; j'honore le souvenir de leur vertu, qui les fait vivre, après leur mort, dans la mémoire de tous les hommes; j'honore leurs cendres, qui ont été consacrées par leur confession de foi; j'honore dans ces cendres les semences de l'éternité (1). Et de vrai, quel plus grand honneur peut-on se figurer, ou quel témoignage plus sensible de l'amour de Jésus envers nous, que de nous marquer du sceau de ses souffrances? Quelle faveur plus grande peut nous faire le Père éternel, que de nous donner une des épines de son très-aimable Fils? Qui ne respecterait les plaies de Jésus, gravées sur ces statues vivantes et animées ? Qui ne respecterait un corps marqué de ces glorieux caractères, couvert de ces sacrées plaies, qui seront un jour les sources d'une immortelle félicité, qui est le dernier privilége dont le Fils de Dieu les a honorés, les destinant à porter dans l'éternité l'image de sa gloire, après avoir porté celle de ses ignominies ?

III. CONSIDERATION.

Je sais bien qu'il n'attend pas jusque là à leur donner des preuves sensibles de son amour, et que souvent il les favorise par avance même, durant cette vie,

(1) Honoro in carne martyris exceptas pro Christi nomine cicatrices; honoro viventis memoriam perennitate virtutis; honoro per confessionem Domini sacratos cineres; honoro in cineribus semina æternitatis

des douaires de la beatitude, qu'il les rend en quelque façon impassibles, les faisant marcher parmi les flammes, sans en être offensés, comme saint Tiburce; qu'il leur donne l'agilité des corps glorieux, les élevant en l'air par un insigne miracle, comme saint François de Paule; qu'il les environne de lumière comme s'ils étaient déjà revêtus du don de clarté, ainsi que les bienheureux. Mais ce ne sont que des essais de cet heureux état qu'il leur prépare dans le Paradis, où ce corps fragile et mortel, qui porte maintenant l'image du corps de Jésus-Christ crucifié, sera parfaitement semblable à son corps glorifié (1). Car la chair, comme dit Tertullien, ayant été associée à tous les travaux de l'esprit, il n'y a pas d'apparence que Dieu la prive de la gloire du triomphe, puisqu'il a tant contribué à la victoire. C'est le miracle de son bras, l'héritière de son royaume, la sœur germaine de son Fils, la compagne de l'âme : serait-il juste qu'elle fût éternellement ensevelie dans la poussière (2) ? Concluons donc avec saint Cyrille de Jérusalem, que nous ne saurions assez respecter ce corps que Dieu s'est approprié par tant de titres, qu'il a destiné à des usages si saints, et qu'il couronnera un jour d'une si grande gloire. Épargnons nos corps qui doivent luire comme le soleil, et ne souillons pas un si grand ouvrage, pour un plaisir d'un moment (3). Souvenons-nous que le Fils de Dieu s'en est revêtu pour en réparer l'honneur, et faire dans son propre corps la dédicace de la pureté et de la modestie, qu'il voulait communiquer au nôtre :

(1) Configuratum corpori claritatis suæ.

(2) Hæccine non resurget toties Dei ? absit, absit ut Deus manuum suarum operam, ingenii sui curam, afflatûs sui vaginam, molitionis suæ reginam, liberalitatis suæ hæredem, religionis suæ sacerdotem, testimonii sui militem, Christi sui sororem in æternum destituat. *Tert. de Resurr. Carnis.*

(3) Parcamus corporibus quæ lucere debent sicut sol, nec propter parvam voluptatem tantum ac tale opus polluamus.

Qu'il nous donne, pour porter le trésor de son sang, la vertu de son divin esprit, l'image de ses souffrances, le caractère de ses plaies, le diadème de son immortalité, et, s'il m'est permis de le dire, le sceptre de sa toute-puissance, assujettissant à ses usages, même dès cette vie, toutes les créatures visibles (1). Seigneur, vous l'avez fait le roi de tous les corps, vous avez mis toutes choses sous son pouvoir, vous avez destiné toutes les créatures à son service. Car pourquoi les auriez-vous faites, sinon pour lui? Pour vous-même ? vous n'en avez que faire : vous vous en êtes bien passé toute une éternité. Vous n'avez besoin, pour être heureux, que de vous-même. Pour les anges ? ce sont de purs esprits qui tirent de vous toute leur félicité. Pour les autres créatures ? elles ne se connaissent pas, elles ne savent pas même si elles sont au monde. Il est donc évident que c'est pour le service de l'homme, qui, ayant reçu de vous le corps le plus parfait et le plus noble, mérite de régner sur tous les autres. C'est pour lui que les cieux sont en perpétuel mouvement; c'est pour sa subsistance, pour sa santé, pour ses délices, pour ses usages, que le soleil répand partout sa lumière, que les astres versent leurs influences, que les pluies tombent, que les fleuves coulent, que la terre produit ses fruits et que toute la nature travaille.

Omnia subjecisti sub pedibus ejus. *Ps.* 8.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Jésus ennemi de l'impureté.

I. CONSIDÉRATION.

Il n'y a point de vice qui soit plus contraire au Fils de Dieu que l'impureté ; on peut dire qu'elle a une opposition universelle à tout ce qui le regarde. Opposition à sa naissance éternelle; car il est le rayon de la lumière incréée, et le principe du pur amour. Opposition à sa naissance temporelle; car il est l'ouvrage du Saint-Esprit et le fils de la virginité. Opposition à son enfance; *car la virginité est une enfance perpétuelle* (1). Opposition à tout le cours de sa vie ; car il est l'*Homme-Vierge* (2) par excellence, qui n'a pas seulement méprisé tous les plaisirs des sens, mais qui a privé son corps des délices de la béatitude qui lui était due en vertu de l'union hypostatique. Opposition à sa mort ; car il a fait un bain de son sang, pour purifier l'Église et la rendre immaculée. Opposition à son tombeau ; car il était neuf et n'avait jamais servi. Opposition à l'état de sa résurrection ; car il était sur la terre d'une manière toute spirituelle, ne conversant qu'avec les anges et les saints. Opposition à son royaume céleste ; car on y vit de la vie des anges ; il n'y a point de

(1) Virginitas perpetua infantia est.
(2) Ἀνὴρ παρθενικός.

mariages (1). Opposition au sacrement de son corps; car *c'est le froment des élus, et le vin qui produit les vierges.* Opposition à son Esprit; car il est saint. Opposition à ses inclinations; car il aime les lis, et se plaît avec les âmes pures. Opposition à sa grâce; car elle nous sanctifie. Opposition à sa sagesse; car elle fait mourir la chair. Opposition à son corps mystique; car il doit ressembler à la pureté du chef. Jugez, par toutes ces contrariétés, de la haine qu'il lui porte, et de l'horreur que vous en devez avoir à son exemple.

II. CONSIDÉRATION.

Jésus venant du ciel pour converser sur la terre, devait apporter d'en-haut ce qu'il y a de plus précieux. Qu'apporta-t-il avec soi ? La pureté, dit saint Ambroise (2) : ce fut le présent qu'il choisit dans ses trésors, le don inestimable qu'il nous fit, et qu'il a dédié en sa personne et en celle de sa Mère. Il n'y avait rien sur la terre de plus précieux que la pauvreté, rien de plus beau dans le ciel que la virginité. Il prit l'une pour lui du trésor de nos misères, il tira l'autre pour nous du trésor de sa beatitude. Lorsque la reine de Saba sortit de son royaume pour venir dans le pays des Israélites, elle apporta avec elle ce qu'il y avait de plus précieux dans l'Arabie, pour marque de sa magnificence; surtout elle fit montre de cette plante odoriférante, qui donne le baume, dont la Palestine n'avait point encore de connaissance; mais depuis ce temps-là elle s'y rendit fort commune. Ainsi le Fils de Dieu apporta du ciel ce qu'il y a de plus beau et de plus excellent, pour nous en faire naître le désir, comme un marchand, pour attirer ceux qui veulent acheter sa

(1) Neque nubent, neque nubentur; erunt sicut angeli Dei.

(2) Speciale sibi donum virginitatis Christus elegit et integritatis munus exhibuit, atque ipse repræsentavit, quod elegit in Matre. *S. Amb. l.* 10. *Epist.* 81.

marchandise, leur en fait voir un échantillon. Mais le plus rare présent qu'il fit à la terre, fut la virginité qui est une plante toute céleste, un baume odoriférant, qui préserve nos corps de corruption et nous rend semblables aux anges. Aussi les hommes en ayant connu le prix, l'ont soigneusement cultivée depuis sa venue, et le monde s'est rempli de vierges, qui mènent dans un corps mortel une vie spirituelle et angélique. Si cela est veritable, s'il faut regarder cette vertu comme le plus beau et le plus riche présent de Jesus-Christ, qui ne voit combien il est ennemi de l'impureté, et le cruel outrage que lui font tous ceux qui s'attachent aux sales voluptés du corps ? Qui méprise le présent d'un ami, lui fait affront, dont il ne peut qu'il ne se ressente; que sera-ce d'ajouter au mépris l'outrage et la violence, en le foulant aux pieds et le jetant dans la boue (1) ? Quand on ne considèrerait que l'excellence de cette vertu en elle-même, on ne la saurait assez estimer, car il n'y a rien qui lui soit comparable; mais venant de la main de Jésus-Christ, lui-même nous l'ayant apportée de son royaume, lui-même l'ayant plantée sur la terre, lui-même l'ayant déifiée dans sa personne, l'ayant lui-même si particulièrement recommandée à ses plus intimes amis, n'est-ce pas lui faire un outrage signalé que d'en flétrir la beauté, et de perdre pour rien une chose qui n'a point de prix ?

III. CONSIDÉRATION.

Rupert dit que Satan, ennemi de l'incarnation et jaloux de la gloire de notre nature, ne trouva rien de plus puissant pour empêcher ce mystère, que le péché de luxure. Et de vrai, en souillant les hommes de cette tache, il donna tant de déplaisir au Fils de Dieu, qu'il

(1) Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. *Eccles.* 26.

se repentit, pour ainsi dire, de les avoir créés. La douleur du premier péché qu'Adam commit dans le paradis terrestre tomba sur son auteur qui fut puni de mort, et banni de ce lieu délicieux comme un criminel, condamné aux pleurs et aux misères d'un exil perpétuel et sans retour. Mais l'impureté de ses enfants donne du dégoût et de l'horreur à Dieu même, et lui fait dire ces paroles considérables : *Je me repens d'avoir fait l'homme:* non qu'il soit capable de repentir, mais parce que s'il eût été sujet au changement, la haine qu'il porte à ce vice, et l'horreur qu'il a des impuretés de la chair, eût été suffisante pour lui faire perdre le désir de sauver le genre humain, et beaucoup plus de se faire homme.

IV. CONSIDÉRATION.

Ce que Rupert dit de l'incarnation, nous le pouvons dire de l'institution du Saint-Sacrement, et de la mission du Saint-Esprit. Car le Fils de Dieu ayant établi le sacrement de son corps pour s'unir à nous par la conformité de ses douleurs et de sa pureté immaculée, il n'y a rien de plus contraire à sa passion que le plaisir sensuel, ni de plus opposé à sa pureté que la corruption de la chair (1).

Quant à la mission du Saint-Esprit, l'opposition ne peut pas être plus grande. L'esprit de Jésus est la douceur même ; l'impureté est cruelle et sanguinaire : elle attire secrètement comme l'aimant, mais elle est amie du fer. Le meurtre est son chef-d'œuvre et sa récompense : elle commence par la chair, et finit par le sang. Le Fils de Dieu renverse les tables des banquiers, et

(1) Nihil sic Sacramento corporis Christi adversatur, quàm luxuriæ fœditas et macula, quia cùm in Sacramento Christi et uniti debeamus conformitate passionis et munditiâ, nihil sic adversatur passioni Crucis ut voluptas, nihil sic munditiæ ut fœditas.

personne ne lui dit mot; mais sitôt que saint Jean touche les plaisirs d'Hérode, il est mis dans les fers, et enfin il lui en coûte la vie. L'esprit de Jésus est saint, l'impureté est la mère de l'injustice. Pendant que l'avocat plaide à l'oreille du juge en faveur de l'innocent; le démon, dit saint Chrysostome (1), parle dans son cœur en faveur du crime, mais il ne gagne pas toujours sa cause : une femme en fait plus d'une parole, que sa malice par tous les ressorts de son esprit. Elle arrache des arrêts sanglants de la bouche de cet impudique, le feu de l'amour l'aveugle, et lui fait perdre la vue du ciel, il s'oublie des jugements de Dieu, des lois de l'honneur, et de tous les droits de la nature. L'esprit de Jésus est un esprit d'amour, qui ne descend sur la terre que pour gagner le cœur de l'homme; la volupté le lui enlève (2). L'amour impudique est un tyran qui dépouille ses esclaves, et leur ôte les biens, l'honneur, la santé, le repos ; mais surtout il leur ôte le cœur, soit parce qu'il les affole, et les rend charnels et brutaux; soit parce qu'il affaiblit leur courage et les rend lâches et efféminés ; soit parce qu'il étouffe en eux l'amour des choses célestes, et leur donne un furieux dégoût du service de Dieu. De là vient qu'il n'y a point de vice qui soit une plus visible marque de l'abandon de Dieu, et par conséquent de la réprobation et de la ruine totale du pécheur. Car il détruit en peu de temps toutes les lumières de la raison naturelle, tous les rayons de la grâce, tous les remords de la conscience, toutes les inspirations divines, toutes les consolations du ciel, toute la ferveur de la dévotion, toute la vigueur de l'âme, toute la force des bonnes résolutions, tous les bons désirs, et souvent même tous les principes de la foi; en sorte que le cœur humain qui etait auparavant le temple du Saint-

(1) *S. Chrysost. homil.* 49. *in Matth.*

(2) Fornicatio. vinum ebrietas auferunt cor. *Osee.* 4.

Esprit, le domicile du Verbe, le sanctuaire de la Divinité, que le Père éternel avait choisi pour sa demeure, n'est plus qu'un triste désert, où tous les vices font leur retraite, un tombeau plein de vers et de pourriture, un enfer portatif, dont le pécheur ne peut se défaire, trouvant partout le feu qui le brûle, la puanteur qui l'infecte, le ver immortel qui le ronge, et les démons qui le tourmentent (1). Qui ne s'écriera donc ici avec le Prophète-Roi : O Seigneur, je ne m'étonne pas que vous ayez une si extrême horreur de la volupté; elle ouvre la porte à tous vos ennemis, pour envahir votre héritage; elle profane votre sanctuaire, elle viole votre temple, mettant une idole sur l'autel, où vous voulez être adoré; elle désole même votre sainte Jérusalem, et peuple l'enfer d'une infinité de malheureux que vous avez rachetés avec le prix de votre Sang (2) !

V. CONSIDÉRATION.

Voulez-vous savoir combien Jésus-Christ hait l'impureté ? considérez combien il aime toutes les vertus; car il n'y en a pas une qu'elle ne souille; et comme la baguette odoriférante que l'ange donna à sainte Liduvine (3) perdit son odeur, ayant été touchée de la main d'un homme peu chaste, de même toutes les grâces du

(1) Errat oculus ubi errat affectus. S. *Amb. de bono mortis. c.* 9. Amor quippe formæ rationis oblivio est, et insaniæ proximus. *D. Hier. l.* 1. *contrà Jovinianum.* Sic enim totus homo absorbetur ab ipso, et in ipso corpore, ut jam dici non possit ipse animus suus esse, sed simul totus homo dici possit caro esse et spiritus vadens et non rediens. *S. Anselm.* Ubi cœperit aui luxuriari, incipit deviare à fide. *S. Amb. lib.* 3. *Epist.* 50. Sepulcra illorum domus illorum in æternum. *Ps.* 48.

(2) Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum, posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam. *Vide S. Ambros. in eum locum.*

(3) *In ejus vitâ, lib.* 5.

ciel perdent leur beauté et leur éclat, aussitôt que l'âme donne entrée à quelque affection impure. Il ne faut qu'un désir lascif pour perdre tout, comme il ne faut qu'une étincelle pour faire un grand embrasement. Considérez combien il est jaloux du salut des âmes ; car il n'y a point de vice qui fasse tant de réprouvés, ni qui mette sitôt le comble à leur malheur. C'est pourquoi le prophète Zacharie nous représente le comble et la mesure des péchés sous la figure d'un grand vase couvert d'une masse de plomb, dans lequel est enfermée une femme qu'il appelle impiété, parce qu'elle représente la volupté, comme disent les Pères (1), qui est la source de tous les vices, et qui remplit la mesure des péchés, mettant le sceau à la réprobation de la plupart des hommes. Considérez combien il y a d'opposition entre l'esprit et la chair. Car le propre de la grâce de Jésus-Christ est de nous rendre tous spirituels, et le propre de l'impureté est de nous rendre tous terrestres et corporels. Jésus est venu au monde pour changer la chair en esprit, et la volupté n'y entre que pour changer l'esprit en la chair.

Enfin, considérez combien le souvenir du monde s'est toujours montré sévère à châtier ce vice infâme et funeste, jusqu'à faire tomber le feu du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe, jusqu'à noyer le monde dans le déluge, jusqu'à raccourcir notablement la vie de tous les hommes, jusqu'à quitter et abandonner, pour ainsi dire, le soin de leur conduite (2).

Mais rien n'est plus considérable que la confusion et l'infamie dont il les couvrira au jour du jugement,

(1) Impietatem ideò vocat Propheta peccatum carnale speciem mulieris referens, quia ex voluptate plura peccata nascuntur. *Theodoret. Ibid.* Mulier est typus voluptatis et infirmitas. *S. Cyrill.*

(2) Non permanebit spiritus in homine in æternum, quia caro est. *Vide Ruper. l.* 4. *In Genes. c.* 13. *D. Amb. c.* 8 *de Arcâ et Noe. Genes.* 6.

lorsqu'il les exposera à la vue de l'univers. Chose étrange! il n'y a rien qui plaise tant à l'œil que la lumière, et néanmoins il n'y a rien qu'un œil impudique craigné tant. La honte d'être découvert lui est un supplice insupportable. Il cache son crime à ses plus grands amis, il biaise même avec le confesseur, quoiqu'il n'en puisse obtenir le pardon qu'en le découvrant, et que d'ailleurs il sache que le sceau du sacrement est inviolable. Pourquoi? parce qu'il craint de perdre la bonne opinion qu'on a de lui. La mort lui serait moins odieuse que la honte qu'il a d'être connu pour ce qu'il est. Et cependant il n'est déshonoré que dans l'esprit d'un homme, qui ne le connaît peut-être point, et il ne l'est qu'autant de temps qu'il est dans sa pensée, et que le souvenir lui en demeure; ce qui ne peut pas être long. Que sera-ce donc d'être exposé aux yeux de tout le monde et de passer pour un infâme dans l'opinion de tous les mortels? Que sera-ce d'être déshonoré dans toute l'éternité, sans jamais pouvoir effacer la tache de son ignominie, sans jamais en pouvoir perdre la honte? C'est la peine que les impudiques souffriront à jamais. Jésus-Christ sera lui-même leur tourment, dit saint Bernard (1), parce qu'il est la lumière qui les découvre. Or qu'y a-t-il de plus odieux aux hommes lascifs que la lumière, surtout cette lumière qui les voit, cette lumière qui les fait voir, cette lumière dans laquelle ils se voient? Ils sont vus pour être confondus. Ils sont vus de la lumière, ils sont vus dans la lumière. De qui sont-ils vus? de tous les hommes, de tous les anges, de tous ceux qui ont des yeux (2). O quel supplice! de qui sont-ils vus? d'eux-mêmes. Ce qui les tourmente le plus, n'est pas d'être

(1) Deus pœna turpium mentium, quia lux est. *S. Bern. l.* 5. *de consideratione, c.* 12.

(2) Videntur ut confundantur; nec modò videntur à luce, sed et in luce videntur, à quo? ab omni vidente. ut pro multitudine intuentium. sit confusio multa. *Ibid.*

vus des créatures, mais d'eux-mêmes. Ils auront durant toute l'éternité la mémoire actuelle et la présence de leurs crimes, et il ne leur sera pas permis d'en quitter la pensée un seul moment. Ils tâcheront de la mépriser, et elle les piquera alors plus vivement; ils s'efforceront de l'étouffer, mais elle en deviendra plus violente; ils iront d'un côté, mais elle les y suivra; ils se tourneront d'un autre, mais elle les accompagnera toujours, et comment? Honteuse, horrible, effroyable, à raison des crimes qu'elle leur remet devant les yeux (1). Dans ce retour éternel d'un objet si affreux et si affligeant, quelle confusion, quelle peine, quelle mort? Mais le dernier degré de confusion et d'infamie, qui les anéantit en quelque façon, est qu'ils sont vus de Dieu même. Car étant une lumière incréée et infinie, il s'imprimera dans le plus intime de l'âme, ainsi que le feu pénètre une masse de fer qu'on jette dans la fournaise : et comme ce qu'il fait par lui-même dans l'esprit des bienheureux, leur apporte incomparablement plus de bonheur et de joie, que ce qu'il opère par l'entremise des créatures, parce que l'un est infini et l'autre fini; de même, entrant lui-même dans l'âme d'un impudique par la lumière infinie de son essence, pour éclairer son infamie, il le tourmente infiniment plus que par le feu, par les démons, et par le reste des supplices qu'il emploie pour le punir. O malheureux esclave de la chair, où trouveras-tu alors des forces, pour soutenir la colère d'un Dieu qui te confondra éternellement, et t'accablera d'un poids de sa majesté toujours présente? C'est une horrible infamie que tes ordures soient connues des hommes et des anges; c'est encore un plus cruel tourment de te voir toi-même si vilain et si noir, sans pouvoir détourner ta vue d'un objet si execrable; mais, après tout, cela n'est rien en comparaison de la confusion que t'apportera la présence d'une lumière et d'une pureté sou-

(1) Horrida facinoribus.

veraine, qui te donnera une horreur en quelque façon infinie. O que les méchants, dit saint Bernard (1), sont mal placés; étant, comme ils sont, exposés pour jamais à la lumière de la verité qui les pénètre, et qui fait jour de toutes parts dans les plus épaisses ténèbres de leur conscience criminelle!

(1) O quàm malè mali locati sunt, utpote expositi huic lumini propalatæ veritatis. *Ibid.*

DE L'OBÉISSANCE

DE JÉSUS-CHRIST.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'excellence de cette vertu, et combien elle est convenable au Fils de Dieu.

I. CONSIDÉRATION.

L'OBÉISSANCE est une vertu qui enferme toutes les autres, comme dit saint Jérome, et qui nous conduit à Jésus-Christ par le chemin le plus court et le plus droit (1). En effet, quoique toutes les vertus soient les livrées de Jésus-Christ, qui nous aident à le connaître et à le suivre; néanmoins il n'y en a point qui lui soit plus propre, ni plus convenable à sa personne, que l'obéissance, pour quatre raisons principales. La première, parce qu'il est vrai Fils de Dieu, non-seulement par sa naissance éternelle, mais encore par sa naissance temporelle. Or il n'y a rien qui soit plus séant aux enfants que d'obéir à leurs pères. La manière d'agir suit naturellement la condition de l'être; par conséquent, comme ils tiennent l'être de leurs pères, la nature veut qu'ils en dépendent dans leur conduite, et qu'ils n'aient point d'autre disposition, ni d'autre ré-

(1) In obedientiâ summa virtutum clausa est : nam simplici gressu hominem ducit ad Christum. *S. Hieron. in reg. Mon.*

ponse à tous les commandements qu'ils reçoivent, sinon celle de Joseph lorsque Jacob l'envoya vers ses frères : Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira (1) Il est vrai que Jésus-Christ, en vertu de sa naissance éternelle, n'est point capable d'obéir, parce qu'il n'a qu'une même volonté avec celle du Père éternel, volonté qui est absolument indépendante; mais en vertu de sa naissance temporelle, il a une volonté humaine dépendante de la divine, qui est la règle essentielle de toutes les volontés créées (2). C'est pourquoi saint Jean Damascène dit qu'il est un fruit d'obéissance (3); au lieu que le prophète Isaïe l'appelle un fruit de magnificence et de gloire; ce qui s'accorde fort bien, quoiqu'il semble se contrarier, parce que s'il est un fruit de gloire, naissant du sein de son Père, il est un fruit d'obéissance, naissant du sein de sa mère. Il est grand par nature, comme dit saint Ambroise, petit par miséricorde, grand selon sa divinité, petit selon son humanité : et par la même raison qu'il est petit, il est aussi obéissant, d'autant que l'obéissance et l'humilité n'ont qu'un même principe, comme elles n'ont qu'un même terme (4).

II. CONSIDÉRATION.

La seconde raison est prise de la qualité qui lui était si chère, et qu'il prenait si souvent, en se nommant Fils de l'homme. Car si l'obéissance lui est convenable comme Fils de Dieu, elle l'est encore davantage, en tant qu'il est Fils de Marie, qui le conçut par

(1) Præsto sum. *Gen.* 37. 14.

(2) Factus obediens usque ad mortem. *Vide D. Thom. in hæc verba.*

(3) Patris obedientiæ germen. *S. Joan. Damas. orat.* 2. *de Assumpt.*

(4) Excelsus per naturam, sed humiliatus per misericordiam : sublimis in divinitate, sed mitis in corpore. Itaque ubi humiliatus, ibi obediens. Ex eo enim nascitur obedientia, ex quo humilitas, et in eo desinit. *S. Amb. Apol. de David, c.* 7.

obeissance, en se reconnaissant esclave du Seigneur; *Voici la servante du Seigneur* (1). Les enfants suivent la condition de leur mère, selon la loi (2), ainsi que le fruit tient de l'arbre qui le porte. S'il est donc né d'une mère esclave, il est aussi serviteur, et s'il est serviteur, il n'y a rien qui lui convienne mieux que l'obéissance. C'est la fin de son incarnation, comme il le dit lui-même, protestant qu'il est descendu du ciel pour faire la volonté de son Père qui l'a envoyé. Et ne vous figurez pas que la qualité de serviteur lui soit ignominieuse; sa servitude est une servitude d'honneur, comme parlent les théologiens, également glorieuse au serviteur et au maître qu'il sert, qui est le Père éternel : au maître, parce qu'elle étend son domaine, mettant un Dieu sous son empire : au serviteur, parce qu'elle en fait le conquérant des âmes et le roi de l'univers. Voilà pourquoi il s'en glorifie par la bouche du Prophète-Roi, disant : *O Seigneur, ma gloire est d'être votre serviteur et le fils de votre esclave* (3) : gloire si grande qu'il n'a pas dédaigné de se soumettre aux plus viles créatures pour l'amour de son Père, assurant qu'il n'était pas venu ici-bas pour commander, mais pour obéir; non pour dominer, mais pour servir (4). Il le fallait ainsi, parce qu'il était venu pour réconcilier les hommes et les remettre bien avec Dieu. Or l'obéissance est le nœud de la paix entre Dieu et les hommes : les sujets ne peuvent être bien avec leur souverain, s'ils ne se soumettent à ses volontés. Qui pourrait donc unir l'homme avec Dieu, dit Rupert, s'il ne voulait se ranger sous le joug de l'obéissance qu'il lui doit(5) ?

(1) Ecce ancilla Domini, *Luc.* 1. 38.

(2) Partus sequitur ventrem.

(3) O Domine, quia ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ. *Ps.* 115. 16.

(4) Non veni ministrari, sed ministrare. *Matth.* 20. 28.

(5) Undè ergò copularetur homo Deo, si non illi subjugaretur obedientiæ jugo ? *Rupertus, l.* 2. *in Genes. c.* 30.

III. CONSIDÉRATION.

Donnons jour à cette pensée par une troisième raison. Le propre du Fils de Dieu est de sauver les hommes, et cette qualité est tellement attachée à sa personne, qu'il n'y a que lui seul qui ait pu mériter leur grâce, ni faire une satisfaction qui fût égale à la grandeur de leur offense. Or c'est par son obéissance qu'il a satisfait à Dieu, et qu'il a acquis le nom de Jésus, qui est le plus adorable de tous les noms. *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix. A cause de quoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est par-dessus tout autre nom* (1). Si bien que l'obéissance est, à proprement parler, la vertu de Jésus-Christ, puisque c'est par elle qu'il a voulu sauver le monde, comme le premier homme par la désobéissance l'avait malheureusement perdu (2). D'où l'on doit inférer la nécessité de cette vertu pour le salut des élus, soit parce que l'innocence originelle et la grâce que Dieu avait promise à toute la postérité d'Adam, en dépendaient absolument; soit parce qu'ayant été perdue par désobéissance, le Fils de Dieu ne l'a réparée qu'en mourant par obéissance; soit parce que l'ayant rétablie par la pratique de cette vertu, il ne l'applique qu'à ceux qui lui obéissent. Quoique Jésus-Christ fût Fils de Dieu, il a voulu en souffrant apprendre à obéir, et, s'étant consommé par obéissance, il est devenu la source du salut éternel (3). Pourquoi? pour ceux qui

(1) Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen, quod est super omne nomen. *Philipp.* 2. 8.

(2) Sicut per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ità et per unius obedientiam justi constituuntur multi. *Rom.* 5. 19.

(3) Cùm esset Filius Dei, didicit ex iis, quæ passus est, obedientiam, et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi, causa salutis æternæ *Heb.* 5. 8.

obéissent (1). C'est pourquoi saint Pierre donne aux prédestinés ce beau nom d'enfants d'obéissance, et nous assure que nous ne pouvons espérer la gloire que Jésus-Christ nous a acquise, si nous ne sommes de ce nombre (2). Comme s'il voulait dire : Vous devez espérer avec une ferme confiance, que vous jouirez un jour de la béatitude, lorsque Jésus-Christ vous manifestera sa gloire ; mais vous ne pouvez attendre ce bonheur qu'à cette condition que vous serez enfants d'obéissance. Il a mérité, en obéissant jusqu'à la mort, d'être le père du siècle futur, et d'engendrer tous les élus sur la croix ; il veut que tous ses enfants soient en cela semblables à leur père, dit saint Anselme (3). L'obéissance est le chemin royal du paradis, comme dit le cardinal Pierre Damien (4). Il y a marché le premier, comme le guide de l'éternité ; il veut que tous les prédestinés le suivent. Mettons donc notre honneur à l'imiter en ce point, et à nous soumettre à son exemple, non-seulement à Dieu, mais encore aux hommes pour l'amour de Dieu. Persuadons-nous que notre salut éternel dépend de notre obéissance, et que le haut point de la sagesse est de connaître les volontés de Dieu sur nous, et de les exécuter fidèlement, qui est la dernière raison qui nous reste à considérer dans cet Entretien.

IV. CONSIDÉRATION.

Le premier degré de sagesse est de bien commander, comme dit un ancien ; le second, de bien obéir.

(1) *Vide infrà D. Anselmum in hæc verba.*

(2) Propter quod, succincti lumbos mentis vestræ sobrii perfectè sperate in eam, quæ offertur vobis gratiam, in revelationem Jesu Christi quasi Filii obedientiæ. 1. *Pet.* 1. 14.

(3) Factus est causa salutis non cujuslibet sed æternæ, nec paucis, sed omnibus, hâc tamen conditione, ut obtemperent ei.

(4) Aurea in cœlum via. *Petr. Dam. Opusc.* 13. *c.* 21.

Le premier appartient à Dieu, le second à l'homme, parce que l'obéissance est au sujet, le commandement au souverain. Et saint Anselme a dit très-à-propos qu'il n'appartient qu'à Dieu, qui est seul indépendant et qui n'a point de supérieur, de faire en tout sa propre volonté, de même qu'il n'appartient qu'aux rois de porter le diadème (1). Or, Jésus-Christ est tout ensemble Dieu et homme, la sagesse incréée et la sagesse incarnée. Comme donc il lui est honorable de commander en qualité de sagesse incréée, *il a dit et tout a été fait* (2); de même en qualité de sagesse incarnée, sa gloire et d'obéir avec amour. C'est par cette raison que le prophète Isaïe appelle son obéissance du nom de sagesse: *Mon serviteur a sanctifié plusieurs justes par sa sagesse* (3). Quelle est la sagesse du Sauveur, dit Rupert sur ces paroles, sinon son obéissance (4), qu'on peut véritablement nommer la science de Jésus-Christ, parce que, comme dit saint Paul, il l'a apprise par sa propre expérience, en souffrant jusqu'à la mort. Il n'y a point de vertu qui lui ait coûté plus cher. *Il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert* (5). Les enfants des rois apprennent à commander; mais le Fils de Dieu apprend à obéir. De qui? des souffrances et de la croix. O qu'il avait bien envie d'apprendre, puisqu'il s'est soumis à des maîtres si rigoureux! Aimable disciple de l'obéissance, digne maître de tous les saints, de qui nous devons apprendre cette divine leçon, que la vraie sagesse de l'homme est d'obéir à Dieu, et de se soumettre pour son respect aux puissances qui le gouvernent

(1) Sicut corona soli regi competit, sic voluntas propria soli Deo.

(2) Dixit et facta sunt. *Ps.* 32. 9.

(3) In sapientiâ justificavit ipse justos, servus meus multos. *Is.* 53. 11.

(4) Quæ est sapientia ejus, nisi obedientia ejus? *Rupert. l.* 2. *in Isaiam, c.* 19.

(5) Didicit ex iis quæ passus est, obedientiam. *Hebr.* 5. 8.

que l'âge ni l'expérience n'en dispensent personne ; que les simples en obéissant acquièrent la science des sages, et que les sages s'affolent quand ils ont honte de se soumettre (1). Et partant pour conclure par la pensée de Fauste, évêque de Riez, que personne, pour ancien qu'il soit, ne s'aveugle jusqu'à ce point de croire que l'obéissance soit mesèeante à son âge, puisque Dieu ne l'a pas estimée messéante à sa personne. Être humble et obéissant, c'est un devoir nécessaire au regard de ceux qui sont encore jeunes, parce qu'ils ne peuvent se conduire eux-mêmes ; mais c'est un honneur à ceux qui sont déjà avancés en âge, parce que c'est de là que leur vieillesse tire de l'éclat, et se rend digne de gloire (2).

(1) Simplex per obedientiam pervenit ad sapientiam, et mores majorum. *Peraldus, epist. Lugdun.*

(2) Nullus senior tam indoctus appareat, ut putet, quod eum non deceat : obedientia, quæ Deum decuit, humilitas enim atque obedientia in junioribus adhuc necessitas, in senioribus jam dignitas est. *Tract. de Obedient. c. 2.*

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Combien l'obéissance du Fils de Dieu était rare et singulière.

I. CONSIDÉRATION.

Encore que l'obéissance du Fils de Dieu soit le modèle de la nôtre, et que nous ayons grâce pour cet effet, et même facilité à le suivre, si nous en voulons user : néanmoins si l'on considère cet original dans son excellence, on y trouvera beaucoup de traits inimitables, que nous ne pouvons pas pratiquer, mais que nous devons admirer et honorer.

Le premier trait d'excellence, qui lui est propre et particulier, est qu'il n'a jamais fait de résistance aux volontés de son Père, et qu'il n'en pouvait pas faire. Nous avons tous ce malheur d'être sujets à la rébellion, parce que nous avons une pente naturelle à faire notre propre volonté, et quelque doux et juste que soit le commandement qu'on nous fait, c'est assez qu'il entreprenne sur notre liberté, pour y avoir de l'opposition. De là vient que l'obéissance est une vertu difficile à notre égard, et qu'il est aisé de manquer au respect que nous devons aux ordres de la volonté divine. Cette faiblesse nous est commune avec les anges, et comme il n'y a point de pure créature qui soit impeccable par elle-même, ni par le droit de sa naissance, il n'y en a point aussi qui ne puisse manquer à la soumission qu'elle doit à Dieu. Mais Jésus-Christ au contraire avait une pente naturelle à obéir aux mouvements du

Saint-Esprit, et son humanité sainte ne subsistant qu'en Dieu, ne pouvait aussi agir que par subordination et dépendance de Dieu. Sa volonté créée était, pour ainsi dire, entée sur la volonté incréée, de même que la nature humaine, qu'il avait associée à son trône, était entée sur l'être divin. Bien davantage, quoique son appétit sensitif pût avoir de l'opposition aux douleurs et à la mort, il n'en pouvait néanmoins avoir à l'empire de l'esprit, ni l'esprit à l'empire de Dieu. C'est pourquoi saint Thomas de Villeneuve (1) dit que la chair de Jésus-Christ est avec raison appelée l'ombre de la divinité, parce que comme l'ombre suit sans aucune résistance le mouvement du corps, de même cette sainte humanité suivait fidèlement les impressions divines, sans s'en éloigner tant soit peu, et son sacré corps, par une harmonie et un concert merveilleux s'assujettissait à tous les mouvements de l'esprit (2). C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit Rupert, qu'il n'y a que Jésus-Christ en qui le Père éternel ait trouvé un repos sans travail, et qui ne lui ait point donné de peine. Dieu, dit cet auteur, repose si parfaitement dans son Fils, qu'il ne lui a jamais fait de peine. Dans les hommes et dans les anges, il ne s'est reposé qu'après le travail, parce qu'il n'y a ni homme ni ange qui lui puisse servir de demeure, ou de lieu de repos que par une grâce qui lui coûte, pour ainsi dire (3); car il faut qu'il opère et qu'il travaille en eux, avant que de s'y établir : d'où vient qu'il dit, dans l'Écriture, qu'il a eu peine à nous souffrir (4). Mais pour son Fils bien-aimé, comme il ne l'a

(1) Competenti similitudine Christi sanctissima caro deitatis umbra nuncupatur, quia sicut umbra corporis motus formam que insequitur, ità à deitatis nutibus sacerrima humanitas illa neque ad modicum deviavit, sed quocumquè iret spiritus sequebatur et corpus. *S. Thomas à Villanovâ, Conc.* 1. *de Annunt*

(2) Quocumquè iret spiritus, sequebatur et corpus.

(3) Per operosam gratiam.

(4) Laboravi sustinens. *Is.* 1. 14.

point créé, mais engendré, il ne lui a point aussi donné une bonté simplement accidentelle, mais il y a toujours trouvé une essentielle bonté. Il a eu à travailler dans les autres, il n'y a que celui-là seul en qui il n'a rien trouvé qui lui pût faire résistance (1). Et dans un autre endroit voici comme il s'explique encore plus clairement : Il n'y a que Jésus-Christ à la justification duquel Dieu n'a point été obligé de travailler, non plus qu'il n'a pas eu besoin de patience pour attendre son progrès dans la perfection. Pour créer les hommes et les anges sa sagesse a fait de grandes dépenses, sa justice et sa miséricorde en ont encore plus fait pour les sauver, et les séparer des réprouvés, comme tout le monde le voit avec étonnement, et toute la cour céleste le publie avec des louanges magnifiques. Mais il n'y a que celui-ci où il n'a rien trouvé qui lui résistât, soit dans l'éternité, lorsqu'il était encore caché dans son sein ; soit dans le temps, lorsqu'il s'est revêtu de notre chair pour combatre nos ennemis par son commandement (2).

II. CONSIDÉRATION.

Cette première prérogative de l'obéissance de Jésus-Christ est suivie d'une autre, qui lui donne beaucoup d'éclat, et qui rend beaucoup d'honneur à son Père. Car il ne lui a pas seulement été soumis sans aucune résistance, mais il a lui seul rétabli son royaume, et rangé tous les hommes sous son empire. Nous venons tous au monde portant les marques de la servitude que nous devons à Dieu par autant de titres qu'il y a de perfections et d'attributs glorieux dans

(1) In cæteris laboravit, in isto solo nihil unquàm fuit quod resisteret ei.

(2) In isto nihil unquàm fuit quod resisteret ei, sive ille in sinu ejus pausavit, sive militaturus jussu ejus naturam nostræ carnis induit. *Rupert. l.* 1. *in Genesim* Vide eumdem *in Zach.*

son essence. Il est notre créateur de qui nous tenons l'être et la vie ; il est notre dernière fin d'où dépend notre souverain bien, sans lequel nous ne pouvons être que très-misérables ; il est le principe de tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire ; il est le maître absolu de toutes les créatures, la source de tous les êtres, l'abîme inépuisable de tout bien, de sagesse, de bonté, de beauté, de gloire, de puissance, de miséricorde : et toutefois, nonobstant de si fortes et de si étroites obligations, l'obéissance était bannie du monde, tous les hommes étaient révoltés, et au lieu de leur prince légitime et naturel, ils avaient reçu un tyran qui occupait toute la terre. Qui les a ramenés à leur devoir ? qui a rétabli l'obéissance ? qui l'a rappelée de son exil, sinon Jésus, sinon ce fidèle ministre, ce serviteur par excellence, dont le Père éternel avait promis de se servir pour réparer la gloire qui lui avait été ravie? *Tu es mon serviteur, je t'ai choisi pour annoncer ta gloire dans Israël* (1). Et voilà ce qui rend son obéissance admirable, d'avoir acquis autant de sujets à son Père qu'il y a de prédestinés dans lesquels il a répandu son esprit. Sans lui le Père éternel ne nous eût jamais tenus pour ses serviteurs, et nous ne l'eussions jamais eu pour maître. Il est seul la cause de toute la gloire extérieure de son Père et de notre bonheur. Tout ce que les saints ont jamais rendu de soumission et d'obéissance à Dieu, n'est qu'un fruit, et une participation de la sienne. Il l'a volontairement embrassée, afin de nous la transmettre, comme dit saint Ambroise (2). Et pour nous faire voir à quel point d'excellence il possédait cette vertu, il a rempli le cœur de tous les élus des ruisseaux qui découlent de sa plénitude. Mais quand il en aurait rempli un million de fois autant, tout l'honneur qui pourrait revenir

(1) Servus meus es tu, Israel, in te gloriabor. *Is.* 49. 3.

(2) Suscepit ipse obedientiam, ut nobis eam transfunderet. *S. Amb. in ps.* 61.

à son Père de leurs soumissions ne vaudrait pas un seul acte de son obéissance, parce que c'est une gloire incomparablement plus grande, d'avoir un Dieu sous son empire, que de commander à mille mondes, s'il en avait produit autant.

III. CONSIDÉRATION.

Cette dernière marque d'excellence, jointe aux deux précédentes, nous oblige à reconnaître qu'entre tous les sujets du domaine de Dieu, Jésus-Christ a une éminence infinie, et que son obéissance est aussi rare et singulière, que la qualité qu'il porte de Fils unique, qui, étant né libre par le droit de l'union hypostatique, s'est soumis volontairement aux volontés de son Père. Il est vrai que pour rendre notre obéissance plus considérable, il nous a fait tous enfants de Dieu : *Et tu seras comme un Fils obéissant du Très-Haut* (1) : mais nous ne le sommes que par grâce, au lieu qu'il l'est par nature; nous ne le sommes que par adoption, et lui par génération. Et par conséquent où que puisse aller notre obéissance, jamais elle n'égalera celle de Jésus-Christ, jamais elle n'en approchera. Il sera toujours Fils unique, toujours incomparable dans le respect et la sujétion qu'il a rendue à son Père. Nous ne devons pas pourtant laisser de marcher sur ses pas, quoique nous ne le puissions suivre que de loin. Son exemple nous animera dans nos peines, nous soutiendra dans nos faiblesses, et nous humiliera dans nos chutes. Allez donc après lui, et n'ayez point de honte, vous qui n'êtes que l'esclave, de faire ce que le Fils a fait devant vous. Persuadez-vous bien cette vérité, que vous êtes serviteur de Dieu par droit de nature, enfant par adoption, qu'en cette vue vous devez joindre l'amour avec la crainte, et qu'après avoir obéi comme fidèle sujet, vous règnerez un jour comme le Fils du Très-Haut dans la maison de votre Père.

(1) Et eris tu velut Filius Altissimi, obediens. *Eccli.* 4. 11.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Combien l'obéissance que Jésus-Christ rendait à son Père était amoureuse.

I. CONSIDÉRATION.

S'il nous était permis d'entrer dans le secret de son cœur, pour y chercher le principe de son obéissance, nous serions tous embrasés des flammes de son ardente charité, qui en est la source. Mais comme il n'y a que lui qui peut nous ouvrir ce sanctuaire, il faut nous arrêter à sa parole qui nous en donnera des preuves indubitables.

Premièrement, pouvait-il nous dire plus clairement combien il chérissait cette vertu, qu'en nous assurant que c'était son unique emploi, qu'il avait fait de la volonté de son Père la règle de toutes ses actions, et qu'il l'avait mise dans le centre de son cœur. *Il est écrit de moi à la tête de votre livre, que j'accomplirai votre volonté; je l'ai voulu, ô mon Dieu, et votre loi est gravée dans l'intime de mon cœur.* (1). Ce livre, dit un célèbre interprète (2), est celui des prédestinés, que le Prophète-Roi appelle le livre des vivants (3). Ce qui est écrit au commencement, c'est ce qui fait le capi-

(1) In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Ps.* 39.

(2) *Liranus.*

(3) Deleantur de libro viventium. *Ps.* 68.

tat de la prédestination, comme la tête fait la principale partie du corps (1). Si bien que le premier article, ou, pour mieux dire, le sommaire de ce livre, c'est l'obéissance que Jésus-Christ devait rendre à son Père, et tous les prédestinés, à son exemple. Demandez-vous ce que le Fils de Dieu a fait toute sa vie? Il a obéi. Quelles vertus il a pratiquées? l'obéissance. Quelle doctrine il a enseignée? celle de l'obéissance. Que a été le but de ses desseins et le centre de ses désirs? l'obéissance : *Et votre loi est gravée au milieu de mon cœur* (2). Il n'a pas mis les commandements de son Père en quelque coin, dit Hugues cardinal, mais au milieu de son cœur (3); plusieurs mettent la loi de Dieu hors de leur cœur par leur désobéissance, d'autres la laissent en quelque coin, les plus vertueux sont ceux qui la mettent plus près du centre; mais Jésus-Christ la portait au fond de son cœur, où est la source de la vie. C'était pour lui une même chose que d'obéir et de vivre : *La loi pour le sage est la fontaine de la vie* (4). Le texte original porte : *La loi au regard du sage, est la veine des vies* (5). Il la tient au milieu de son cœur, comme les fontaines au milieu des villes, comme l'esprit vital au milieu du cœur. Elle donne vie à toutes ses puissances, et anime toutes ses actions (6). Voilà comme l'obéissance faisait tout l'emploi de la vie de Jésus : voulez-vous voir comme elle faisait toutes ses délices?

(1) Quod primò et principaliter pertinet ad divinam prædestinationem, sicut caput est principalis pars hominis.

(2) Et legem tuam in medio cordis mei. *Ps.* 39.

(3) Non in angulo, sed in medio cordis sui. *Cord. Hug.*

(4) Lex sapientis, fons vitæ. *Proverb.* 14.

(5) Lex sapientis vena vitarum.

(6) Sicut enim vitalis spiritus mediâ cordis concavitate manans est vitæ corporis, ità divina lex in medio cordis sita fons est vitæ spiritualis *Nierembergius, homil.* 13. *de obedientiæ jugo.*

II. CONSIDÉRATION.

Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'achever son ouvrage (1). Ces paroles, dit Rupert, nous montrent avec quel amour il servait le Père éternel dans l'ouvrage de notre salut, prenant plus de plaisir dans l'obéissance, que ne ferait un famélique à qui l'on présenterait les mets les plus délicieux et les plus exquis (2). Et de vrai, quelle viande, comme dit saint Bernard (3), peut donner au corps autant de force ou de goût, que l'obéissance en donne à l'esprit? Qu'y a-t-il qui nous fortifie et qui nous soutienne mieux dans nos besoins, que l'accomplissement de la volonté de Dieu? S'il y a du contentement à faire sa propre volonté, à combien plus forte raison y en doit-il avoir à faire la volonté de Dieu? Si c'est un grand plaisir d'être à soi, n'est-il pas incomparablement plus grand d'être à Dieu? Ne faut-il pas confesser qu'autant que le goût du bien divin surpasse celui du bien créé, autant le plaisir spirituel de l'obéissance excède celui de la propre volonté? Le Père Jean Suarez, de notre compagnie, sentant de la répugnance à quelque action qui regardait l'obéissance, et combattant dans l'oraison cette contradiction de la nature, fit vœu, pour se vaincre, de la faire sans aucune repartie, si on la lui commandait, ou de la demander, si on ne la lui commandait pas. Cette amoureuse résolution lui causa une telle joie spirituelle

(1) Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. *Joan.* 4.

(2) Magis delectabatur in hâc obedientiâ, quàm aliquis esuriens dum oblatis cibis dicitur ei: Manduca. *Rupert. l.* 4. *in Joan.*

(3) Quis enim cibus æquè confirmat, et corroborat hominem? Quid ità in omni necessitate confortat et sustentat, ut divinæ voluntatis exsecutio? *S. Bern. serm.* 3. *in Ramis Palm.*

dans l'espace de douze ans, qu'il ne se connaissait pas lui-même, et il assurait que jamais il n'avait mieux compris que par sa propre expérience, la vérité de ces paroles, que toutes les souffrances de la vie ne peuvent égaler la moindre goutte des consolations du ciel C'est pourquoi un sage maître de la vie spirituelle nous donne cet avis très-important : Rapportez tous vos exercices spirituels à l'abnégation de votre propre volonté; car c'est un bien qui vous sera plus doux que le paradis (1). C'est la viande des anges que d'obéir à Dieu, ce sont les plus grandes délices des bienheureux, ce sont les délices de Jésus-Christ, ce doivent être les nôtres, si nous voulons être du nombre de ses amis et de ses élus, dit saint Ambroise (2).

III. CONSIDÉRATION.

Car il aime tant l'obéissance, qu'il veut que tous les prédestinés portent ses livrées sous peine d'être bannis de sa maison. Pesez, je vous prie, ces paroles: *Tous ceux qui me disent : Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux* (3). Qui est-ce donc qui peut espérer ce bonheur? *celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux* (4). Le premier homme, dit saint Eucher, sortit du paradis par sa rébellion, le Fils de Dieu nous y fait rentrer par l'obéissance, pour n'en sortir jamais : car en nous montrant, par son exemple, comme il faut nous assujettir à la volonté

(1) Omnia exercitia tua ordina ad abnegationem; hoc enim melius est tibi, quàm paradisus. *Lanspergius, in Ep. Jesu Christi.*

(2) Hic cibus angelorum est, ut divino famulentur obsequio.

(3) Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. *Matth.* 7.

(4) Qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Ibid.*

divine, il a fermé la porte par laquelle nous en pourrions être chassés (1). C'est donc l'obéissance qui nous fait domestiques du Fils de Dieu, et comme il a pris autrefois plaisir de loger en Béthanie, qui signifie maison d'obéissance, il veut aussi que le ciel, qui est sa maison, ne serve qu'à loger ceux qui sont vraiment obéissants. Je dis plus; il ne regarde pas seulement ceux qui excellent dans cette vertu, comme domestiques, il les reconnaît pour ses frères, pour ses sœurs, pour ses parents, tant il est amoureux de l'obéissance. *Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, me tiendra lieu de frère, de sœur et de mère* (2). Quel honneur plus considérable pouvait-il faire à tous ceux qui imitent son obéissance? Quand il se fût contenté de les traiter comme ses sujets, cette faveur ne pourrait être assez estimée : *Heureuse la nation dont le Seigneur est le Dieu* (3)! Mais il ne s'arrête pas là, il pratique lui-même ce qu'il conseille par la bouche du Sage : *Si vous avez un bon serviteur, qui soit obéissant et fidèle, aimez-le comme votre âme, traitez-le comme votre frère* (4). Il se lie si étroitement à nous, lorsqu'il trouve dans nos cœurs de la soumission à ses volontés, qu'il y vient prendre une nouvelle vie, de même en quelque façon qu'il descendit au sein de sa mère, lorsqu'elle se soumit à la parole de l'ange, disant: *Voici la servante du Seigneur, que votre parole soit accomplie en moi* (5). Ainsi l'on peut dire que notre obéissance le fait vivre, et lui rend,

(1) Quia dum exemplo suo nos obedientiæ subdit, viam nobis egressionis paradiso claudit. *S. Eucher. in c.* 15. *l.* 1. *Reg.*

(2) Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est. *Matth.* 7. 21.

(3) Beata gens, cujus est Dominus Deus ejus. *Ps.* 32. 12.

(4) Si est tibi servus fidelis, sit tibi quasi anima tua, quasi fratrem sic eum tracta. *Eccli.* 33.

(5) Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum. *Luc.* 1. 38.

s'il m'est permis de parler de la sorte, ce que la sienne nous avait donné, et ce qu'elle lui avait ravi. Car vous savez, ce que dit saint Bernard, que Jésus-Christ a préféré l'obéissance à la vie : il a perdu la vie, dit ce Père, de peur de perdre l'obéissance (1). Vous n'ignorez pas aussi qu'en mourant par obéissance, il a rendu la vie aux enfants d'Adam, qui étaient morts par sa désobéissance. Le premier Adam s'était rendu désobéissant jusqu'à la mort, le second s'est rendu obéissant jusqu'à la mort. Voyez donc combien nous devons aimer l'obéissance, puisqu'elle nous donne lieu de correspondre à l'amour de Jésus-Christ, et de lui rendre la vie qu'il a perdue par obéissance, pour nous sauver de la mort.

(1) Ne obedientiam perderet, perdidit vitam. *S. Bern. c.* 13. *ad milites templi.*

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Combien l'obéissance de Jésus-Christ était humble et respectueuse.

I. CONSIDÉRATION

Encore que l'obéissance de Jésus-Christ ne fût pas une obéissance d'esclave, mais de Fils, et qu'elle n'eût pas son principe dans la crainte, mais dans l'amour, elle ne laissait pas d'être très-humble et très-respectueuse. *Il s'humilia lui-même se rendant obéissant jusqu'à la mort* (1). L'esclave, dit saint Denis d'Alexandrie sur ces paroles, ne s'humilie pas lui-même, c'est la puissance du maître, qui le fait plier sous ses volontés (2). Il n'en est pas ainsi du Fils de Dieu : il s'est humilié volontairement, non forcément ni par contrainte, et, comme Origène remarque excellemment, si nous faisons réflexion sur toutes les actions de sa vie, nous verrons qu'il n'a rien fait par nécessité, mais par inclination et par amour (3). C'est pourquoi il dit, étant prés de mourir: *Afin que*

(1) Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem *Philipp.* 2. 8.

(2) Servus non humiliat semetipsum, sed potiùs dominatio humiliat. *Dionys. Alex. in hæc verba :* Humiliavit semetipsum, etc.

(3) Omnia quæcumque legeris de Christo, non necessitate, sed sponte facta reperies. *Orig. homil.* 8. *in Genesim.*

tout le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a commandé : Levez-vous, allons (1). Et où, Seigneur ? aux souffrances, aux opprobres, à la mort. C'est donc la charité qui l'humilie, et son humilité qui le fait obéir volontairement ; et tant s'en faut que sa soumission déroge à la noblesse de son extraction, qu'au contraire elle fait voir clairement qu'il est vrai Fils, parce que, comme dit Théophilacte, c'est le propre du Fils d'honorer et de respecter son Père (2). Cette respectueuse obéissance est un fruit de son amour, parce que s'il n'eût infiniment aimé l'honneur de son Père, il ne se fût pas tant humilié ni abaissé pour le réparer ; mais c'est aussi un fruit de son humilité, parce que s'il ne se fût humilié jusqu'au néant, il n'eût pas été en état d'obéir.

Voulez-vous voir comme cet amour humiliant, cet esprit d'humilité amoureuse et volontaire anime son obéissance ? Dès le premier moment de son incarnation, voyant que tout ce qu'il était et tout ce qu'il possédait, il l'avait reçu de son Père céleste, pour correspondre de sa part à l'amour dont il avait prévenu sa sainte humanité, il fait entre ses mains une démission parfaite de toutes les puissances de son corps et de âme par un mouvement merveilleux de complaisance, de condescendance, de déférence, de reconnaissance et de dépendance. Il se soumet par complaisance, parce qu'il aime son Père d'un amour de tendresse, qui cherche tous les moyens de lui plaire. Il se soumet par condescendance, parce qu'il l'aime d'un amour d'estime, qui fait un état incroyable de

(1) Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. *Joan.* 14. 31.

(2) Dominus Patri obsecutus est volens : Sic enim unitatem perspicuam fecit, quam cum Patre haberet ; est enim filii proprium venerari parentem. *Theophil. ad illa verba homil.* : Semetipse factus obediens.

toutes ses volontés, et les préfère à toutes choses. Il se soumet par déférence, parce qu'il l'aime d'un amour de bienveillance qui le porte à lui rendre et à lui procurer tout l'honneur qu'il lui est possible. Il se soumet par reconnaissance, parce qu'il l'aime d'un amour de gratitude qui lui fait ressentir les obligations infinies, qu'il lui a en tant qu'il est homme. Enfin il se soumet par dépendance, parce qu'il l'aime d'un amour de justice, qui l'oblige à lui rendre hommage de son être créé, selon lequel il dépend essentiellement de lui. Je dis son être créé, parce que son obéissance ne regarde point sa divinité selon laquelle il est égal à son Père, mais seulement son humanité, selon laquelle il lui est inférieur. Ce ne fut pas la divinité qui obéit, mais l'humanité : la majesté du Verbe ne fut pas abaissée, mais la chair, dit saint Ambroise (1). Et saint Thomas : Comment s'est-il rendu obéissant? Ce n'est pas en soumettant sa volonté divine, car c'est la règle; mais en soumettant sa volonté, qui se régla en toutes choses selon la volonté de son Père, pour qui il avait une déférence et un respect qui ne peut se dire (2).

II. CONSIDÉRATION.

Ce fut par ce profond respect qu'il régla toutes ses pensées et tous ses sentiments, selon les desseins et le jugement de son Père. Ne pensez pas que je prenne mes sentiments du fond de mon propre jugement, j'emprunte toutes mes lumières de mon Père, j'apprends de sa bouche quel jugement je dois former sur toutes

(1) Non utiquè obedientia divinitatis fuit illa, sed corporis, nec humilitas majestatis fuit illa, sed carnis. *S. Amb. Apol. da David. c. 7.*

(2) Quomodò factus est obediens ? non voluntate divinâ, quia ipsa est regula, sed voluntate humanâ, quæ regulata est in omnibus secundùm voluntatem paternam. *S. Thom. in illa verba Apostoli :* Factus obediens usque ad mortem.

choses (1). C'est pourquoi il est comparé au daim qui respire par l'oreille, comme l'on dit (2), pour montrer que c'est une même chose pour lui de vivre et d'obéir, de respirer et d'écouter les ordres et les desseins du Père éternel. Puissant exemple, qui nous enseigne que celui-là est véritablement sage, qui ne juge point des choses selon son sens, beaucoup moins selon sa passion, mais qui peut dire comme la sagesse incarnée : *Je ne juge que selon les lumières que Dieu me donne.* Ce n'est point la haine, ni l'amour, ni la crainte qui règle mes sentiments, dit saint Bernard sur ces paroles de saint Jean, mais la volonté de Dieu, qui m'est déclarée dans l'Évangile. Un ennemi m'a fait un affront, j'ai le pouvoir de m'en venger, il faut que je l'en fasse ressentir. Non, je ne dois point écouter ma passion. Mon ami me prie de l'assister, et d'appuyer ses prétentions injustes et illégitimes, il faut que je le serve à la pareille. Non, je ne dois rien donner à la faveur. C'est un homme puissant, qui ne l'oubliera jamais; si je l'oblige en cette rencontre, il peut me servir en une autre; si je lui refuse ce qu'il demande, juste ou non, il ne me le pardonnera point. Qu'il en arrive ce qu'il pourra, je ne dois point céder à la crainte.

III. CONSIDÉRATION.

Ce fut par ce même respect qu'il assujettit toutes ses volontés aux désirs et aux volontés de son Père. Saint Anselme dit que Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, reçut de la divinité son être créé d'une manière si noble, et avec une si grande liberté d'agir selon son gré, qu'il n'était obligé de donner que ce qu'il

(1) Ego sicut audio judico. *Joan.* 5. 30.

(2) *Plinus*, *l.* 8. *c.* 5.

(3) Non sicut odi, non sicut amo : non sicut timeo, sed sicut audio, sic judico. *S. Bern. de Grad. humilit.*

voudrait (1). Mais si son Père le traita avec un si grand respect, à raison de la dignité de sa personne, le Fils n'eut pas moins de révérence pour lui; car il renonça au pouvoir qu'il lui donnait de se gouverner lui-même, et, comme les Pères nous enseignent, il n'usa de sa liberté que pour en faire hommage à celui qui la lui avait donnée, pour accepter le commandement qu'il lui fit de mourir, et pour accomplir son bon plaisir durant tout le cours de sa vie (2) : paroles qui doivent confondre notre amour-propre, et nous apprendre, comme dit Blosius, que le vrai obéissant n'a ni vouloir, ni non-vouloir; mais qu'il tâche de vivre dans un parfait dénuement (3). Il trouve plus de douceur à suivre la volonté d'autrui que la sienne, parce qu'il sait qu'une œuvre faite par obéissance, pour petite qu'elle soit, est plus agréable à Jésus-Christ, que les plus grandes actions qui partent de notre propre volonté. De là vient qu'il n'a point de peine à quitter ce qu'il a entrepris, quelque saint et excellent qu'il soit, pour faire ce qu'on lui commande; il prise plus l'obéissance en de petites choses, que la propriété dans les plus grandes (4).

IV. CONSIDÉRATION.

Enfin, ce fut par le même respect qu'il consacra et dévoua au Père éternel toutes les puissances de son corps et de son âme, pour recevoir l'impression de son esprit, et dépendre absolument de sa conduite, à cause de quoi son humanité sainte est appelée l'organe de sa

(1) Sic accepit à divinâ naturâ, quæ alia erat ab humanâ, suum esse, quod habebat, ut nihil deberet dare, nisi quod volebat. *S. Anselmus l.* 2. : Cur Deus homo, *c.* 19.

(2) Quæ placita sunt ei, facio semper. *Joan.* 8. 29.

(3) In obediente non morantur volo et nolo, sic vel sic, hoc atque illud, nam seipsum purè in omnibus exuere studet. *Blosius in sacell. animæ fidelis, c.* 43.

(4) Plùs enim ei obedientia in parvo, quàm proprietas in magno opere sapit. *Ibid.*

divinité (1) : organe d'autant plus soumis à sa direction, qu'il lui était plus étroitement uni. Car comme l'outil dont l'artisan se sert pour achever son ouvrage, n'agit point de lui-même, mais seulement selon le mouvement qu'il reçoit; de même cette sainte et adorable humanité n'agissait jamais par son propre choix, ni par son inclination naturelle, mais par le mouvement du Saint-Esprit, qui en avait pris la conduite. Cette pensée est excellente et fort propre à exprimer l'obéissance du Fils de Dieu, aussi bien que la nôtre, dont il est le parfait modèle. L'organe n'a point de mouvement que celui qu'il reçoit de la main de l'ouvrier, et le Fils de Dieu n'avait point de mouvement que celui qu'il recevait de son Père. L'instrument ne résiste point à l'impression qu'on lui donne, et le Fils de Dieu n'apportait aucune résistance aux ordres divins. L'outil n'a point de propre choix, il est indifférent à tout; c'est à l'ouvrier de l'appliquer où il juge à propos pour achever son ouvrage : le Fils de Dieu ne choisissait point ses emplois (2). Il n'attirait point la volonté de son Père à la sienne (3). Il ne suivait point son inclination naturelle, mais le mouvement et la conduite du Saint-Esprit. Ce n'est pas seulement au désert qu'il fut conduit du Saint-Esprit (4). On peut dire qu'il ne fit jamais rien que par sa conduite. C'est par le Saint-Esprit qu'il fut conduit dans le temple pour se présenter à son Père. C'est par lui qu'il fut conduit en Egypte pour se sauver des mains d'Hérode. C'est par lui qu'il fut conduit sur la montagne des Olives, lié à la colonne, attaché à la croix, enfermé dans le tombeau. Enfin partout où il alla durant le cours de sa vie, il n'eut jamais autre conduite que celle du Saint-Esprit. Voilà l'exemple qu'il nous a laissé en mourant, et que nous devons fidèlement sui-

(1) Organum junctum Divinitati.
(2) Opus consummavi quod dedisti mihi. *Joan.* 17. 4.
(3) Non mea, sed tua voluntas fiat. *Luc.* 22. 42.
(4) Ductus est Jésus à Spiritu. *Matth.* 4. 1.

vre. Nous devons être dans le pouvoir de ceux qui nous gouvernent, comme un bâton dans la main d'un vieillard, qui en use selon sa volonté (1); nous devons nous unir à nos supérieurs comme l'accident à la substance, et n'agir que par leur ordre, disait le jeune Berchmans de la compagnie de Jésus (2); enfin nous devons être, selon saint Bonaventure, ainsi qu'un corps mort qui est sans mouvement, sans action, sans vie, insensible à tout, et susceptible de tout ce qu'on veut faire de lui. C'est pourquoi saint Jean Climaque appelle l'obéissance une mort volontaire, un tombeau où la propre volonté demeure ensevelie, un esprit mort dans un corps vivant, un corps mort gouverné par un esprit plein de vie et de force : disposition excellente pour la vertu, mais rare. Car, au fait de l'obéissance, on trouve beaucoup de malades, mais peu de morts. Le malade est plaintif, inquiet, chagrin, amoureux du changement, difficile à contenter. Ce sont là nos faiblesses ordinaires, dont nous ne pouvons guérir qu'en mourant parfaitement à nous-mêmes, et anéantissant toutes nos inclinations dans le tombeau de l'obéissance, où nous trouverons un parfait repos, après que notre volonté sera passée, et, s'il faut ainsi dire, trépassée en celle de Dieu (3).

(1) *S. Ignat. reg.* 39.

(2) Sicut accidens semper agit ut subordinatum et applicatum substantiæ, ità ego respectu Superiorum, et Superiores respectu Dei. *S. Bon. in vitâ S. Francisci.*

(3) Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodò, jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que nous devons regarder Jésus-Christ dans la personne de nos supérieurs, et tenir pour certain que c'est lui qui nous gouverne par leur entremise.

I. CONSIDÉRATION.

Cette sainte pratique est si propre de l'état religieux, et particulièrement de la compagnie de Jésus, qu'elle est expressément marquée, et déclarée dans la formule de l'institut, qui fut premièrement présentée au Pape Paul III, et approuvée par lui en l'année 1540, et depuis confirmée par le Pape Jules III, en l'année 1550. Voici ce qu'elle porte (1) : Que chacun des sujets, non-seulement soit obligé d'obéir toujours au supérieur en tout ce qui concerne l'institut de la compagnie, tant à cause des grands avantages qu'en retire l'Ordre, que pour l'exercice continuel de l'humilité, qu'on ne peut jamais assez recommander ; mais encore qu'il reconnaisse en sa personne Jésus-Christ comme s'il était présent, et lui rende tout le respect qui est convenable. Si bien que pour nous conformer à l'esprit de notre compagnie, il ne suffit pas d'obéir aux supérieurs en tout ce qui regarde l'institut, si l'on ne considère

(1) Singuli subditorum tum propter ingentes Ordinis utilitates, tum propter nunquàm satis laudatum humilitatis assiduum exercitium, non solùm præposito in omnibus ad institutum societatis pertinentibus parere semper teneantur, sed in illo Christum veluti præsentem agnoscant, et quantùm decet, venerentur.

en leur personne Jésus-Christ comme présent. Cela veut dire que notre obéissance n'est pas une obéissance humaine et politique, mais religieuse et surnaturelle, qui regarde le supérieur comme représentant la personne de Jésus-Christ, et qui se soumet à sa volonté, parce qu'en lui obéissant, on obéit à Dieu même, et on accomplit sa sainte volonté (1).

C'est pourquoi saint Ignace voulant montrer en quelle vue et avec quel esprit nous devons obéir à ceux qui nous gouvernent, leur donne trois qualités considérables, fondées sur l'Écriture sainte et sur le sentiment commun des saints Pères. La première est celle de lieutenants de Jésus-Christ. Il est très-nécessaire que tous s'adonnent à la parfaite obéissance, reconnaissant le supérieur, quel qu'il soit, comme tenant la place de Jésus-Christ notre Seigneur (2). Et dans l'épître de l'obéissance, usant des termes de saint Bernard (3) : Soit que Dieu, ou l'homme lieutenant de Dieu te commande quoi que ce soit, certainement il faut obéir avec même soin, et y déférer avec un pareil respect. C'est ainsi qu'en parle saint Basile (4). Le supérieur représente la personne de Jésus-Christ, et il est médiateur entre Dieu et les hommes. Et saint Bonaventure (5) : Nos supérieurs tiennent sur nous la qualité de lieutenants de Dieu, et par suite nous leur devons obéir comme au

(1) *Vita P: Vincent. Carafa. l.* 2. *c.* 13. *fine.*

(2) Valdè necessarium est, ut omnes perfectæ obedientiæ se dedant, superiorem, quicumque ille sit, loco Christi Domini nostri agnoscentes. 3. *part. Constit. c.* 1. §. 23.

(3) Sive Deus, sive homo vicarius Dei mandatum quodcumque tradiderit, pari profectò obsequendum est curâ, pari reverentiâ deferendum. *S. Bern. de Præcept. et dispens. c.* 12. *citatur à S. Ignat. epist.* 1. *de obedient.*

(4) Antistes personam Christi sustinet, ut sequester est inter Deum et hominem. *S. Basil. in const. Monast. c.* 23.

(5) Rectores nostri sunt vicarii Dei super nos, et ideò debemus eis sicut Domino obedire, et non sicut hominibus.

Seigneur, et non pas comme à des hommes mortels, suivant ce que dit saint Paul : Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faisant pour le Seigneur, et non pour les hommes : sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage du ciel pour récompense, servez le Seigneur Jésus-Christ. Notre frère Alphonse Rodriguez avait reçu une si grande lumière sur cette vérité, qu'il lui était avis qu'il ne la croyait pas, mais qu'il la voyait ; et il la voyait dans une si grande clarté, qu'il ne pensait pas que l'esprit humain fût capable d'une plus grande connaissance. Aussi il obéissait comme les anges, qui volent au moindre signe de la volonté de Dieu, parce qu'ils ne le perdent jamais de vue, et qui embrassent avec une égale joie toutes sortes d'emplois pour son respect, parce qu'ils le trouvent partout également (1).

II. CONSIDÉRATION.

La seconde qualité que saint Ignace donne aux supérieurs, est celle d'interprètes de la volonté de Dieu que nous devons écouter comme Dieu même, selon le témoignage de Jésus-Christ : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise, me méprise* (2). C'est ainsi qu'en usait saint Nicétas (3), qui écoutait le commandement de son supérieur, comme s'il fût sorti de la bouche de Dieu même. Et Cassien nous assure que c'était la pratique générale de tous les anciens anachorètes, qui prenaient la voix du supérieur comme un oracle venu du ciel, oracle plus certain que si un

(1) Quodcumque facitis ex animo operamini, sicut Domino et non hominibus : scientes quod à Domino accipietis retributionem hæreditatis, Domino Christo servite. *Coloss.* 3. 22.

(2) Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit. *Luc.* 10. 16.

(3) *S. Nicetas apud Surium, 3. Aprilis.*

ange nous l'apportait, ou si Jésus-Christ venait lui-même nous déclarer ses volontés (1). Ce fut la réponse que saint Genebaud fit à un ange, sur le conseil qu'il lui donnait. Quand Jésus-Christ descendrait du ciel, je ne ferais pas cela, si mon supérieur ne me le disait (2) et il avait raison. Car le mérite de l'obéissance qu'on rend au supérieur est assuré, mais l'apparition de Jésus Christ ne l'est pas; il peut y avoir de l'illusion et de l'erreur. C'est sur l'exemple de ces grands hommes que saint Ignace nous enseigne que celui qui obéit doit considérer et respecter la voix du supérieur, comme celle de notre Seigneur Jésus-Christ, afin de pouvoir plaire parfaitement à la divine majesté (3). Sur quoi Suarez (4) fait cette judicieuse remarque, qu'encore que le commandement du supérieur ne soit pas formellement divin, parce qu'il vient immédiatement de la bouche d'un homme, néanmoins le motif qui nous porte à lui obéir, est purement divin, parce que ce motif n'est autre chose que la volonté de Dieu, qui nous l'ordonne : et par suite, quoique le précepte divin soit plus noble en soi que celui du supérieur, à cause qu'il a un rapport et une liaison plus immédiate avec Dieu, néanmoins il y a égalité quant au motif; d'où vient que l'obéissance que nous leur rendons est égale en ce point à celle que nous rendons à Dieu, comme c'est le même culte de latrie que nous rendons à Jésus-Christ et à son image,

(1) *Vide Suarem, tom. 4. de relig. tract. de Religione Societatis Jesu, lib. 4. c. 15. num. 1. 2. 3.*

(2) Etiamsi Christus veniret, non facerem hoc, nisi diceret superior meus Remigius. *Apud. Nierembergium, l. 5. doctr. Ascet. doct. 8. c. 54.*

(3) Qui obedit, considerare ac perpendere debet vocem à superiore egressam, ut si à Christo Domino nostro egrederetur, ut omninò placere divinæ majestati possit. *In examine, c. 4. § 30.*

(4) *Suarez, tract. de Relig. Societ. Jesu. l. 4. c. 15. num. 4.*

parce que c'est toujours lui que nous honorons à raison de sa souveraine excellence. Et c'est en ce sens que saint Bernard assure que Dieu nous impute l'estime ou le mépris que nous faisons du commandement des supérieurs, comme si c'était le sien propre, et qu'il a bien voulu en l'un et en l'autre les égaler en quelque façon à soi (1). D'où je conclus avec lui que nous devons écouter comme Dieu même, celui qui nous tient la place de Dieu, en tout ce qui n'est point manifestement contre Dieu (2).

III. CONSIDÉRATION.

La troisième qualité que saint Ignace donne aux supérieurs, est celle d'organes et d'instruments de la divine providence, qui se sert d'eux, non-seulement comme d'un œil qui veille sur nous (3), mais encore comme d'un merveilleux ressort qui nous donne le mouvement, sans lequel un jésuite ne doit ni ne peut rien faire qui soit agréable à Dieu. En quoi ils participent avec beaucoup de gloire à la qualité que saint Thomas donne à Jésus-Christ, lorsqu'il dit que son humanité sainte est un organe joint à la divinité (4), parce que c'est le ressort universel du salut de tous les hommes. Si bien que comme Jésus-Christ en tant qu'homme est l'organe dont Dieu se sert pour sauver le monde, de même les supérieurs sont les organes de Jésus-Christ, et reciproquement les inferieurs sont les organes des supérieurs, dont ils doivent recevoir le mouvement, comme les supérieurs le reçoivent de Jésus-Christ.

(1) Quos sibi Deus æquare quodammodò in utrâque parte dignatur, sibimet imputat illorum et reverentiam, et contemptum. *S. Bern. de præcept. et dispens. c.* 12.

(2) Ipsum, quem pro Deo habemus, tanquàm Deum, in his quæ apertè non sunt contrà Deum, audire debemus.

(3) Virgam vigilantem ego video.

(4) Organum junctum Divinitati.

Que chacun se persuade, dit notre Père, que ceux qui vivent sous l'obéissance doivent se laisser porter, et conduire de la divine providence par le moyen de leurs supérieurs, comme s'ils étaient un corps sans vie, qui se laisse tourner de tous côtés, et manier comme l'on veut (1). Il ne dit pas simplement qu'ils doivent se laisser conduire par leurs supérieurs, mais qu'ils doivent se laisser conduire de la divine providence par l'entremise des supérieurs, pour nous apprendre que nous ne devons pas établir notre obéissance sur leur vertu, ni sur leur suffisance, ni sur leur mérite; car ce n'est pas de là que dépend le bonheur de notre conduite; mais que nous devons les regarder comme les organes de la Providence, qui en fait un des plus importants ressorts de notre prédestination, c'est-à-dire de tout le bien qu'il veut nous faire, et de toute la gloire qu'il veut tirer de nos services. Tenez pour certain, et soyez persuadé que Dieu, qui est votre souverain Seigneur, vous a, par son éternelle sagesse et bonté, choisi, prédestiné, et donné les supérieurs qui vous gouvernent dans l'état que vous avez embrassé, et que c'est par eux, plutôt que par d'autres, qu'il veut vous communiquer sa grâce (2). Soyez bien avec eux, Jésus-Christ sera bien avec vous. Si vous vous éloignez d'eux, il retirera son secours, et vous abandonnera à votre propre sens.

On ne peut dire combien cette pratique est avantageuse, soit pour nous faciliter l'exécution de l'obéis-

(1) Quisque sibi persuadeat quòd qui sub obedientiâ vivunt, se ferri ac regi à divinâ providentiâ per superiores suos sinere debent, ac si essent cadaver quod quoquò versus ferri, et quâcumque ratione tractari se sinit. *Regul.* 39.

(2) Certò tibi persuade ipsum Dominum Deum tuum suâ æternâ Providentiâ ac bonitate, illos Prælatos quos habes, in eo quem aggressus es statu, tibi prædestinâsse, et providisse, ac per eos potiùs, quàm per allos quos dam tibi præstare velle. *Blotius, in dist. PP. c.* 8.

sance, soit pour en accroître le mérite, soit pour en bénir le succès, soit pour acquérir sans peine une présence continuelle de Dieu, et une très-étroite familiarité avec notre Seigneur.

C'est par là que le P. Vincent Caraffe (1) est parvenu à une si haute perfection, que dans l'espace de quarante-cinq ans qu'il a vécu dans notre compagnie, personne n'a jamais pu remarquer la plus « légère faute » qu'il ait commise contre les règles; parce, dit l'historien de sa vie, qu'il reconnaissait Jésus-Christ dans » les supérieurs; il paraissait devant eux avec un grand respect, et leur parlait avec une profonde soumission, » même depuis qu'il fut élu aux plus grandes charges de la compagnie. Sitôt qu'il entendait le son de la » cloche, qui donne le signal pour les communes observances, comme si c'eût été une voix que Jésus-» Christ eût formée en l'air, il quittait toute autre affaire, » et se transportait au lieu où il était appelé avec une » ponctualité si régulière et si exacte, qu'il n'y avait » point de novice si fervent qu'il ne surpassât de » beaucoup en ce point. Il avait coutume de dire agréa-» blement, que si un ange venait le matin jeter sur » notre lit un grand vase plein de charbons ardents, » il n'y aurait personne, pour paresseux qu'il fût, qui » n'en sortît promptement, et qui voulût demeurer une » minute dans le sépulcre ardent. » Mais s'il le disait pour l'instruction des autres, il le pratiquait encore mieux, il sortait du lieu où il était occupé au premier signe de l'obéissance avec autant de vitesse, comme si tous les anges du ciel, et Jésus-Christ même lui eussent jeté, non des charbons allumés d'un feu matériel, mais des flammes de la plus ardente charité et du plus embrasé désir de servir Dieu. Cette seule considération d'être appelé de Jésus-Christ, soit par le son de la cloche, ou par la voix du supérieur, était si forte

(1) *In vitâ ejus*, *l.* 2. *c.* 16.

ment imprimée dans son esprit, et si présente à sa pensée, que sitôt qu'il l'entendait, il se tournait vers Dieu, lui disant : *Je m'en vais, Seigneur, je m'en vais;* vérifiant par effet ce qu'un ancien Père (1) disait, que celui qui se confie après Dieu à son supérieur, regarde Jésus-Christ en sa personne, et se persuade qu'en conversant familièrement avec lui, le cherchant, et lui tenant compagnie, il converse avec Jésus-Christ, et l'accompagne partout. C'est pourquoi il ne se met pas en peine de gagner l'amitié ni la familiarité d'aucun autre, et il ne trouve rien dans le monde, qui soit préférable au souvenir qu'il a de lui et à l'amour qu'il lui porte. En effet, dit ce Père, qu'y a-t-il de meilleur soit en cette vie ou en l'autre, que d'être toujours avec Jésus-Christ ? Qu'y a-t-il de plus beau, ni de plus doux que son aspect ? et si outre cela quelqu'un a le bonheur de lui parler, il est indubitable qu'il tirera la vie éternelle de son entretien (2).

Appuyons-nous donc sur ce fondement solide de l'obéissance, que c'est Jésus-Christ qui nous gouverne. Cette seule pensée nous comblera d'une joie et d'un contentement inexplicable, dans la vue de l'excellence de notre vocation qui ne nous soumet qu'à Dieu seul, et à Jésus-Christ son Fils unique. Le bienheureux Louis de Gonzague mettait en cela le point d'honneur d'un Religieux, et disait que c'est une extrême faiblesse d'esprit et une honteuse bassesse de cœur, d'obéir à un homme par un respect humain, et non pas parce qu'il tient la place de Jésus-Christ, et qu'il nous représente sa personne. Celui qui n'a pas cette vue en obéissant, n'aura jamais, ni la vertu, ni le mérite de l'obéis-

(1) *Simeon Junior, c.* 28. *Mor.*

(2) Quid enim melius tùm in hâc, tùm in futurâ vitâ, quàm cum Christo esse omni tempore ? Quid verò ejus aspectu aut speciosius aut dulcius ? jam si etiam colloquio unus dignus censeatur, prorsus ex eo vitam æternam haurit. Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.

sance, parce qu'il n'en a pas le motif. Il ne s'élèvera jamais à l'union avec Dieu, ni au plus haut degré de l'oraison, parce que, comme dit saint Bernard, la contemplation est un don qui ne s'accorde qu'à l'obéissance. Enfin, il ne sera jamais content, et à la moindre occasion il se laissera facilement aller aux murmures et au dégoût, parce que ce qui rend le Religieux obéissant, parfaitement content, exempt d'inquiétude et de trouble, c'est qu'il ne regarde point les défauts de ceux qui lui commandent, mais la sainteté et la dignité infinie de Jésus-Christ, qu'ils représentent : il n'obéit pas seulement, lorsqu'ils ont l'œil sur lui, comme s'il ne pensait qu'à plaire aux hommes, mais il fait de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant serviteur de Jésus-Christ. Et ainsi quelque passion, ou imperfection qu'il découvre dans leur personne, il ne s'en trouble point, il les sert avec une affection égale, parce qu'il regarde Jésus-Christ en eux, et non pas les hommes.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des fruits de l'obéissance.

I. CONSIDÉRATION.

Un ancien auteur grec raconte dans un abrégé de la Vie des Pères (1), traduit par Pélage, diacre de l'Église romaine, que l'abbé Jean, qui cachait une grande âme sous un corps de petite taille, s'étant adressé à un saint vieillard, natif de Thèbes, pour prendre direction de lui, et vivre sous sa conduite dans le désert de Scithi, ce sage directeur prit un bâton, et, l'ayant planté en terre, commanda à son nouveau disciple de l'arroser tous les jours, jusqu'à ce qu'il portât des fruits; ce qu'il fit exactement l'espace de trois ans, allant tous les soirs quérir de l'eau fort loin, et ne revenant que le matin. Son obéissance si soumise et si constante fut suivie d'un miracle qui ravit tous les religieux du monastère, car elle fit reverdir ce bois sec, et lui fit produire des fruits que le supérieur cueillit de sa main, et les leur présenta, disant: « Prenez et mangez le » fruit de l'obéissance (2). » Ce prodige me donne sujet de dire que l'obéissance est une plante céleste, qui porte des fruits merveilleux, entre lesquels j'en remarque trois, que je préfère à tous les miracles dont

(1) *Vitæ PP. l. 5. libello* 14. *pag.* 617. — Simile quid ait se vidisse Severus Sulpitius. *Dialogo.* 1. *c.* 13.

(2) Accipite, et manducate fructum obedientiæ.

le ciel a coutume de favoriser ceux qui excellent en cette vertu. Le premier est la sainteté et la perfection, qui est le souverain bien de cette vie. Notre frère Gonzalès, grand serviteur de Dieu, qui avait reçu du ciel un grand don de larmes, une oraison presque continuelle, et une grâce singulière pour attirer les hommes à la pénitence, étant interrogé quel était le meilleur moyen de devenir bientôt parfait, répondit sagement que c'était l'obéissance, qui est l'interprète de la volonté divine (1). Et notre frère Alphonse Rodriguez, qui connaissait l'excellence de ce fruit, parce qu'il en avait goûté la douceur, en faisait le même jugement et disait ordinairement que l'obéissance était la voie la plus aisée et la plus courte pour arriver au comble de toutes les vertus.

Que ce soit la voie la plus aisée, il est facile de le montrer : premièrement, parce qu'elle lève tous les empêchements qui se présentent, en détruisant la propre volonté, qui est la source de tous les vices, et le plus pesant fardeau qui retarde notre course vers l'éternité. C'est ce que nous apprend cette admirable extase que le P. Emmanuel Sa raconta, dans une exhortation domestique, après la mort d'un des nôtres nommé Maître du Mont, à qui elle était arrivée un peu avant son trépas dans le collége romain. Ce bon religieux, se souvenant avec une extrême confusion d'une légère faute qu'il avait faite contre l'obéissance, et qu'il avait pleurée avec beaucoup de larmes, vit tout-à-coup sa chambre remplie d'une douce et agréable lumière qui brillait au milieu de la nuit, et, tombant en extase, il lui sembla que le toit de la maison s'ouvrait au-dessus de lui, qu'on l'enlevait au ciel, chargé d'un habillement de plomb qui se fondait peu à peu à mesure qu'il montait, jusqu'à ce qu'étant arrivé

(1) Obedientiam divinæ voluntatis interpretem, summum compendium esse. *Annus dierum mem.* 31. *Aug.*

au tribunal divin il en fut entièrement déchargé par la bonté de Dieu, qui l'assura que sa faute lui avait été pardonnée, et qu'il l'appellerait à soi le jour de l'Annonciation, mais qu'un an après il en mourrait encore deux dans le collége ; ce qui arriva comme il lui avait été prédit. On voit clairement par là que notre propre volonté, pour peu qu'elle résiste aux ordres des supérieurs, est un fardeau plus pesant que le plomb, qui nous empêche de monter à la perfection, et qui ne se détruit que par le feu de la douleur et par les larmes de la pénitence ; par conséquent que l'obéissance, qui nous en délivre, est un excellent moyen pour faciliter notre avancement spirituel, et nous faire marcher avec allégresse par les voies les plus hautes et les plus sublimes de la vertu. Ajoutez, en second lieu, qu'elle nous donne un grand empire sur les démons en nous découvrant tous les piéges qu'ils nous tendent et nous rendant victorieux de tous les efforts qu'ils font pour s'opposer à notre salut, et mettre obstacle à notre perfection. Car, comme dit saint Grégoire, « nous combattons ces ennemis invisibles par les autres vertus; » mais nous les surmontons par l'obéissance. Si bien » que ceux qui sont obéissants, se peuvent assurer » d'être aussi victorieux de l'enfer, parce qu'en se » soumettant par obéissance aux hommes mortels, ils » s'acquièrent un glorieux pouvoir sur les anges rebelles, qui se sont perdus par leur désobéissance (1). »

Bien davantage, ils deviennent en quelque façon tout-puissants auprès de Dieu, qui ne peut rien refuser à leurs prières, parce qu'ils ne refusent rien de ce que l'obéissance leur ordonne. C'est ce que l'on remarque dans l'éloge du P. Cosme Alamannus, le père duquel fut le premier qui logea les religieux de notre Compa-

(1) Cæteris quidem virtutibus dæmones impugnamus, per obedientiam vincimus. Victores ergò sunt, qui obediunt, quia dum voluntatem suam alis subjiciunt, ipsi lapsis per inobedientiam angelis dominantur. *S. Greg. l. 4. Reg. c. 4.*

gnie, lorsqu'ils furent établis à Milan. On tenait qu'il avait trouvé l'art d'impétrer de Dieu tout ce qu'il lui demandait par le moyen de l'obéissance et de l'oraison, parce qu'autant qu'il était prompt à écouter Dieu dans la personne des supérieurs, autant réciproquement Dieu était prompt à l'exaucer dans ses prières (1).

Or, si l'obéissance est un ressort si puissant pour obtenir tout ce qu'on désire, ne faut-il pas avouer que c'est le moyen le plus facile pour arriver à la perfection ? puisque, pour l'obtenir de Dieu, il ne coûte à celui qui est vraiment obéissant, qu'une parole, un soupir, une larme; que dis-je, une larme ? un désir, un mouvement de cœur. Car, comme dit le P. Mutius Vitelleschi, l'obéissance a la force et la vertu de changer la fleur de nos désirs en des fruits de bonnes œuvres, de donner un entier accomplissement à nos bons desseins, lors même qu'elle nous empêche de les exécuter, parce que, sans en avoir la peine, nous en avons tout le mérite (2). Et ce que le Père Lainez, l'oracle de son temps, qui succéda à saint Ignace au gouvernement de la Compagnie, avait coutume de dire que l'obéissance est une merveilleuse invention de la sagesse de Dieu, pour nous faire mériter par les choses mêmes que nous ne faisons pas.

II. CONSIDÉRATION.

D'où j'infère que cette vertu ne facilite pas seule-

(1) Obediendi et orandi artibus à Deo impetrare putabantur, quidquid ab eo flagitaret; etenim quàm ille promptus erat ad Deum in Superioribus audiendum, tùm promptè à Deo audiebatur, cum oraret. *Annus dierum mem.* 24. *Julii.*

(2) Ad extremum memoria repetamus mirificâ hac esse vi obedientiæ dexteram, et efficacitate, ut desiderii florem in fructum operis excoquat, piaque consilia dum interpellat, adducique adducique ad exitum vetat, cumulata omni ex parte, plenaque reddat. *Mutius Vitell. Generalis Societ. Jesu. Epist.* 1. *de Oratione.*

ment le chemin de la perfection, mais qu'elle a encore cet avantage de l'abréger et de le rendre plus court· car pour faire le bien il faut souvent beaucoup de temps, mais pour le vouloir il ne faut qu'un moment. L'exécution ne dépend pas toujours de nous, il y a cent rencontres et cent accidents fâcheux qui la retardent, ou qui l'empêchent absolument; mais rien ne peut lier notre volonté : elle n'a qu'à suivre le mouvement de l'obéissance, pour acquérir en peu de temps un trésor inestimable de vertus et de mérites. L'obéissance est la seule vertu qui fait naître dans notre cœur toutes les autres vertus, et qui les conserve après les avoir produites ; et ce qui est admirable, c'est qu'elle les produit en peu de temps. Dès là que la volonté est généralement soumise à tous les ordres des supérieurs, elle est parfaitement conforme à toutes les volontés de Dieu, et cette parfaite conformité enferme toutes les plus héroïques vertus. C'est pourquoi le P. Vincent Carafe avait sujet de dire : « Que dans la Compagnie » être obéissant et être saint, c'est une même chose » sous deux termes différents, » parce que notre obéissance n'a point de bornes; elle n'exclut que le péché : elle est universelle quant aux objets, universelle quant aux lieux, universelle quant au temps; de sorte que, pour définir un parfait jésuite, il suffirait de dire un homme obéissant jusqu'à la mort (1) : louange considérable qu'on donna au Père Alexandre Hunnæus, écossais, après son décès, parce qu'il avait si parfaitement observé les plus petites règles durant sa vie, qu'il avertit, le jour même de sa mort, que c'était à lui de servir aux offices domestiques pour obéir à l'ordre qui en est prescrit dans nos règles.

Il ne faut donc pas s'étonner si les saints font tant d'état de cette vertu, et si elle nous est si particulièrement recommandée dans notre institut. C'est la marque

(1) Vir obediens usque ad mortem. *Ann.* 1606. 28. *Martii. obiit Camberii.*

et le caractère des vrais enfants de la Compagnie; c'est l'aliment dont elle les nourrit, afin de les élever à la perfection (1). C'est l'étendart sous lequel elle les fait marcher à la conquête des âmes; c'est son boulevard sa forteresse, son contre sa fin, à laquelle elle rapporte tout (2); c'est sa gloire et son plus grand ornement (3); c'est l'heritage que saint Ignace lui laissa dans les belles maximes de l'obéissance, qu'il dicta la dernière année de sa vie au Père Philippe Vitus, et que le Père Ribadaneira porta depuis par toute l'Espagne et l'Italie, comme le testament de notre Père, et les plus précieuses reliques de ce grand saint.

III. CONSIDÉRATION.

C'est à nous de les conserver avec un profond respect, et d'en faire un saint usage, cultivant avec soin ce riche patrimoine, comme un fonds inépuisable de toutes sortes de biens spirituels. Nous devons écouter le conseil que le grand Avila donna à ses deux disciples, le Père Jacques Gusman et le Père Gaspard Loart, lorsqu'ils entrèrent dans notre Compagnie, comme s'il s'adressait à nous : Abandonnez-vous totalement à l'obéissance, la regardant comme un don signalé que Dieu a fait aux hommes, et vous assurant qu'il prendra le soin de vous conduire, si vous marchez par ce chemin. Vous jouirez d'un grand repos d'esprit, vous ferez un grand progrès en peu de temps, si vous avez une

(1) Quos reponet in suis, hoc educat cibo, ad justamque, perducit maturitatem. *P. Matius Vitelleschi, Epist.* 1. *de orat.*

(2) Ad quam Societas omnia refert tanquâm ad scopum et vexillum, quæque ejus est turris præcipua. *B. P. Francis. Borg. Epist. de mediis conservandi spiritum. P. Orlandinus, l.* 12, 32.

(3) Præcipuum decus hujus familiæ. *P. Francis. Sach. tom.* 2. *hist. Societ. l.* 7. *n°* 28.

grande confiance en l'obéissance (1). Nous lisons dans la Vie des Pères (2) que l'abbé Jean, qu'on tenait pour le premier solitaire de son temps, étant près de mourir, fut prié par les religieux qui étaient assemblés autour de lui, de leur laisser quelque instruction courte et utile pour atteindre à la perfection, et qu'il dit en soupirant : Je n'ai jamais fait ma propre volonté, et je n'ai rien enseigné à personne, que je n'aie pratiqué tout le premier (3). Heureux ceux qui peuvent dire comme lui : Je n'ai jamais suivi mon jugement, ni mes inclinations; ou comme le Père Martin Xavier, parent de saint François Xavier : Je n'ai jamais rien fait que par le mouvement de l'obéissance (4). O que leur vie est précieuse ! saint Ignace martyr disait qu'il eût volontiers changé son âme avec eux (5). O que leur état est souhaitable ! ils sont assurés d'arriver bientôt à la perfection, s'ils n'y sont déjà arrivés, et de jouir d'un doux repos et d'une continuelle tranquillité d'esprit (6). La sainteté est le premier fruit de l'obéissance, la joie continuelle est le second, qui fait de la religion un lieu de délices spirituelles et une image du paradis.

(1) Credite vos et permittite totos obedientiæ, pro insigni eam habentes divino munere concesso mortalibus, ac sperantes eâ viâ fore ut vos Deus regat. Perfruemini pace magnâ, multùmque brevi proficietis, si fiduciam in obedientiâ magnam locabitis. *Tom. 1. hist. Societ. Jesu l. 14. n. 57.*

(2) *Vitæ PP. l. 4. libello 1. n. 10.*

(3) Nunquàm feci propriam voluntatem, nec aliquem docui quidquam, quod ego priùs ipse non fecerim.

(4) Nihil unquàm nisi ex obedientiæ nutu feci. *Annus rerum memorab. Societ. Jesu. 6. decembris.*

(5) Suum se cum eorum animis animum quàm promptissimè commutaturum. *S. Ignat. Martyr, epist. 11. ad Polycarpum.*

(6) Perfruemini pace magnâ, brevique multùm proficietis, si fiduciam in obedentiâ magnâ locabitis.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA DIX-NEUVIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le second et le troisième fruit de l'obéissance.

I. CONSIDÉRATION.

Le Père François Coster, grand serviteur de la bienheureuse Vierge, à laquelle il avait été dévoué dès sa naissance par la dévotion de sa mère, disait que saint Ignace, qu'il avait connu à Rome, et duquel il avait reçu de grands témoignages d'affection et de tendresse paternelle, lui avait particulièrement recommandé trois choses : *l'humilité, l'obéissance, et la joie continuelle de l'esprit.* Mais qu'un jour demandant ces trois faveurs à la bienheureuse Vierge, et pensant profondément en lui-même comment il pourrait conserver la joie, s'il arrivait qu'il fût attaqué de la goutte ou de quelque autre douleur aiguë, la Vierge lui apparut et lui dit en termes clairs et formels (1) : François, promettez-moi que vous serez toujours obéissant et humble, et je vous promets réciproquement que vous ne serez jamais malade, et que vous pourrez toujours conserver la joie que votre Père vous a recommandée. François

(1) Francisce, promitte mihi quòd semper futurus sis obediens et humilis, et ego vicissim tibi promitto quòd nunquâm sis æger futurus, et retinere semper possis lætitiam, quam Pater tuus tibi commendavit. *Annus rerum memor. Soc. Jesu*, 6 *decemb.*

le lui promit, et garda fidèlement sa promesse; aussi n'eut-il jamais aucune maladie (quoiqu'il ait vécu 88 ans, et qu'il en ait passé 67 dans la Compagnie), sinon celle qui mit fin à sa vie, mais non pas à sa joie. Car, en recevant les derniers sacrements, il disait de temps en temps : O quelle joie ! quelles délices ! quelle consolation (1) ! et comme on récitait auprès de lui le psaume 90, *Qui habitat*, il protestait, à chaque verset, qu'il avait déjà reçu de Dieu la grâce qui y était marquée, et qu'il ne lui restait plus que celle-ci, qui est le couronnement de toutes les autres : *Je lui montrerai le salut que je destine à mes saints* (2). A ces paroles il s'écria O que la joie sera grande d'être avec le Seigneur (3) ! exemple considérable qui nous montre, par une heureuse expérience, que l'obéissance est une source de joie continuelle durant la vie, de consolation à la mort, et de délices éternelles après la mort. Je dis que c'est une source continuelle de joie durant la vie, soit parce qu'en soumettant toutes les puissances de l'âme et du corps à l'ordre divin, elle ôte tout ce qui peut troubler notre corps, à savoir le jugement et la volonté propre, et ne nous laisse aucun sujet de tristesse, soit parce qu'elle nous met entre les bras de la providence de Dieu, qui nous protége et nous porte dans ses mains et dans son sein, soit parce qu'elle nous donne une assurance infaillible que ce qui nous est intimé est un ordre de Dieu, et par suite un moyen de salut d'autant plus utile, qu'il a double mérite, l'un de la vertu, qui l'exécute, l'autre de l'obéissance, qui remporte souvent une plus glorieuse couronne que la première. Or qui ne se réjouirait de cueillir à deux mains, pour ainsi dire, des palmes et des lauriers? qui ne s'estimerait heureux de n'avoir nul sujet de douter s'il fait bien ou mal, si ses services sont agréables à Dieu, ou s'ils

(1) O quanta consolatio !
(2) Ostendam illi salutare meum.
(3) O quantum erit gaudium cum Domino esse !

ne le sont pas? les personnes les plus éclairées et les plus saintes, étant obligées d'agir par leur propre mouvement, sont dans une incertitude fâcheuse, qui leur cause de grandes inquiétudes sur la crainte qu'elles ont que l'amour-propre ne les aveugle, et dans la vue de tant d'autres qui ont été trompés par de très-spécieuses illusions; au lieu que ceux qui se laissent conduire par l'obéissance, ont tout sujet d'espérer que leur navigation sera heureuse, et qu'ils arriveront au port désiré de la perfection sans crainte des périls et du naufrage. Quelle plus grande grâce peut souhaiter une âme en cette vie, que d'honorer et de respecter Jésus-Christ en la personne du supérieur, de connaître sa divine volonté par l'ordre de l'obéissance qui la lui déclare, et de prendre d'elle les moyens infaillibles de sa prédestination, qui, n'étant connus que de Dieu, ne nous sont jamais déclarés avec plus de certitude que par la voix de ceux qui nous gouvernent? celui qui aime Dieu, disait le Père Vincent Carafe (1), n'a point d'autre plaisir que de lui plaire, et s'il avait le moindre doute de ce que Dieu demande de lui pour sa plus grande gloire, il passerait au milieu des flammes pour l'aller apprendre, afin de l'exécuter. Or l'obéissance nous en donne des assurances infaillibles et des marques indubitables. C'est donc un singulier bonheur de pouvoir consulter cet oracle dans toutes nos difficultés, avec cette certitude morale qu'il ne nous trompera jamais. C'est une espèce de béatitude avant la béatitude, même parmi les misères de cette vie, comme dit ce même Père, dans une lettre qu'il écrivit à ceux qui étaient sous sa charge, lorsqu'il était provincial.

(1) Amans nescit quid aliud sit placere, quàm aliquid agere undè placeat Deo et si vel minimùm dubitet quid Deus ad majorem sui gloriam à se requirat, per medias flammas ibit, donec id sciat, ut exsequi possit : de hoc autem obedientia inducit eò securos nos facit. *In vitâ P. Vinc. Carafæ, l. 2. c. 9.*

II. CONSIDÉRATION.

Voici comment ce saint religieux parle des parfaits religieux qui possèdent cette vertu avec éminence : Heureux sont les religieux qui s'élèvent à un si haut point de générosité, qu'ils ne daignent rien envisager que Dieu seul (1). Lorsqu'une âme est arrivée à cette grandeur de courage, qui la met au-dessus de toutes les choses créées, l'amour et le désir de l'éternité lui fait fouler aux pieds tout ce qui est dans le monde, comme dit saint Ambroise (2) : et alors elle commence à jouir de la vie bienheureuse, non-seulement par une attente certaine de la félicité future, mais encore par une béatitude présente, qu'elle trouve comme par avance dans la joie qu'elle a d'être conforme en toutes choses à la règle suprême de la volonté divine, parce que, comme dit saint Bernard, la félicité des bienheureux est de n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu (3). Ces paroles me font souvenir du Père Pierre d'Hollandre, qui écrivit le jour même de sa mort à son provincial, que pendant qu'il avait vécu dans la Compagnie il avait puisé, dans la parfaite conformité de sa volonté avec celle des supérieurs, des délices si pures, si tendres

(1) Beati Religiosi qui elevantur in eam celsitudinem, ut dedignentur aliud intueri quàm Deum. *Referlur in ejus vitâ, l.* 2. *c.* 13.

(2) Cùm anima venerit ad hanc sublimitatem cordis, quæ transcendit omne acutum, cogitatione in solâ voluntate creatoris defixâ, omne quod in mundo est amore æternitatis calcat, ut ait S. Ambrosius.

(3) Et incipit in hoc mundo habere vitam beatam, non modò per certam exspectationem illius, sed etiam per quamdam velut anticipatam beatitudinem, quâ gaudet se conformari in omnibus rebus cum primâ regulâ voluntatis divinæ. Nam, ut docet S. Bernardus, hæc est felicitas beatorum quia voluntas Dei est voluntas eorum.

et si solides qu'elles surpassaient infiniment tous les plaisirs de la terre; et de notre frère Ildefonse Lopès, qui de savant médecin s'étant fait humble religieux pour servir Dieu dans les offices domestiques, prenait tant de plaisir à obéir dans les choses mêmes les plus difficiles qui lui étaient commandées, qu'il disait qu'après saint Ignace, il ne croyait pas qu'il y eût eu personne plus content que lui dans la Compagnie, et qu'il eût beaucoup mieux aimé perdre la vie que l'obéissance, tant il y trouvait de satisfaction et de contentement solide (1). N'est-ce pas être bienheureux et commencer son paradis sur la terre?

III. CONSIDÉRATION.

Mais si l'obéissance est une source de joie si féconde durant la vie, elle ne nous donne pas moins de consolation à la mort: car ce n'est pas seulement un privilége et une immunité contre la crainte de mourir, comme dit saint Jean Climaque (2), c'est une espèce de triomphe plein de gloire et de repos. Nous en avons deux exemples signalés dans nos Lettres annuelles qui méritent d'être considérés. Le premier est celui du Père Gérardin, qui, dans sa dernière maladie, regardant la mort avec un œil d'amour et de confiance, exhortait son âme, avec des paroles pleines d'allégresse, à s'en aller au ciel, et disait que celui qui veut mourir content, doit vivre dans l'obéissance; que c'est ce qui nous console principalement à la mort, et que le

(1) Hilaritate tantâ se difficillimis quibusque laboribus dabat, obedientiæ ubique oraculo Dei voluntati obsecutus, ut diceret, excepto Patre Ignatio, neminem in societate lætiorem vitam duxisse, quàm ipse duceret; malle verò se vitam quàm obedientiam dimittere. *Annus dier. memor. Societ. Jesu*, 15. *januarii. Joannes Gerardinus Belga. Idem.*

(2) Ἀφοβία θανάτου.

contentement extraordinaire qu'il ressentait à ce redoutable moment, était fondé sur la promesse que notre Seigneur fait aux religieux qui vivent dans l'obéissance de leur donner la vie éternelle. Car, disait-il, le moyen de mourir avec regret, ayant une si bonne cédule signée de Jésus-Christ et scellée de ses deux sceaux : *Amen, amen,* qui marquent de sa part une fidélité inviolable. *Je vous dis, en vérité, que pour vous qui m'avez suivi, lorsqu'au jour de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, Vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura la vie éternelle* (1).

Le second est celui d'un jeune novice nommé Jean-Antoine Apuli, natif de Calabre, également recommandable par son excellente humilité, qui lui faisait mettre tout le bonheur de sa vie dans le mépris, et par sa rare obéissance, qui fut toute sa force, sa joie, son occupation, son entretien et sa consolation à l'heure de la mort (2). Car il n'avait presque rien dans le cœur ni dans la bouche que cette vertu, qui faisait toutes ses délices. Quand on lui demandait ce qu'il désirait, il ne répondait jamais autre chose, sinon ce qu'il plaira à l'obéissance; ce qu'il voulait qu'on demandât à Dieu pour lui : l'obéissance à toutes ses volontés; ce qu'il souhaiterait avoir pratiqué avec plus de perfection l'obéissance ; ce qu'il conseillerait plutôt aux autres:

(1) Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. *Matth.* 19. 28, 29.

(2) *Pretiosæ occupationes morientium in Societ.*

l'obéissance ; ce qui le consolait davantage à la mort l'obéissance; quand il désirait mourir : quand l'obéissance le lui aurait ordonné. Le Père Corneille Vishaüée, qui était pour lors maître des novices à Messine, s'étant approché de son lit et lui ayant fait la même demande, il lui répondit avec une aimable simplicité : « Je mourrai, mon Père, quand il vous plaira, et que » vous me l'aurez permis : car comment puis-je partir » d'ici sans votre ordre (1)? » Le Père lui assigna la première ou la seconde heure du jour. Sur quoi il lui dit qu'il craignait de voir l'horrible visage du démon. Vous n'avez point sujet de craindre, mon Fils, lui dit ce saint et savant maître de la vie spirituelle; je le chasserai bien loin et le ferai fuir avec la grâce de Dieu (2). En effet, revenant voir le malade deux heures avant le jour, et le trouvant aux prises avec le diable, qu'il repoussait courageusement, le menaçant du poing, il fut d'abord saisi d'horreur à la vue d'un spectre en forme d'un globe de feu, qui voltigeait par la chambre d'une manière effroyable ; mais s'étant mis en prières il le chassa avec les exorcismes de l'Église, et le novice victorieux du combat, mourut quelque temps après à l'heure même qui lui avait été marquée, et s'en alla recevoir, de la main de Dieu, la couronne de son obéissance.

Jugez de là quelle peut être la joie d'un religieux parfaitement obéissant, lorsqu'il est déjà glorieux et immortel, puisqu'il en fait tant paraître jusque dans l'ombre de la mort.

CONSIDÉRATION IV.

Le Père le Fèvre, que saint François de Sales appelle

(1) Cùm tu, Pater, veniam dederis. Nam tuo injussu quî abire possim ? *P. Nicol. Orlandin. tom.* 1. *hist. Societ. Jesu*, *l.* 11. *n.* 18.

(2) Ego illum arcebo abs te, ego, Deo adjuvante, eum fugabo. *Ibidem.*

dans sa Philothée le premier prêtre, le premier prédicateur, le premier théologien de la Compagnie, et le premier compagnon de saint Ignace, ayant été rappelé à Rome, voulut, pour obéir plus promptement, partir dans les plus grandes chaleurs de l'été; ce qui l'épuisa tellement, qu'il mourut des fatigues de son voyage, presque aussitôt qu'il fut arrivé (1). Après sa mort, le Père André Oviedo écrivit de Gandie à saint Ignace, que ce Père avait apparu en gloire à une personne fort célèbre pour sa vertu, et qu'il lui avait dit qu'il était mort par obéissance, et qu'il l'avait longtemps entretenue de la joie dont il jouissait à cause de cette mort. Certes, je ne doute point que l'obéissance héroïque des saints n'ait une récompense particulière et une béatitude accidentelle dans le ciel; mais il faudrait l'avoir expérimentée comme le Père le Fèvre, pour en pouvoir parler (2).

Il me suffit de dire qu'un des plus doux fruits de cette vertu, est l'assurance qu'elle nous donne de l'expérimenter un jour, et de passer de la joie des justes sur la terre, qui est bornée dans le temps, à celle des bienheureux, qui est aussi durable que l'éternité même.

En effet, comme il n'y a point de vice par lequel le diable précipite sitôt à la mort un religieux, que lorsqu'il lui a persuadé de mépriser le conseil des anciens, et de se fier à son jugement, à son sens et à sa science: de même il n'y a point de vertu qui le conduise si sûrement à la vie éternelle, que lorsqu'il suit en toutes choses le mouvement de la colonne, je veux dire, le commandement de ses supérieurs, qui sont les interprètes de la volonté divine (3).

Notre frère Ximène, dont le Père du Pont fait une honorable mention dans la vie du Père Balthasar, priant

(1) *Introduct. p. 2. c. 18.*
(2) *Ann. dier. mem. 1. augusti.*
(3) *Coll. 2. c. 11.*

un jour devant l'image de la bienheureuse Vierge, à laquelle il avait une singulière dévotion, et lui demandant s'il était en bon chemin; elle lui fit réponse : Courage, Ximène, continuez de faire comme vous faites : marchez heureusement par le chemin que vous tenez d'une simple et aveugle obéissance (1). O que ces paroles sont consolantes! laissons-nous conduire à l'obéissance, nous ne nous égarerons point; il est impossible de nous perdre. Nous ne savons pas où Dieu veut nous donner ses grâces, ni quelle voie est la plus sûre pour nous, ni où nous sommes en plus grand danger de périr. Mais si l'obéissance nous gouverne, nous n'avons point sujet de craindre. Celui qui est bien uni aux supérieurs, est bien uni à Jésus-Christ, et qui est bien uni avec Jésus-Christ ne peut pas s'égarer, tandis qu'il ne s'en écarte point; parce que Jésus-Christ est la voie par où il doit aller, et le terme où il aspire. Le monde est une mer pleine d'orages et de naufrages; mais l'obéissance est un vaisseau assuré, comme dit le bienheureux. François de Borgia, dans lequel les bons religieux tendent au port tranquille de la bienheureuse éternité et s'avancent heureusement jour et nuit, sans jamais interrompre leur course, ni par le sommeil, ni par le repos(2)- Saint Jean Climaque l'avait dit avant lui : L'obéissance est un danger sans danger, une navigation sûre, un voyage que l'on fait en se reposant (3).

Quand je considère un religieux qui a vieilli dans

(1) Macte animo, Ximenes, age porrò ut agis, perge prosperè per hanc ipsam, quam tenes, obedientiæ cæcæ viam.

(2) Tutum navigium, ità B. Borgia dictitabat, quòd Religiosi procelloso hoc mari ad tranquillum beatæ tendunt portum æternitatis : et nunquàm seu somnum, seu quietem capiant, intermisso cursu diu noctuque felicissimè provehuntur. *Mutius Vitelleschi, epist.* 1.

(3) Obedientia est securum periculum, tuta navigatio, conbectum dormiendo iter. *S. Joann. Climacus*, 4. *grad.*

l'exercice continuel de cette vertu, qui a réglé toute sa vie, et qui renferme tous ses desseins dans l'obéissance, sans sortir jamais de ce vaisseau jusqu'à la mort, il me semble que je vois ce bienheureux vieillard nommé Victor, dont parle saint Paulin, que notre Seigneur vint trouver dans un navire où il était tout seul, au milieu d'une furieuse tempête, abandonné des mariniers, qui s'étaient jetés dans un esquif, dénué de tout secours hormis celui de Jésus-Christ qui le faisait dormir dans son sein, prenant lui-même le soin de l'éveiller, en lui touchant doucement l'oreille, de lui donner les ordres nécessaires, de le faire travailler selon ses forces, de le consoler et l'animer par sa présence l'espace de quarante jours jusques à ce qu'il arriva heureusement à un port d'Italie, où il raconta les merveilles de la Providence divine qui l'avait comblé de faveurs. Car il ne faut point douter que le Sauveur du monde n'ait un soin particulier de ceux qui s'abandonnent à lui avec une amoureuse confiance, qu'il ne veille à leur conduite, qu'il ne bénisse tous leurs desseins, qu'il ne s'intéresse dans tout ce qui les regarde, jusqu'aux plus petites choses, et qu'il ne fasse tout réussir pour leur salut et pour sa gloire. C'est pourquoi le Père François Pavoni (1), que Dieu avait favorisé d'un don d'oraison fort sublime, avait grand sujet de dire qu'il mettait toute l'espérance de son salut à ne rien faire que ce que Dieu voulait, et ce qu'il lui faisait connaître par l'entremise de l'obéissance, espérant qu'elle l'introduirait dans le ciel, où saint Ignace lui ferait pour l'amour d'elle un favorable accueil à son entrée dans la gloire (2). C'est à mon avis

(1) *In vitâ P. Francisci Pavoni.*

(2) Ab obedientiâ se in cœlum inducendum, et excipiendum manter ab obvio. *S. P. Ignatio. Ann. dier. mem.* 24. *februarii.*

à ce même bonheur que tendait la sainte simplicité de notre Frère François Bianchetti, fils du comte Charles Bianchetti, et qui mourut à Plaisance en l'année 1631. Ce jeune religieux, que la mort enleva comme une fleur du Paradis à l'âge de dix-neuf ans, ayant reçu le viatique et rendu grâces à Dieu, pria son supérieur de lui donner des lettres-patentes pour faire le voyage de l'éternité (1), et les ayant obtenues presque en la même forme qu'on a coutume de les donner à ceux qui font voyage, il se les fit lire avec un singulier contentement, et les posa sur son cœur, où il avait déjà mis le crucifix avec l'image de saint Ignace. Que prétendait-il par là, sinon de mourir dans l'exercice de l'obéissance comme il y avait vécu, et d'en porter des marques et les livrées devant Dieu, pour être plus favorablement reçu dans le ciel comme un véritable enfant de la Compagnie. O que son désir était juste et sa prétention légitime ! quelle assurance peut-on avoir, à la mort, pareille à celle d'un religieux qui peut montrer les marques de son obéissance en se présentant devant Jésus-Christ, pour recevoir l'arrêt décisif de son éternité, et lui dire avec vérité : Seigneur, depuis que vous m'avez fait la grâce de me tirer du monde pour me mettre dans votre sainte maison, j'ai tâché de garder exactement la promesse que je vous ai faite de renoncer à mon propre sens et à ma propre volonté pour suivre votre conduite ; j'ai pris la voix des supérieurs, comme si elle était sortie de votre bouche ; j'ai respecté leur personne, comme la vôtre même ; je n'ai rien demandé, je n'ai rien refusé, je n'ai rien caché ni tenu secret à leur égard, non pas même ma propre conscience ; je n'ai point d'autre intérêt que celui de mon salut, d'autre dessein que de vous procurer de la gloire, d'autre volonté que de suivre vos ordres, d'autre plaisir

(1) Pro itineribus æternitatis patentes petiit. *Ann. dier. mem.* 30. *novemb.*

que de vous plaire en toutes choses : *Faites cela et vous vivrez* (1). Suivez ces saintes maximes, vivez et mourez dans cette pratique, et je vous assure que votre mort sera suivie d'une vie glorieuse et immortelle. Ainsi soit-il.

(1) Hoc fac et vives. *Luc.* 10. 28

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que Jésus-Christ a donné son esprit à la Compagnie pour suivre l'exemple de son obéissance.

Comme il est constant, par le témoignage des papes, que notre institut est un ouvrage du Saint-Esprit et que ce même Esprit, qui a formé notre Compagnie l'anime, la régit et la gouverne; il est aussi évident qu'il nous est donné particulièrement comme un esprit d'obéissance, qui nous rend tout-puissants pour faire ce que Jésus-Christ nous commande, et qui forme en nous les plus beaux traits de ce divin original.

I. CONSIDÉRATION

Je dis, en premier lieu, qu'il nous est donné comme un esprit d'obéissance, parce qu'il nous est donné comme un esprit d'amour, et non pas comme un esprit de crainte servile. Or l'amour dans la créature est au regard de Dieu un amour soumis et obéissant, comme l'amour en Dieu est au regard de la créature un amour dominant, qui a droit de commander absolument; c'est par cette raison que saint Ignace dans ses Constitutions, dit que nous devons toujours avoir devant les yeux notre Seigneur, pour l'amour duquel nous rendons obéissance aux hommes; et tâcher de

nous conduire en cela par un esprit d'amour, et non pas par un esprit troublé de crainte (1).

D'ailleurs, si l'esprit de chaque Ordre religieux se fait connaître par la manière dont il tend à la perfection, comme par la marque et le caractère qui le distinguent des autres, le P. Suarez asure que la manière de tendre à la perfection, qui est propre de notre Compagnie, est de nous rendre excellents dans l'obéissance (2). Il semble que la manière propre de la Compagnie, dit ce théologien, consiste dans le soin particulier qu'elle prend de cultiver l'obéissance, et d'en rendre la pratique singulièrement recommandable. C'est ainsi que saint Ignace en parle dans ses Constitutions (3), nous enjoignant d'employer toutes nos forces pour arriver au plus éminent degré de cette vertu, qui est proprement *la vertu de la Compagnie*, comme le P. Edmond Auger avait coutume de l'appeler (4), soit parce que, selon le témoignage de saint Benoît, *l'obéissance convient particulièrement à ceux qui n'ont rien de plus cher que Jésus-Christ* (5). Or nous faisons profession de l'aimer par-dessus tout, n'ayant pour but que sa plus grande gloire, et préférant son service à toutes les grandeurs du monde; soit parce qu'il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire dans cette milice spirituelle, où nous nous obligeons à combattre le monde et le diable, pour regagner les âmes à Jésus-

(1) Versari autem debet ante oculos Deus Creator ac Dominus noster, propter quem homini obedientia præstatur : et ut in spiritu amoris, et non cum perturbatione timoris procedatur, curandum est. *S. Ignat. parte* 6. *Const. c.* 1.

(2) Videtur consistere hic modus Societatis proprius in peculiari cultu et singulari observantiâ. *Suarez, l.* 1. *de institutione et instituto Societ. c.* 3. *n.* 11.

(3) *P.* 6. *Const. c.* 1.

(4) Obedientiam Societatis Jesu virtutem honoris causâ nominabat. *In ejus vitâ, l. c.* 8.

(5) *S. Benedict. in Reg. c.* 5.

Christ (1). Pourquoi? parce que c'est par elle que les hommes reçoivent le mouvement de Dieu, sans lequel on ne doit espérer aucun succès. Car, comme dit l'Apôtre, *comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés? Celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; c'est Dieu qui donne l'accroissement* (2). Et de plus, la Compagnie ayant pour fin le salut et la perfection du prochain, elle embrasse tant de fonctions, elle prend des moyens si difficiles, et elle s'étend en tant de royaumes et de nations différentes, que si les sujets qu'elle emploie n'étaient fort excellents dans la pratique de cette vertu, ils ne pourraient pas s'acquitter dignement de leur ministère, ni soutenir le poids d'une entreprise si importante. Il est donc vrai que l'esprit de la Compagnie est un esprit d'obéissance, et que si les autres religions excellent, les unes dans la pauvreté, les autres dans l'abstinence, les autres dans la solitude, notre soin principal doit être d'obéir parfaitement aux supérieurs, et de ne rien omettre qui puisse nous servir pour acquérir cette vertu dans le plus haut point de son excellence.

II. CONSIDÉRATION.

J'ajoute, en second lieu, que cet esprit d'obéissance, qui anime les sujets de notre Compagnie, ne les porte pas seulement à se soumettre parfaitement aux volontés des supérieurs qui tiennent la place de Jésus-Christ, mais qu'il les rend tout-puissants pour faire ce qu'on leur commande. Si je voulais ici rapporter les exemples des saints, qui vérifient ce que je dis, il me serait aisé de montrer qu'il n'y a rien de difficile à l'obéissance, et qu'il semble que Dieu lui ait donné le sceptre

(1) Quia ad hanc spiritualem militiam contrà mundum, et contrà dæmonem strenuè peragendam nulla virtus magis necessaria est, quàm obedientia. *Vide Suarem, loco citato.*

(2) Quomodò prædicabunt nisi mittantur? Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.

de son pouvoir souverain pour commander à toutes les créatures. Elle a fait autrefois marcher sur les eaux saint Maur, disciple de saint Benoît ; elle a conservé saint Guillaume au milieu d'un four ardent ; elle a donné à Paul-le-Simple un empire sur les démons, qui surpassait celui même de saint Antoine, qui lui commandait de les chasser ; elle a rendu la santé aux malades à la voix de saint Columban, qui, s'étant transporté à l'infirmerie, où la plupart de ses religieux étaient infirmes, leur commanda en entrant de se lever promptement, et d'aller battre le blé à la grange. Ceux qui obéirent furent tous guéris à l'instant ; ceux qui s'excusèrent sur leur faiblesse, demeurèrent un an entier languissants dans leur lit en punition de leur désobéissance. Elle a rendu la vie aux morts à la première semonce de leur évêque et de leurs supérieurs; elle a fait sortir du paradis un religieux de l'Ordre de Citeaux, nommé Berengo, pour satisfaire à son Abbé, lequel, étant pressé de sortir du monastère pour aller au chapitre, après lui avoir donné l'extrême-onction, lui avait commandé de ne point mourir avant qu'il fût de retour ; elle s'est fait respecter par les saints, qui, pour obéir au commandement de leurs prélats, ont cessé de faire des miracles après leur mort, afin de ne point troubler la dévotion, ou préjudicier à la pauvreté de leurs frères par le concours des peuples qui venaient de toutes parts à leurs tombeaux, et y apportaient de riches présents (1). Mais qu'est-il besoin d'emprunter des preuves d'ailleurs, en ayant de domestiques, qui ne cèdent en rien aux plus signalés exemples de l'antiquité ? Qui n'admirerait l'obéissance de notre frère Jean de Bannos (2), qui ayant reçu ordre de son supérieur de remuer une pierre que dix hommes n'eussent pu enlever, la tira sans peine avec sa ceinture,

(1) *Vide S. Antonium*, 1. *part. tit.* 15. *c.* 22. *q.* 2. *Vide Nicrembergium, l.* 5. *doctr. Ascet. doct.* 8. *c.* 82.

(2) *Ann. dier. mem.* 27. *septemb.*

n'ayant autre secours qne de Dieu seul ? Qui ne serait ravi de la vertu du Père Pierre Vital (1), qui mourut à Toulouse en l'année 1607, après avoir donné des marques signalées de sa patience dans une longue et violente maladie, qui lui causa à la fin un transport au cerveau et lui fit perdre la présence d'esprit ? et cependant toutes les fois que le supérieur lui commandait quelque chose, ou que son confesseur venait le confesser, ce qu'il faisait tous les jours, il revenait à soi, n'ayant l'usage de la liberté que pour obéir ou pour purifier son cœur. Qui n'envierait le bonheur du P. Martin l'Ermite, qui tirait tant de forces de l'obéissance, qu'il n'y avait rien si difficile, ni si sujet à l'envie et à la contradiction des hommes qu'il n'exécutât sans aucun respect humain, lorsqu'il lui éta it commandé (2) ?

Que dirai-je de notre frère Alphonse Rodiguez, à qui rien ne paraissait impossible dans sa vie, pourvu que l'obéissance le lui eût seulement ordonné ? On lui demanda un jour ce qu'il ferait si on lui commandait de porter des lettres au Père provincial, et qu'il n'y eût point au port de vaisseau prêt à faire voile ? il répondit que cela lui était souvent tombé dans la pens ée, et qu'en cette rencontre, il ne ferait point de difficulté de se mettre sur la mer, vu qu'il n'était pas plus difficile au regard de Dieu de le faire marcher sur les eaux, que de le porter dans un vaisseau ; que si Dieu ne voulait point faire de miracle, il se mettrait dans l'eau jusqu'à la bouche, et puis il se retirerait, le reste n'étant pas en son pouvoir. Une autre fois ayant dit son sentiment dans une conférence qui se fit durant la nuit sur le fait de l'obéissance, le recteur, qui présidait, lui dit pour l'éprouver : Votre pensée, mon frère, est spé-

(1) *Ann. dier. mem.* 12. *julii.*

(2) Nihil tam arduum, vei odio invidiæve obnoxium illi committebatur á superioribus, quod ille citrà ullum humani oculi metum non perficeret. *Ibid.* 17. *oct.*

cieuse dans la théorie, mais il en faudrait venir à la pratique. Allez donc tout à cette heure aux Indes sans différer plus long-temps. A l'heure même ce bon vieillard se lève, et de ce pas il va promptement se présenter à la porte, et le portier, qui avait été averti, lui demandant où il allait, il lui repartit qu'il allait aux Indes. Sur quoi le portier lui dit : Où sont vos patentes ? je ne vous ouvrirai point la porte, si vous ne les montrez. A ce refus, Alphonse retourne promptement au recteur et lui demande des patentes avec une grande humilité. Et que pensez-vous faire ? lui dit le supérieur ravi de sa naïveté et de sa bonté. Je prétends, lui répliqua ce bon serviteur de Dieu, monter sur le premier vaisseau et passer en terre ferme, et de là aller à Séville, et de Séville aux Indes ! Quoi ! dit le Père, vous irez sans viatique ? Eh ! mon Père, repart Alphonse, si Dieu m'envoie, ne doit-il pas pourvoir à tout? La confiance qu'il avait en Dieu était si grande, qu'étant enquis, plusieurs années après, comment il s'était mis en devoir de passer la mer sans pourvoir à ce qui était nécessaire pour son voyage, et sans prendre même son manteau, il répondit qu'on ne lui avait rien commandé sinon d'aller aux Indes, et qu'il n'avait pensé qu'à obéir simplement. « Que si je n'eusse point » trouvé de vaisseau, disait-il, je me fusse mis sur » les eaux, dans l'assurance que j'avais que Dieu, qui » m'envoyait, m'eût donné le moyen d'y arriver.» Cette certitude était un mouvement du Saint-Esprit, qui relevait son courage par-dessus les faiblesses de la nature, pour suivre l'impression de la grâce.

III. CONSIDÉRATION.

Abandonnons-nous avec une entière confiance à la conduite de ceux qui nous gouvernent. Ne mesurons point notre obéissance aux forces de l'homme; celui

qui nous commande est tout-puissant. Il ferait tous les jours des miracles, si notre peu de foi ne l'en empêchait. Que ferait un religieux qui serait fortement persuadé que c'est Jésus-Christ qui nous gouverne; que c'est lui qui nous montre par son exemple comme il faut obéir, et qui nous donne son esprit pour faire ce qu'il commande? Oh! que ces vérités ont une grande force et une vaste étendue! Si c'est Jésus-Christ qui commande, pourquoi n'obéirai-je pas aussi volontiers aux plus petits Officiers qu'aux plus grands, aux plus jeunes qu'aux plus anciens, aux plus simples qu'aux plus savants, et aux plus imparfaits qu'aux plus parfaits? Si c'est Jésus-Christ qui commande, pourquoi n'obéirai je pas en toutes choses sans restriction et sans réserve, puisqu'il ne m'ordonne rien qu'il ne me donne en même temps les forces pour accomplir sa volonté? Si c'est Jésus-Christ qui commande, pourquoi n'obéirai-je pas sans répugnance et sans murmure, puisqu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus aimable que la volonté de Dieu? Si c'est Jésus-Christ qui commande, pourquoi n'obéirai-je pas sans délai, puisque rien n'est préférable au bon plaisir de Dieu, rien n'est plus important que de faire ce qu'il veut? Si c'est Jésus-Christ qui commande, pourquoi n'obéirai-je pas sans réplique et sans excuse? de quel prétexte puis-je couvrir mon peu de soumission? Si je dis qu'il y va de mon honneur, qu'y a-t-il de plus honorable à la créature que d'obéir à Dieu? Si je trouve qu'on me traite avec trop d'empire et de rigueur, le Fils de Dieu n'a-t-il pas été traité avec plus de dureté pour l'amour de moi, sans se plaindre, sans dire mot? Si la difficulté me rebute, n'accuserai-je pas ma lâcheté, voyant Jésus-Christ succomber sous le fardeau de la Croix? Enfin, si je vois qu'on a plus d'égard aux autres, qu'on les considère plus, et qu'on a pour eux plus de condescendance et de douceur, ne rougirai-je pas de préférer les caresses et l'estime des hommes à la faveur de mon Dieu? De qui puis-je me

plaindre raisonnablement que de moi-même? un peu de résolution ferait un saint dans les occasions où je me perds et me rends indigne de porter les livrées de Jésus-Christ.

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des qualités de l'obéissance parfaite, propre de la Compagnie de Jésus.

L'OBÉISSANCE parfaite que l'on pratique dans la Compagnie, doit avoir six qualités que saint Ignace a marquées dans ses Constitutions (1).

I. CONSIDÉRATION.

LA première est l'intégrité, qui consiste en deux points: l'un regarde l'exécution entière de tout ce qui est commandé avec toutes les circonstances requises ; en sorte que chacun s'efforce non-seulement de garder ponctuellement toutes les Constitutions, soit générales et communes, soit particulières, et qui concernent son office, mais encore d'accomplir exactement, et de prévenir même, s'il est possible, les ordres que les Supérieurs donnent de vive voix, sans rien négliger, sans rien omettre, non pas même les moindres signes de leur volonté. Voici comment le Père du Pont en parle dans le mémorial que l'on trouva après sa mort, dans lequel il écrivait les lumières et les désirs que Dieu lui communiquait. Les grands désirs, dit-il, que je conçus d'être éclairé de la lumière divine, firent naître en

(1) 3. *P. Constitut. c.* 1. §. 1. *et* 6. *P. Constit. c.* 2. §. 1.

mon cœur le dessein de pratiquer l'obéissance, parce qu'il me fut donné à entendre que Dieu répandait cette lumière sur ses amis, qui sont ceux qui obéissent parfaitement, suivant les paroles de Job (1). Je proposai donc de m'étudier à obéir avec exactitude; premièrement aux commandements de Dieu, ne commettant jamais, non pas même pour la conquête d'un monde entier, le moindre péché véniel de propos délibéré; secondement, l'observance aux règles de la Compagnie, soit aux communes, soit à celles qui regardent particulièrement mon office; en troisième lieu, aux ordres que mes Supérieurs me donnent de vive voix; en quatrième lieu, aux dispositions de la Providence, acceptant les succès que Dieu m'envoie, en la manière qu'il veut que je les agrée. De plus, je vis que je devais obéir à trois sortes de supérieurs; aux hommes qui tiennent la place de Dieu; à la lumière de la raison, observant ce qu'elle me prescrit, et aux inspirations divines (2). Ce sont les sentiments que ce grand Maître de la vie spirituelle recevait d'en-haut, et qu'il suivait fidèlement, à quoi il était fortement excité, comme il dit lui-même, par la considération des grands fruits qu'il espérait tirer de cette pratique; à savoir une grande lumière, une abondante paix, une tres-haute perfection, et une affluence de toutes sortes de biens, selon ces paroles de la sainte Écriture : *Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'enseigne ce qui est bon, et qui te dirige dans la voie où tu marches* (3). Voilà la lumière. *Puisses-tu suivre mes commandements, votre paix ressemblerait à un fleuve* (4). Voilà la paix. *Et votre justice serait comme les gouffres de la mer.*

(1) Annuntiat de eâ amico suo. *Job.* 36.

(2) *Livre* 2. *de la Vie du P. du Pont, chap.* 11.

(3) Ego Dominus Deus tuus docens te utilia, et gubernans te in viâ quâ ambulas. *Isai.* 48.

(4) Utinam attendisses mandata mea, facta esset sicut flumen pax tua. *Ps.* 22.

(5) Et justitia tua sicut gurgites maris.

Voilà la perfection. *Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera. Ceux qui cherchent le Seigneur possèdent toutes sortes de biens* (1). Voilà le comble de tous les biens.

L'autre point nécessaire à l'intégrité de l'obéissance regarde l'emploi que celui qui obéit doit faire de toutes les puissances du corps et de l'âme, pour rendre son obéissance entière et parfaite : d'où vient cette distinction des trois degrés d'obéissance, qu'on appelle obéissance d'entendement, obéissance de volonté, obéissance d'exécution, non que ce soient en effet trois obéissances, mais plutôt trois conditions, dont le concours est nécessaire pour consommer le sacrifice de l'obéissance. Car, comme dit notre saint fondateur, l'obéissance est un holocauste très-parfait, par lequel on s'offre entièrement à Dieu, pour être consumé dans le feu du divin amour par l'entremise de ses ministres. On ne peut donc rien se réserver, ni jugement, ni volonté, ni quoi que ce soit, sans commettre un larcin dans l'holocauste, que Dieu hait mortellement, selon les paroles d'Isaie (2). Car c'est une espèce de sacrilége pareil à celui des enfants d'Héli, qui enlevaient la chair des victimes, par un crime énorme qui attira sur eux la colère et l'indignation divine (3).

Il faut donc, pour être parfaitement obéissant, mettre premièrement la main à l'œuvre, et faire exactement ce qui est ordonné, sans avoir égard à la difficulté qui se rencontre dans l'exécution, ni à la répugnance qu'on y ressent. Ce degré est le plus bas, à la vérité, mais il est si nécessaire que, s'il manque à l'obéissance, le reste n'est qu'une illusion, et une ombre de vertu qui n'a rien de solide. Aussi les saints ont toujours ap-

(1) Dominus regit me, et nihil mihi deerit. Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono. *Ps.* 33.

(2) Ego Dominus diligens judicium et odio habens rapinam in holocausto. *Isai.* 61.

(3) Erat ergo peccatum puerorum grande nimis coram Domino 1. *Reg. c.* 2.

porté une merveilleuse exactitude à faire ce qui leur était commandé, et à fuir ce qui leur était défendu. Le Père Anne de Noüe, qui fut trouvé après sa mort à genoux en forme de suppliant au milieu des neiges du Canada, avait tellement à cœur cette exactitude durant sa vie, que les plus légères fautes lui faisaient verser des larmes en abondance, lorsqu'il s'apercevait de s'être tant soit peu éloigné de l'intention de ses supérieurs.

Le Père Jean de Guadarrama (1), qui par charité pria instamment les supérieurs de ne le point faire profès, et régenta dix-sept ans la Grammaire, était si ponctuel dans l'observation des règles, qu'on ne remarqua jamais qu'il y eût commis aucune faute : et même étant malade, comme on lui présenta de l'eau pour apaiser la soif brûlante dont il était travaillé, il la refusa, disant que la règle défendait de boire sans congé, et qu'il voulait être fidèle dans les plus petites choses (2). Nous lisons dans l'histoire de notre Compagnie que saint Ignace ayant recommandé qu'on donnât un remède à un malade à l'heure qui avait été prescrite par l'ordonnance du médecin, le P. Bernard Olivarius, qui était alors ministre, et qui devait veiller à l'exécution, s'en reposa sur l'infirmier, à qui il en avait donné la charge; mais celui-ci s'en oublia : si bien que le saint venant la nuit visiter le malade, comme il était fort charitable et vigilant, trouva qu'on ne lui avait pas donné la médecine; et à l'heure même appelant le Père Bernard, il lui commanda de sortir promptement de la maison en punition de sa désobéissance (3), ce qu'il fit sans délai avec une grande humilité; mais il demeura toute la nuit à la porte, et toucha tellement saint Ignace par sa constance qu'il le reçut de nouveau, et le fit bientôt après recteur du collége Romain.

(1) 2. *Februar.*

(2) Volo esse fidelis etiam in minimo.

(3) *Hist. Societ. ad annum Domini.* 1556.

Cette rigueur fait voir combien il désirait que les nôtres fussent exacts et fidèles à exécuter les ordres qu'on leur donne, et l'on ne s'étonnera pas qu'il en vint jusque là de chasser ce Père de la maison pour une si légère faute, si l'on considère que Dieu bannit ses élus pour un temps du paradis, et les punit avec beaucoup plus de sévérité dans les flammes du purgatoire pour de pareilles négligences. C'est ce que le Père Offæus (1), qui avait été provincial, visiteur et assistant d'Allemagne, et qui avait assisté à quatre congrégations générales, représentait souvent aux jeunes religieux qui étaient sous sa charge, les avertissant que la licence qu'ils se donnaient d'outre-passer les ordres de l'obéissance en des choses qu'ils estimaient légères, était le sujet qui retenait les nôtres dans le purgatoire après leur mort, et qu'il en venait à lui assez fréquemment, afin de solliciter leur délivrance par le moyen de ses suffrages.

II. CONSIDÉRATION.

Profitons de cet avis, et soyons fidèles dans les plus petites occasions, nous souvenant de ce que dit saint Bernard : Celui qui est fidèle à l'obéissance, ne diffère point l'exécution de ce qu'on lui commande; il n'attend point au lendemain, il n'use point de remises; il prévient le supérieur, il a toujours les yeux ouverts sur lui, pour voir ce qu'il désire, ses oreilles sont attentives à sa parole, sa langue prête à porter ses ordres, ses mains à les accomplir, ses pieds à partir au moindre signe qu'il lui donne; enfin il ramasse toutes ses forces pour exécuter entièrement la volonté de celui qui lui commande (2).

(1) *Ann. dier. mem.* 17. *decemb.*

(2) Fidelis obediens nescit moras, fugit crastinum, ignorat

Mais il ne faut pas se contenter de l'exécution extérieure, qui est le premier degré de cette vertu, qui ne sacrifie que la moindre partie de nous-même qu est le corps. Il faut l'étendre jusqu'à la volonté, qui est, pour ainsi dire, la moelle du sacrifice, et la graisse de la victime que nous offrons à Dieu par le vœu d'obéissance. Ce fut par ce motif que le Père François Ribéra, qui fut depuis confesseur de sainte Térèse, entra dans la Compagnie, touché puissamment d'une parole du Père Martin Guttierez, qui disait que nous devions consacrer à Dieu ce que nous avions de meilleur, à savoir notre volonté (1) : maxime qu'il garda si exactement toute sa vie, qu'il ne fit jamais rien, pour quelque occasion ou quelque accablement d'affaires qu'il eût, qui fût tant soit peu contraire aux règles. Certainement ce principe est excellent, et il me semble qu'il n'est rien de plus raisonnable en soi, ni de plus avantageux pour nous, que de donner ce que nous avons de meilleur à celui à qui nous devons tout et de qui nous avons tout reçu, vu principalement que notre volonté n'a rien de bon sans cela, et qu'elle tire toute sa perfection de la conformité qu'elle a avec la volonté de Dieu. Car elle devient toute sainte et toute-puissante par sa soumission ; au lieu qu'elle est capable de toutes sortes de crimes, de faiblesses et de misères, lorsqu'elle se sépare de Dieu, et qu'elle se rend propriétaire de ses désirs. Sa soumission double le mérite de nos actions, et sa désobéissance l'anéantit entièrement, jusque là que Dieu nous déclare, par Isaïe, qu'il rebute les sacrifices et qu'il n'a que du dédain pour les jeûnes et les pénitences les plus rigou-

tarditatem, præcedit præcipientem, parat oculos visui, aures auditui, linguam voci, manus operi, itineri pedes, totum se colligit, ut imperantis colligat voluntatem. *S. Bern. serm. de obedientiâ.*

(1) Consecrandum esse Deo, id quod est in nobis optimum voluntatem. *Nadasi.* 24. *novemb*

reuses, lorsqu'elles viennent de la propre volonté (1). Enfin sa soumission assure notre salut, et sa désobéissance les met au hasard, étant certain, comme dit saint Bernard, que s'il n'y avait point de propre volonté il n'y aurait point d'enfer. D'où je conclus, en premier lieu, que c'est un grand abus et un étrange aveuglement d'esprit troublé et offusqué par l'amour de soi-même, comme dit saint Ignace, de vouloir attirer la volonté des supérieurs à la sienne : car c'est vouloir que le maître obéisse et que l'esclave commande ; que Dieu dépende de sa créat re, et que la créature soit indépendante de Dieu. Je conclus, en second lieu, avec saint François de Borgia (2), qu'il ne faut pas regarder le sacrifice que nous faisons de notre volonté, comme un riche présent que nous offrons à Dieu, mais comme une singulière faveur que nous recevons de lui, vu qu'il ne nous la demande que pour l'ennoblir en l'unissant à la sienne, et pour la couronner de gloire, comme une reine qu'il associe à son trône et qu'il enrichit de toutes sortes de vertus.

III. CONSIDÉRATION.

Prions-le donc qu'il prenne un empire absolu sur nous ; demandons-lui, comme une souveraine grâce, qu'il ne permette pas que nous fassions jamais notre propre volonté, et pour n'user d'aucune réserve en son endroit, donnons-lui encore notre propre jugement, afin de monter au plus haut degré de l'obéissance parfaite, tenant pour certain ce que notre bien-

(1) Quarè jejunavimus, et non aspexisti ? humiliavimus animas nostras, et nescisti ? Ecce in die jejunii vestri invenietur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis. *Is.* 58. 3.

(2) Quis putare audeat magnam se rem facere, qui petenti à se Deo concedat filium, id est voluntatem, quò paupertatis virtute decoratam Reginam faciat. *B. Francisc. Borgia tract.* 1.

Heureux Père saint Ignace (1) avait coutume de dire que ceux qui ne conforment pas leur jugement à celui du supérieur, et qui se contentent de lui soumettre leur volonté, n'ont qu'un pied dans la religion, qu'ils tombent souvent en de grands inconvénients, qu'ils s'engagent en de grands troubles de conscience et en de facheuses peines d'esprit, et qu'ils dégénèrent beaucoup du premier esprit, avec lequel ils s'étaient dévoués au service de Dieu, et qui s'affaiblit insensiblement, si on ne le cultive avec soin.

Notre Compagnie est une armée composée des enfants de Dieu, comme dit le Père Claude Aquaviva (2); tout son bonheur et toute sa force dépendent de la soumission que les sujets rendent au jugement du supérieur. Si dans une armée chaque soldat ou chaque officier voulait que le général qui la commande suivit sa pensée, qu'en pourrait-on attendre qu'une horrible confusion et une entière défaite? Il faut une âme universelle qui anime toutes les troupes, qui les fasse marcher, et qui les conduise selon ses vues et ses connaissances.

Le supérieur est le chef de la communauté, il est juste que les membres suivent le mouvement de la tête. Ce serait un pitoyable désordre dans le corps humain, si le pied ou la main voulait donner la loi au chef, où résident tous les sens avec leur plus grande vigueur, et qui a une influence universelle sur toutes les parties. Un supérieur a l'œil au bien commun, il a des vues plus étendues, il est plus éclairé de Dieu, qui lui donne par office la direction et la conduite des autres.

Le P. Florent de Montmorency, qui a été assistant d'Allemagne, disait ordinairement qu'un homme seul ne doit être compté pour rien (3). Il voulait dire qu'un

(1) *Vita S. Ign. l. 5. c. 4.*

(2) Exercitus filiorum Dei. *Aquaviva.*

(3) Unus homo, nullus homo. *Ann. dier mem. Soc. Jesu. 12. august.*

homme sage doit se défier de sa sagesse, et prendre volontiers conseils des autres, surtout en ce qui le regarde, où d'ordinaire l'amour-propre obscurcit le jugement. Or de qui peut-il recevoir plus de lumières et de meilleurs conseils que de celui qui tient la place de la sagesse incarnée à son égard? Le P. Alphonse d'Avila (1) avait écrit en plusieurs endroits de sa chambre, et même dans son bréviaire, ces paroles qu'il proférait souvent, et qu'il avait prises pour le principe de sa conduite : *Jésus Christus victor*, Jésus-Christ est mon vainqueur : c'est de lui que je dois prendre la loi ; il est juste que je me soumette à sa conduite; c'est mon devoir, puisqu'il est vainqueur; c'est mon intérêt, puisqu'en suivant le jugement de la sagesse éternelle je ne puis faillir ni m'égarer; c'est par cette considération que saint François Xavier disait qu'il était beaucoup plus sûr d'obéir que de commander, d'être conduit que de conduire les autres (2). Et dans une lettre qu'il écrivit au P. Paul, recteur du collége de Goa, qu'il avait soumis à un religieux de Saint-François, lui recommandant de lui rendre une parfaite obéissance, il l'assura que s'il était en sa place il ne souhaiterait rien tant que d'obéir, parce qu'en effet il n'y a point de moyen plus certain ni plus sûr pour arriver au lieu que l'on prétend sans s'écarter ni se perdre, que de suivre un bon guide qui sache le chemin; et, au contraire, rien n'est plus dangereux que de vivre selon son sens, en méprisant l'ordre de ceux qui nous gouvernent (3). C'est par le même motif que ceux qui excel-

(1) *Ibidem*, 17. *octobris*.

(2) Longè tutius esse regi quàm regere, et parere quàm imperare.

(3) Quippe non aliam esse certiorem tutioremque rationem, rectam ac sine errore, quò intendas perveniendi, quàm peritum itineris sequi ducem : contràque nihil periculosius quàm suo arbitratu vivere, eorum qui præsunt præcepta spernentem. *Tursellinus in vit. S. Xaverii*, *lib.* 4. *c.* 10.

lent dans l'obéissance ne veulent point qu'on leur rende raison de ce qu'on leur commande, parce qu'il leur suffit de savoir que c'est Jésus-Christ qui l'ordonne pour s'y porter de cœur et d'esprit, renonçant à leur jugement aussi bien qu'à leur volonté, pour se conformer au jugement et à la volonté de leur supérieur. Sans cela, comme dit saint Ignace, toutes les perfections et tous les avantages de l'obéissance se perdent. L'humilité se perd, parce que si d'un côté l'on exécute ce qui est ordonné, on préfère de l'autre son jugement à celui du supérieur, en blâmant l'ordre qu'il a donné. La simplicité, qui est célèbre dans l'obéissance aveugle, se perd lorsqu'on examine si le commandement est fait bien à propos, et que l'on condamne peut-être celui qui commande, parce que le commandement ne plaît pas. On perd le courage et la facilité d'obéir, quand on doute s'il est expédient de faire ce qui est commandé. On perd la constance et la persévérance qui consomme toutes les vertus, parce que c'est une grande contrainte d'obéir contre son propre jugement; et quoiqu'on obéisse quelque temps par cette considération générale qu'il faut obéir dans les choses mêmes qui sont commandées avec trop peu de sagesse, néanmoins on ne persévère pas; ou si l'on persévère, ce qui est rare, au moins on perd la joie et le plaisir de l'esprit, qui accompagnent l'obéissance parfaite; parce que quiconque obéit contre son propre jugement, tandis que cette contradiction dure, ne peut obéir avec plaisir et avec amour : et s'il n'assujettit son esprit, il devient tardif, paresseux et languissant, et son cœur se remplit de murmures, d'excuses et de plusieurs autres imperfections qui anéantissent le mérite de l'obéissance.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Seconde qualité de l'obéissance. La diligence.

I. CONSIDÉRATION.

La seconde qualité de l'obéissance parfaite propre de notre Compagnie, est la diligence et la promptitude qui paraît dans l'exécution extérieure du commandement, et qui procède de la disposition intérieure de l'esprit et de la volonté. De là vient que nous connaissons au vrai si nous l'avons par deux marques, l'une intérieure, l'autre extérieure. La première est lorsque nous sommes intérieurement plus porté de faire ce que l'on nous commande, que ce qui est conforme à nos inclinations et à notre goût. Car l'amour-propre est impétueux, et si nous n'avons un grand zèle pour l'obéissance, il emporte notre consentement par la violence. La seconde est lorsque nous exécutons extérieurement avec ferveur, sans résistance et sans délai, non-seulement ce que les supérieurs nous commandent sous peine de péché, ce qui est fort rare dans la Compagnie, et très-éloigné de son esprit; mais encore ce qu'ils nous conseillent ou ce qu'ils désirent de nous, laissant toutes choses jusqu'à une lettre commencée, et qui n'est pas encore formée, par un désir d'obéir aussitôt que leur voix, ou le son de la cloche, ou quelqu'autre signe nous appelle. L'exemple de saint François Xavier est remarquable en ce point. Car étant averti d'aller aux Indes, en un temps où la Compagnie n'avait point encore de chef qui eût pouvoir de com-

mander, oubliant toutes choses, hormis l'obéissance, il se montra plus prompt à exécuter les ordres de saint Ignace, que celui-ci n'avait été à lui déclarer sa volonté : et sans différer un moment, il se disposa à partir le lendemain, et entreprendre un voyage d'une infinie longueur avec une promptitude qui mérita, ce semble, la conquête d'un monde nouveau, comme dit l'historien de sa vie (1). L'obéissance du P. Gonsalve Sylveria n'est guère moins exemplaire que celle de ce grand apôtre de l'Orient. Car étant rappelé à Coïmbre par son supérieur en une saison fort fâcheuse, sans mettre un seul moment entre le commandement et l'obéissance, il se mit en chemin à pied, et quoiqu'on lui représentât d'un côté la longueur et l'incommodité du voyage, et de l'autre le peu de temps qu'il fallait pour refaire ses souliers qui étaient rompus, et le mettre en état de partir, il le refusa constamment, apportant pour raison cette grande maxime, que je ne puis omettre ici (2) : Que l'exécution de l'obéissance ne souffre point de délai ; qu'il importe d'accomplir promptement ce qui est commandé, vu qu'en matière d'obéissance non-seulement le délai d'une heure, mais de la moindre partie d'une heure, peut notablement préjudicier à cette vertu ; et enfin qu'il est de l'obéissance qu'on rend aux supérieurs, comme des bienfaits : qu'autant

(1) Franciscus omnium præterquam obedientiæ immemor, promptiùs etiam paruit, quàm jubebatur, nullâque interpositâ morâ in posterum diem ad iter penè infinitum paravit se, ut summæ illi in obsequendo alacritati Deus ultimas Orientis oras aperuisse videatur. *L.* 4. *c.* 10.

(2) Obedientiæ operam non pati moram : multùm referre, quàm citò fiat quod præcipitur : cùm in iis quæ ad obedientiam pertinent, non hora tantùm una, sed vel minima pars horæ magnum nonnunquàm virtuti afferat detrimentum. Denique ut in conferendis beneficiis, ità in exsequendis superiorum mandatis, quantùm adjicitur moræ, tantùm demi gratiæ. *In ejus vitâ, l.* 3. *c.* 7.

qu'on y apporte de retardement, autant on en diminue le mérite. Il partit donc à l'heure même dans la plus grande rigueur de l'hiver, et après plusieurs journées, il arriva enfin, les pieds nus, tout couvert de boue et trempé de pluie, portant la joie de son cœur peinte sur son visage, et nous laissant un merveilleux exemple de la ferveur avec laquelle nous devons nous porter à l'exécution de ce que l'on nous commande. Joignons à ces deux grands hommes le P. Gilles Gonzale, qui donna des présages de sa rare vertu même avant sa naissance : car sa mère, étant enceinte, eut une vision pareille à celle de la mère de saint Bernard, et il lui semblait que de son sein sortaient de toutes parts des rayons ardents comme d'un soleil qu'elle portait dans ses entrailles. Ce Père, qui fut depuis assistant d'Espagne sous le Père Éverard Mercurien, général de la Compagnie (1), était si affectionné à l'obéissance, qu'encore qu'il fût presque toujours employé dans le gouvernement, il ne laissait pas de se trouver le premier aux offices les plus abjects, où cette vertu s'exerce, et de prévenir souvent le son de la cloche, ou de quitter la lettre commencée pour observer la règle qui le prescrit, et obéir plus promptement, n'ignorant pas que c'est particulièrement en matière d'obéissance que ce conseil du Sage a lieu : *Soyez prompt et diligent en tout ce que vous faites* (2) ; et ce que dit le Prophète-Roi (3) : Le cours rapide d'un fleuve comble de joie la cité de Dieu.

II. CONSIDÉRATION.

Tous les saints de l'ancien et du nouveau Testament ont suivi cette règle. Abraham, ayant reçu la

(1) *Euseb. Nieremberg. l.* 5. *doct. ascet. doct.* 8. *c.* 60.
(2) In omnibus operibus tuis esto velox. *Eccl.* 31. 27.
(3) Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. *Genes.* 22.

nuit le commandement d'immoler son fils, n'attendit pas le jour suivant pour obeïr, il sortit à l'instant de sa maison (1). Jacob ayant commandé à son fils Joseph d'aller chercher ses frères, quoiqu'il sût la haine qu'ils lui portaient, répondit au même instant: Je suis tout prêt(2). Samuel se leva la nuit par trois fois à la voix du prophète Héli, quoiqu'à chaque fois il lui dit qu'il ne l'avait pas appelé, et qu'il prit son repos. Tobie, qui fut une image sensible de l'obéissance aveugle, laissait son dîner pour aller dans les rues prendre les corps de ses frères, qui avaient été inhumainement massacrés, afin de les enterrer secrètement dans sa maison. Les apôtres quittèrent leurs filets à la première semonce du Fils de Dieu : *Suivez-moi.* Les anges mêmes sont comparés, aux foudres, à cause de la vitesse avec laquelle ils obéissent à Dieu (3) : *N'enverrez-vous pas vos foudres? et elles iront ; et revenant elles diront : Nous voici*; et David : *Anges du Seigneur, bénissez-le, vous tous qui avez tant de force et de pouvoir pour faire ce qu'il commande, et pour ouïr la voix de ses ordonnances* (4).

III. CONSIDÉRATION.

Mais qui a jamais donné des preuves d'une plus prompte obeissance que Jésus-Christ, soit que nous le considérions au premier moment de sa vie, lorsqu'il commence sa course comme un géant (5), soit que nous

(1) De nocte surgens stravit asinum suum, et abiit ad locum quem præcepit ei Deus. *Ps.* 45. 5.

(2) Præsto sum.

(3) Numquid mittes fulgura? et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus. *Job.* 38.

(4) Benedicite Domino, omnes angeli ejus, potentes virtute, facientes verbum illius ad audiendam vocem sermonum ejus. *Ps.* 102. 20.

(5) Exsultavit ut gigas ad currendam viam. *Psal.* 18.

le regardions au temps de sa passion lorsqu'il va au-devant de ses ennemis, *afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que ce que m'a ordonné mon Père je le fais : levez vous, sortons d'ici* (1); soit enfin que nous fassions réflexion sur la vitesse avec laquelle il se met sous les espèces du Saint-Sacrement, en même temps que les paroles de la consécration finissent, obéissant sans délai, non à la parole de Josué, ni à celle de la Vierge, mais à la voix d'un prêtre, quel qu'il soit, fût-il le plus méchant de tous les hommes Cette bonté ineffable nous ôte toute excuse, si nous ne tâchons à prévenir par notre obéissance celui qui nous prévient par ses bienfaits. Faisons tous nos efforts, nous ne le devancerons jamais : il va, comme dit le Sage, au-devant de ceux qui le cherchent. Quelque diligence que fit sainte Collette pour aller au chœur chanter les louanges de Dieu, elle trouvait qu'un agneau très-blanc avait déjà occupé sa place. Cela nous devrait donner de la confusion, voyant que le Fils de Dieu est si prompt à nous faire du bien, et que nous sommes si lents et si paresseux à son service. On séparait autrefois de la communauté ceux d'entre les religieux qui venaient trop tard à l'office, et cette peine est marquée par saint Basile (2) et saint Césaire(3), pour nous apprendre que celui-là ne mérite pas de vivre dans la religion, qui s'acquitte avec nonchalance des devoirs de l'obéissance. Lorsqu'il s'agit d'accomplir la volonté de Dieu, il faut voler au moindre signe qu'il nous donne. C'est la pratique des saints que notre frère Berchmans avait recueillie

(1) Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio : Surgite, eamus. *Joan.* 14.

(2) Quæ contemptum hoc est resistens lentèque jussum ut par esset, non expleat, hebdomadam unam segregator. *P. Basil. in animadversionibus advers. canonic.*

(3) *Idem habet Cæsarius in Regul. Montalium.*

à dessein, et mise entre ses bon propos, de ne différer jamais ce que l'on peut faire à l'heure présente. Ce que je puis faire à cette heure, je ne le différerai point à une autre (1). Beaucoup moins faut-il différer ce que nous sommes obligés de faire, pour suivre notre inclination qui se porte à quelqu'autre chose. Car le délai nous fait perdre tout ensemble le fruit de ce que nous faisons et de ce que nous devrions faire : de ce que nous faisons, parce que nous y avons de l'attache, et c'est un ouvrage de notre amour-propre ; de ce que nous devrions faire, parce que, en différant l'exécution d'une bonne œuvre, souvent nous ne trouvons plus le temps, ni le moyen de la faire ; et quand nous le trouverions, elle est hors de saison, et ne mérite pas que Dieu la daigne considérer.

(1) Quod possum facere hâc horâ, non differam ad aliam horam. *In ejus vitâ*, 1. *parte.*

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Troisième qualité de l'obéissance. La grandeur de courage.

I. CONSIDÉRATION.

La troisième qualité de l'obéissance héroïque conforme à l'esprit de notre Compagnie, est la force et la grandeur de courage, qui est généralement nécessaire à toutes les vertus, d'autant que la pratique en est difficile et l'objet fort relevé ; mais elle l'est principalement à l'égard de l'obéissance, pour trois raisons considérables que saint Ignace nous insinue dans l'excellente Épître qu'il a faite sur ce sujet. La première, parce que celui qui veut être parfaitement obéissant, doit mettre peine à se vaincre dans la partie de lui-même la plus difficile, comme elle est la plus noble et la plus sublime, en soumettant son jugement et sa volonté aux ordres des supérieurs, malgré toutes les répugnances qu'il sent et toute l'opposition qu'il peut avoir à ce que Dieu demande de lui. Le Père Jean Suarez, jésuite, étant travaillé d'une crainte violente que les supérieurs ne lui commandassent une chose pour laquelle il avait une extrême aversion, à cause de l'abjection qu'elle portait avec elle, s'en alla devant le Saint-Sacrement, et combattant cette contradiction intérieure, fit vœu, pour se vaincre, de la faire sans aucune repartie, si

on la lui commandait, et même de la demander si on ne la lui commandait pas. Ce fut sans doute une action de courage tout héroïque; mais elle fut suivie d'une grande récompense; car elle lui causa une joie si pure et si délicate par l'espace de douze ans, qu'il ne se connaissait plus lui-même, et il assurait que jamais il n'avait mieux compris que par sa propre expérience, ce que les saints nous enseignent, que toutes les souffrances de la vie ne peuvent égaler la moindre goutte des consolations célestes, et que celui qui veut trouver le paradis au milieu des misères du monde, doit rapporter tous ses exercices spirituels à l'abnégation de son jugement et de sa propre volonté (1). Ce qui arriva au Père Martin Olavius dans sa vocation à la Compagnie, confirme la même vérité, et la fait voir dans un grand jour.

Ce signalé personnage, qui fut le premier qui donna l'aumône à saint Ignace, lorsqu'il vint de Barcelone à Alcala, avait une étrange aversion de la Compagnie, et néanmoins il sentait de fortes impulsions et de vifs mouvements du Saint-Esprit, qui le poussaient à l'embrasser, jusque là que, le jour de l'Ascension, tenant la sainte hostie entre ses mains et lui demandant les lumières de sa grâce pour se résoudre, il entendit une voix qui lui disait : « Je vous veux en ce lieu. Il faut » vous résoudre à vivre et à mourir en cette Com- » pagnie. Il est juste que vous fassiez ma volonté plu- » tôt que la vôtre; il vous est dur de regimber contre » l'aiguillon (2). » A ces paroles intérieures qui de-

(1) Omnia exercitia tua ordina ad abnegationem; hoc enim melius est tibi quàm paradisus. *Lanspergius, in Epistolâ Jesu Christi.*

(2) Hic ego te volo : in hâc tibi societate vivendum et moriendum est. Æquum est te meæ obsequi voluntati : durum est tibi contrà stimulum calcitrare.

vraient être gravées au fond de nos cœurs, Olavius, renonçant généreusement à ses inclinations, s'offrit à notre Seigneur, et lui dit : « O Seigneur, je suis » votre serviteur, et le fils de votre servante la Com- » pagnie de Jésus (1). » Sur quoi, sans différer, il fit vœu d'entrer dans la religion; et depuis cette action héroïque il conçut une si grande estime de tous les sujets de cette société, qu'il les révérait comme des anges, et on lui entendait souvent dire en soupirant : « O la sainte Compagnie! que je suis malheureux de » l'avoir si long-temps fuie par ignorance, et d'en avoir » souvent médit (2) ! »

II. CONSIDÉRATION.

S'il faut avoir du courage et de la force pour vaincre ses inclinations, il n'en faut pas moins pour accepter les choses les plus difficiles que l'obéissance puisse proposer, jusqu'à la mort et au martyre. Le Père Augustin d'Espinosa étant travaillé d'une grande douleur et d'une extrême faiblesse de vue, consulta le médecin, qui lui dit que s'il sortait hors de la maison il perdrait les yeux (3). Son supérieur ne croyant pas le danger si présent, lui commanda de sortir pour quelque affaire, à quoi il repartit que le médecin l'avait menacé de perdre la vue, s'il sortait; mais qu'il était néanmoins prêt à le faire, s'il le jugeait à propos; et en ayant reçu l'ordre, il l'exécuta avec beaucoup de soumission, mais il revint effectivement aveugle, témoignant tout le reste de sa vie beaucoup de joie d'avoir perdu l'usage de la vue en faisant l'obéissance, qu'il aimait plus que ses yeux. Le Père Gonzalez

(1) O Domine, servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ societatis Jesu.

(2) O piam sociorum familiam ! me miserum, qui eam nimis diu ignorans fugi ! sæpè etiam de eâdem detraxi.

(3) *Ann. dier. mem.* 4. *febr.*

Cardose montra encore plus de résolution dans une occasion où il s'agissait de sa vie. Car ayant reçu commandement de son supérieur d'aller en un certain bourg, pour administrer les sacrements, quoiqu'il sût, par révélation divine, qu'il devait être assassiné en chemin, il obéit sans résistance, lui disant : « J'entreprends ce voyage avec joie et avec satisfaction » d'esprit, parce que l'obéissance me l'ordonne, qui » m'est plus chère que la vie. Sachez pourtant que je » n'arriverai pas au lieu où vous m'envoyez, et que » je ne reviendrai pas aussi vers vous (1). » Ce qui arriva comme il l'avait prédit. Car au milieu du chemin il avertit son compagnon du danger où ils étaient, l'exhortant de se sauver à la fuite, et peu de temps après il sortit de la forêt prochaine des assassins qui se jetèrent sur lui et le massacrèrent cruellement. Qui n'estimerait le courage du bienheureux Jean Goto, l'un de nos trois premiers martyrs du Japon, âgé seulement de dix-neuf ans, lequel sachant que notre maison devait être bientôt environnée de soldats, et pouvant échapper innocemment de leurs mains, ne voulut point sortir qu'il ne se fût entièrement acquitté de son office, préférant la satisfaction d'obéir ponctuellement à la conservation de sa vie; ce qui fut cause que tombant ensuite entre les mains des ennemis de la foi, il fut condamné à la croix, et reçut tout ensemble la couronne du martyre de la foi et du martyre de l'obéissance, qui demande un courage non moins héroïque que l'autre, non-seulement à raison de la difficulté du combat, mais encore de la durée et de la continue.

III. CONSIDÉRATION.

Car il faut mettre tous les moments de notre vie,

(1) Læto atque hilari animo hoc iter suscipio, quoniam obedientia quæ mihi vitâ est charior, suscipiendum præcipit. Scias tamen neque me illuc perventurum, nec me reversurum. *Gotinus, l. 3. c.* 16.

et toutes les actions que nous pratiquons dans la religion, sous la conduite des supérieurs, et des règles, sans en excepter une seule, soit qu'elles soient indifférentes ou bonnes par elles-mêmes, soit qu'elles regardent la gloire de Dieu, ou le salut du prochain, ou notre propre avancement, soit qu'elles paraissent extraordinaires, ou ordinaires, agréables ou fâcheuses, spécieuses ou abjectes il les faut toutes conduire par l'obéissance, et les mettre sous la règle et sous la dépendance de ceux qui nous gouvernent; ce qui est d'autant plus considérable, qu'à mesure que nous croissons en âge, le jugement, la science, l'expérience, les vertus, et les autres perfections que nous acquérons croissant insensiblement, rendent la soumission de l'esprit plus difficile, vu même qu'il peut arriver que le supérieur soit moins avantagé en toutes ces qualités que plusieurs de ses sujets. C'est pourquoi quand l'obéissance ne nous imposerait pas une charge si pesante, et qu'elle ne serait pas si rigoureuse dan les choses qu'elle commande, la durée et la continu en serait toujours un martyre, plus doux à la vérité si l'on en considère l'horreur, mais aussi plus fâcheux si l'on en considère la longueur, comme dit saint Bernard (1). Nous lisons dans la vie des Pères du désert, que ces saints anachorètes s'étant un jour assemblés pour conférer familièrement entre eux de leurs exercices et de leurs mortifications, les uns racontant leurs jeûnes rigoureux, les autres leurs veilles presque continuelles, les autres leurs longues oraisons, les autres leur travail qu'ils continuaient le jour et la nuit, un bon religieux, nommé Geta, se leva et dit avec beaucoup de simplicité, qu'il ne se souvenait point d'avoir jamais fait sa volonté; ce que les Pères d'un commun consentement préférèrent à toutes les bonnes œuvres

(1) Horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius. *S Bern.*

que les autres avaient pratiquées ; aussi est-il plus rare, et l'on en trouve moins d'exemples dans la vie même des saints ; ce qui doit nous animer à la pratique de cette vertu, et piquer notre courage d'un généreux désir de mourir totalement à nous-mêmes, et de ne descendre jamais de la croix que par l'obéissance, et, comme dit saint Bernard, par les mains des autres (1).

(1) Manibus aliorum deponamur, non nostris.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Des trois dernières qualités de l'obéissance, savoir : l'humilité, la facilité et la joie.

I. CONSIDÉRATION.

Comme la magnanimité et l'humilité chrétiennes sont deux vertus inséparables, il faut nécessairement les unir ensemble pour acquérir l'obéissance : et vu qu'il est certain que, pour être parfaitement humble, il faut avoir beaucoup de force et d'empire sur soi; et pour être parfaitement obéissant, il faut avoir beaucoup d'humilité, et la faire paraître par le respect intérieur et extérieur que l'on rend tant aux ordres qu'à la personne du supérieur. Si Dieu nous déclarait par lui-même ses volontés, ou s'il nous les faisait connaître par le ministère des anges, il ne serait pas difficile de nous humilier en leur présence, et de recevoir leurs commandements avec un profond respect; mais il veut que nous nous soumettions, pour l'amour de lui, à des hommes fragiles, défectueux, sujets aux erreurs et aux faiblesses de la nature: et cela est difficile. C'est pourquoi l'humilité est nécessaire pour abaisser notre orgueil, et nous imprimer tout ensemble un profond sentiment de notre néant, et de la majesté de Dieu, qui éclate dans la personne de ceux qui le représentent, et qui nous gouvernent en sa place.

C'est dans cette vue que notre Père saint Ignace commande avec des expressions si fortes que tous honorent leurs supérieurs comme leurs pères et comme les vicaires et lieutenants de Jésus-Christ; qu'ils se découvrent aussitôt qu'ils les approchent; qu'ils les écoutent humblement sans les interrompre, lors même qu'ils le reprennent; qu'en toutes choses ils leur portent un grand respect. Tous les plus grands hommes de notre Compagnie, et les plus signalés, soit en science ou en vertu, ont observé cette règle avec un amour et une soumission admirable. Saint François Xavier portait tant d'honneur à saint Ignace, qu'il ne lui écrivait jamais que les genoux en terre. Saint François de Borgia recevant des lettres du même saint, avant que de les lire, se mettait à genoux, et demmandait à Dieu la grâce de pouvoir obéir aux commandements qui lui seraient faits dans ces lettres, qu'il respectait comme si elles fussent venues du ciel. Il avait tant de respect pour ses supérieurs, qu'encore qu'ils fussent sortis de charge, il ne laissait pas de leur rendre le même honneur qu'auparavant.

Le Père Vincent Carafe, notre septième général, reconnaissant dans la personne de ceux qui gouvernent l'autorité souveraine de notre Seigneur, paraissait devant eux avec une grande humilité, et leur parlait avec une extrême révérence, quoiqu'il les surpassât en âge, et qu'il fût doué de plus excellentes qualités. Le Père Lessius ne discernait ni l'âge, ni la capacité, ni la doctrine de ses supérieurs; il leur portait plus d'honneur et plus de respect qu'un novice, il les saluait humblement et leur parlait toujours la tête nue, toute blanche de vieillesse, se tenant très-bas au-dessous d'eux (1). Notre frère Alphonse Rodriguez se tenait debout en leur présence

(1) Nudatâ eos canitie reverebatur, ex inferiori salutabat, adstabat, loquebatur, tyronem diceres. *C.* 16. *vitæ ejus.*

et lorsqu'ils lui commandaient quelque chose, il se réveillait intérieurement et se mettait à genoux, les écoutant avec beaucoup de modestie et d'humilité. Il disait souvent qu'il eût obéi au plus vil et méprisable de tous les hommes, avec la même affection qu'aux plus saints et aux plus grands serviteurs de Dieu, et qu'il leur eût rendu les mêmes soumissions et témoignages de respect, les considérant comme les ministres de la divine providence, qui le voulait conduire par leur entremise.

Le Père Orlandin, remarque, au commencement du troisième livre de son Histoire, qu'avant que notre Compagnie fût confirmée par le Saint-Siége, et qu'il y eût un chef établi avec autorité, quoique les dix compagnons de saint Ignace fussent dispersés en divers lieux fort éloignés, que saint François Xavier fût parti pour aller aux Indes, que le P. Rodriguez fût dans le Portugal, Faber dans l'Allemagne, Lainez à Parme, Bobadille dans la Calabre, et que ceux qui s'étaient joints à eux eussent été envoyés, partie en France, partie en Espagne; néanmoins Dieu par son infinie sagesse les tenait tous unis par le grand respect qu'il leur inspirait envers saint Ignace, qu'ils honoraient comme leur père, et que c'est par là qu'il faisait subsister le corps de la Compagnie, en liant les membres avec leur chef par une obéissance volontaire et amoureuse. Nous avons lieu d'espérer qu'il les conservera toujours par le même moyen, et que sa Providence continuera ses soins et sa bonté sur nous, tandis que nous continuerons à lui rendre, dans la personne de ses ministres, le respect et la soumission que nous lui devons, non-seulement sans difficulté, mais encore avec joie.

II. CONSIDÉRATION.

Je joins ces deux qualités ensemble, parce qu'elles s'entr'aident mutuellement, vu que d'un côté la joie est une excellente disposition pour se laisser conduire

et manier facilement par l'obéissance sans contradiction, sans murmure et sans excuse : et de l'autre côté la joie est souvent une récompense de la facilité avec laquelle nous recevons et exécutons les ordres de nos supérieurs, comme celle-ci est un fruit de l'humilité et de la douceur à qui rien ne paraît fâcheux ni difficile, comme dit saint Léon (1). C'est pourquoi le Fils de Dieu est appelé Agneau dans l'Évangile, à cause de la douceur et de la facilité avec laquelle il se laissait conduire au supplice ignominieux de la Croix; et tous les vrais enfants de Dieu sont appelés les ouailles du Seigneur : *Mes ouailles écoutent ma voix* (2). Et David les compare à ces ouailles privées qui viennent manger dans la main du berger : *Les ouailles de son pâturage* (3); ou comme porte une autre version : *Les ouailles de sa main* (4). Car en effet c'est dans la main de la divine Sagesse, qui les gouverne par ses ministres, qu'elles trouvent une nourriture délicieuse, qui ne leur donne pas moins de force que de facilité et de joie dans l'accomplissement de ses volontés et dans l'exercice de toutes les vertus.

III. CONSIDÉRATION.

Formons-nous sur ce modèle, suivons l'Agneau avec allégresse partout où il ira, comme disait le Père Barsay, et n'oublions jamais le testament de notre Père saint Ignace, qui nous laissa cet important avis entre ses derniers sentiments : Je dois faire état de n'être plus à moi, mais à celui qui m'a créé, et au Supérieur qui tient sa place, en sorte que je me laisse manier et conduire, en la même maniere qu'une petite boule de cire amollie par la chaleur du feu, obéit à la main qui la manie, mettant toute ma dévotion à faire ce qui

(1) Nihil arduum est humilibus, nihil asperum mitibus.
(2) Oves meæ vocem meam audiunt. *Joan.* 10. 27.
(3) Et oves pascuæ ejus. *Ps.* 73. 1.
(4) Et oves manûs ejus.

m'est commandé. Je dois être comme une figure du crucifix, qui se laisse tourner de tous côtés comme l'on veut, sans aucune difficulté (1). Heureuses les maisons, où l'on voit autant d'images de Jésus-Christ crucifié, que de religieux qui n'ont point de plus grande joie que d'obéir à leurs Pères spirituels jusqu'à la mort, ni de plus grande peur, que de leur faire de la peine, ou de les mécontenter. Tel était le P. Alphonse Deza, homme signalé en vertu, en sagesse et en autorité, qui passait pour un oracle (2); mais plus admirable encore par son obéissance, qui n'avait point de plus grande consolation que lorsqu'il s'entretenait dans cette pensée, qu'il devait obéir toute sa vie, et que jamais il ne ferait sa volonté, ni ne se gouvernerait par son sens. Et ce qui est encore plus rare, jamais on ne lui commandait rien, pour grand et difficile qu'il fût, qu'il ne sentît une allégresse et une joie intérieure qui le portait à l'entreprendre et à l'exécuter, s'appuyant sur la force de l'obéissance, et sur les persuasions qu'il avait, que ce que les Supérieurs lui commandaient, était le plus expédient et le plus propre pour son repos et pour son salut (3).

(1) Debeo non esse meus, sed ejus qui creavit me, et qui locum illius tenet, ut quemadmodùm pilula ceræ duci se sinit, ità ego me tractari ducique sinam, devotionem in eo quod mihi mandatur, meam omnem reponens. Debeo me habere velut parvula effigies Crucifixi, quæ sine ullâ difficultate verti se quamcumque in partem sinit. *Tom.* 2. *hist. Societ. Jesu*, *l.* 7. *n.* 30.

(2) Magnus virtute, magnus sapientiâ, magnus auctoritate, nomen ut ejus instar oraculi celebraretur. *Hist. Societ. Jesu*, *parte* 5. *l.* 9. *n.* 160. *pag.* 453. *et* 454.

(3) Nihil habebat undè majorem animi voluptatem hauriret, quàm cùm cogitabat vitam sibi in obedientiâ ducendam, neque suâ sententiâ regendas actiones, neque suâ voluntate exsequendas. Nec quidquam erat adeò arduum vel difficile, ad quod peragendum non alacritatem et gaudium animo præsentisceret, virtute obedientiæ fretus, planèque persuasum habens, id quod sibi per superiores imponeretur, ad suam et quietem et salutem inter omnia aptissimum fore.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'obéissance que nous devons au pape, au général, aux supérieurs et aux moindres officiers.

I. CONSIDÉRATION.

Il est certain que tous les fidèles sont généralement soumis au souverain pontife, comme au vicaire de Jésus-Christ, et au chef visible de l'Église : et qu'outre ce lien d'obéissance, qui est commun à tous les chrétiens, les religieux en ont un autre qui les attache, en vertu de leur profession, à ce même chef, comme au premier et suprême prélat de chaque ordre religieux, de qui dépend toute la discipline à l'observance régulière. Mais il y en a encore un troisième dans notre Compagnie qui la lie au Saint-Siége par un vœu spécial d'obéissance, que les profès promettent à sa Sainteté, touchant les missions qui regardent le salut des âmes et le service de l'Église.

Ce vœu est exprimé en ces termes dans les bulles des papes qui confirment notre institut :

« Encore que l'Évangile nous enseigne, et que la » foi orthodoxe nous apprenne, et que nous croyions » fermement que tous les fidèles sont soumis au pontife » romain, comme au chef et au vicaire de Jésus- » Christ ; » néanmoins, pour plus grande dévotion, obéissance et soumission au Saint-Siége apostolique, et pour plus grande abnégation de nos propres volontés,

et pour une plus certaine direction du Saint-Esprit, nous avons jugé qu'il était très-expedient que chacun de nous, et tous ceux qui feront à l'avenir la même profession, outre le lien commun des trois vœux, s'obligeassent par un vœu spécial à exécuter promptement, sans tergiversation ou excuse quelconque, selon son pouvoir, tout ce que le pape qui est à présent, et tous les pontifes romains qui seront en leur temps, leur commanderont, concernant le bien des âmes et la propagation de la foi, en quelques provinces qu'ils nous veuillent envoyer, soit parmi les Turcs et parmi tous les autres infidèles, même dans les contrées qu'on appelle les Indes ; soit parmi toutes sortes d'hérétiques et schismatiques, soit parmi les fidèles, quels qu'ils soient (1). C'est pourquoi il faut que ceux qui se voudront joindre à nous, avant que de se charger de ce joug, fassent une longue et sérieuse réflexion sur eux-mêmes pour voir s'ils ont assez de richesses spirituelles pour achever de bâtir cette tour évangelique, selon le conseil de notre Seigneur, c'est-à-dire, si le Saint-

(1) Summoperè conducere judicavimus, singulos nos et quicumque eamdem in posterum Professionem emiserint, ultra illud trium votorum vinculum, speciali ad hoc voto astringi. *Ut et Litteræ Apostol. Julii.* 3. *anni.* 1550.— Qui verò quatuor votorum Professi futuri sunt, ii tribus illis solemnibus substantialibus votis quartum similiter solemne addunt speciale summo Pontifici obedientiæ circa Missiones præstandæ, ob certiorem Spiritûs sancti in ipsis Missionibus directionem, ac majorem ipsorum mittendorum Sedi apostolicæ obedientiam, majoremque devotionem, humilitatem, mortificationem, ac voluntatum abnegationem. *Litteræ Apost. Greg.* 13. *ann.* 1584.— Professa itidem Societas præter tria vota dicta, votum facit expressum summo Pontifici ut vicario qui nunc est, vel pro tempore fuerit, Christi Domini nostri; nimirùm ad proficiscendum sine excusatione, non vetito viatico, quocumquè gentium ejus Sanctitas jusserit inter Fideles vel Infideles ad res, quæ ad divinum cultum et Religionis Christianæ bonum spectant. *Examen gener. c.* 1. *n.* 5.

Esprit, qui leur donne ce mouvement, leur promet tant de grâce qu'ils espèrent avec son assistance porter le poids de cette vocation. Et lorsqu'ils se seront engagés dans cette milice de Jésus-Christ par l'inspiration du Seigneur, ils doivent avoir le jour et la nuit les reins ceints, et se tenir prêts à s'acquitter d'une dette si considérable. Suivant les termes de cette bulle et dans l'examen général qui est au commencement de nos Constitutions, il est déclaré expressément que les profès de la Compagnie, outre les trois vœux solennels, font un vœu exprès d'obéissance au souverain pontife, comme au vicaire de Jésus-Christ, qui est à présent, ou qui sera en son temps, par lequel ils s'obligent d'aller, sans excuse et sans demander de viatique, en quelque pays que sa Sainteté leur commandera, parmi les fidèles ou infidèles, pour les affaires concernant le culte divin et le bien de la religion chrétienne. Nos Constitutions marquent les mêmes conditions au chapitre premier de la septième partie, à savoir que les profès s'obligent d'aller partout où le Pape les envoie, sans s'excuser et sans demander de viatique : ils peuvent bien, et même ils doivent, selon la déclaration, faire demander à sa Sainteté de quelle manière elle veut qu'ils fassent leur voyage, et qu'ils résident dans les lieux où il les envoie, soit par aumône ou autrement; mais ayant connu son intention, ils doivent la suivre sans excuse, et s'offrir de grand cœur à tout ce qu'il en aura ordonné. Et c'est ainsi qu'on doit entendre la fourmule du vœu qui porte : De plus, je promets une spéciale obéissance au souverain pontife touchant les missions, selon ce qui est contenu dans les Lettres apostoliques et dans les Constitutions (1).

Les hérétiques qui corrompent tout ce qu'ils savent, et blasphèment ce qu'ils ignorent, ont pris de là occa-

(1) Insuper promitto specialem obedientiam summo Pontifici circa Missiones, prout in eisdem Litteris apostolicis et Constitutionibus continetur. *Constitut. parte 5. c. 3. n. 3.*

sion de nous appeler par mépris les esclaves du pape (1); mais nous devons tirer de la gloire de leurs opprobres, et bénir Dieu de ce que notre Compagnie a commencé par une soumission spéciale au Saint-Siége, comme l'hérésie commence toujours par la rébellion, et par le refus qu'elle fait de se soumettre à ses décrets. Les politiques, qui mesurent tout par l'intérêt, ont voulu faire passer ce vœu pour une adresse dont nous usons pour gagner la faveur du pape; mais il n'est pas croyable que saint François Xavier, et tant de saints missionnaires qui ont suivi ses traces, n'aient prétendu qu'un intérêt imaginaire en s'offrant à toutes sortes de travaux et de dangers, jusqu'à la mort et au martyre. Leurs intentions ont été très-pures, et les motifs de leur obéissance plus relevés. Ils se sont dévoués au Saint-Siége, comme portent les Constitutions des papes, pour renoncer à leur propre volonté, pour se tenir dans une humilité profonde, pour mourir à eux-mêmes, pour être conduits par le Saint-Esprit, qui réside avec plus de certitude dans le chef de l'Église, et pour honorer Jésus-Christ, dont ils portent le nom, en la personne de celui qui le représente sur la terre avec plus d'éclat et de majesté. C'étaient là les vrais sentiments de saint Ignace, qu'il avait inspirés à ses compagnons, et qu'il exposa avec eux d'un commun consentement au souverain pontife, pour lequel il avait un si grand respect, qu'il disait souvent que s'il lui commandait de s'embarquer au port d'Ostia, dans le premier vaisseau qu'il trouverait, quoiqu'il fût sans mât, sans timon, sans voiles, sans aucun équipage, et même sans provisions de bouche, pour traverser les mers et s'en aller aux extrémités de la terre habitable, non-seulement il le ferait avec affection mais encore avec une grande joie et contentement d'esprit. Sur quoi un grand Seigneur de marque lui disant que ce serait une faute d'impru-

(1) Mancipia papæ.

dence, d'entreprendre une chose qui paraissait humainement impossible, il lui répondit qu'on ne recherche pas la prudence en celui qui obéit, mais en celui qui commande (1).

Le bienheureux François de Borgia, troisième général de la Compagnie, succéda à son esprit aussi bien qu'à sa charge. Il se soumettait volontiers, dit l'historien de sa vie, à toutes sortes de personnes, mais surtout au souverain pontife, comme tenant la place de Jésus-Christ sur la terre, et il témoigna à l'heure de la mort, que c'était pour lui une joie et une consolation incroyable d'avoir obéi au Saint-Siége apostolique jusqu'au dernier soupir, ayant par son ordre entrepris le voyage d'Espagne avec un grand préjudice de sa santé (2).

Il est aisé de juger, par le sentiment de ces deux saints, sur quel fondement est appuyé le vœu que nous faisons d'obéissance au pape, et combien le motif en est pur et désintéressé; mais il nous reste encore une difficulté à démêler, à savoir en quoi consiste la différence qu'il y a entre ce vœu spécial des profès, et celui qui est commun à tous les autres religieux de notre Compagnie, ou de quelqu'autre ordre qu'ils soient. Il s'est trouvé quelques théologiens qui ont estimé qu'il n'y en avait point; mais il ne faut que considérer la matière du vœu et les circonstances qui l'accompagnent, pour reconnaître leur erreur.

Car il faut établir pour premier principe que toute la matière de ce vœu étant comprise dans les missions qui regardent directement le salut des âmes et la propagation de la foi, il enferme par suite tous les ministères propres de notre Compagnie, qui tendent tous à ce but (3); d'où vient qu'il nous oblige en rigueur

(1) *En la vie de S. Ignace, livre* 1. 5. *c.* 4.

(2) Cùm omnibus sese libenter subjiceret, tùm verò maximè Pontifici summo ut Christi in terris vices gerenti.

(3) Tota intentio quarti hujus voti obediendi summo Pontifici

et sans restriction à exécuter tout ce que les souverains pontifes nous commandent en cette matière (1). Ce sont les termes de la bulle.

Secondement, il faut savoir que ce vœu n'est point borné à certains lieux ; mais qu'il nous oblige d'aller, de revenir, de demeurer et de travailler en tous les lieux où sa Sainteté nous enverra pour la même fin : c'est pourquoi saint Ignace déclare dans nos Constitutions, qu'on prétend par ce vœu de s'obliger à aller partout où le pape nous commandera d'aller, et que, la Compagnie n'a point eu la pensée de choisir aucun lieu particulier; mais que se proposant pour but le plus grand service de Dieu et de l'Église, en procurant le salut du prochain, et ne sachant en quel lieu elle pourrait s'employer plus utilement, elle a jugé qu'elle devait en laisser la disposition au vicaire de Jésus-Christ, et se soumettre par un vœu exprès et spécial à sa conduite, soit parce qu'il avait une lumière supérieure pour connaître les besoins de l'Église, en étant le chef; soit parce qu'il y avait lieu d'espérer que la mission des sujets de la Compagnie venant du souverain pontife, serait toujours la meilleure, et aurait plus de secours et d'assistance du Saint-Esprit. D'où vient que parlant des profès il dit qu'ils n'ont *point de demeure stable* (2), et qu'ils doivent être prêts à vivre en tout lieu où le pape et leurs supérieurs les destineront, pour faire les fonctions conformes à leur profession, jusque là même qu'il ne leur permet pas de traiter en aucune manière avec le pape, ni avec les supérieurs pour les solliciter de les envoyer plutôt en un lieu que dans un autre ; mais il veut qu'ils se laissent conduire par le

fuit et est circa Missiones. *In Declarationibus*, *aa c. .. part. 5. Constit. n.* 3.

(1) Quicquid romani Pontifices pro tempore existentes jusserint ad profectum animarum, et fidei propagationem pertinens.

(2) 4. *p. Const. c.* 2. *n.* 1. *litt B.*

mouvement de l'obéissance avec un esprit parfaitement indifférent et préparé à tout.

En troisième lieu, il faut observer que ce vœu oblige les profès, lorsqu'ils sont destinés à quelque mission, d'obéir au commandement qui leur en est fait, sans demander aucun viatique ; en sorte que s'ils refusaient leur mission sous ce prétexte, qu'on ne fournit point aux frais de leur voyage, et qu'ils craignent de manquer de ce qui leur est nécessaire, ils pècheraient directement, non-seulement contre leur vœu de pauvreté, ce qui leur est commun avec le degré des coadjuteurs, mais encore contre leur vœu d'obéissance au pape, ce qui leur est particulier, d'autant que ceux qui sont dans le degré des écoliers ou des coadjuteurs, sont à la verité obligés aux missions aussi bien que les profès en vertu du vœu commun d'obéissance, comme Suarez le prouve fort solidement; mais ils ne sont pas obligés de les entreprendre sans viatique, précisément en vertu de ce vœu-là, non plus que les autres religieux; c'est une circonstance qui distingue le vœu spécial des profès d'avec le vœu commun d'obéissance que font tous les religieux (1).

A quoi il faut ajouter, pour dernière remarque, qu'outre cette différence particulière, il y en a encore une autre essentielle à leur vœu, qui est d'obéir sans aucune excuse ou tergiversation. Je l'appelle essentielle, parce qu'elle tombe directement sous le vœu spécial, par lequel, comme dit saint Ignace, la Compagnie s'est obligée d'obéir sans aucune excuse au suprême vicaire de Jésus-Christ (2). Ce n'est pas qu'on

(1) Quandò summus Pontifex vel superior Professos, vel Coadjutores ad laborandum in vineâ Domini mittet, nullum viaticum petere possint, sed liberaliter repræsentent, ut mittantur prout illis ad majorem Dei gloriam fore videbitur. 6. *psr. Constit. c.* 2. *n.* 13.

(2) Quo se obedientiæ summi Christi vicarii sine ullâ excusatione Societas obstrinxit, *Suarez, t.* 6. *de Instit. Societ. c.* 4.

ne puisse proposer ses raisons au supérieur, lorsqu'elles nous semblent justes et véritables ; cela est permis, pourvu qu'on le fasse avec respect et avec indifférence, ou pour le moins avec résignation à la volonté de celui qui commande. Mais il n'est nullement permis d'apporter des excuses, quelque justes et sincères qu'elles paraissent, avec la volonté et le dessein formé de ne point obéir; beaucoup moins d'user de prétextes artificieux et de subterfuges, pour éluder le commandement : ce serait un péché mortel contre ce vœu. Si toutefois il arrivait que quelqu'un par faiblesse et pusillanimité s'efforçât de faire lever le précepte, alléguant la peine et la difficulté qu'il ressent, mais toujours avec une sincère volonté d'obéir, s'il ne pouvait rien obtenir, Suarez dit qu'il ne pècherait pas mortellement, mais que ce serait une grande imperfection, et peut-être même un péché véniel.

Il est aisé de voir par toutes ces circonstances que le quatrième vœu des profès de notre Compagnie est fort différent du vœu commun d'obéissance que tous les religieux ont coutume de faire, et que c'est à tort que quelques-uns l'ont condamné comme inutile et superflu. Car qui ne voit combien il est expédient et avantageux au bien de l'Église que le pape ait sous sa main des personnes qui se dévouent au Saint-Siége par un vœu solennel et spécial, en vertu duquel il puisse les envoyer librement partout où il jugera plus à propos pour le salut des âmes et pour le plus grand service de Dieu ? Et qui ne louera la sagesse de saint Ignace, qui ordonne pour ce sujet que le général de notre Compagnie soit obligé, à la nouvelle création du pape, de déclarer à sa Sainteté, dans l'année de son exaltation, la promesse spéciale par laquelle la Compagnie s'est soumise à son obéissance (1)? si ce n'est peut-être que quelqu'un estime

(1) *part. Const. c.* 1. *n. ultimo.*

que ce vœu soit trop difficile, et qu'il tienne de la témérité et de la présomption, vu qu'il expose ceux qui le font à des périls et à des travaux qui surpassent les forces d'un homme ; mais il est facile de répondre à cette objection, que nous ne nous appuyons pas sur les forces de la nature, et que le Saint-Esprit qui nous inspire ce saint désir, n'est que trop puissant pour nous le faire exécuter, que nous ne nous exposons pas aux dangers par notre propre choix, et que nous ne pouvons suivre une meilleure conduite dans les voies de Dieu, que celle de son vicaire en terre ; que nos règles nous ordonnent de ne présumer point de demander une mission plutôt que l'autre, mais de nous tenir prêts et de nous offrir de grand cœur aux supérieurs à l'exemple du prophète Isaïe, leur disant avec une parfaite indifférence, que la grâce de notre vocation nous y porte, et que la Compagnie a un soin particulier de cultiver ses sujets, afin de les rendre capables de s'acquitter de leurs obligations, et que personne, comme dit saint Grégoire, ne s'ingère dans ces saints emplois avant que d'être purifié, ni ne les refuse par un orgueil caché sous un prétexte d'humilité, lorsque la grâce d'en-haut l'honore de son élection (1).

II. CONSIDÉRATION.

Pour ce qui regarde l'obéissance que nous devons aux supérieurs de la Compagnie, il faut présupposer ce que dit le Père Ribadéneira (2) dans la Vie de saint Ignace, que la forme du gouvernement que notre saint fondateur a établi, tient du monarchique, en ce que le général est perpétuel, et qu'il a un pouvoir

(1) Ne aut non purgatus adire quisquam sacra ministeria audeat, aut quem superna gratia eligit, sub humilitatis specie superbè contradicat. *S. Greg. l.* 6. *epist.* 5. *c.* 169.

(2) *Ribadeneira, l.* 3. *c. ultimo.*

souverain et universel sur tous les autres. Il n'appartient qu'à lui de choisir, nommer et établir les recteurs, provinciaux, visiteurs et commissaires généraux ; de recevoir des sujets dans la Compagnie ; de les renvoyer, de les appeler au degré des profès ou des coadjuteurs formés ; d'intimer des congrégations générales, d'y présider, de communiquer les priviléges de la Compagnie ; d'avoir la surintendance de tous les colléges ; en un mot de tenir tout seul l'autorité souveraine. De sorte que tout passe immédiatement ou médiatement par ses mains, et rien ne se fait dans la Compagnie sans son conseil et sans son aveu ; jusque là que comme il communique sont pouvoir aux autres supérieurs, de même il a droit d'approuver ou de casser tout ce qu'ils font, et d'ordonner de tout, comme il jugera à propos : et l'on doit toujours lui rendre obéissance et respect comme à celui qui tient la place de Jésus-Christ (1).

Mais, d'ailleurs, pour modérer cette grande autorité, la Compagnie s'est reservé le pouvoir de remédier aux abus qu'il pourrait commettre (2) :

Premièrement, en réglant ce qui regarde l'extérieur, les habits, le vivre, et les dépenses qui doivent se faire pour la personne du général, en quoi il doit acquiescer à ce qu'elle jugera plus convenable selon Dieu de diminuer ou d'augmenter.

Secondement, en prenant soin de sa santé corporelle, de peur qu'il ne l'intéresse par l'excès de ses travaux et de ses austérités qu'elle pourra modérer, et l'obliger à acquiescer à ce qu'elle en ordonnera.

En troisième lieu, en mettant auprès de lui quelqu'un qui soit tenu de lui donner, avec toute la modestie et l'humilité qu'il doit, les avis qu'il jugera nécessaires pour le bien spirituel de son âme et pour le plus grand service de notre Seigneur, après avoir demandé

(1) *Vide Constit. par.* 9. *c.* 3.
(2) *Ibidem, c.* 4. *et* 5. *toto.*

lui-même à Dieu la lumière pour s'acquitter de son devoir.

En quatrième lieu, en lui ôtant le pouvoir d'accepter aucune dignité qui l'obligeât à quitter la charge du général, si ce n'est que le pape lui fît un commandement exprès de la recevoir, sans lequel ni lui ni la Compagnie n'y doivent consentir.

En cinquième lieu, en lui substituant un vicaire général, s'il arrivait que pour son grand âge, ou pour quelqu'autre infirmité du corps, qui parût irrémédiable, il fût incapable de vaquer aux affaires importantes, et que le bien public en reçût un notable préjudice.

En dernier lieu, en le déposant en cas de crime public et scandaleux (ce que la bonté de Dieu, comme nous espérons, ne permettra jamais), et même en le chassant et retranchant de son corps, s'il était suffisamment convaincu, par exemple, d'avoir blessé quelqu'un, de s'être approprié le revenu de nos colléges, ou de l'avoir donné à des étrangers, ou d'avoir aliéné les biens immeubles de nos maisons ou colléges, et enfin d'être en de mauvais sentiments, et d'embrasser une mauvaise doctrine : car tous ces crimes sont exprimés dans nos Constitutions.

Or quoiqu'il soit difficile en matière de gouvernement d'user d'une plus grande prévoyance, et de trouver un plus juste tempérament ; néanmoins il y eut, au temps du pape Sixte V (1), des esprits présomptueux, lesquels, abusant du crédit qu'ils avaient auprès des grands, s'efforcèrent d'ôter au général le pouvoir de créer lui seul tous les recteurs et supérieurs de la Compagnie, et d'admettre à la profession ceux qu'il trouverait bons, voulant pour cet effet introduire dans la Compagnie la coutume de tenir les chapitres pour conférer les charges et les degrés par la pluralité des

(1) *Anno Domini* 1589.

voix. Le Père Claude Aquaviva (1) fut obligé de répondre aux fausses raisons qu'ils alléguaient, devant les cardinaux que le pape avait commis pour en juger : ce qu'il fit avec beaucoup de force, leur remontrant que « saint Ignace avait tellement formé la Compagnie, » que l'obéissance est comme l'âme de ce grand corps, » qui lie et unit toutes les parties qui le composent, et » qui leur donne la vie, le mouvement, la vigueur et » la conduite ; qu'il ne pouvait l'établir autrement, » considéré la fin qu'elle se propose et les fonctions » qu'elle exerce ; que ce grand saint brûlant de l'a- » mour de Jésus-Christ, et voulant par ce motif étendre » la connaissance de son nom, et la gloire de son » royaume par toute la terre, avait conçu le dessein de » dresser une Compagnie qui fût soumise par un vœu » spécial au Saint-Siége apostolique, soit afin qu'elle » trât par le sacré lien de cette soumission, de plus » fortes et vigoureuses influences de son chef qui est » Jésus-Christ ; soit afin de commencer par l'obéissance » la conversion des âmes, comme les hérétiques com- » mencent à les pervertir par l'opiniâtreté, la révolte, » la séparation et le schisme ; soit afin que le souverain » Pontife, qui est chargé du gouvernement spécial de » l'univers, eût en main des hommes qu'il pût en- » voyer partout où il jugerait expédient et qui étant » appuyés de son autorité et fortifiés par l'obéissance, » qui est toujours suivie de la victoire, pussent eux- » mêmes faire leurs fonctions avec plus d'efficace, de » vigueur et de succès ; que l'exécution de cette en- » treprise était impossible dans un ordre dont l'étendue » était si vaste, à moins que tous ses sujets ne fussent » comme réunis en un seul, qui ayant un souverain » pouvoir sur tous les autres, fût lui-même absolu- » ment soumis au pape, comme la main au chef qui » la fait agir sans résistance ; que c'est par cette rai- » son que sa résidence ordinaire devait être à Rome

(1) *Hist. Societ. parte* 5. *l.* 9. *n.* 5. 6. 7. 8. 9.

» pour être toujours auprès de sa Sainteté, afin d'en » recevoir les ordres et les faire plus promptement » exécuter; que les papes Paul et Jules l'avaient ainsi » ordonné, établi et approuvé, et que c'était le senti- » ment de saint Ignace et de ses compagnons, dont la » sagesse et la sainteté étaient connues; que tandis » que cette belle harmonie et cette parfaite subordina- » tion seraient maintenues dans la Compagnie, et que » l'esprit d'obéissance s'insinuant avec facilité dans tout » le corps, et passant du vicaire de Jésus-Christ, » comme du chef par le général qui en est comme le » cou, à tous ses sujets qui en sont les membres, y ré- » pandrait sa vertu, elle fleurirait toujours et réussi- » rait dans ses emplois pour la gloire de Dieu et pour » le salut des âmes : mais qu'au contraire, si cette » union venait à se dissoudre, il arriverait le même » désordre que dans un corps dont les nerfs sont relâ- » chés et les membres disloqués, qui dépérit insen- » siblement, et tombe enfin dans la défaillance et dans » la mort. »

Ces considérations et plusieurs autres, qui sont couchées dans l'histoire de la Compagnie, ayant été exposées par le cardinal Marc-Antoine Colomne au pape Sixte, il lui dit comme en l'interrompant : « Quoi ? » ils veulent des chapitres? Dites-leur qu'ils soient en » assurance. Nous savons que les chapitres ne sont » point en usage dans la Compagnie (1). » Quelque temps après, l'auteur de ces troubles se sentant extraordinairement attaqué d'une humeur atrabilaire dont il était furieusement travaillé, se repentit de la faute qu'il avait commise, et après avoir fait une confession générale, protesta publiquement par plusieurs fois, qu'à l'avenir il ferait en sorte qu'il n'y aurait personne plus fidèle, et plus soumis, et plus obéissant au général que lui. Il est croyable que Dieu accepta

(1) Quid ? Capitula volunt ? jube esse securos. Scimus nos non esse Jesuitarum ex usu ista Capitula. *P. Dionysius Vasgaius.*

sa pénitence, mais il lui rendit la vie de l'esprit: il ne lui rendit pas pourtant celle du corps; sa maladie, qui fut prise pour une punition visible du ciel, s'augmenta de telle sorte qu'il devint furieux jusqu'à la mort, jetant des cris si étranges, qu'on fut contraint de le mettre dans le lieu le plus retiré de la maison, de peur qu'on ne l'entendît de la rue.

On voit par là l'estime que nous devons faire de l'obéissance, vu qu'elle est à notre Compagnie ce que l'âme est au corps, et qu'ainsi nous devons la tenir aussi chère que la vie, et mettre toute notre perfection dans l'acquisition de cette vertu. L'Entretien suivant nous en montrera la pratique.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA VINGTIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

La pratique de l'obéissance.

I. CONSIDÉRATION.

La pratique de l'obéissance peut se réduire à quatre chefs : le premier est d'établir cette vertu sur un fondement solide, qui n'est autre chose que l'amour de Jésus-Christ. Car la ferveur de cet amour produit en nous un désir efficace de lui plaire, et d'accomplir en toutes choses sa sainte volouté : et parce que nous ne le voyons pas, et qu'il ne nous parle pas par lui-même, mais que sa Providence se sert des hommes pour nous conduire, ce même amour nous porte à nous soumettre volontairement à ceux qui tiennent sa place à notre égard, le reconnaissant en leur personne, et dans cette vue leur portant un singulier respect, et un amour sincère et filial, nous abandonnant à leur conduite, et nous estimant heureux de leur obéir, parce qu'en faisant ce qu'ils nous ordonnent nous sommes assurés de faire la volonté de Dieu, qui est le plus haut point de la charité, à laquelle l'obéissance s'égale en quelque façon, en ce qu'il n'y a rien qui témoigne davantage notre amour envers Jésus-Christ que l'obéissance et la soumission que nous rendons à toutes ses volontés, comme lui-même s'est soumis aux volontés de son Père, et s'est rendu obéissant jusqu'à la croix.

II. CONSIDÉRATION.

Le second chef de cette pratique est de retrancher jusqu'aux plus légers défauts qui peuvent tant soit peu blesser cette vertu; j'en marquerai ici quelques-uns :

1. Avoir peu de soin de regarder purement Dieu dans la personne des supérieurs.

2. Négliger de leur rendre l'amour et le respect, soit intérieur ou extérieur qui leur est dû.

3. Avoir égard à leurs qualités et à leur pouvoir, obéissant plutôt à ceux qui sont plus capables, ou plus sages, ou de qui l'on peut craindre ou espérer davantage.

4, Murmurer contre eux ou contre ce qu'ils ordonnent, examiner leurs commandements, en vouloir savoir les raisons, interpréter leurs desseins, et faire paraître au-dehors qu'on ne les approuve pas.

5. Tâcher d'attirer les supérieurs à sa volonté, soit par des sollicitations importunes, soit par de secrets artifices.

6. User de délai, quoiqu'on sache leur volonté; attendre leur commandement exprès, ou tirer en longueur, soit par négligence, soit par affectation, afin de laisser couler le temps propre pour l'exécution.

7. Couvrir sa désobéissance de prétextes spécieux tantôt de charité sous ombre d'assister le prochain, le consoler et le gagner à Dieu, comme ce religieux, lequel au temps du silence, s'en allant visiter un malade, et sentant les reproches de sa conscience, disait en lui-même : C'est charité; tu peux le faire (1); mais il entendit une voix venant du crucifix, devant lequel il

(1) *Voyez le P. du Pont, tom. 3. de la Perfect. Chrét. ch.* 17.

passait, qui lui disait : *Cette charité ne me plaît point*, tantôt d'humilité, sous couleur de fuir l'honneur, comme saint Pierre qui ne voulait pas souffrir que notre Seigneur lui lavât les pieds ; mais il en fut repris sévèrement ; et il entendit ces menaces rigoureuses : Si je ne te lave les pieds, tu n'auras point de part avec moi ; soumets ton jugement et obéis sans délai ; tu ne comprends pas maintenant ce que je fais, tu le sauras après ; tantôt de nécessité, violant les règles et les ordres du supérieur sous ombre qu'on ne peut faire autrement sans intéresser son honneur ou sa santé, ou la charité du prochain, ou le bien de la communauté ; comme Saül qui dit à Samuel : *La nécessité m'a forcé d'offrir le sacrifice, voyant que le peuple m'abandonnait et que j'étais pressé des ennemis* (1) ; mais le prophète lui repartit : Vous avez peu sagement fait, de n'avoir pas obéi au commandement que vous avez reçu ; tantôt de la crainte de Dieu, et des raisons de conscience, soit par erreur de jugement, comme saint Pierre qui faisait scrupule de manger de la chair des animaux immondes ; soit par malice de cœur, comme Achas, qui refusa l'offre qu'Isaïe lui faisait de choisir un signe miraculeux de la victoire qu'il lui promettait, sous ombre de ne point tenter Dieu ; tantôt de l'exemple des saints, comme ce solitaire dont parle Cassien (2), qui pour imiter l'obéissance d'Abraham voulut sacrifier son fils, comme s'il était permis de faire indifféremment tout ce que les saints ont fait par une inspiration extraordinaire du ciel ; tantôt de l'obéissance même et de la volonté de Dieu, sous ceite fausse couleur, que la règle permet de représenter ses raisons

(1) Quia vidi quòd populus dilaberetur à me, et tu non veneras juxta placitos dies, porrò Philistiim congregati fuerant in Machmas, dixi : Nunc descendent Philistiim ad me in Galgala, et faciem Domini non placavi. Necessitate compulsus, obtuli holocaustum. 1. *Reg.* 13. 11, 12.

(2) *Collat.* 2. *c.* 1.

au supérieur, comme si elle le permettait pour appuyer la passion, ou pour fomenter la lâcheté, ou l'immortification des sujets. A tout cela je ne vois point de meilleur remède que de graver bien avant dans notre cœur ce qui fut dit au Père Alphonse Esquerra, lequel s'étant un jour excusé de quelque commission que le supérieur lui voulait donner, le lendemain priant avec ferveur devant l'image de la bienheureuse Vierge, envers laquelle il était fort dévot, la suppliant de le prendre sous sa protection comme le plus petit de ses esclaves; il entendit cette voix intérieure : « Qu'est-ce que je veux » de vous, sinon que vous serviez, que vous travailliez, » et que vous obéissiez (1) ? »

III. CONSIDÉRATION.

Le troisième chef de cette pratique est d'exercer les actes de l'obéissance avec toute la perfection qui est requise.

Le premier acte, dont l'usage nous doit être familier, est de regarder Dieu dans tous les supérieurs, leur porter un grand respect, non-seulement extérieur, qui paraisse devant les hommes, mais encore intérieur devant Dieu, qui voit les cœurs, les aimant tendrement, et les aidant en toutes choses selon notre pouvoir, avec inclination et avec plaisir.

Le second est de nous résigner entièrement et parfaitement entre les mains de celui qui nous gouverne, afin qu'il règle également notre intérieur et notre exterieur, et qu'il en dispose absolument. Car comme l'amour divin nous dépouille de nous-mêmes pour nous donner à Dieu sans réserve, de même l'obéissance nous livre pour l'amour de Dieu au pouvoir des supérieurs, et fait que nous nous donnons à eux, afin qu'ils prennent possession en son nom de toutes nos puissances et de toutes nos actions, leur découvrant notre cœur

(1) Ad quid volo te ego, nisi ut servias labores et obedias ?

avec toute la candeur et toute la sincérité possible; leur laissant le soin de nous-mêmes, et nous remettant à leur disposition pour tout ce qui regarde le vivre, le vêtir, l'emploi, le lieu de notre demeure, en un mot toute la conduite de notre vie, nous assurant que par ce moyen Dieu prendra soin de nous, et qu'il fera tout réussir pour sa plus grande gloire et pour notre plus grand bien : vu que si sa providence paraît en quelque partie du gouvernement du monde, c'est particulièrement à l'égard de ceux qui se dépouillent de leur liberté par le vœu d'obéissance pour s'abandonner à sa conduite.

Le troisième est d'exécuter les commandements du supérieur promptement, courageusement, entièrement, avec une joie et une allégresse spirituelle, sans aucun délai, obéissant à sa parole comme si elle était sortie de la bouche de notre Seigneur, et laissant même une lettre à demi formée, pour accomplir sa volonté ; et quoique ce qu'il ordonne soit difficile, vil et abject, ou qu'il choque notre sens et nos inclinations, ou qu'il nous paraisse peu nécessaire, ou que l'ordre qui en est donné semble procéder de légèreté, d'imprudence de passion, de hauteur et d'orgueil, ou du mépris qu'on fait de nous, et d'un dessein formé de nous mortifier, non-seulement n'attendre point un commandement exprès, mais nous rendre souples et flexibles à tous les mouvements de l'obéissance, quand nous n'aurions qu'un simple signe de la volonté du supérieur, sans aucun ordre exprès. Car c'est ainsi que saint Ignace veut que nous obéissions, à l'exemple de notre Seigneur, et cela seul suffit à celui qui est vraiment obéissant; car il fait tant d'état de l'obéissance, et de la conformité de sa volonté à celle de Dieu, qu'il n'y a rien qu'il ne quitte plutôt que de s'en éloigner tant soit peu. Aussi les supérieurs sages et discrets n'ont pas coutume de faire des commandements exprès, mais ils se contentent de faire connaître leur volonté par quelque signe, soit pour éprouver la soumission de leurs sujets, soit pour condescendre à

leur faiblesse, soit pour leur rendre le joug de l'obéissance plus doux, soit pour quelque autre juste raison.

Le quatrième acte d'obéissance est de joindre à l'exécution extérieure du commandement l'inclination de la volonté. Car encore que nous obéissions extérieurement, il arrive néanmoins souvent que notre cœur y répugne, soit par l'amour naturel de notre liberté, soit par la crainte de la peine, soit par l'immortification de notre orgueil ou de notre sensualité, d'où vient cette opposition intérieure qui se forme dans notre volonté contre celle du supérieur. Pour donc remédier à ces défauts, il est nécessaire de nous imprimer fortement cette vérité, que tous les intérêts d'honneur, de plaisir, de commodités du corps, de repos, de liberté, et enfin de tous les biens de la la nature, ne sont rien en comparaison du bien qui se trouve dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. En sorte que notre volonté étant puissamment attirée par l'excellence de ce bien, et embrasée de l'amour divin, sorte du centre de son propre amour, s'élève au-dessus de tous les biens et de tous les maux de cette vie, se dépouille de la propriété de ses désirs, et s'anéantisse elle-même pour se plonger dans la volonté de Dieu comme dans un océan immense de toutes sortes de biens et de grâces, pour s'y abimer totalement sans espérance ni désir de s'en retirer jamais mais plutôt de s'y perdre si heureusement, qu'elle se trouve toute transformée au bon plaisir divin. Heureuse l'âme qui est arrivée à cet état; qui ne regarde jamais ni son honneur, ni son plaisir, ni sa satisfaction, ni son intérêt en tout ce qui lui est commandé; mais qui obéit simplement en vue de Dieu, tenant tout autre motif pour suspect, hormis celui du pur amour, qui la fait mourir à sa propre volonté et s'oublier elle-même, comme si elle n'était point, afin de tirer sa vie, sa subsistance et sa force de la volonté de Dieu.

Le cinquième est de conformer son jugement à

celui des supérieurs, en fermant les yeux à toute autre considération qu'à celle de Dieu, qui nous parle par leur bouche, tenant pour certain que tout ce qu'ils ordonnent est ordonné de Dieu, et que tout ce qui les contrarie n'est fondé que sur notre ignorance, ou sur le dérèglement de nos passions, ou sur le peu de confiance que nous avons en Dieu. Cette soumission, qui est le plus haut degré de l'obéissance, et qui distingue le parfait religieux de l'imparfait, procède de la ferveur de la volonté, dont le propre est de lier l'entendement et de l'attacher aux objets qu'elle aime davantage: s'étant donc toute transportée d'amour vers la volonté de Dieu, elle fait que l'esprit ne se propose que ce seul bien souverain, et qu'il s'aveugle à l'égard de tout autre objet. Il n'a qu'un seul regard qui lui montre Dieu dans la personne de l'homme, le commandement divin dans le commandement humain, et la sagesse infinie et incréée dans le gouvernement de sa créature. Cette forte application lui cache toutes les difficultés qui se présentent dans l'exécution, lui dérobe la vue des dangers et des périls, l'empêche de considérer toutes les raisons humaines qui pourraient le détourner. Il ne fait aucun discernement de la qualité des personnes qui lui commandent, ni de leurs desseins, ni de leurs affections, ni de leurs passions, il ne se propose que le seul bien de l'obéissance et de l'accomplissement de la volonté divine, mettant toute sa prudence, son discernement, ses consultations, ses soins et ses adresses à faire parfaitement tout ce que ses supérieurs et ses règles lui prescrivent. Ce qui est, comme j'ai dit, un effet de la ferveur de la volonté, qui emporte l'entendement, et qui l'applique tout à l'objet qui la charme : mais aussi, par un retour avantageux, plus cette application est forte, plus la volonté s'enflamme, et se porte avec plus d'inclination à ce qui est commandé, et l'exécution en est plus parfaite, surtout quand l'obéissance est soutenue et for-

tifiée par les vertus avec lequelles elle est plus étroitement liée, et dont le secours est plus nécessaire à sa perfection. Car, pour être parfaitement obéissant, il faut avoir :

1. Une vraie mortification et abnégation de ses propres intérêts et de sa liberté, parce que sans cela l'obéissance est défectueuse et sujette à plusieurs murmures;

2. Une véritable connaissance de nous-mêmes, et de la faiblesse de jugement, qui s'écarte souvent du sens commun;

3. Une profonde humilité, défiance et mépris de nous-mêmes;

4. Un grand désir de plaire à Dieu en toutes choses;

5. Une ferme confiance en la providence de Dieu, qui intervient au gouvernement des supérieurs par une disposition aussi certaine qu'elle est secrète, bien qu'ils commandent quelquefois des choses qui ne nous semblent pas raisonnables;

6. Une joie particulière d'être conduits par la providence divine avec tant de certitude et de douceur, comme autrefois le peuple d'Israël marchait sous la conduite de l'ange qui était caché dans la colonne de feu, d'où il opérait tant de prodiges et de miracles, et donnait à Moïse des lumières et des forces extraordinaires pour s'acquitter de sa charge;

7. Une constance invincible dans la pratique de l'obéissance, qui ne puisse être affaiblie ni par la longueur du temps, ni par les difficultés des lieux et des affaire qui se rencontrent;

8. Un grand amour de Dieu, et un grand soin de tenir notre volonté soumise en toutes choses à la divine providence;

9. Un parfait oubli de nous-mêmes et une remise entière de tout ce qui nous touche entre les mains de Dieu et de l'obéissance, pareille à celle du Père Joseph Anchieta, cet homme de miracles, qui a tra-

vaillé avec tant de succès dans le Brésil : car il disait qu'un religieux ne peut être exempt de troubles et d'inquiétudes, s'il ne quitte le soin de lui-même, et que pour son regard jamais il n'avait songé ni à sa profession, ni aux emplois qu'il pourrait avoir à l'avenir, ni aux charges qu'on pourrait lui donner, ni aux talents qu'il pourrait acquérir (1).

Plaise à Dieu de conserver cet esprit dans la Compagnie comme il a fait jusqu'ici, et que jamais ni le temps, ni l'amour-propre, ni la vaine estime de nous-mêmes n'en puissent éteindre la vigueur.

IV. CONSIDÉRATION.

Le quatrième chef de cette pratique regarde les actes héroïques de l'obéissance, qui conviennent principalement aux personnes éminentes en vertu, en sagesse et en dignité, lesquelles, nonobstant leur profond savoir, leur longue expérience, le grand crédit et l'autorité qu'ils ont acquise dans le monde, se laissent gouverner par leurs supérieurs, comme de petits enfants, avec une aimable simplicité, se soumettant à leur jugement et à leur conduite par une dépendance absolue, soit dans les plus petites choses, dont l'exacte observance montre l'estime qu'ils font de cette vertu; soit dans les plus grandes et les plus difficiles, où ils sacrifient à l'obéissance leur repos, leur honneur, et même leur propre vie.

Telle était l'obéissance de saint François Xavier, qui eût été aussi prêt à quitter ce grand ouvrage de la conversion du Nouveau-Monde, qu'il avait gagné

(1) De se ità dicebat nunquàm se in futurum prospexisse, antequàm fieret sacerdos, nunquàm sibi in mentem venisse posse se fieri sacerdotem : sacerdotio auctum, nunquàm de professione, neque de regendi munere cogitàsse, neque se ad tantam rem allis instructum dotibus sensisse. *Vitæ P. Josephi Anchietæ, l. 4 pag.* 197.

à Jésus-Christ, et de revenir des derniers coins de la terre, à la vue de la première lettre du nom de saint Ignace, qu'il avait été prêt à y aller à sa première semonce sans différer un seul jour.

Telle l'obéissance de saint François de Borgia (1), qui rompait l'entretien qu'il avait avec les reines et les princesses qui l'appelaient à la cour pour obéir au cuisinier, qui lui avait marqué l'heure de son retour.

Telle l'obéissance du Père Lessius, qui fut le plus grand ornement de sa profonde science, que je ne puis mieux exprimer que par les termes qui sont couchés dans sa vie. Il n'attendait pas que les supérieurs lui parlassent ou lui déclarassent leur volonté par un ordre exprès ; il obéissait au moindre signe avec une merveilleuse facilité. A la première parole, il se rangeait à leur opinion, il postposait son jugement, il le déposait, et le soumettait promptement, pour s'accommoder à leur avis, non-seulement dans les choses qui regardaient leur gouvernement, mais même dans les sciences spéculatives, avec une simplicité pleine de sagesse, en quoi consiste l'obéissance aveugle, qui est si célèbre parmi les saints et si rare parmi les savants (2).

(1) *Vitæ ejus, l. 4. c. 3.*

(2) Superiorum nutus, non verba, aut imperia exspectabat. Dicto audiens facillimè : solò verbo in eorum sententiam concedere, judicium suum postponere, promptè submittere, ac sapienti quàdam simplicitate accommodum præbere.

DE L'ADMIRABLE CHARITÉ

DE JÉSUS-CHRIST

ENVERS LES HOMMES.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'amour que Jésus-Christ nous témoigne en souffrant et mourant pour tous les hommes.

Commendat charitatem suam Deus in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores essemus, secundùm tempus, Christus pro nobis mortuus est.

Dieu fait éclater son amour à notre égard, en ce que, quand nous étions encore dans le péché, Jésus-Christ est mort pour nous au temps prescrit. Rom. 5. 8, 9.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Augustin dit qu'une des principales choses que nous devons considérer dans la passion de notre Seigneur, c'est l'ardent amour de la très-sainte Trinité, dont les plaies de ce divin Sauveur sont des marques éclatantes. Car,

Premièrement, nous apprenons de là combien est grand l'amour du Père éternel envers nous, puisqu'il *n'a pas épargné son propre Fils, et qu'il l'a livré pour*

nous à la mort (1). Nous étions coupables de la mort éternelle, tous esclaves du diable, tous misérablement perdus sans ressource. Nous ne pouvions espérer du secours d'aucune créature, personne ne pouvait nous tirer de l'abîme de nos misères; « mais vous, ô mon » Dieu! ô ma miséricorde! par un conseil merveilleux, » conseil inouï, digne de l'étonnement de tous les siè- » cle, vous avez eu compassion de nos maux, et, pour » nous en délivrer, vous avez bien voulu que votre » Fils, qui est égal à vous, se fît homme semblable à » nous, afin de satisfaire à votre justice et de mourir pour » des criminels (2). » Quel père a jamais fait pour son fils, quel fils a jamais fait pour son père, ou quel ami pour son ami, ce que Dieu a fait pour l'homme, le Créateur pour sa créature, la souveraine majesté pour un petit ver de terre ? Tous les hommes étaient dignes du dernier supplice, et ce Père amoureux les a favorisés du plus grand de tous les bienfaits (3). Considérez celui qui aime ; considérez son amour ; considérez le don qu'il fait, et à qui il le fait. Qu'y a-t-il de plus admirable? Celui qui aime est Dieu; son amour est infini; le don qu'il fait est infini; celui à qui il le fait est un vil esclave. O admirable condescendance de votre bonté! ô don inestimable de votre charité! Pour racheter un esclave, vous avez livré votre Fils (4). Vous

(1) Qui proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. *Rom.* 8.

(2) Nihil supererat opis, nihil subsidii ab ullâ naturâ creatâ. Actum erat de genere nostro, nec ulla spes salutis videbatur in posterum superesse, cùm ecce, tu Deus meus, misericordia mea, nostram perditionem miseratus succurristi, sed admirando planè, et inaudito consilio omnibusque seculis obstupescendo : nimirum ut Filius tuus, tibi consubstantialis et coæternus, naturam nostram assumeret.

(3) Cùm dignus esset mundus summo supplicio, affecit illum Deus summo beneficio. *Lessius, l.* 12. *Perfect. divin. c.* 21. *Vide Barradium, tom.* 2. *l.* 4. *c.* 5. *Sic canit Eccles.*

(4) O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! ô inæstimabilis dilec-

nous l'avez donné non pour commander, mais pour servir ; non pour vivre dans les délices et dans l'honneur, mais pour mourir sur une croix. Notre salut était-il si considérable, qu'il méritât que vous l'eussiez en telle estime, et que vous fissiez de si grands frais pour en réparer la perte? Et nos âmes étaient-elles si précieuses devant vos yeux, que pour les racheter il fallût employer une rançon de si grand prix (1) ?

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, nous connaissons par ces plaies combien le Fils de Dieu nous a aimés. Car, comme dit saint Thomas, l'esprit que Jésus-Christ rendit sur le Calvaire, l'eau qui coula de son côté, le sang qu'il versa de son cœur, sont des marques d'un extrême amour (2) Le Fils de Dieu, dit un savant évêque (3), veut être aimé des siens, jusqu'à souffrir la mort pour son service : c'est pourquoi il a voulu le premier souffrir la mort pour leur salut. Et puis, comme il est essentiellement amour, amour de source et vraie source d'amour, il faut que cet amour soit grand en souverain degré

tio charitatis ! ut servum redimeres Filium tradidisti. *Lessius, de Prædest. Christi, sectio. 4.*

(1) Tantane res erat salus nostra ut eam tanti æstimares, et perditam tantis impendiis sarcires? tam pretiosæ in oculis tuis erant animæ nostræ, ut eis redimendis tantum destinares pretium.

(2) Spiritus quem Christus emisit, aqua quæ fluxit de latere, et sanguis quem effudit de corde, sunt signa dilectionis maximæ. *S. Thom. opusc. 58. c. 27.*

(3) Quia diligi vult Deus usque ad mortem à nobis, debuit prior tantam dilectionem ostendere. Si enim essentialiter amat, necessariò et fontaliter amat : et propter hoc et in se copiosissimus hujusmodi amor, et in amatos redundantissimus. Sicut ergo in supremo est copiositas in se, sic et in fluxu necesse est ut perveniat ad maximum. Maximus autem fluxus, id est maximum opus, et beneficium, est susceptio mortis pro amico. *Guill. Arver. Ep. Par. tract.* Cur Deus homo, *c. 7.*

dans ses écoulements, aussi bien que dans son origine. Or le souverain degré d'amour est de mourir pour ceux qu'on aime; il a donc voulu porter son amour jusque là, afin d'y faire aller le nôtre; aussi saint Laurent-Justinien dit que toutes les plaies de son corps sont autant de bouches éloquentes, qui nous exhortent à aimer de toutes nos forces celui qui a daigné souffrir pour nous l'extrémité de tous les maux (1). Il ne faut point douter que notre ingratitude en ce point ne lui soit très-sensible, et je ne m'étonne pas s'il apparut un jour à sainte Brigitte tout couvert de sang et de plaies, commme s'il les eût fraîchement reçues, et lui dit que les auteurs de ce mauvais traitement étaient ceux qui méprisaient son amour. Car il n'y a rien de plus sensible à un bon cœur, que d'aimer et de n'être pas aimé. O mon Seigneur! ne permettez pas que ce malheur m'arrive. Gravez vos plaies dans mon cœur comme autant de caractères de votre amour, afin que je les puisse lire à toute heure, et que je ne m'en oublie jamais (2).

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, nous connaissons par ces mêmes plaies l'amour du Saint-Esprit en notre endroit, parce que c'est lui qui a formé le corps de Jésus-Christ par amour, et l'a rendu passible, afin qu'il pût les recevoir; et c'est encore lui qui a porté notre Seigneur à les souffrir, et à mourir pour nous redonner la vie. Car il est la source de tous les bons désirs et de toutes les bonnes œuvres, non-seulement à l'égard de tous les saints, mais encore à l'égard de la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dont il avait pris la conduite, réglant toutes ses actions, gouvernant tous les mou-

(1) *B. Laur. Justi. serm. de Passio. Domini.*

(2) Scribe, Domine, vulnera tua in corde meo, ut in iis legam amorem tuum. *S. Aug. apud Navarr. Elect. sacr. l.* 3. *c.* 15.

vements de son cœur, excitant et animant tous ses désirs, entre lesquels celui de souffrir pour la gloire de son Père et pour le salut de nos âmes a été incomparable (1). Car encore que ses plaies lui fussent très-sensibles, néanmoins elles n'égalaient pas l'ardeur de ce désir. Le fer ne perça que ses mains, ses pieds et son côté; mais son désir pénétra, pour ainsi dire, toutes les parties de son corps et tout le fond de son âme. La haine des Juifs n'ouvrit ses plaies que lorsqu'il fut attaché à la croix; mais son désir commença avec sa vie, et continua jusqu'à la fin. La mort même qu'il endura sur le calvaire, et qui finit ses douleurs, ne put mettre fin à son désir. Quelque violents que fussent les tourments qu'il endurait, ce n'était rien en comparaison de ce qu'il eût voulu souffrir: et saint Bernard dit que c'était le sujet de ses plaintes, lorsqu'il disait au Père éternel: *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* (2)? Il ne se plaignait pas, dit ce saint Père, des peines et des tourments qu'il endurait, mais de ceux qu'il ne souffrait pas. Jugez de là quel est l'amour du Saint-Esprit envers nous, qui a pu allumer un si grand feu dans le cœur de Jésus-Christ, et apprenez de lui l'amour que vous lui devez. Son désir est de souffrir et de mourir; les plaies et la croix en sont l'objet; le Père éternel lui commande de les recevoir; le Saint-Esprit l'y pousse et lui en inspire la résolution; et lui-même en fait vœu dès le premier instant de sa vie, qui témoigne la véhémence et la force invincible de son incompréhensible charité. Prenez donc aussi pour le but de vos désirs la croix, les souffrances, et la mort pour Jésus-Christ et dans l'esprit de Jésus-Christ.

(1) Cùm ex maximo Dei amore, Filii Dei Incarnatio facta sit, ectè Spiritui sancto, qui est amor Patris et Filii, corporis formatio attribuitur. *S. Thom.* 3. *p. q.* 32. *a* 1.

(2) Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me? *Matth.* 27. 47.

Dieu soit béni à jamais, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, parce qu'il nous a fait miséricorde (1). Le Père est charité, le Fils est grâce, le Saint-Esprit est don et communication. O bienheureuse Trinité (2), faites que mon cœur vous aime, que mon âme vous plaise et vous soit agréable, et que je sois tout à vous ! O bienheureuse Trinité, à vous appartient la louange, à vous la gloire, à vous la reconnaissance de vos bienfaits dans sa durée de tous les siècles. Amen (3).

(1) Benedictus sit Deus Pater, unigenitusque Dei Filius, sanctus quoque Spiritus, quia fecit nobiscum misericordiam suam.

(2) Charitas Pater est, gratia Filius; communicatio Spiritus sanctus, ô beata Trinitas!

(3) Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio in secula sempiterna, ô beata Trinitas!

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De l'admirable charité que le Fils de Dieu a pratiquée envers ses ennemis.

I. CONSIDÉRATION.

Le Fils de Dieu, qui est le vrai législateur de l'amour, en a aussi voulu être l'interprète, et bannir l'opinion des docteurs de la loi, qui croyaient qu'il leur était permis de haïr leurs ennemis, et enseignaient au peuple cette doctrine. *On vous a appris qu'il est dit: Tu aimeras ton prochain, et tu auras en haine ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis* (1). Pour entendre ces paroles, je présuppose, en premier lieu, que la loi de la charité, qui nous oblige à aimer nos ennemis, est fondée sur le droit naturel, soit parce que la raison naturelle veut que nous fassions aux autrès ce que nous souhaitons qu'ils nous fassent, soit parce qu'elle nous oblige à conserver la paix et la concorde, qui est un bien commun, aux dépens même de nos intérêts particuliers.

Je présuppose, en second lieu, que cette loi a été déclarée et publiée dans l'ancien Testament : *Vous ne chercherez point la vengeance, et vous oublierez l'injure*

(1) Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. *Matth.* 5. 43.

que vous aurez reçue de vos citoyens (1) ; et le Sage dans ses Proverbes : *Ne vous réjouissez point de la chute de votre ennemi, et ne triomphez point de sa disgrâce, ni de sa ruine* (2). Au contraire, *s'il est pressé de la faim, donnez-lui à manger, et s'il a soif, donnez-lui à boire* (3). D'où il suit que l'amour des ennemis est de droit divin, et qu'il est compris, comme dit saint Augustin, dans ces paroles du Décalogue : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (4) ; c'est-à-dire tous les hommes, amis ou ennemis, parce qu'ils sont tous capables de la béatitude, enfants d'un même père, et serviteurs d'un même maître, pour le respect duquel vous devez les aimer.

Je présuppose, en dernier lieu, qu'avant l'incarnation du Verbe, la corruption de la nature avait effacé presque de tous les esprits la beauté de cette loi, jusque là que les docteurs de la synagogue faisaient passer par une fausse interprétation la haine des ennemis comme un précepte divin insinué tacitement dans celui de l'amour du prochain : *Tu as appris qu'il est dit : Tu aimeras ton prochain, et tu auras en aversion ton ennemi* (5). C'est pourquoi je dis que nous sommes infiniment obligés au Fils de Dieu, de l'avoir renouvelée dans le monde, et que c'était une entreprise digne de sa sagesse de rétablir la pratique de ce commandement, qui méritait sans doute d'être publié par la bouche d'un Dieu Sauveur, autorisé par son exemple, inséré dans son Évangile, consigné à

(1) Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum. *Levit.* 19.

(2) Si ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas, et in ruinâ ejus, ne exsultet cor tuum. *Proverb.* 24.

(3) Si esurierit inimicus tuus, ciba illum ; et si sitierit, da ei aquam. *Prov.* 25.

(4) Diliges proximum tuum sicut teipsum.

(5) Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio nabebis inimicum tuum. *Matth.* 5. 43.

son Église, et intimé à tous les fidèles, qui sont ses véritables enfants et ses légitimes sujets : *Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis* (1).

II. CONSIDÉRATION.

Premièrement, la nécessité de cette loi est une preuve convaincante de l'obligation que nous lui avons. Il eût été extrêmement dangereux de laisser aux hommes le désir, aussi bien que le droit et le pouvoir de se venger. Le désir, car il n'est pas expédient de lâcher la bride à cette passion, qui a des saillies si violentes; notre sang ne doit pas crier vengeance comme celui d'Abel, mais plutôt miséricorde, comme celui de Jésus-Christ. En demandant justice, nous pourrions bien être trompés, et la méprise nous porterait grand préjudice. Tel croit que le châtiment doit tomber sur un autre, qui serait bien étonné de le voir tomber sur soi. Les jugements de Dieu sont des abîmes impénétrables; vous croyez avoir droit, et peut-être que Dieu vous donne le tort; vous espérez d'être absous, peut-être qu'au jugement de Dieu vous serez condamné, et celui que vous présumez devoir être condamné, sera absous. Enfin, il est aisé de se flatter, et tel qui croit être saint, est criminel devant Dieu, et celui qu'il veut faire passer pour méchant, est au rang des saints. Que s'il est si dangereux de permettre aux hommes le seul désir de la vengeance, que serait-ce de leur en donner le droit et le pouvoir? Certes ils sont presque tous si enclins à ce vice, que si le commandement de Dieu ne leur servait de frein pour les retenir, je ne sais à quel excès ils ne s'emporteraient pas pour satisfaire à leur passion, et pour exercer leur haine les uns contre les autres. Car si l'édit de pacification, que Jésus-Christ a porté lui-

(1) Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. *Matth.* 5 44.

même, ne les arrête qu'avec peine, que ne devrait-on pas craindre de leur fureur, si elle n'était réprimée par l'appréhension des jugements divins et des peines éternelles? comment est-ce que le royaume de Jésus-Christ pourrait subsister contre tant d'ennemis qui l'attaquent, et qui sont envieux de son bonheur, de sa tranquillité et de ses heureux progrès, soit temporels ou spirituels? si les chrétiens, au lieu de soupirer à sa défense ne songeaient qu'à venger leurs querelles particulières, et à s'entre-ruiner mutuellement pour contenter leur animosité, comment est-ce qu'ils se pourraient eux-mêmes garantir des assauts du diable, qui ne règne que par nos discordes, et qui ne peut nous perdre qu'en nous divisant les uns des autres(1)? Qui ne bénira donc ce divin législateur, qui a pourvu si sagement au repos de son Etat et au salut de ses sujets, et qui a banni presque tous les crimes et tous les malheurs qui traversent leur bonheur, en leur ôtant du cœur le désir déréglé, et des mains le pouvoir de se venger?

III. CONSIDÉRATION.

Secondement, comme les maux qu'apportent la discorde et la vengeance dans le christianisme nous montrent la nécessité de cette loi, de même les grands biens et les fruits incroyables que produit l'union des esprits, et la bonne intelligence qui nous lie tous ensemble, nous en fait voir l'utilité. Car si un ancien a eu raison de dire que celui qui détruirait l'amitié entre les hommes, ôterait le soleil du monde, ne faut-il pas conclure, par la raison des contraires, que celui qui l'établit et la conserve dans sa vigueur ne cause pas moins de biens et n'apporte pas moins d'orne-

(1) Omne regnum in se divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.

ments à l'univers, que s'il y faisait de nouveau naître ce bel astre, pour l'éclairer de sa lumière.

Le Prophète-Roi donne quatre prérogatives excellentes au soleil : la hauteur, qui fait que Dieu même y établit son trône (1); la beauté qui éblouit nos yeux, et le fait paraître comme un époux au jour de ses noces, paré de ses rayons et tout brillant de clarté (2); la rapidité de son mouvement semblable à celle du géant qui combat à la course, et qui vole avec une merveilleuse vitesse ; et enfin l'ardeur de sa chaleur, qui s'étend si loin qu'il n'y a personne qui n'en soit échauffé et qui n'en ressente l'impression (3). La charité chrétienne possède ces qualités avec un avantage incomparable. C'est le plus haut degré de la perfection, où Dieu réside toujours infailliblement, et hors duquel il ne se trouve point. Car le cœur où Dieu habite doit être comme le sanctuaire tout revêtu de lames d'or, c'est-à-dire de l'amour divin. Sa beauté est si grande qu'elle donne de l'éclat et de l'ornement à toutes les vertus, comme le soleil à tous les astres. Sans elle les anges seraient difformes comme des démons, et si les démons en avaient seulement un rayon, ils seraient beaux comme des anges. Son mouvement est si vigoureux, qu'il n'y a rien qui le puisse arrêter, ni plaisir, ni douleur, ni promesses, ni menaces, ni vie, ni mort. Il est infatigable dans les travaux, libre dans les prisons, invulnérable au milieu des plaies, immortel au milieu de la mort (4). O amour emporté, véhément, ardent, impétueux, qui bannis toute autre pensée de l'esprit, qui ne goûtes et ne prises

(1) In sole posuit tabernaculum suum. *Ps.* 18. 6.

(2) Et ipse tanquàm sponsus procedens de thalamo suo. *Ps.* 18. 6.

(3) Exsultavit ut gigas ad currendam viam. *Ps.* 18. 7.

(4) Nec est qui se abscondat à calore ejus. *Ps.* 18. 7.

(5) In laboribus plurimus, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter. 2. *Cor.* 11.

rien que toi-même, et qui te contentes de toi seul (1)! Enfin son adeur est si excessive qu'elle embrase tout, et comme c'est le propre de la chaleur de s'étendre, elle dilate tellement le cœur qui en est épris, qu'elle le rend plus grand que le monde. La force de l'amour divin est si grande, dit saint Chrysostome, qu'elle rend une âme qui en est embrasée, plus vaste que les cieux (2). O Seigneur, que votre commandement est large (3)! vous lui avez donné une étendue immense. Quel est ce commandement dont parle le Prophète-Roi ? C'est le commandement de l'amour, dit saint Augustin. Les maîtres de la synagogue l'avaient rétréci, le bornant à ceux de leur nation; mais le maître du ciel a étendu ses bornes depuis le ciel empyrée jusqu' au purgatoire. Car il ne descend point plus bas; mais entre ces deux bornes il n'y a rien que la charité n'embrasse, amis, ennemis, bons, méchants, persécuteurs et bienfaiteurs. La charité n'a point d'autre étendue que celle du monde. Tout ce que l'océan environne, la charité l'embrasse. Elle ramasse dans le sanctuaire de l'amour, l'ami et l'ennemi; l'ami en Dieu, l'ennemi pour Dieu. Elle ne cesse point d'aimer, quoiqu'elle ne soit plus aimée. Elle chérit les absents comme s'ils étaient présents, les étrangers comme s'ils étaient alliés; en un mot, elle ne fait qu'une république du ciel et de la terre (4).

(1) O amor præceps, vehemens, flagrans, impetuose, qui per me aliud cogitare non sinis, fastidis cætera, contemnis omnia præter te, te contentus. *S. Bern. serm.* 79. *in Cant.*

(2) Tanta charitatis vis est ut cœlo latiorem faciat animam. *S. Chrysost. homil.* 44. *in Act. Apost.*

(3) Latum mandatum tuum nimis. *S. August. in Ps.* 118.

(4) Par enim latitudo est charitatis et mundi : charitas amplectitur quidquid oceanus. Charitas in sacrario dilectionis et amicum colligit in Deum, et inimicum propter Deum. Eadem diligere non desinit, cùm diligi desinitur; omnes habet præsentes, omnes affines, quæ unam rempublicam terram fecit et cœlum. *S. Hidel. ep.* 21.

Tel est l'empire de la charité que Jésus-Christ a réparé sur la terre, et pour combler l'obligation que nous avons à sa bonté, il nous en a mis le sceptre en main et nous en a facilité la conquête. Car qui eût jamais eu la force d'aimer un ennemi, si le Fils de Dieu, qui est l'auteur de cette loi, ne nous eût en même temps mérité la grâce de l'accomplir; grâce si puissante qu'elle a changé la face du monde, et d'un triste enfer qui était plein de désordres, de divisions et d'animosités, elle en a fait un paradis. Les philosophes naturels disent que le cœur de la terre est plein de richesses et de trésors, parce que c'est là que les influences du ciel se concentrent: quelques-uns disent, au contraire, que cette concentration ne produit qu'un trésor de feu, qui fait l'enfer des réprouvés. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire avec certitude que le cœur de Jésus est le centre de toutes les grâces, d'où le Saint-Esprit a tiré un trésor de feu, un trésor d'amour, qui fait le paradis des saints: paradis qui commence sur la terre par l'union des volontés, et qui a sa consommation dans le ciel, par la lumière de gloire qui réunit tous les esprits en Dieu, et leur fait dire dans l'abondance des plaisirs célestes: O qu'heureuse est la vie des saints qui demeurent ensemble comme frères dans la maison de Dieu, unis dans la jouissance d'un bien infini qu'ils possèderont dans l'éternité (1)!

(1) Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. *Ps.* 132.— Beati qui habitant in domo tuâ, Domine, in secula seculorum laudabunt te. *Ps.* 83.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Qu'il était de la gloire du Fils de Dieu de garder la loi qu'il avait lui-même établie dans toute son étendue, en aimant ses ennemis jusqu'à l'excès.

I. CONSIDÉRATION.

Encore que le prince ne soit point obligé à garder les lois qu'il a établies dans son État, néanmoins, comme dit l'empereur Justinien, c'est une chose digne de la majesté royale, de se soumettre volontairement à ses ordonnances (1). C'est ce que le Fils de Dieu a pratiqué dans l'établissement de toutes les lois et de tous les conseils évangéliques, mais surtout dans le commandement qu'il nous a donné d'aimer nos ennemis. Car il l'a gardé dans toute sa perfection et dans toute son étendue, et il était de la gloire et de la dignité de sa personne d'en user ainsi, parce qu'il est vrai Fils de Dieu, qui a cet avantage sur nous, de posséder la qualité de fils par le droit de sa naissance, au lieu que nous sommes seulement enfants de Dieu par droit d'adoption : par conséquent il en doit porter le caractère, et en faire les actions d'une manière d'autant plus parfaite, que la qualité de vrai fils l'emporte sur celle de fils adoptif. Or l'amour des ennemis est la plus glorieuse marque des enfants de Dieu, et l'action la plus

(1) Res est digna majestatis regnantis, suis legibus subjicere. *Inst. Just.*

convenable à leur noblesse. Je trouve dans le nouveau Testament trois actions qui les font connaître, et qui leur sont propres : écouter la parole de Dieu ; croire ce qu'elle enseigne, et le faire par amour et par charité : *Celui qui est enfant de Dieu, écoute la parole de Dieu* (1), qui nous a engendrés volontairement par la parole de vérité, comme dit saint Jacques (2) : voilà la première action qui montre que ceux qui reçoivent cette divine parole ont véritablement Dieu pour père, et que c'est à eux qu'appartient cet éloge du Prophète : *J'ai dit que vous étiez des dieux* (3). Qui le dit ? c'est Dieu même. Qui me l'apprend ? son Fils unique. Il appelle dieux ceux à qui Dieu adresse sa parole (4). Pour la foi saint Jean nous assure que Jésus-Christ a donné à tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom, un admirable pouvoir d'être faits enfants de Dieu (5). La charité n'a pas moins de mérite que la foi, et si l'on regarde son excellence, ce privilége lui est dû à plus juste titre qu'aux deux autres, vu que c'est la fin où elles tendent. La parole de Dieu nous est donnée pour croire, et la foi nous est donnée pour aimer. C'est pourquoi saint Jean admirant la force de l'amour divin, s'écrie : *Voyez quelle est la charité que le Père nous a donnée, en vertu de laquelle nous sommes appelés enfants de Dieu, et nous le sommes en effet* (6). Or l'amour des ennemis est le plus noble effort de la charité, qui n'est jamais plus pure et vigoureuse que lorsqu'elle s'unit à un objet, où elle ne voit rien d'admirable que la volonté de Dieu. Donc c'est la plus éclatante marque de ses enfants, qu'on ne con-

(1) Qui ex Deo est, verba Dei audit. *Joan.* 8. 47.

(2) Voluntariè genuit nos verbo veritatis. *Jac.* 1. 13.

(3) Ego dixi : Dii estis.

(4) Illos dixit deos ad quos sermo Dei factus est.

(5) Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus. *Joan.* 1.

(6) Videte qualem charitatem dedit nobis Deus Pater, ut filii Dei nominemur et simus. 1. *Joan.* 31.

naît jamais mieux que par les traits de leur Père céleste, qui ne cesse de faire du bien à ses plus grands ennemis. Et c'est ce que le Sauveur du monde nous a enseigné lui-même par ces paroles : « Aimez vos enne-» mis, faites du bien à ceux qui vous veulent du mal, » et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que » vous soyez enfants de votre Père céleste, qui fait » luire son soleil sur les bons et sur les méchants ; » comme s'il voulait dire : Vous ne pouvez être mis au rang des enfants de Dieu, si vous n'avez la charité ; mais si vous voulez montrer que vous l'avez, aimez vos ennemis, on connaîtra par là, mieux que par toute autre chose, que vous êtes enfants de Dieu, parce que vous lui êtes semblables, et que vous portez les plus beaux traits de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. C'est de ces trois divins attributs que je tire trois raisons de bienséance, qui font voir clairement que l'amour du Fils de Dieu envers ses ennemis était tout-à-fait convenable à la dignité de sa personne, comme le plus riche ornement de sa filiation divine.

Car, premièrement, cette action était digne de son pouvoir et de sa force, parce que c'est le bras du Père, dont la gloire n'est pas de détruire ses ouvrages, mais de les porter et de les soutenir par sa vertu (1) : or il n'y a point de plus pesant fardeau que celui des pécheurs dont les crimes sont insupportables et par leur nombre et par leur multitude. Il porte le reste du monde sans peine, et ce n'est pas merveille, parce qu'il l'a produit sans peine ; mais de supporter les pécheurs, mais de les changer, et en faire des saints, nonobstant leur résistance et leur opiniâtreté ; mais de les sauver, et procurer leur bonheur éternel, au lieu de punir leurs excès et leurs désordres ; c'est une œuvre de si grande force, qu'elle surpasse la création d'autant de mondes qu'il y a de pécheurs qui l'offensent, et qu'il y en aura

(1) Portans omnia verbo virtutis suæ.

jamais sur la terre. De là vient qu'il s'en glorifie comme d'une action digne de son pouvoir infini. Il fait gloire de les porter : *Je les ai faits*, dit-il, *il faut donc que je les porte* (1). Il fait gloire de les changer, ce qui est encore plus difficile : ce changement est produit par la droite du Très-Haut (2). Il fait gloire de les sauver, qui est le dernier coup de sa force. La bienheureuse Vierge dans son cantique, parlant de l'incarnation du Verbe et de la rédemption du monde, dit qu'il a fait un coup de son bras (3), un chef-d'œuvre de sa puissance Ce qui devrait nous suffire pour nous convaincre que l'oubli des injures n'est pas une marque de faiblesse ni de lâcheté, mais plutôt une preuve de force et de courage. Car si la force consiste à agir et à attaquer, il faut que celui qui pardonne une injure agisse contre lui-même, qu'il se combatte soi-même pour vaincre sa passion, qui de toutes les victoires est la plus difficile. Que si la force consiste à souffrir et endurer, il faut qu'il soit prêt, pour exceller en cette vertu, à souffrir tout d'autrui jusqu'aux injures les plus atroces; ce qui paraît encore plus généreux que d'agir, puisque, selon le témoignage du Sage, celui qui souffre avec patience vaut mieux que celui qui attaque. La principale force d'une voûte consiste à ne point lâcher, ni se démentir, de quelque poids qu'on la charge ; la force d'une cuirasse, à ne pouvoir être faussée des coups de lance ; ni percée des coups de mousquet ; la force de la palme, à ne point plier, quelque fardeau qu'elle porte sur ses branches ; la force du diamant, à résister au fer, et à faire trembler l'enclume et le marteau sans se briser ; et la force d'une âme chrétienne, à souffrir les insultes du prochain sans se troubler, sans s'emporter, sans donner aucun signe d'impatience. Ce qui a fait dire à Richard de Saint-Victor, que la charité est une vertu

(1) Ego feci, ego feram. *Isa.* 46. 4.
(2) Hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Ps.* 67.
(3) Fecit potentiam in brachio suo. *Luc.* 1.

toute-puissante, qui tire force de la faiblesse même, tournant à son avantage tout ce qui est préparé pour lui nuire (1).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, cette action était digne de sa sagesse. Car il est le verbe du Père, l'art divin, la sagesse incréée, dont la gloire est de tirer le bien du mal, et de redresser tous les désordres. Or, en mourant par les mains de ses ennemis, il a tiré de leur attentat le salut de tout le monde ; et en mourant pour ses ennemis, il en a redressé tous les désordres, trouvant le moyen de faire deux choses très-difficiles : la première de les changer en amis ; la seconde de leur faire aimer leurs ennemis. Il était venu, comme dit un savant évêque de Lyon, pour accomplir la loi, et surtout pour être le prédicateur de l'amour (2). Il devait donc mettre toute son industrie à persuader la charité. Qu'a fait ce divin prédicateur pour venir à bout de son dessein ? il est monté sur la croix, et de cette chaire sacrée il a prêché l'amour des ennemis. Comment ? en priant pour ses persécuteurs, en souffrant pour eux, en mourant pour eux, et en leur obtenant le pardon de leurs offenses. Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font (3). O sagesse admirable ! ô parole d'amour ! que tu as attendri de cœurs endurcis, que tu as apaisé de querelles, que tu as persuadé d'actions héroïques dans le monde ! O que ceux-là sont sages, qui, contemplant cet aimable Sauveur, écoutant sa prière, gravant ses paroles au fond de leur âme, tâchent à son exemple de

(1) Virtus omnipotens, quæ ipsas miserias facit potentes, dum convertit in adjutorium, quæ parata sunt ad nocendum. *Richard. à S. Victor. c.* 1. *de grad. charit.*

(2) Christus qui venit adimplere legem, fuit specialiter prædicator amoris.

(3) Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt. *Luc.* 23. 34.

gagner leurs ennemis, et de les changer en amis. Lorsqu'il fut question de dresser le tabernacle dans le désert, l'Écriture dit que les hommes et les femmes apportèrent à l'envi leurs carcans, leurs pendants d'oreilles, leurs bracelets, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour contribuer à cet ouvrage ; mais que pour mettre en œuvre tous ces présents, Dieu remplit de sagesse deux excellents ouvriers, Boseléel et Ooliab, qui par leur industrie firent fondre tous ces ustensiles profanes et les changèrent en trompettes, en encensoirs, en vases précieux destinés au service de ce souverain maître du ciel et de la terre. Que sont nos ennemis, sinon des vases profanes que le diable a remplis de venin et de fiel, de fierté, d'animosité, de rancune, de désirs de vengeance? Que fait la sagesse chrétienne? elle a l'industrie de changer ces vaisseaux d'ignominie et de déshonneur, en des vaisseaux d'élection et de sanctification propres à la religion et au culte de sa divine majesté. Par quelle voie? avec un peu de feu. O merveilleux effet de l'amour divin! il ne faut qu'une étincelle de ce feu que le Fils de Dieu est venu allumer dans le cœur des hommes, je veux dire un peu de charité, de douceur, de bienveillance envers nos ennemis, d'affection à leur service, pour faire fondre leur dureté et leur donner des sentiments plus chrétiens. Demandez ce feu sacré au Saint-Esprit, faites profession publique de cet art divin, de cette sagesse céleste ; ne vous lassez point de faire du bien à ceux qui vous persécutent, vous ne vous repentirez jamais de les avoir vaincus par de bons offices, de leur avoir arraché la haine du cœur, de les avoir rendus vos plus intimes amis. C'est une action digne de la force d'un Dieu, digne de la sagesse d'un Dieu, et, pour achever cet Entretien par la dernière raison, digne de la bonté d'un Dieu.

III. CONSIDÉRATION.

Je dis que cette action est digne de la bonté du Fils de

Dieu, parce qu'il est, selon son humanité, le chef-d'œuvre de l'amour; par conséquent il a non-seulement le plus grand esprit du monde, mais encore le plus grand cœur. Le plus grand esprit, puisque son âme est unie à la Sagesse subsistante et incréée; le plus grand cœur, puisqu'il est formé par les mains du Saint-Esprit. Or l'amour des ennemis est le dernier terme où le meilleur et le plus grand cœur se puisse étendre. La charité, dit saint Bernard (1), est la mesure de la grandeur spirituelle de l'âme; celle qui a beaucoup de charité est véritablement grande; celle qui en a peu est fort petite; celle qui n'en a point n'est rien du tout, selon le témoignage de saint Paul qui dit: Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Vous pouvez donc agrandir votre âme selon que vous croissez en amour. Mais si vous allez jusqu'à faire violence au royaume de l'amour divin, c'est-à-dire, jusqu'à aimer vos ennemis, alors l'étendue de votre âme est semblable à celle du ciel, sa hauteur ne lui cède en rien non plus que sa beauté (2). D'où il est aisé d'inférer que le Sauveur de nos âmes ayant le plus grand cœur du monde, le meilleur cœur, le plus généreux et le plus noble, il devait exceller par-dessus tous dans l'amour des ennemis, et leur laisser un modèle parfait sur lequel ils puissent se former. C'est ce qu'il faut considérer dans les Entretiens suivants, où nous allons faire voir les actes les plus signalés de cette vertu dans le miroir ardent de sa divine charité.

(1) Ergò quantitas animæ æstimetur de mensurâ charitatis quam habet, ut verbi gratiâ quæ multùm habet charitatis magna sit; quæ parùm parva; quæ verò nihil, nihil; dicente Paulo Si charitatem non habuero, nihil sum. *S. Bern. serm.* 27. *in Cant.*

(2) Tunc prorsùs latitudo cœli latitudo tuæ animæ, et altitudo non dispar, sed nec dissimilis pulchritudo. *Ibid.*

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à pardonner à nos ennemis.

I. CONSIDÉRATION.

Le premier acte que la loi d'amour nous oblige à produire envers un ennemi, est le pardon et l'oubli de l'injure qu'il nous a faite. Car le Sauveur du monde nous le commande absolument, et nous déclare que si nous ne pardonnons de grand cœur à ceux qui nous offensent, notre Père céleste ne nous pardonnera pas aussi. Cet acte est difficile dans la pratique, parce que nous oublions aisément les bienfaits, mais le souvenir des injures demeure bien avant dans le cœur, comme un aiguillon qui nous pique sans cesse, et nous sollicite à la vengeance. C'est pourquoi le Fils de Dieu a voulu nous en faciliter l'exercice par son exemple, se rendant lui-même si facile à nous pardonner les offenses que nous commettons contre lui, qu'il faut être insensible, pour n'être pas touché d'une bonté si excessive. *La charité de Jésus-Christ nous presse*, dit l'Apôtre (1).

Premièrement, il paraît bien qu'il a une merveilleuse inclination à pardonner, puisqu'il nous assure dans l'Évangile qu'il n'est point venu chercher les justes, mais les pécheurs, comme si le pardon des injures était la fin de son Incarnation, le but de tous ses travaux, et

(1) Charitas Christi urget nos. 2. *Cor.* 5. 14.

le centre de son repos. Saint Ambroise admire la bonté de Dieu, qui dans la création du monde visible ne se donna point de repos jusqu'à ce qu'il eût créé l'homme, parce qu'il n'avait encore personne à qui il pût pardonner. Je rends grâces, dit ce Père, à notre Dieu et souverain maître d'avoir fait un ouvrage où il pût prendre son repos. Il a fait le ciel, mais je ne trouve point pour cela qu'il se soit reposé : il a fait la terre, mais je ne vois pas pourtant qu'il y ait pris du repos. Il a fait le soleil, la lune et les étoiles, et néanmoins je ne lis point encore qu'il se soit reposé. Mais sitôt qu'il a fait l'homme, je trouve qu'il a mis fin à ses ouvrages, et qu'il a pris du repos, ayant à qui remettre les péchés (1). Mais si c'est un excès de miséricorde et d'amour, d'avoir fait l'homme pour exercer sa clémence en pardonnant les injures, que sera-ce de s'être fait homme pour pardonner aux hommes, et de n'avoir point eu de repos que la réconciliation ne fût faite aux dépens de sa vie et de son sang ? *Je ne suis pas venu chercher les justes, mais les pécheurs* (2). Demandez à cet amoureux et débonnaire Rédempteur pourquoi il est venu au monde ? il vous dira qu'il y est venu chercher les pécheurs, afin de leur remettre les péchés. Voilà la fin de ses travaux, de ses veilles, de ses souffrances, de sa mort ; voilà le centre de ses miséricordes, le lieu de son repos, l'accomplissement de ses désirs, la consommation de ce grand ouvrage de la rédemption du monde. En un mot, voilà tout Jésus-Christ : car, qu'est-ce autre chose qu'un Dieu fait homme sinon l'amour des ennemis, la réconciliation des pécheurs, le

(1) Gratias ago Domino Deo nostro, qui hujusmodi opus fecit, in quo requiesceret. Fecit cœlum, non lego quòd requieverit : fecit terram, non lego quòd requieverit : fecit solem, lunam et stellas, nec ibi lego quòd requieverit ; sed lego quòd fecerit hominem, et tunc requieverit, habens cui peccata dimitteret. *S. Ambr. l.* 6. *Hexan. c. ultimo.*

(2) Non veni quærere justos, sed peccatores. *Matth.* 9. 13.

pardon des péchés, le fond et le trésor public, où nous trouvons de quoi payer nos dettes (1).

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, la réconciliation des hommes lui ayant été si pénible, le trésor de ses mérites et de ses satisfactions lui ayant coûté si cher, il semble qu'il le devrait dispenser avec beaucoup de réserve. Car nous ne perdons pas volontiers ce que nous avons acquis avec peine. Néanmoins voyez avec quelle bonté il les donne à qui les désire sincèrement, sans éconduire ses plus grands persécuteurs. Certes, c'est un si grand mal d'être dans la disgrâce de Dieu, les biens dont elle nous prive sont si considérables, les châtiments qu'elle attire sur nous, si terribles, et la durée si longue des uns et des autres, que s'il fallait, pour nous faire quittes du péché, vivre dans un désert parmi les rigueurs d'une très-sévère pénitence, comme ces anciens religieux, qui n'étaient revêtus que d'un cilice perpétuel, ne couchaient que sur la terre dans le creux de quelque rocher, ne mangeaient que des racines ou de quelques fruits sauvages, ne buvaient que de l'eau, et enfin qui ne cessaient jour et nuit de verser des torrents de larmes, privés de toute consolation humaine, et cruellement persécutés de l'enfer; si, dis-je, notre Seigneur demandait de nous une telle satisfaction, nous devrions l'accepter volontiers et l'accomplir avec courage. Tout au contraire, l'amitié de Dieu est un si grand bien, et le bonheur qui l'accompagne, soit dans le temps ou dans l'éternité, est si désirable, que s'il était nécessaire de perdre tout pour l'acquérir, il ne faudrait point délibérer, parce que comme Dieu seul vaut mieux in-

(1) Ipse est propitiatio pro peccatis nostris : non pro nostris tantùm, sed etiam pro totius mundi. *Joan.* 1. *c.* 2. 2.— Misit Filium suum propitiationem pro pecccatis nostris. *Ibid.* *c.* 4. 10. 1. *Joan.* 2.

finiment que toutes les créatures ensemble, aussi son amitié est préférable à la faveur de tous les hommes qui ne peut nous donner que des biens défectueux et périssables, au lieu que celle de Dieu nous apporte tous les biens les plus solides de la vie présente, et nous mettra un jour en possession des biens éternels, qui méritent d'être achetés un prix infini au-dessus de ce qu'ils ont coûté à tous les martyrs. Qui ne sera donc étonné de la bonté de Jésus-Christ, et de l'inclination qu'il a à pardonner les péchés, puisque pour nous remettre bien avec son père et avec lui-même, il nous offre si libéralement la grâce de réconciliation qui lui a tant coûté et nous demande si peu de chose? Car enfin il se trouvera tel pécheur qui aura commis cent péchés énormes, mille, si vous voulez, un million, une infinité; et pour lui remettre tout le passé, avec toutes les peines de l'enfer qu'il a tant de fois méritées, pour le faire enfant de Dieu, et lui rendre le droit qu'il avait perdu au royaume du ciel, qu'exige-t-on de lui? qu'il se repente d'avoir offensé un si bon Père, qu'il en demande pardon, qu'il confesse sa faute, et qu'il soit dans la résolution de ne le plus offenser. Et en même temps voilà un changement admirable qui se fait d'un homme pécheur en un saint, d'un esclave du diable en un enfant de lumière, d'un ennemi de Dieu en un favori, qu'il destine à la couronne, et qu'il enrichit de tous les trésors de son Fils unique. Bonté ineffable! amour incompréhensible! qui peut dire l'obligation que nous avons à Jésus-Christ, soit pour la satisfaction qu'il a faite à la justice divine, soit pour la libéralité avec laquelle il nous l'applique, soit pour la facilité qu'il y apporte, se contentant d'un soupir, d'une larme, d'un peu de bonne volonté de notre part pour nous donner la jouissance d'un bien aussi considérable qu'est celui du pardon de toutes nos offenses?

III. CONSIDÉRATION.

Mais ce qui augmente de beaucoup le sujet de notre

étonnement, c'est qu'après avoir cent fois accordé le pardon à un pécheur, et éprouvé autant de fois son ingratitude et sa perfidie, il est aussi près de lui pardonner la dernière fois que la première, pourvu qu'il en ait un véritable regret. Combien de fois, disait saint Pierre, voulez-vous que je pardonne à mon frère, qui m'aura offensé ? jusqu'à sept fois? Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, répondit le Fils de Dieu, mais jusqu'à septante fois sept fois. O divin législateur, qui a jamais mieux gardé la loi que vous nous avez donnée, que vous-même? Qui a jamais ouï dire qu'un prince ait fait grâce à un criminel pour la centième fois, sans se lasser de ses rechutes? Un père qui a reçu de son fils quelque déplaisir insigne, s'en souviendra toute sa vie, et le lui reprochera tous les jours, et s'il retombait dans la même faute encore une fois, il serait, certes, déshérité. Or quelle injure pareille à celle que le pécheur commet contre Dieu, puisqu'elle ne peut être dignement expiée que par une éternité de supplices ? Et toutefois ce débonnaire Sauveur est prêt à toute heure de le recevoir, et quand il tomberait cent fois, voire cent mille fois, il lui accorderait autant de fois sa grâce, s'il la lui demandait de bon cœur. C'est pour cela qu'il a établi un trésor inépuisable dans son Église, qui est toujours ouvert, afin qu'à toute heure nous y trouvions de quoi satisfaire à sa justice. C'est pour cela qu'il est à la droite de son Père, qu'il lui montre ses plaies, qu'il lui présente nos requêtes, et qu'il lui demande notre grâce : combien de fois? autant de fois que le pécheur réclame sa miséricorde, autant de fois qu'il soupire et qu'il reconnaît sa faute (1). Car Jésus-Christ est toujours ce qu'il a été durant sa vie mortelle, c'est-à-dire, doux, miséricordieux et charitable envers les pécheurs (2). Quoi donc? très-amoureux Rédempteur, n'y a-t-il point d'excès dans cette facilité ?

(1) Quotiescumque ingemuerit.

(2) Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

N'est-il pas à craindre, vu la malice des hommes, que cette indulgence ne leur donne la liberté de vous offenser plus hardiment? Il est vrai, il y a danger qu'ils n'abusent de sa bonté, et il le sait; mais, s'il m'est permis de le dire, il aime mieux s'exposer au péril d'être plus souvent offensé, que de souffrir qu'un pécheur, après avoir fait l'offense, désespère du pardon et périsse dans son désespoir, et dans la défiance de sa bonté.

IV. CONSIDÉRATION.

Bien davantage, il est si éloigné de refuser le pardon à ceux qui le cherchent, qu'il les prévient lui-même, et les sollicite à retourner à lui. *Convertissez-vous à moi*, leur dit-il, *revenez de vos égarements, et pourquoi faut-il que tu meures, ô maison d'Israël* (1)? Il semble qu'il nous flatte, pour ainsi dire, et qu'il pleure de compassion comme une tendre mère, craignant de souffrir un refus et de ne pouvoir nous fléchir. *Convertissez-vous*, dit-il en un autre endroit, *et faites pénitence de vos péchés, et votre malice ne sera point la cause de votre ruine* (2). *Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau; pourquoi mourrez-vous, enfants d'Israël? Je ne veux point la mort de celui qui meurt, revenez à moi, dit le Seigneur, et reprenez une nouvelle vie* (3). Que si quelquefois il est contraint de s'éloigner de nous, parce que nous le chassons et le persécutons, il ne

(1) Convertimini, convertimini à viis vestris pessimis, et quare moriemini, domus Israel? *Ezech.* 33. 11.

(2) Convertimini, et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris, et non erit vobis in ruinam iniquitas. *Ezech.* 18. 30.

(3) Facite vobis cor novum, et spiritum novum, et quare moriemini, domus Israel? Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus, revertimini, et vivite. 31. *et* 32. *Ibid. Vide Joel.* 2. 13.

laisse pas de temps en temps de nous jeter des regards d'amour et de bonté, comme le daim, qui tourne la tête en fuyant vers le chasseur qui le poursuit. Et donc si cette charité ne touche pas le pécheur, ne faut-il pas qu'il soit plus dur que le marbre? S'il ne voit pas combien grand est l'amour de Jésus-Christ par ce que nous venons de dire, ne faut-il pas qu'il soit aveugle? Et s'il n'est point attiré par une si excessive douceur, ne faut-il pas avouer qu'il soit ensorcelé? Avicenne (1) dit que les abeilles ayant perdu leur roi, le suivent à l'odeur qu'il laisse après lui partout où il passe, et font si bien qu'elles le trouvent, et l'ayant trouvé elles en témoignent une extrême joie. Ame chrétienne, si par malheur vous perdez votre chef et votre roi, qui est le Sauveur du monde, suivez-le à l'odeur de ses parfums; que sa douceur vous anime à sa recherche, que sa bonté vous gagne le cœur, et vous engage éternellement à son service. Dites-lui avec confiance : O mon très-aimable Sauveur, puisque vous êtes un maître si doux et un Père si charitable, et que d'un côté je suis obligé à vous servir par tant de titres, et de l'autre si fragile et si infidèle, je suis résolu de vous servir toute ma vie, et de m'attacher inviolablement à vous, car vous êtes trop bon, et j'ai trop besoin de votre miséricorde pour vous quitter. Cherche qui voudra un autre maître, je n'en reconnais point d'autre que vous, et je n'en trouve point de semblable. Celui qui sert le monde n'en reçoit que de la confusion, celui qui sert le prince des ténèbres n'en peut attendre que l'enfer, car il n'a rien qui lui appartienne que le feu. Mais vous, ô bonté infinie, *vous avez des paroles de vie*, je dis *de vie éternelle* (2). Si nous sommes assez malheureux pour vous offenser, vous n'êtes que trop débonnaire pour nous pardonner. Si nous fuyons comme mauvais esclaves, vous nous cherchez comme bon

(1) *Avicenna, l.* 8. *de animalibus.*
(2) Verba vitæ æternæ habes. *Joan.*

maître; si nous retournons à vous comme des enfants prodigues, vous avez des entrailles de Père pour nous recevoir; si nous donnons à vos ennemis le meilleur de nos années, vous ne dédaignez pas le reste, et vous nous voyez de bon œil; si nous crions miséricorde, vous prêtez l'oreille à nos plaintes; si nous sommes affligés, vous êtes notre consolateur; si nous marchons dans l'ombre de la mort, vous êtes notre guide; et si nous allons à la mort, vous êtes le terme de notre voyage, et le port de la béatitude que nous espérons de votre seule clémence, qui soit bénie à jamais. Ainsi soit-il.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à aimer nos ennemis.

I. CONSIDÉRATION.

Ce n'est pas assez de pardonner à nos ennemis pour obéir au commandement de Jésus-Christ, il faut les aimer sincèrement, du même cœur, et avec la même charité que nous aimons nos amis (1). Que si ce précepte vous semble dur et onéreux, jetez les yeux sur celui qui en est l'auteur; considérez les mouvements de son amour envers ses ennemis, vous ne trouverez plus de rigueur dans sa loi, quand vous aurez goûté la douceur de son exemple, dit saint Augustin (2).

Premièrement, il les a aimés d'un amour d'innocence (3), comme parle saint Bonaventure, c'est-à-dire, d'un amour qui ne peut souffrir d'aigreur, ni de froideur, ni de mauvaise volonté contre ceux qui nous offensent. Le Fils de Dieu était si éloigné de ces sentiments, qu'on ne trouve point dans sa vie qu'il ait jamais qualifié aucun de ses persécuteurs du nom d'ennemi. Il dit bien à la vérité que les Juifs l'ont haï sans sujet, mais il ne les appelle pas pourtant ses ennemis.

(1) Diligite inimicos vestros. *Matth.* 5. 44.

(2) Si gravaris sub præcepto, respira sub exemplo. *S. Aug.*

(3) Dilectione innocentiæ. *S. Bonav. l.* 5. *Comp. Theolog. verit. c.* 32.

Quand on dit simplement : Un tel me veut du mal, ce n'est pas à dire pour cela qu'on lui en veuille ; mais quand on dit : Un tel est mon ennemi, cela marque quelque retour d'aversion, cela veut dire tacitement que puisqu'il n'aime pas, on ne l'aime pas aussi. C'est pourquoi notre Seigneur ne fait point de difficulté de dire que son peuple l'a haï sans sujet, parce qu'on ne peut pas tirer conséquence qu'il ait aussi de la haine pour son peuple ; mais il s'abstient de l'appeler son ennemi, de peur qu'on ne pense que la haine soit réciproque. Nous avons beaucoup de preuves dans l'Écriture qui confirment cette tendre et délicieuse pensée. Dans le prophète Zacharie, les anges le voyant retourner au ciel couvert des marques de ses souffrances, lui demandent que veulent dire ces plaies qui sont au milieu de ses mains. Que répond ce débonnaire Sauveur ? ce sont les plaies que j'ai reçues dans la maison de mes amis. Eh ! Seigneur, comment appelez-vous vos amis ceux qui vous ont traité si mal, et qui ont exercé tant d'actes d'hostilité sur votre corps précieux ? Dans le prophète Jérémie, se plaignant des crimes énormes de ce peuple, il dit avec le même esprit de douceur : D'où vient que mon bien-aimé a commis tant de crimes dans ma maison (1)? Doux amour ! avez-vous le courage d'appeler votre ami celui qui vous tourne le dos pour offrir de l'encens à des idoles ? Dans l'Évangile de saint Matthieu, un des ouvriers qu'il avait envoyés dans sa vigne, murmure contre lui, et se plaint hautement qu'il lui fait tort, et qu'il lui retient son salaire. Que répond-il à cet insolent ? *Mon ami, je ne vous fais point de tort* (2). Aimable Sauveur ! vous traitez d'ami celui qui vous offense indignement, et qui vous accuse d'injustice et de cruauté ? Enfin, quand le traître Judas

(1) Quid est quòd dilectus meus in domo meâ fecit scelera multa? *Jer.* 11. 15.

(2) Amice, non facio tibi iniuriam. *Matth.* 20. 13.

s'approcha de lui pour le baiser, avec quelle charité lui dit-il : Ami, qu'êtes-vous venu faire (1)? Cœur innocent! cet apostat infâme méritait-il un si beau nom ? Certainement, il paraît bien que vous êtes infiniment éloigné de toute passion de haine, de colère, d'animosité, puisque vous ne pouvez seulement vous résoudre à donner le nom d'ennemis à ceux qui ont le cœur plein de fiel, et envenimé de haine contre vous.

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, il les a aimés d'un amour de tendresse jusques à ressentir par compassion toutes leurs disgrâces, et prendre part à leurs misères. Il n'y a rien qui soit plus naturel à celui qui se croit offensé, que de se réjouir du mal de son ennemi, et de s'attrister de son bonheur. Voulez-vous savoir si vous êtes tout-à-fait guéri de cette blessure ? Vous le connaîtrez, dit saint Jean Climaque (1), non pas en priant pour ceux qui vous persécutent, ou en leur faisant des présents, ou en les conviant de manger à votre table ; mais lorsqu'ayant appris qu'il leur est arrivé quelque affliction au corps ou à l'âme, vous en serez touché, et en pleurerez comme si elle était arrivée à vous-même. C'est ce que le Fils de Dieu a pratiqué d'une manière excellente et versant des larmes sur la ville de Jérusalem, lorsqu'elle était prête à le mettre à mort, et à l'attacher à la croix. Quelle charité plus tendre que celle-ci, qui le faisait fondre en pleurs sur ces cœurs de pierre, qu'il ne pouvait amollir (3) ? Que si quelquefois il se fâchait de leur dureté, s'il faisait paraître quelque ressentiment de leur obstination, c'était le feu de l'amour qui produisait ces orages innocents, qui ne tendaient qu'à les étonner d'une sainte frayeur

(1) Amice, ad quid venisti ?
(2) *Joan. Clim. gr.* 9.
(3) Videns civitatem flevit super illam.

et leur faire enfanter une véritable conversion. Saint Augustin parlant du premier des martyrs, qui priait pour ses ennemis lorsqu'ils le lapidaient, et qui se fâchait contre eux lorsqu'ils l'écoutaient, dit que c'est la charité qui tonnait par sa bouche, pendant que son cœur brûlait d'amour pour eux (1). Toute l'aigreur qui paraissait dans ses paroles, venait de l'ardeur de son zèle (2). Sa bouche foudroyait leurs vices, son cœur soupirait après leur salut. Quand est-ce qu'il foudroyait ? lorsqu'ils prêtaient l'oreille à ses discours Quand est-ce qu'il priait pour eux ? lorsqu'ils le lapidaient (3). Il leur témoignait de la tendresse lorsqu'ils le faisaient mourir ; il mourait de la chaleur lorsqu'ils le laissaient parler. Pourquoi cela ? parce qu'il voulait convertir ceux à qui il parlait. Qui lui avait appris à faire ainsi ? Jésus-Christ crucifié. Il avait reçu ce commandement de son chef : Aimez vos ennemis. Il avait appris de lui cette prière lorsqu'il était sur la croix: Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font (4). Enfin, il avait appris de lui à haïr le péché et à aimer les pécheurs, faisant éclater sur la tête de ses ennemis le tonnerre de ses menaces pour détruire leur vice et sauver leur âme, comme l'on dit que la foudre tombe sur les serpents sans leur nuire, et ne leur ôte que le venin.

III. CONSIDÉRATION.

En troisième lieu, Jésus-Christ a aimé ses ennemis d'un amour de bénignité, d'un cœur obligeant et

(1) Sæviebat in illo charitas.

(2) Sæviebat ore, corde diligebat.

(3) Ecce mitis factus est, cùm lapidaretur, et sæviebat cùm audiretur. Quarè sæviebat cùm audiretur? quia mutare volebat eos à quibus audiebatur. *S. Aug. in Ps.* 132.

(4) Audierat ab ipso capite : Diligite inimicos vestros. Auderat ab ipso capite pendente in Cruce : Pater, ignosce illis.

bienfaisant, qui n'avait pas seulement de la tendresse pour eux, mais qui leur voulait du bien, et le leur souhaitait avec ardeur. Les théologiens disent qu'il y a deux sortes de biens que nous pouvons souhaiter au prochain, les uns sont spirituels et éternels, les autres corporels et temporels; mais que nous ne sommes pas obligés de les souhaiter également à nos ennemis. Pour les biens spirituels, la charité nous oblige étroitement à leur en souhaiter la jouissance, et cette obligation est de précepte, dont personne ne peut être dispensé. Pour les biens temporels la loi d'amour ne les regarde pas comme une matière de précepte, mais seulement de conseil. Car je ne suis pas tenu d'aimer mon ennemi plus que moi; il me suffit, pour accomplir le précepte, de l'aimer comme moi-même. Or je ne suis pas obligé de souhaiter pour moi ni les honneurs, ni les richesses, ni les prospérités du monde: je ne suis donc pas tenu de les souhaiter pour lui-même. La mesure de la charité doit être égale de part et d'autre. Il y a seulement cette différence, que pour mon regard c'est un acte de sagesse de les craindre plutôt que de les aimer; mais pour mon ennemi, c'est un acte de vertu de les lui souhaiter de grand cœur, et désirer qu'il soit heureux ici-bas aussi bien que dans le ciel; voilà ce que notre Seigneur nous a enseigné; voilà ce qu'il a divinement pratiqué. Il n'a jamais eu d'ennemis dont il n'ait ardemment désiré le salut éternel, et afin que personne n'en pût douter, il a voulu que son cœur fût ouvert, pour nous montrer que nul n'en est exclus, sinon ceux qui n'y veulent pas entrer. Que tous ceux-là s'approchent qui aiment le paradis, le lieu de leur repos, le séjour de la félicité éternelle: venez-y tous, entrez-y tous. Il y a lieu par où vous pouvez tous entrer. Le côté du Sauveur est ouvert; le bon larron nous a montré l'endroit par où nous devons entrer; son exemple nous apprend que personne ne doit déses-

pérer (1). Pour les biens temporels, comme ils ne méritent pas absolument le nom de biens, il ne les offre pas à tous indifféremment, parce qu'il ne les juge pas toujours utiles à leur salut ; mais s'il les refuse à quelques-uns, c'est plutôt à ses amis qu'à ses ennemis, et plût à Dieu qu'ils les reçussent, comme ils doivent, de sa main, ainsi que des présents d'un ami et des bienfaits de leur Maître : sans doute sa bonté leur gagnerait le cœur, et de sujets rebelles et criminels elle en ferait de bons serviteurs et de véritables amis. Mais enfin, quelque méchants et dénaturés qu'ils soient, il ne laisse pas de les aimer d'un amour de bienveillance, qui le porte à leur faire du bien sans en pouvoir être détourné par leur ingratitude, jusqu'à leur ouvrir la porte du ciel, et leur offrir le paradis, et s'il ne le leur donne pas, c'est qu'ils le refusent aveuglément, et qu'ils négligent de se prévaloir de sa faveur.

IV. CONSIDÉRATION.

Bien davantage, non-seulement il les a aimés d'un amour de bénignité, comme nous venons de dire; mais encore d'un amour d'estime, qui lui a fait préférer leur salut à sa propre vie, qui est le dernier effort de l'amour. Car, comme dit saint Augustin, alors la charité est arrivée au plus haut point où elle peut atteindre en cette vie, quand pour elle on ne fait point de difficulté de mépriser la vie. Or c'est en cela que la charité du Fils de Dieu surpasse incom-

(1) Veniant omnes quicumque amant Paradisum, locum quietis, locum perpetuæ felicitatis. Venite omnes, intrate omnes, est quâ possitis intrare, patet latus Redemptoris. Ostendit enim ille Latro, quo debeant omnes intrare, neminem suo exemplo docuit desperare. *S. August. serm. de tempor.*

(2) Tunc maxima charitas est in hâc vitâ, quando pro illâ ipsâ contemnitur vita. *S. August. l. de Nat. et Gr. c. ult.*

parablement celle de tous les hommes. Car, comme dit saint Paul, à peine trouvera-t-on un homme qui veuille donner sa vie pour un innocent (1) : si c'était pour un bienfaiteur, peut-être trouverait-il quelqu'un, mais pour des scélérats et pour des ennemis perfides, il n'y a que Jésus qui ait assez de bonté pour le faire. Il est vrai qu'il s'est trouvé des saints qui ont suivi son exemple, et qui ont sacrifié leur vie à l'amour divin, s'offrant à Dieu en holocaustes pour le salut de leurs persécuteurs (2). Mais ce n'est qu'un effet de sa grâce, un fruit de son amour, une étincelle de ce feu qui l'a consommé sur la croix, comme la victime du monde, dont la mort a donné la vie à tous les morts, la réconciliation à tous les hommes, la grâce à tous les pécheurs, la charité parfaite à tous les saints.

(1) Vix enim pro justo quis moritur : nam pro bono forsitan quis audeat mori ? *Rom.* 5. 7.

(2) Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est. *Ibidem.* v. 8.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à faire du bien à nos ennemis.

I. CONSIDÉRATION.

Les bienfaits sont les plus certaines preuves de l'amour ; mais entre les bienfaits, les plus considérables sont ceux que l'on fait à un ennemi. En quoi nous pouvons distinguer trois degrés d'excellence, dont le dernier porte la charité au plus haut point de sa perfection. Le premier est de faire du bien à ceux qui ont été nos ennemis ; le second, de faire du bien à ceux qui le sont encore; le troisième d'en faire à ceux que nous savons le devoir être toujours. Voilà ce que le Fils de Dieu nous a enseigné par ces paroles : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* (1). Voilà ce qu'il a pratiqué durant tout le cours de sa vie, et ce qu'il pratique encore tous les jours dans le très-saint Sacrement d'une manière qui mérite que nous y fassions une attention particulière.

Premièrement, il fait du bien à ceux qui ont été ses ennemis, car il les fait manger à sa table, et les traite avec autant de bonté que s'ils ne l'avaient jamais offensé. Nous avons peine à donner notre confidence à ceux qui se sont autrefois déclarés contre nous, et il est rare que la réconciliation soit si parfaite qu'elle passe

(1) Benefacite his qui oderunt vos.

jusqu'à la familiarité, jusqu'à une intime confiance. Et toutefois le Sauveur du monde en use ainsi avec nous; sitôt que nous nous sommes réconciliés par la pénitence, il oublie si généreusement le passé, qu'il ne lui en reste aucun ressentiment; au contraire, il redouble les témoignages de son affection, et pour nous en donner des preuves plus assurées, il vient loger chez nous, se livre à nous, et nous loge réciproquement dans son sein, et reçoit mutuellement la donation que nous lui faisons de nous-mêmes; il nous régale et nous le régalons, et par une merveille de bonté, l'autel, qui est le centre des âmes innocentes, est aussi le port des pécheurs, où la pénitence leur fait trouver, après le naufrage, le rétablissement de leur fortune. David, après la mort de Saül, se voyant paisible possesseur du royaume, s'enquit s'il n'était resté personne de la maison de son persécuteur (1). A quel dessein fait-il cette recherche? n'est-ce point pour exterminer toute la famille royale? nullement; c'est pour lui faire du bien. Car ayant appris que Miphibosetht était de la race de Saül, il le fit venir à sa cour, et lui ayant rendu toutes les terres de son père, il voulut qu'il mangeât à sa table le reste de ses jours (2). Saint Chrysostome admirant ce trait d'humanité, s'écrie : Que peut-on voir de plus saint que la table de ce grand roi, qui était environnée, et, pour ainsi dire, couronnée des enfants de son ennemi; d'un ennemi, dis-je, qui l'avait cent fois voulu faire mourir (3)? J'avoue que la table de David pourrait passer pour la plus sainte qui fût jamais, si le fils de David n'avait surpassé son père en ce point, faisant seoir à sa table, non un ennemi seulement, mais un

(1) Numquid superest aliquis de domo Saul? 2 *Reg.* 9.

(2) Restituam tibi omnes agros patris tui, et comedes panes in mensâ meâ semper.

(3) Quid illius mensâ sanctius, quàm cingebant filii hostis : hostis, inquam, occidere conati? *S. Chrysost. homil. de David et Saul.*

nombre infini d'ennemis, après les avoir rendus ses amis. En effet, que voyez-vous autour de la table Eucharistique, sinon des pécheurs qui ont été les ennemis de Jésus-Christ, qui l'ont outragé, blasphémé, persécuté, non une fois, mais une infinité de fois : et néanmoins il les reçoit amoureusement, et pourvu qu'ils se repentent de l'avoir fâché, il les caresse comme ses plus chers favoris.

II. CONSIDÉRATION.

Si cette bonté vous ravit et vous donne de l'étonnement à la vue d'un tel spectacle, que sera-ce de voir à sa table des hommes qui ont encore la haine dans le cœur, et qui ne s'approchent de sa personne que pour lui faire outrage, sans qu'il se venge de leur insolence. Je sais bien qu'il leur défend de venir en cet état, et que le mal qu'ils font retombe sur eux, et non pas sur lui ; mais cela même augmente mon ravissement, de dire qu'ils y viennent malgré lui, qu'ils l'offensent cruellement, et que pouvant les perdre, comme ils le méritent, il dissimule néanmoins, et bien loin de leur faire sentir sa juste colère, il ne se venge que par des bienfaits. C'était un prodige de patience de voir Job couché sur son fumier se jouer avec les vers qui sortaient de ses ulcères, et les remettre dans les plaies qu'ils avaient faites en le rongeant et se nourrissant de sa chair, Dieu, dit Tertullien (1), triomphait de joie, et l'esprit malin crevait de dépit, lorsque Job séparait le pus de ses ulceres avec une merveilleuse égalité d'esprit, et qu'il rappelait comme en jouant cette vermine qui fourmillait dans ses plaies, la remettant dans les trous de sa chair qu'elle perçait en mille endroits.

(1) Ridebat Deus, dissecabatur malus, cùm Job immundam ulceris sui redundantiam magnâ æquanimitate distingueret, cùm erumpentes bestiolas indè in eosdem specus, et pastus foraminosæ carnis ludendo revocaret. *Tert. l. de pat.*

Mais il est bien plus étrange de voir des pécheurs qui sont plus vils que la vermine et plus vénéneux que des serpents, manger la chair de Jésus-Christ et boire son sang, et déchirer ses plaies, sans qu'il en tire aucun châtiment, pouvant les écraser à l'heure même. Vous me direz que cette divine viande ne leur profite point, au contraire que c'est le poison qui les tue, et qu'au lieu de s'en nourrir ils y trouvent une mort funeste (1). J'avoue qu'en le prenant indignement. comme je suppose qu'ils font, ils commettent un horrible sacrilége qui donne la mort à leur âme ; mais le mal qu'ils souffrent vient d'eux-mêmes, et non pas de Jésus-Christ. Tant s'en faut, il se met dans cet état à dessein de leur procurer trois sortes de biens qui sont inestimables : le premier est de leur servir de victime pour apaiser la colère de son Père, et leur obtenir l'esprit de pénitence ; le second est de leur servir de nourriture, après qu'ils se seront réconciliés ; le troisième, pour leur servir de guide et les conduire à la vie éternelle. Que s'ils ne s'en prévalent pas, ils n'en doivent rejeter la faute que sur eux-mêmes, puisque de son côté il leur tend les bras, et les appelle par miséricorde, bien loin de leur vouloir aucun mal. Venez tous à moi, leur dit-il, vous qui êtes chargés de crimes, et qui gémissez sous le joug du péché, je vous soulagerai, je rendrai le repos à vos âmes, je ferai votre paix avec mon Père céleste.

Bien davantage, les autres sacrements, comme disent les théologiens, ne servent qu'à ceux qui les prennent ; par exemple, le baptême ne sanctifie que celui qui le reçoit effectivement ; l'ordre n'imprime le caractère qu'à ceux qui sont bien ordonnés ; mais le Fils de Dieu dans le Saint-Sacrement fait du bien non-seulement à ceux qui le mangent, mais encore à ceux le visitent ; non-seulement à ceux qui sont présents, mais encore à ceux qui sont absents ; non-seulement à

ceux qui l'adorent et qui le prient, mais encore à ceux qui l'offensent ; non-seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis, parce qu'il est en cet état *la victime du monde* (1) : victime de propitiation, qui pacifie le ciel et la terre, et moyenne la grâce de tous les pécheurs. C'est pourquoi saint Bonaventure l'appelle le privilége commun de tous les hommes, que nous présentons à Dieu lorsqu'on élève l'hostie, afin d'obtenir toutes sortes de biens, mais surtout la paix et la charité d'autant que Jésus-Christ a pacifié le ciel et la terre par le sang qu'il a versé sur la croix (2).

III. CONSIDÉRATION.

Mais ce qui passe toute créance, c'est que le Fils de Dieu n'oblige pas seulement ceux qui sont actuellement ses ennemis, mais encore ceux qu'il sait le devoir être à jamais. Ce n'est pas une action de courage fort signalée, dit cet Ancien, de faire du bien, et d'en perdre le fruit après l'avoir fait ; mais c'est une marque d'un grand cœur, de faire du bien après en avoir perdu le fruit, ou bien étant assuré de le perdre (3). Tel est le cœur de Jésus-Christ à l'endroit des hommes ; il demeure avec eux jusques à la consommation des siècles, ne cessant de leur faire du bien, et de leur envoyer mille favorables influences du trône de sa miséricorde, quoiqu'il sache qu'ils en aient cent fois abusé, quoiqu'il prévoie qu'ils en abuseront encore, et qu'il n'en doit jamais attendre aucune recon-

(1) Totius mundi hostia.

(2) Ad obtinendum omne bonum, præsertim pacem et charitatem, quoniam per crucis sanguinem pacificavit Christus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis, et ad retinendum jus quod in cœlum habemus, quia vita æterna juris est nostri, et ad hoc confirmandum elevamus privilegium nostrum, id est, Christum pro nobis passum. *S. Bonav. comm. in canonem*.

(3) Non est magni animi beneficium dare et perdere ; hoc est magni animi perdere et tamen dare.

naissance. Il donne de la santé à ce voluptueux, qui s'en servira pour l'offenser; il lui donne des richesses dont il se servira pour entretenir ses vices; il lui donne de l'honneur et du pouvoir, qu'il n'emploira qu'à pécher avec plus d'impunité : il fait luire le soleil sur sa tête ; il fait tomber sur lui la pluie du ciel, je veux dire qu'il lui donne beaucoup de lumières et de bons mouvements, qui ne produiront aucun effet. Cette ingratitude, cette malice opiniâtre devrait, ce semble, lui lier les mains et lui fermer le cœur ; mais sa bonté, comme dit saint Chrysostome, triomphant de sa prescience (1). Il aime mieux perdre ses bienfaits que de manquer aux besoins de sa créature et aux mouvements de l'amour qu'il a pour elle. Rendons-nous à ce généreux ami, et puisqu'il est si obligeant, même envers ses ennemis, ne craignons pas qu'il néglige ceux qui tâchent de le servir et de l'aimer. Disons-lui avec cet heureux pénitent, dont parle l'Évêque de Paris: Vous m'avez vaincu, mon Dieu, mon très-bénin et très-doux bienfaiteur, par votre infinie bonté, qui ne s'est jamais laissée de me faire du bien. Vous me pressez tellement que je ne puis plus reculer ; je suis pris dans les rêts de votre charité, et me voyant de tous côtés environné de vos bienfaits, je suis heureusement forcé de me rendre à votre amour (3) ; ou bien avec l'abbé Guerric : Vous m'avez vaincu, Seigneur, vous m'avez vaincu : oui, je suis vaincu, il faut que je me rende, et j'offre volontiers mes mains aux chaînes de votre amour. Souffrez que je sois à jamais votre esclave, quoique je vous sois inutile. Vous avez vaincu mon orgueil par votre humilité, ma malice par votre bonté, ma tépidité et ma langueur par votre très-ardente

(1) Vincente præscientiam bonitate.

(2) Vicisti me benignissime ac dulcissime Deus, infatigabili bonitate ac beneficentiâ tuâ. Conclusi me, et conclusum pietati tuæ me reddo.

charité. Il faudrait que je fusse plus dur que le fer, si je ne me donnais tout à vous, pour ne me reprendre jamais (1).

(1) Vicisti, vicisti, Domine, vicisti. Ecce do manus in vincula tua : accipe me servum sempiternum licèt inutilem : vicisti superbiam meam humilitate tuâ, malitiam bonitate, torporem atque languorem ardentissimâ charitate, ut plusquàm ferreus sim, nisi me tibi totum, nunquàm posteà repetendum tradidero.

ENTRETIEN

POUR LE SAMEDI DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le Fils de Dieu nous a appris, par son exemple, à prier pour nos ennemis.

I. CONSIDÉRATION.

L'AMOUR que nous devons à nos ennemis est accompli lorsqu'il est au cœur, aux mains et à la bouche. Aimez vos ennemis (1), dit le Sauveur de nos âmes; voilà l'amour dans le cœur. Faites du bien à ceux qui vous ont en haine (2); voilà l'amour dans les mains. Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (3); voilà l'amour dans la bouche. Cet amour est admirable dans l'intention du Législateur qui nous le commande; mais il l'est encore plus dans son exemple. La charité, dit saint Hildebert, que notre Seigneur pratique dans la croix, est tout-à-fait miraculeuse. Ses ennemis lui percent les mains avec des clous, ils lui ouvrent le côté avec des lances, ils lui portent le fiel à la bouche; et en même temps il emploie ses mains, son côté et sa bouche en leur faveur; ses mains pour leur faire du bien, son cœur pour les aimer, sa bouche pour leur obtenir le pardon (4). Cette charité est une charité admirable (5).

(1) Diligite inimicos vestros. *Matth.* 5.

(2) Benefacite his qui oderunt vos.

(3) Et orate pro persequentibus et calumniantibus vos.

(4) Charitas ista charitas admiranda. Dum clavi manibus, lancea lateri, fel ori admoverentur ab inimicis, manus, latus, et os agebant pro inimicis. *S. Hildeb. p.* 36.

(5) Charitas ista charitas admiranda.

Nous avons vu son cœur plein d'amour pour ses ennemis, ses mains pleines de bienfaits, il ne nous reste plus qu'à écouter la prière qui sort de sa bouche : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (1). Charité surprenante, prière admirable dans toutes ses circonstances.

II. CONSIDÉRATION.

Elle est admirable par sa nouveauté ; car jamais elle n'était sortie de la bouche d'un homme mortel. Le ciel avait entendu la prière d'Élie, qui fit tomber le feu sur ses ennemis afin de les dévorer (2) ; il avait entendu celle d'Élizée, qui fit sortir deux ours de la forêt, pour punir l'insolence des enfants qui se moquaient de lui (3). Il avait entendu celle de Zacharie, qui demandait justice de la cruauté de Joas, qui le faisait lapider ; mais il n'avait jamais entendu la voix d'aucun homme qui demandât le pardon pour ses ennemis (4). Cette prière était réservée à Jésus-Christ. Il n'appartenait qu'au Verbe incarné de parler ainsi, dit saint Bernard (5). Il n'appartient qu'à lui de se venger par les bienfaits, de plaider pour ceux qui lui ôtaient la vie, de faire descendre sur eux un feu nouveau, un feu divin, non pour les détruire, mais pour les convertir; non pour leur ôter la vie du corps, mais pour leur rendre celle de l'âme. Cette charité est une charité admirable (6).

(1) Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt.

(2) Descendat ignis de cœlo, et devoret te et quinquaginta tuos. 1. 4. *Reg. c.* 2.

(3) Videat Dominus, et requirat. 1. *Paral. p.* 24.

(4) Nunquàm sic locutus est homo, sicut hic homo. *Joan.* 7.

(5) O Verbum summi Patris, Verbo summè conveniens. *S. Bern. tract. de Pass. Domini.*

(6) Charitas ista charitas admiranda.

III. CONSIDÉRATION.

Elle est admirable par sa ferveur. Car des sept paroles qu'il prononça dans la croix, la première regarde ses ennemis. Sa langue suit les mouvements de son cœur qui donne le premier de ses soins aux pécheurs, et dans le testament d'amour qu'il fait en mourant, avant que de consoler sa mère, avant que de déclarer sa soif, avant que de recommander son âme à son Père, il veut que ses ennemis soient les premiers partagés. Il n'attend pas à leur vouloir du bien qu'ils désirent de lui faire du mal, il prie pour eux lorsque leur haine, leur envie et leur fureur sont plus allumées, lorsque son corps souffre de plus cruels tourments, lorsque ses plaies s'ouvrent de toutes parts, et que le sang en coule avec plus grande abondance, lorsqu'il voit ses habits tout sanglants entre les mains de ses bourreaux, lorsque ceux qui ne le peuvent plus blesser avec le fer, le percent avec la langue. Chose étrange! Jésus crie : Pardonnez-leur, et les Juifs crient : Crucifiez-le (1). Il est tout meurtri et déchiré de coups de fouet, couronné d'épines, percé de clous, attaché à un gibet, couvert d'opprobres et de confusion. Et néanmoins, oubliant ses propres douleurs, mon Père, dit-il, pardonnez-leur (2). Il ne peut pas les couvrir de sa robe, car ils l'ont dépouillé tout nu ; il ne peut pas les embrasser de ses mains, car elles sont clouées à la croix ; il n'a que le cœur et la langue libres, et voilà qu'il ouvre ces deux trésors infinis, pour les enrichir de ses grâces. Cette charité n'est-elle pas admirable ? Cette charité est une charité admirable (3).

(1) Mira res! ille clamat : Ignosce; Judæi : Crucifige. *S. S. Bern. ser. 4. hebdom. pœn.*

(2) Flagellis cæsus est, spinis coronatus, clavis confossus, affixus patibulo, opprobriis saturatus : omnium tamen dolorum immemor : Ignosce, ait, illis. *Ibid.*

(3) Charitas ista charitas admiranda.

IV. CONSIDÉRATION.

Elle est admirable par sa douceur, car il use de toutes les tendresses et de tous les artifices dont son amour se peut aviser, pour excuser ses ennemis et apaiser la colère de son Père. Les hommes, dit saint Augustin, étaient comme des malades désespérés, et l'excès du mal, qui les avait rendus furieux, les troublait de telle sorte, qu'ils frappaient leur médecin, et même ils le massacraient cruellement; mais en mourant il ne laissait pas de faire l'office de médecin, et de travailler à leur guérison. Ils l'outrageaient et il les guérissait; il endurait d'eux, parce qu'ils étaient frénétiques; mais il ne les abandonnait pas, parce qu'ils étaient malades; ils le prenaient, ils le frappaient, ils le déshonoraient, ils le crucifiaient; et néanmoins c'était leur médecin. Vous ne doutez pas de la fureur de ces malades; mais voyez, je vous prie, la douceur du médecin: Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font (1). Ils le blasphèment, et il prie son Père pour ces blasphémateurs; ils répandent son sang, et il en fait le remède de ces meurtriers; ils exercent sur lui l'excès de leur cruauté et de leur malice, et il excuse leur ignorance. *Mon Père, pardonnez-leur.* Il ne dit pas: Mon Dieu, car il ne demande pas justice; il veut que la rigueur cède à la miséricorde (2). Il ne dit pas: Mon Seigneur, car il ne songe point à sa défense; il aime mieux gagner ses ennemis par la douceur que par la force: ils seront plutôt las de le maltraiter, que lui de procurer leur salut. Il use

(1) Vapulabat, et curabat: patiebatur phreneticum, nec deserebat ægrotum: tenebatur, alligabatur, percutiebatur, irridebatur, suspendebatur, et medicus erat. Agnosce phreneticum, agnosce et medicum. Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt. *S. Aug. ser. 5. de verbis Apostol.*

(2) Venit tempus miserendi ejus, quia venit tempus.

de ce doux nom de Père, pour nous montrer qu'il n'a non plus de fiel qu'un enfant; et parce qu'il craint que leur malice n'attire sur eux la malédiction du ciel, il excuse comme il peut leur ignorance. *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* Il ne peut exempter Judas de perfidie, l'ayant trahi si indignement; ni ses disciples de lâcheté, l'ayant abandonné au besoin; ni ses juges d'injustice, l'ayant condamné par crainte ou par envie; ni les bourreaux de cruauté, l'ayant inhumainement déchiré: la seule excuse qu'il allègue, c'est qu'ils ne savent ce qu'ils font; faible excuse, à la vérité, parce que s'ils ignoraient sa divinité, ils ne pouvaient ignorer son innocence, ni ses bienfaits, ni ses miracles; mais enfin il fait ce qu'il peut pour amoindrir leurs crimes, et témoigner la tendresse et la douceur excessive de son amour. Cette charité est une charité admirable.

Elle est admirable par son efficace. Sa langue fait au regard des pécheurs ce que l'arbre de vie eût fait au regard des innocents (1), si le premier homme n'eût perdu la justice originelle; elle leur conserve la vie, et empêche que la colère de son Père ne tire vengeance de l'horrible attentat qu'ils commettent en sa personne. S'il châtia si sévèrement les enfants de Coré, qui s'étaient révoltés contre le Grand-Prêtre, qu'eût-il fait contre les parricides de son propre Fils, si ce souverain pontife de la grâce n'eût opposé ses prières à sa très-juste colère? N'eût-il pas fait encore une fois retentir cette voix étonnante du ciel? Séparez-vous de cette infâme synagogue, afin que je la perde en un moment (2). La terre ne se fût-elle pas ouverte sous ces impies pour les engloutir à l'heure même? mais touché des prières de son Fils, il différa pour son respect le châtiment des coupables quarante ans après leur crime,

(1) Lingua placabilis lignum vitæ.

(2) Separamini de medio congregationis hujus, ut eos repentè disperdam. *Num.* 16. 21.

durant lesquels plusieurs d'entre eux se convertirent et firent pénitence de leur péché, en lavant leurs âmes dans le sang innocent, dont ils avaient souillé leurs mains. Si la voix du Fils eut tant de force sur le cœur du Père, elle n'en eut pas moins sur le cœur des hommes. C'est par le charme de cette voix qu'un des larrons, qui étaient à ses côtés, se convertit, et reconnut pour son roi celui qu'il voyait mourir comme un criminel. C'est elle qui toucha si fortement le centenier, qu'après avoir été le témoin des prodiges du calvaire, il frappa sa poitrine, et confessa que l'auteur de ces merveilles était vraiment Fils de Dieu. C'est elle qui pénétra si puissamment les esprits du peuple qui assistait à cette sanglante tragédie, que plusieurs s'en retournèrent tout changés, les yeux baignés de larmes et le cœur outré de douleur. Enfin, c'est elle qui a converti tous les pénitents et obtenu à tous les pécheurs la grâce de la réconciliation, dont il ne tient qu'à eux de se prévaloir. Car priant pour ses ennemis, il ne pria pas seulement pour les Juifs, qui le crucifiaient, mais encore pour tous les pécheurs qui renouvellent sa passion, et lui ôtent la vie qu'il a dans leur âme par le moyen de la grâce.

Pensez que vous êtes du nombre, et pour goûter les fruits de cet arbre de vie, je veux dire pour participer aux effets de la prière de Jésus-Christ, admirez en premier lieu la charité, qui lui a fait dire des paroles si amoureuses, et confessé que jamais homme avant lui n'avait parlé de la sorte, et que personne ne l'eût fait après lui, s'il ne nous en eût donné l'exemple (1). O merveilleux amant! vous voyant ainsi pleurer et prier par vos ennemis, pardonnez-moi si je vous dis ce que Joab disait à David, lorsqu'il pleurait la mort d'Absalon : Il semble que vous oubliez vos amis pour aimer vos ennemis (2). Car vous ne donnez à ceux qui vous servent que des croix, et de grandes

(1) Nunquàm sic locutus est homo, sicut homo hic.

(2) Diligis odientes te, et odio habes diligentes te.

croix, là où vous flattez les pécheurs, afin de les attirer à vous; et vous les caressez quand ils retournent vers vous. Apprenez, en second lieu, à excuser les fautes d'autrui, soit qu'ils vous soient amis ou ennemis, mais particulièrement celles qu'ils commettent contre vous. Car jamais vous ne leur en pardonnerez tant que Jésus-Christ vous en a remis, et qu'il est encore prêt à vous en remettre, si vous êtes vous-même disposé à pardonner à votre frère. Apprenez, en troisième lieu, qu'il ne faut point différer le pardon d'une injure, ni attendre que vous ayez jeté le feu de votre colère, il est toujours temps de pardonner; mais surtout souvenez-vous que c'est la première chose que vous devez faire à l'heure de la mort, si vous voulez qu'elle soit heureuse. Soyez du nombre des imitateurs du Fils de Dieu, qui ont signalé leur martyre par la prière de leur Maître. Saint Jacques le fit, étant précipité du pinacle du temple; saint Étienne le fit sous la grêle des cailloux; saint Polycarpe reçut humainement ceux qui étaient venus pour le prendre prisonnier, et les ayant fait manger à sa table, il les suivit au lieu du supplice; saint Cyprien donna vingt écus à celui qui allait lui trancher la tête. Saprice, au contraire, perdit la couronne du martyre, pour avoir refusé le pardon à Nicéphore, et Nicéphore fut mis en sa place pour l'avoir demandé avec larmes. Pardonnez, et on vous pardonnera (1).

(1) Dimitte, et dimittetur vobis.

ENTRETIEN

POUR LE DIMANCHE DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que la charité de Jésus-Christ l'a fait souffrir jusqu'à l'excès pour nos péchés.

I. CONSIDÉRATION.

Jésus pouvant sauver le monde avec une larme et un soupir, son zèle l'a porté à souffrir d'incroyables peines, et l'on peut dire que sa passion n'a été qu'un excès continuel de douleurs.

Voyez son agonie et sa sueur de sang sur la montagne des Olives : n'est-ce pas un excès d'ennui et de tristesse ?

Considérez l'entreprise que ses ennemis font sur sa liberté, le liant et le chargeant de chaînes comme un voleur : n'est-ce pas un excès de violence et de félonie ?

Comptez les coups de fouet qui déchirent son corps, et les épines qui percent sa tête : n'est-ce pas un excès de cruauté ?

Examinez l'arrêt de mort que Pilate porte contre lui, après l'avoir si souvent déclaré innocent : n'est-ce pas un excès d'injustice ?

Pesez le fardeau de la croix, sous lequel il tombe plusieurs fois en allant au supplice, sans que personne en ait pitié : n'est-ce pas un excès d'inhumanité ?

Enfin, contemplez-le sur ce bois funeste, souffrant et mourant au milieu de deux larrons, comme le dernier de tous les pécheurs : n'est-ce pas un excès d'ignominie et de douleur ?

Tous ces excès sont des marques de son zèle ardent, qui fait des efforts extraordinaires pour réparer la gloire de Dieu et le salut éternel des hommes, malgré tous les obstacles et toutes les contradictions qui s'opposent à son amour.

C'est ce même zèle qui a porté les saints à des excès dignes de l'admiration de tous les siècles.

C'est de ce feu céleste que brûlait le cœur de saint Ignace lorsqu'il se jeta dans un étang au milieu de l'hiver pour arrêter un jeune débauché, que sa passion entraînait dans un mauvais lieu; celui de saint Benoît, qui se roula tout nu sur les épines pour éteindre l'ardeur de la concupiscence, en tirant de ses veines la matière qui lui servait de nourriture; celui de saint Laurent, qui insultait aux bourreaux qui le tenaient couché sur un gril ardent; celui de saint Étienne, qui confondait les scribes et les pharisiens, et priait pour ceux qui le lapidaient; celui de saint Paul, qui désirait d'être anathème pour ses frères; et de tant d'autres, dont la vie n'était que zèle, et le zèle qu'un excès de jeûnes, de veilles, de pénitences, de mortifications, de travaux et de souffrances, qu'ils embrassaient avec un courage invincible pour le service de Dieu.

Pouvez-vous dire que vous êtes de ce nombre ? Avez-vous jamais fait une action héroïque pour plaire à Dieu ? Avez-vous souffert quelque outrage, quelque calomnie, quelque perte, ou quelque mal considérable pour son honneur ? Avez-vous fait violence à vos inclinations, et aux mouvements déréglés de la nature, de peur de déplaire à Jésus-Christ ?

O que nous faisons peu pour Dieu, qui a tant fait et souffert pour nous !

II. CONSIDÉRATION.

Vous vous étonnez peut-être de tous les excès que le zèle du Fils de Dieu lui a fait souffrir, et vous en cherchez la raison. C'est pour venger l'excès de nos

crimes par l'excès de ses tourments. Il voyait que les pécheurs ne gardent point de mesure dans les offenses qu'ils commettent contre l'honneur de son Père; son zèle en conçut de l'indignation, et ne s'en voulant point venger sur les pécheurs, il s'en voulut venger sur lui-même, sans s'épargner ni mettre aucunes bornes à ses souffrances.

Si les hommes ne péchaient que par fragilité ou par ignorance, ce serait toujours un grand mal, puisqu'il n'y a point de créature qui pût le réparer par une satisfaction égale à la moindre offense de Dieu. Mais de pécher par malice, par affectation, par un dessein formé de lui déplaire et de lui faire dépit, c'est un excès insupportable : voilà pourquoi le Fils de Dieu a voulu l'expier par un excès de bonté, s'offrant volontairement à la mort pour nous réconcilier avec son Père, choisissant la plus infâme de toutes, et l'ayant toujours présente devant les yeux depuis le premier moment de sa vie.

Quand il n'y eût jamais eu dans le monde aucun autre péché que celui qu'Adam commit dans le paradis terrestre, il eût toujours été d'une extrême conséquence, puisqu'il a donné la mort à tous les hommes; mais qu'il n'y ait aucun temps ni lieu où Dieu ne soit offensé, et que toute la terre soit remplie d'un nombre si prodigieux de crimes, qu'il est impossible de les compter, c'est trop, c'est un excès insupportable. C'est pourquoi Jésus-Christ a voulu qu'il n'y eût partie de son cœur qui ne fût pénétrée de douleur, ni de son corps qui ne fût couverte de plaies, multipliant et augmentant ses peines à un tel point de rigueur et d'excès, qu'il ne pouvait les porter que par miracle.

Considérez le déluge effroyable des plaisirs, des vanités, du luxe, de l'intempérance, de l'avarice, de la haine, des calomnies, des meurtres, des blasphèmes, des péchés les plus abominables, qui inondent l'univers : c'est la matière de son zèle, qui proportionne la

peine qu'il s'impose, à la grandeur monstrueuse de nos désordres.

Il punit l'excès de nos plaisirs par la pluie sanglante des coups de fouet qu'il reçoit à la colonne, l'excès de nos ambitions par la couronne d'épines, l'excès de notre luxe par la nudité ignominieuse de la croix, l'excès de notre gourmandise par l'amertume du fiel et du vinaigre, l'excès de nos haines, de nos divisions et de nos vengeances par l'ouverture de son cœur, l'excès de notre convoitise par la perte générale de toutes choses, jusques à sa propre vie.

Je vous remercie, mon très-aimable Sauveur, de cet excès d'amour que vous m'avez fait paraître, la moindre peine que vous eussiez daigné souffrir, n'eût été que trop suffisante, pour satisfaire à la justice de votre Père; mais votre zèle a voulu aller jusqu'à l'excès, pour rendre notre rédemption plus abondante, notre rançon plus considérable, et l'exemple que vous nous donnez de souffrir et de faire pénitence, plus efficace : faites-moi la grâce de pouvoir vous imiter; animez mon zèle du feu de votre divin esprit, afin que je venge sur moi, non-seulement les excès que je commets, mais encore tous ceux qui se commettent dans le monde contre le respect qui vous est dû.

III. CONSIDÉRATION.

Jésus a réparé nos défauts aussi bien que nos excès par l'excès de ses douleurs. Nous offensons Dieu en deux manières, par excès et par défaut, par commission et par omission, en faisant trop de mal et trop peu de bien.

Combien y en a-t-il qui trouvent de la difficulté dans les devoirs les plus faciles et les plus communs, que Dieu exige d'eux, et qui ont peine à lui donner une goutte d'eau, comme la Samaritaine?

Faire d'excessives dépenses en festins et en habits, et ne vouloir pas seulement donner un morceau de pain

aux pauvres, certainement c'est trop peu. Rompre tous les jeûnes du carême et s'abstenir seulement le vendredi-saint des viandes défendues, c'est trop peu. Donner tous les jours de l'année aux affaires du siècle, et plaindre un jour que l'on donne à la confession et à la communion de Pâques, c'est trop peu. Apporter une multitude effroyable de péchés aux pieds du prêtre, et ne vouloir accepter qu'une pénitence fort légère, c'est trop peu sans doute, c'est trop peu. Cette lâcheté honteuse ne serait-elle pas capable de refroidir les plus vives flammes de l'amour ? néanmoins le zèle du Fils de Dieu, au lieu de se ralentir, en devient plus ardent, et comme notre tépidité est tout-à-fait monstrueuse, il supplée à nos défauts par des excès prodigieux de peines et de tourments. Ce bon Père se consomme de soins, de veilles, de souffrances et de travaux pour des enfants ingrats et fainéants, qui ne veulent rien faire ni pour lui, ni pour eux-mêmes. Il ne veut pas qu'on épargne une seule partie de son corps à la flagellation, beaucoup moins à la croix, où il expire par la violence des douleurs universelles qu'il endure en ses pieds, en ses mains, en sa bouche, en ses yeux, en sa tete, en tous ses membres et en toutes ses puissances, ne voulant pas même garder une goutte de sang dans son corps après la mort.

Qui ne serait ravi d'un tel excès de charité ? qui oserait se plaindre que Dieu exige trop de choses de nous? qui ne serait confus de faire si peu pour son service ? ah ! puisqu'il a tant fait pour nous, et que tout ce que nous pouvons faire est si peu de chose, faisons-le pour le moins de grand cœur. Des vingt - quatre heures du jour en donner un quart d'heure à la priere du matin, autant à la prière du soir, c'est peu de chose. Donnons-le donc fidèlement sans y manquer. De tous les biens que Dieu nous départ, en donner le superflu aux pauvres, c'est peu de chose. Donnons-le donc sans regret, épargne sans faire languir les pauvres, qui soupirent après une miette de pain. Enfin, pour gagner

l'éternité, travailler un moment de temps, c'est peu de chose. Travaillons donc courageusement durant ces moments précieux de notre vie, et persuadons-nous que tout ce que nous ferons n'est rien à l'égal de ce que Jésus a donné pour nous, de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert.

ENTRETIEN

POUR LE LUNDI DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que la charité de Jésus-Christ l'a fait mourir pour nos péchés.

I. CONSIDÉRATION.

On demande quelle est la cause de la mort de Jésus-Christ; mais il me semble qu'il n'en faut point chercher l'auteur. C'est la charité qui l'a fait mourir.

Voyez son agonie dans le jardin, c'est une agonie d'amour. Son cœur embrasé des flammes de la charité échauffe tellement toute la masse du sang, que, ne pouvant plus se contenir dans ses vaisseaux, il ouvre toutes les veines, et sort en abondance de toutes les parties de son corps.

Considérez sa Passion; elle commence par un baiser, qui est le signe de l'amour; amour perfide de la part de celui qui le donne, mais sincère de la part de celui qui le reçoit, et qui garde un cœur de véritable ami pour le premier de ses ennemis (1).

Considérez la suite de ses souffrances, c'est l'amour qui le lie, c'est l'amour qui le blesse, c'est l'amour qui le couvre de plaies, c'est l'amour qui le fait tomber sous le fardeau de la croix, c'est l'amour qui le fait expirer entre ses bras.

Contemplez sa posture sur ce lit de douleurs, il n'y a rien qui ne respire l'amour. Il a la tête baissée pour nous

(1) Amice, ad quid venisti?

donner le baiser de paix, les bras étendus pour nous embrasser, les pieds cloués pour nous attendre, le cœur percé pour nous y recevoir, les plaies ouvertes pour nous y donner l'entrée, et nous assurer qu'il ne garde en mourant aucune amertume contre nous.

Enfin, écoutez la voix de ce débonnaire Sauveur, qui vous parle par autant de bouches qu'il a de plaies sur son corps, et qu'il verse de gouttes de sang par ces canaux : tout parle en sa Passion, mais il n'y a rien qui ne vous parle de l'amour qu'il a pour vous, et de celui que vous lui devez. Voyez-vous, dit-il, en quel état vos péchés m'ont réduit ? si je ne vous avais trop aimé, je ne serais pas si affligé : n'en ai-je pas assez fait, et n'ai-je pas assez souffert pour vous obliger à un amour réciproque ?

C'est cette voix qui a excité tant de saints au désir des souffrances, ne croyant pas pouvoir satisfaire, ni à leurs inclinations, ni à leurs obligations, s'ils ne rendaient au Fils de Dieu travaux pour travaux, vie pour vie, sang pour sang, et s'ils n'étaient attachés comme lui à la croix.

C'est dans ce sentiment que saint Ignace martyr écrivait aux Éphésiens que son amour était crucifié, et qu'il portait ses chaînes jusques à Rome avec plus de joie, que si c'eussent été des perles orientales et des diamants de grand prix.

Enfin, c'était la plus grande passion de saint Paul, qui ne savait et ne prêchait autre chose que Jésus-Christ crucifié, et qui n'avait point d'autre école que sa croix, ni d'autre livre que ses plaies qu'il portait sur son corps, et qu'il imprimait dans tous les cœurs. Je dis dans tous les cœurs, même des plus grands pécheurs.

II. CONSIDÉRATION.

Car la charité du Fils de Dieu l'a fait mourir pour eux, aussi bien que pour les plus grands saints. Il dit,

dans l'Évangile, qu'il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis; mais sa charité a passé les bornes au temps de sa Passion : car il est mort pour ses plus grands ennemis (1).

On s'étonnerait de voir un grand prince visiter un pauvre criminel dans sa prison; mais si ce criminel avait trahi sa couronne et son État, on s'en étonnerait encore davantage.

Que serait-ce donc s'il se dépouillait de sa pourpre, pour prendre l'habit de ce misérable, et demeurer en sa place en le mettant en liberté ? Voilà l'excès prodigieux de votre amour, ô très-aimable Sauveur !

Les pécheurs étaient en état de perdition, et vous les en avez retirés; ils s'étaient révoltés contre vous par une extrême perfidie, et vous leur avez pardonné. Ils s'étaient engagés en des crimes horribles, qui les rendaient dignes d'une mort éternelle, et vous, ô le plus innocent de tous les hommes, vous vous etes chargé de leurs crimes, et vous avez voulu subir la mort corporelle, pour les délivrer de la mort spirituelle de leur âme.

Un ami aime son ami, parce qu'il n'y a point de plus puissant charme de l'amour que l'amour même, ni de plus digne récompense.

Un père aime son fils, parce qu'il lui a donné l'être, et lui garde son héritage.

Une mère aime sa fille, parce qu'elle l'a enfantée avec douleur, et même avec danger de la vie.

L'époux aime son épouse, parce qu'elle entre avec lui dans une société inséparable de maison, de biens et de corps.

Les frères s'entr'aiment mutuellement, parce qu'ils ont été formés d'un même sang, conçus dans un même sein, élevés d'une même main et dans une même maison.

(1) Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joan.* 15. 13.

La tête aime ses membres, parce qu'elle leur donne le mouvement et qu'elle en reçoit du service.

Tous ces amours sont grands, mais je ne les trouve pas étranges parmi les hommes, parce qu'ils ne passent pas les forces de la nature; elle y trouve du plaisir, de l'honneur et du profit.

Le seul effort d'amour qui me surprend, est de voir un cœur généreux qui aime son ennemi, et qui fait du bien à des ingrats, sans regretter la perte de ses bienfaits.

Admirez donc l'amour de Jésus, qui s'élève par tous ces degrés jusques au plus haut point de sa force, pour nous obliger à l'aimer.

Il nous aime comme ses membres, et nous communique les influences de son esprit, de ses grâces et de ses mérites; il nous aime comme ses frères, qu'il fait cohéritiers de son royaume; il nous aime comme ses enfants, et, nous montrant ses plaies, il nous dit que c'est par là que nous sommes sortis de son sein; il nous aime comme ses épouses, nous donnant son corps et son sang dans le très-saint Sacrement, pour s'unir intimement avec nous.

Mais le comble de sa charité est qu'il nous aime non-seulement comme ses amis, mais encore lorsque nous sommes ses ennemis.

Il prie son Père pour ceux même qui le crucifient, il honore ceux qui le méprisent, il rachette ceux qui le vendent, il retire du tombeau et de l'enfer ceux qui le font mourir, il rappelle dans le ciel ceux qui l'ont banni de leur cœur et de son propre domaine.

Etonnez-vous de votre ingratitude, vous qui faites si peu pour Dieu qui a tant souffert pour vous. Il fût mort d'aussi grand cœur pour vous seul, que pour tous les hommes ensemble.

III. CONSIDÉRATION.

Il ne faut plus dire que l'amour divin est fort comme

la mort, c'est trop peu. L'amour de Jésus a été plus fort que la mort. S'il y eût eu quelque chose plus terrible que la mort, il l'eût volontiers enduré pour nous racheter.

Saint Carpe vit un jour l'enfer ouvert et deux impies, qui avaient perverti beaucoup d'âmes, sur le bord du précipice. Comme il se réjouissait de leur perte, le Fils de Dieu lui apparut, et lui dit, pour modérer l'ardeur de son zèle : Carpe, je suis prêt à mourir encore une fois pour eux.

Il confirma la même chose à sainte Brigite avec des expressions encore plus fortes : « Je suis, lui dit-il, la » charité même, et s'il était nécessaire de mourir au- » tant de fois qu'il y a d'âmes dans les enfers, je le » ferais de bon cœur. » Il n'y a point d'âme pour qui je ne souffrisse volontiers la même Passion que j'ai endurée pour toutes ensemble. Est-il possible que votre cœur demeure sec et stérile auprès d'une si vive et si féconde source d'amour ? jetez les yeux sur la croix ; contemplez son corps tout couvert de plaies; pesez tout ce qu'il endure : ce n'est rien en comparaison de ce qu'il voudrait endurer. Le nombre et la multitude de ses tourments sont extrêmes; mais néanmoins cet excès de douleurs n'est pas une mesure suffisante pour nous faire juger de l'excès de sa charité. Il va au-delà de toute mesure, et nous reproche, comme dit saint Bernard, que nous ayant si excessivement aimés, nous avons si peu d'amour pour lui (1).

(1) Amat æternitas, amat immensitas, et vicem rependimus cum mensurâ. *S. Bern*

DE L'AMOUR

DE JÉSUS-CHRIST

ENVERS

LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ.

ENTRETIEN

POUR LE MARDI DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin, où le Père éternel règne absolument.

I. CONSIDÉRATION.

Si le trône des monarques est le lieu où ils paraissent avec plus de gloire, il est aisé de montrer, que le cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin, puisqu'il n'y a point de lieu où le Père éternel règne plus paisiblement, ni plus absolument, ni plus glorieusement.

Je dis qu'il n'y a point de lieu où il règne plus paisiblement, parce que c'est le péché qui excite le plus grand trouble dans le royaume de Dieu; or le péché ne trouve point d'entrée dans le cœur de Jésus-Christ. Le Père éternel lui dit : Vous êtes mon fils; je vous ai engendré aujourd'hui; c'est-à-dire, je reconnais en vous le privilége de ma génération, vous que nulle tache du péché n'a pu souiller; je vous ai aujourd'hui engendré, vous en qui je reconnais la lumière de mon fils, qui est sans tache et sans macule. Vous m'êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier; et vous le serez

toujours. Il n'y a point en vous de ténèbres, ni de nuit, parce qu'en vous tout est jour, vous êtes la lumière et le jour même (1).

D'ailleurs, ce qui trouble la tranquillité du royaume de Dieu, c'est l'amour-propre, qui est le fruit malheureux de la propre volonté. Or le cœur de Jésus-Christ ne peut produire aucun acte d'amour qui ne soit théandrique, et par conséquent il n'est point capable d'amour-propre, parce que n'ayant point d'autre subsistance, ni d'autre moi que celui de la personne du Verbe, il ne peut s'aimer lui-même qu'il n'aime Dieu, puisqu'il est Dieu, et qu'en s'aimant, son amour vient de Dieu, et se termine à la personne de Dieu (2).

Enfin, ce qui trouble la douceur du règne de Dieu, c'est la résistance que lui fait notre liberté, lorsqu'il veut se rendre maître des cœurs; or il n'y a rien dans le cœur de Jésus qui lui résiste; il y est entré, sans peine, dès le premier moment de sa vie, et depuis il y a toujours joui d'un doux repos : c'est pourquoi Rupert le compare au septième jour, auquel Dieu se reposa après avoir travaillé à la création du monde. Dieu, dit-il, repose en Jésus-Christ sans y avoir jamais travaillé. Dans l'homme et dans l'ange, il repose après le travail, pour ainsi dire, parce que nul des hommes,

(1) Dicit ei Pater: Filius meus es tu, ego hodiè genui te; hoc est, generationis meæ in te privilegium agnosco, quæ nullâ maculâ potuit inquinari peccati. Hodiè genui te, in quo lucem immaculatæ lucis agnosco. Herì mihi, et hodiè ipse es, et in seculum. Nox in te nulla est, qui totus es dies. *S. Ambr. in Psal.* 40.

(2) Deus in illo sic requiescit, ut tamen nunquàm laboraverit : in homine et in angelo requiescit Deus post laborem, ut ità dixerim : nullum enim angelorum, aut hominum aliter nisi per operosam gratiam, Dei habitationi et requiei fit idoneus. At filium suum benedictum, sicut non creavit sed genuit, ità nec accidentali dono bonum fecit, sed essentiali bonitate bonum semper habuit. In cæteris laboravit, in isto solo nihil unquàm fuit quod resisteret ei. Igitur hic unus est, in quo Deus requievit. *Rupert.*

ni des anges n'est rendu capable d'être la demeure de Dieu et le lieu de son repos, que par un effort de la grâce qui opère et agit dans son cœur. Mais pour son Fils, comme il ne lui a pas donné l'être personnel par la création, mais par la génération; aussi ne lui a-t-il pas communiqué la bonté par une grâce accidentelle, mais par une grâce substantielle, qui le rend saint par le droit de sanaissance; il a donc travaillé dans tous les autres, et il n'y a que celui-ci dans lequel il n'a jamais trouvé de résistance. C'est le seul qui lui donne du repos sanslui donner de la peine; c'est le seul qui le fait régner paisiblement, non-seulement dans son cœur, mais encore dans le cœur de tous les autres.

II. CONSIDÉRATION.

D'où il suit qu'il n'y a point de lieu où il soit plus absolu que dans le cœur de son Fils, qui est si soumis à ses volontés, qu'il est impossible qu'il s'en départe; il ne fait rien que ce qui plaît à son Père : *Tout ce qui plaît* à mon Père, *je le fais toujours* (1); il ne dit rien que ce qu'il a appris de sa bouche : *Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même* (2); il ne décide rien que par son avis : *Comme j'entends, ainsi je juge* (3). Il ne veut rien que ce qu'il veut; il n'a point d'autre inclination que la sienne : le premier article du livre de vie est qu'il fera la volonté de son Père; la loi d'amour est gravée au milieu de son cœur, qui l'accepte, l'intime, et la fait exécuter par toutes les puissances de son corps et de son âme (4).

(1) Quæ placita sunt ei, tacio semper. *Joan.* 8.

(2) Verba, quæ ego loquor vobis, à me ipso non loquor. *Joan.* 14.

(3) Sicut audio, sic judico. *Joan.* 5.

(4) In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Psal.* 39.

III. CONSIDÉRATION.

Cette soumission est infiniment honorable à Dieu, et fait voir qu'il n'y a point de lieu où il règne avec tant de gloire que dans ce divin cœur, qui lui rend tout seul plus de respect que ne font tous les anges et tous les hommes ensemble; un seul acte d'obéissance, d'adoration, ou d'amour, conçu dans ce cœur, le glorifie plus hautement que tous les cœurs des plus ardents séraphins ne le feront jamais dans toute l'éternité, parce que la gloire qui lui en revient, est infinie, et l'hommage qui lui est rendu par son Fils, étend son empire et son domaine sur une personne divine, qui est d'un mérite et d'une dignité infinie.

Cette pensée doit nous consoler dans nos faiblesses, parce que si notre cœur est trop petit et trop bas pour aimer et honorer un Dieu qui est si grand, nous pouvons nous acquitter de nos devoirs en l'honorant, et l'aimant du cœur de Jésus. Car enfin il est à nous, son Fils nous l'a donné, et si nous le lui offrons avec humilité, pour suppléer à notre impuissance, il se tiendra content et satisfait.

ENTRETIEN

POUR LE MERCREDI DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le cœur de Jésus est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour.

I. CONSIDÉRATION.

Je ne trouve que deux cœurs qui ont été formés par les seules mains de Dieu dès le commencement du monde, celui d'Adam qui fut tiré d'une terre vierge, et celui d'Ève qui fut tiré du côté d'Adam; ce furent les deux chefs-d'œuvre de la nature, qui perdirent bientôt ce divin souffle du Saint-Esprit, dont ils avaient été remplis; mais pour réparer cette perte, le cœur de Jésus a été substitué en la place des deux premiers, comme un chef-d'œuvre de nature et de grâce; et quoique l'ouvrier ne soit pas plus excellent, comme dit Rupert, l'ouvrage est néanmoins plus précieux, et participe avec plus d'avantage aux qualités et aux propriétés de son principe; je parle du Saint-Esprit, auquel il est attribué par appropriation à cause des merveilleux rapports qui se rencontrent entre la cause et son effet. Le Saint-Esprit est le cœur du Père et du Fils pour deux raisons. La première, parce qu'il est le terme de l'amour réciproque qu'ils se portent, et de celui qu'ils ont pour nous; la seconde, parce qu'il est le principe de l'amour que nous avons pour Dieu; de sorte que c'est par lui que nous aimons Dieu sur toutes choses, et c'est par lui que Dieu nous aime. Je dis le même du cœur de Jésus-Christ. C'est le principe et le terme de l'amour divin; c'est par ce

cœur que Dieu aime les hommes, et c'est par ce même cœur que l'homme aime Dieu et l'honore autant qu'il le mérite.

C'est le principe de l'amour divin, parce qu'il est la cause méritoire de la mission du Saint-Esprit, et par suite de l'amour que les hommes portent à Dieu. C'est encore le terme de l'amour, parce que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui l'a formé pour contenter son amour, et satisfaire à l'excès de sa bonté en notre endroit. Sans le cœur de Jésus Dieu pouvait bien soulager nos misères; mais il n'y pouvait pas compatir par amour, et, sans ce même cœur, l'homme pouvait bien avoir quelque amour et quelque complaisance pour Dieu ; mais il ne pouvait pas honorer Dieu autant qu'il mérite d'être honoré. Ainsi le cœur de Jésus supplée à la compassion qui manque à Dieu à raison de son excellence, et à la charité qui manque à l'homme à raison de sa faiblesse.

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, le Saint-Esprit est un don infini par sa propriété personnelle, et il procède comme don parce qu'il procède par voie d'amour, qui est le premier don et le principe de tous les dons que Dieu peut faire à sa créature (1); toutes les autres grâces que Dieu nous départ, sont des dons, à la vérité, parce qu'elles viennent de l'amour; mais elles ne sont pas l'amour même. Il n'y a que le Saint-Esprit qui est l'amour substantiel, parce qu'il procède du Père et du Fils par voie d'amour; de là vient que saint Thomas compare le Père et le Fils à l'arbre qui fleurit, et le Saint-Esprit à la fleur (2), dont les fruits admirables

(1) Donum donatoris est, et donator dont. *S. Aug. l. de Trinit. c.* 11.

(2) Sicut arbor dicitur florere floribus, ità Pater et Filius dicuntur diligentes Spiritu sancto, velut amore procedente, se et nos. *S. Thom.* 1. *p. q.* 37. *a.* 2.

sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté, que la loi ne défend point, comme dit saint Paul (1).

De même le cœur de Jésus-Christ est un don en vertu de sa production, parce qu'il n'est fait que pour donner, comme il n'est fait que pour aimer; c'est un don infini, parce que c'est le cœur d'un Dieu; c'est le principe de tous les dons, parce qu'il les a tous acquis par ses mérites; c'est la fleur de Jessé, sur laquelle reposent tous les dons du Saint-Esprit, et de là se répandent dans le cœur de tous les Saints.

III. CONSIDÉRATION.

En dernier lieu, le Saint-Esprit est le lien indissoluble de la Trinité, la source de la dilection, le sceau de la virginité (2), le gage de la béatitude éternelle, selon les Pères. Toutes ces prérogatives conviennent au cœur de Jésus-Christ. C'est le nœud sacré qui nous a réunis (3) et réconciliés avec Dieu; c'est le législateur de la loi d'amour, c'est le sceau qui doit être imprimé sur le cœur de l'Épouse, c'est le gage de la vie éternelle, que nous recevons dans la divine Eucharistie (4). Peut-on voir un ouvrage plus semblable à l'ouvrier qui l'a formé?

IV. CONSIDÉRATION.

Certes, je ne m'étonne pas s'il y a une si étroite cor-

(1) Fructus autem spiritus est, charitas, gaudium, pax, patientia benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. Adversus hujusmodi non est lex. *Gal.* 5. 22.

(2) Fons dilectionis, signaculum castitatis. *S. Leo, ser.* 1. *Pent.*

(3) Vinculum indissolubile Trinitatis. *S. Ber.*

(4) Dedit pignus Spiritus in cordibus nostris. 2. *Cor.* 1. 22. — Pone me ut signaculum super cor tuum. *Cant.* 8.

respondance entre le Saint-Esprit et Jésus-Christ, qu'on ne voit presque jamais l'un sans l'autre dans toute l'économie de nos mystères. Si Jésus-Christ vient au monde, le Saint-Esprit le prévient; s'il est baptisé dans le Jourdain, le Saint-Esprit lui rend un glorieux témoignage; s'il est tenté, le Saint-Esprit le conduit au lieu du combat; s'il fait des miracles, le Saint-Esprit est le doigt de Dieu qui les opère avec lui; s'il monte en triomphe dans le ciel, le Saint-Esprit lui succède au gouvernement de l'Église, et descend sur la terre pour le faire régner par amour dans nos cœurs (1).

Cette merveilleuse liaison est une marque de la sympathie de ces deux cœurs, qui ne se donnent jamais l'un sans l'autre. C'est pourquoi il faut les demander tous deux ensemble, et dire avec le Prophète-Roi : Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez un esprit droit dans mes entrailles (2). Je sais que celui qui vous aime d'un cœur pur, a le don du Saint-Esprit, et que celui qui a le don du Saint-Esprit, a le gage de la vie éternelle, a le sceau des prédestinés : donnez-moi donc votre cœur, qui est la source de toute pureté. Mon doux Jésus, ne me refusez pas votre esprit; donnez-moi votre esprit pour me conduire; donnez-moi votre cœur pour obéir, et suivre sa conduite; donnez-moi l'un et l'autre, pour vous aimer dans l'éternité. Amen.

(1) Nascitur Christus, præcurrit Spiritus : baptizetur ille, hic testimonium affert. Tentatur ille; hic abducit. Miracula edit ille : hic comitatur. Ascendit ille, hic succedit. *S. Greg. Naz. orat.* 37.

(2) Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. *Psal.* 50.

ENTRETIEN

POUR LE JEUDI DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Que le cœur de Jésus-Christ est uni personnellement au Verbe, qui est le principe de l'amour.

I. CONSIDERATION.

Il ne se trouve point d'homme qui ait deux cœurs; il n'appartient qu'à Jésus-Christ d'avoir le cœur d'un homme, et le cœur d'un Dieu tout ensemble. L'union de ces deux cœurs est admirable dans toutes ses circonstances; car il ne peut rien se faire de plus merveilleux, que d'élever l'être humain à l'être divin, et de joindre pour une éternité deux extrémités si éloignées. Or c'est ce que fait cette union miraculeuse; elle unit l'infini avec le fini, l'immortel avec le mortel; la plénitude et le vide, le tout et le néant. Elle fait que le cœur de l'homme est le cœur de Dieu, et que le cœur de Dieu est le cœur de l'homme en unité de subsistance, sans confusion de nature.

II. CONSIDÉRATION.

L'union de l'âme avec le corps est une merveille de la nature, mais elle n'est pas indissoluble. La mort peut la détruire, au lieu que celle-ci est inviolable; la mort qui sépara l'âme de Jésus, n'en put séparer la personne du Verbe, et rien ne pourra jamais dissoudre cette alliance. De là vient que par un prodige inouï, ce cœur vivait dans le tombeau, au milieu de la mort, et mourait sur le calvaire au milieu de la vie. Il mou-

rait en perdant la vie qu'il tenait de l'âme; il vivait en conservant son union avec le Verbe, qui est la source de la vie.

III. CONSIDÉRATION.

L'union des esprits bienheureux avec Dieu est un miracle de la grâce; mais quelque rare et excellente qu'elle soit, elle n'est qu'accidentelle; Dieu se donne aux anges et aux saints en qualité d'objet, qui termine et perfectionne leurs actions et leurs puissances; mais il ne se donne pas en qualité d'acte, pour terminer et perfectionner leur substance; celle-ci, au contraire, est une union substantielle, qui fait subsister le cœur d'un homme en la personne d'un Dieu, et le rend plus digne de respect et d'amour, pour être pénétré, soutenu et couronné par le Verbe, que tous les bienheureux ne le sont pour les dons de grâce et de gloire qu'ils reçoivent, et même pour ceux qu'ils sont capables de recevoir.

IV. CONSIDÉRATION.

Il n'y a donc, à proprement parler, que l'union des personnes divines qui la surpasse en dignité et en noblesse, parce que c'est plutôt unité qu'union; le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étant qu'une même chose en unité de substance, quoiqu'il y ait entre eux trinité de subsistance. Mais s'il n'y a point d'égalité entre ces deux unions, certes il y a une merveilleuse ressemblance. Car comme les saints Pères reconnaissent trois personnes dans la Trinité, et une seule substance; de même ils remarquent dans le mystère de l'incarnation trois substances et une seule personne qui est celle du Verbe (1). De sorte que considérant le sacré cœur de Jésus, je trouve qu'il représente la très-

(1) *S. Bern. ser. 3. in Vigil. Nat.*

sainte Trinité d'une manière incomparablement plus noble que tous les autres. Notre cœur représente les trois personnes divines par les trois puissances de l'âme qui l'anime, et par la figure triangulaire de la matière qui le compose. Mais le cœur de Jésus les représente outre cela par les trois substances qui se trouvent unies dans sa composition, en unité de personne; ce qui ne se trouve en aucun autre, et ne s'y trouvera jamais, non pas même dans le cœur des anges.

Il n'eût pas été convenable, ce semble, que le Verbe se fut communiqué personnellement à une nature inférieure à l'homme, parce qu'elle eût été incapable de reconnaître ce privilége par des actes d'amour, de gratitude et de révérence. Mais il y avait plus de raison de gratifier les anges d'une faveur si signalée, néanmoins Dieu ne les a pas choisis par des raisons de sa sagesse, qui nous sont inconnues; mais il a donné la préférence au Fils d'une vierge, singulière entre toutes les vierges, afin qu'étant sans égal et sans pareil; il en fût plus honoré et admiré. Car les grandes choses ne paraissent jamais mieux que dans leur singularité; ainsi qu'un grand Monarque perdrait beaucoup de sa gloire, s'il n'était unique dans son royaume, comme le soleil dans le ciel. Il est vrai que cette adorable union est un bien commun qui devait servir de remède à la nature humaine; mais comme il n'est pas nécessaire que le remède soit appliqué à toutes les parties du corps, qui est malade, et qu'il suffit de l'appliquer à une seule, d'où il répande sa vertu dans les autres de même il n'était pas nécessaire, pour guérir tous les hommes, que tous les cœurs fussent unis personnellement au Verbe; c'était assez que le cœur de Jésus entrât en cette divine alliance pour nous faire ressentir les effets de notre rédemption.

C'est ce qui nous oblige à recourir à lui avec plus de soin et de ferveur, comme à l'unique médecin de nos âmes, qui seul peut remédier à tous nos maux. C'est ce qui nous apprend que nous devons dépendre absolu-

ment de lui, et nous y attacher uniquement, puisque nous ne pouvons espérer notre salut que de lui. Enfin c'est ce qui doit nous unir tous ensemble par le lien de la charité et de la concorde, puisque n'ayant aucun bien qui ne vienne du cœur de Jésus-Christ, nous ne devons aussi avoir aucune inclination, ni affection, ni désir qui n'y retourne comme dans son centre.

ENTRETIEN

POUR LE VENDREDI ET LE SAMEDI DE LA DIX-HUITIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

De la singulière excellence du sacré cœur de Jésus-Christ, et de son très-ardent amour envers Dieu.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Thomas de Ville-Neuve se plaint avec raison de notre ingratitude envers Dieu, qui cherche partout des cœurs qui l'aiment, et qui n'en trouve point. Quelle honte ! Dieu qui est si plein de gloire, si riche et si grand, cherche partout des amis; il invite les âmes, qu'il a créées lui-même, et leur promet de grands biens, et néanmoins à peine trouve-t-il un cœur qui l'aime (1). Ce reproche n'est que trop juste : et jamais nous n'en pourrions effacer la tache, si Jésus-Christ ne s'était donné à nous, pour suppléer à nos défauts. C'est dans son sacré cœur que l'amour divin a concentré toutes ses flammes, et qu'il a fait éclater son ardeur avec une gloire incomparable.

Il y était dans toute sa perfection, dès le premier moment de sa vie, par une prérogative, qui ne se trouve point ailleurs, non pas même dans sa bienheureuse mère, dont la charité allait toujours croissant jusqu'au moment de son trépas.

Il y était dans sa consommation, qui est l'état de la

(1) Proh pudor ! ubique quærit Deus tàm gloriosus, tàm pretiosus, tàm immensus, dilectores suî, et invitat animas, quas ipse condidit, dona plurima promittit, et vix invenit dilectorem suî. *S. Thomas à Villâ. serm. de S. Magdal.*

gloire ; car il avait dès-lors la vision beatifique pour son principe, et la divine essence clairement connue pour son objet.

Il y était dans un continuel exercice ; car son âme bienheureuse étant unie au Verbe, et voyant Dieu clairement, l'aimait aussi nécessairement : son amour était donc toujours en acte, il n'en pouvait pas discontinuer ni interrompre le cours.

Il y était avec un empire absolu. La charité n'eut jamais ailleurs un plus noble domaine qu'en sa personne ; car elle réglait et ordonnait toutes les actions d'un Homme-Dieu. Aussi n'était-il pas si convenable qu'elles fussent commandées par un motif inférieur, non qu'il n'exerçat encore les actes des autres vertus, mais c'était toujours l'amour divin qui les réglait.

Enfin il y était dans un degré de mérite, de dignité et de valeur infinie. Car encore que le Fils de Dieu ne pût pas mériter précisément par l'acte de l'amour béatifique, il avait néanmoins toutes les conditions nécessaires pour mériter par les actes, soit de précepte ou de conseil, que ce même amour réglait et gouvernait. Car l'élection des actes qui ne sont que de conseil, est toujours libre et volontaire ; et pour les actes de précepte, il est vrai qu'il ne pouvait pas en omettre l'exécution, l'ayant promise, mais il ne pouvait ne le pas promettre ; ils ne lui eussent pas été commandés, s'il n'eût voulu : et d'ailleurs il était libre de les produire par quels motifs, en quel temps et en quel lieu qu'il lui plairait. Les faisant donc librement par un motif d'amour, son amour était en cela infiniment méritoire, puisqu'il procédait d'un principe qui était d'une sainteté et d'une dignité infinie.

On encore peut ajouter que cet amour alla jusqu'à un excès infini de ferveur, puisqu'il le porta jusqu'à donner son âme, et sacrifier sa vie qui était infiniment précieuse, pour la gloire de son Père, *afin que le monde connaisse que j'aime mon Père* (1). C'est à mon avis ce qui a fait dire

(1) Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.

à saint Basile, que pour goûter la douceur de l'amour et des délices célestes, il faut s'attacher à Jésus-Christ, parce qu'il est l'amour même. Et de vrai, saint Bernard estime que pour définir la sagesse il faut dire que c'est l'amour (1). Or Jésus-Christ est la sagesse incarnée : il est donc aussi le vrai amour, soit parce qu'il est tout transformé en amour, soit parce qu'il en est la source, le principe et l'objet; le principe qui nous donne l'amour; l'objet que nous devons aimer, si nous voulons mettre notre amour en lieu sûr. En effet, quel est le sûr et véritable amour, sinon celui par lequel on aime la vérité (2)? Je suis doué de raison, je suis capable de connaître la vérité; mais je voudrais ne l'être point, si l'amour que je dois avoir pour elle me manquait : car c'est le fruit de ces deux branches, et moi j'en suis la racine. Si donc l'amour de la vérité me manque, je dois craindre la cognée, qui frappe les réprouvés (3).

Car c'est en ce don de la nature que paraît avec éclat l'image de la divinité, qui m'élève au-dessus de toutes les créatures mortelles. C'est ce qui fait que mon âme, dit ce même Père, ose s'élever jusqu'aux doux et chastes embrassements de la vérité, et se reposer ainsi avec toute assurance et suavité dans son amour, si toutefois elle trouve grâce en la présence d'un si noble époux, et s'il la juge digne d'une si grande gloire, ou plutôt si lui-même se la rend agréable, en l'exemptant de tache et de ride. Eh! en quel danger s'engage-t-elle, et

(1) Si quis sapientiam amorem definierit, non à vero deviare videbitur. *S. Bern. ser.* 85. *in Cantica.*

(2) Et reverà quis fidus verusque animæ amor, nisi utique is, quo veritas adamatur. *S. Bern. ser.* 77. *in Cantica.*

(3) Rationis sum compos, veritatis sum capax, sed utinam non forem, si amor veri defuerit. Horum quippe ramorum is fructus est, et ego radix. Non sum securus à securi, si absque eo inveniar. *Ibid.*

de quelle peine n'est-elle pas digne, si elle rend un si grand bien inutile (1)?

(1) In illo nimirùm naturæ munere illud divinæ imaginis emitere insigne haud dubium est, ex quo cæteris præstò animantibus. Inde est quòd audet anima mea ad dulces castosque assurgere veritatis amplexus, et sic in amore ipsius totâ securitate ac suavitate quiescere, si tamen inveniat gratiam in oculis tanti sponsi, ut dignam reputet quæ ad hanc pertingat gloriam, imò ipse eam sibi exhibeat non habentem maculam aut rugam. Quanti putas esse discriminis, quâve dignum pœnâ tantum Dei bonum otiosum reddere? *Ibidem.*

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE

DES ENTRETIENS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XIV. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Que Jésus-Christ est le premier et le plus dénué de tous les pauvres. *Page* 3

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

De l'amour extrême que Jésus-Christ a porté à la pauvreté 9

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

De la pauvreté que Jésus-Christ a pratiquée en son vivre. 16

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

De la pauvreté que Jésus-Christ a fait paraître dans ses vêtements. 24

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

De la pauvreté du Fils de Dieu dans sa demeure et dans ses voyages. 34

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

De l'extrême amour que Jésus-Christ a pour les pauvres. 42

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Des richesses que le Fils de Dieu a cachées dans la sainte pauvreté. 49

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XV. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Des délices que le Fils de Dieu a cachées dans la pauvreté. 57

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de les appeler les premiers à l'Évangile. 64

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de les choisir pour fondateur de son Église, et prédicateur de l'évangile. 74

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI

De l'honneur que Jésus-Christ a fait aux pauvres de les choisir pour ses assesseurs au jour du jugement. 83

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Comme les pauvres qui sont réduits à l'indigence par le malheur de leur condition, doivent imiter Jésus-Christ et se consoler dans leur pauvreté. 92

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Comme les riches peuvent et doivent imiter la pauvreté de Jésus-Christ. 102

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Comme les religieux doivent imiter Jésus-Christ dans l'exacte observation de la pauvreté. 114

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XVI. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Les actes intérieurs de la pauvreté. 122

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

De l'amour que les saints ont eu pour la pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ. 129

ENTRETIEN POUR LE MARDI

Et qui est des motifs de la pauvreté religieuse et sur le même sujet que le précédent. 139

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Par quels degrés le religieux doit monter au plus haut point de la pauvreté religieuse. 147

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

De l'excellence de cette vertu, et combien elle était convenable au Verbe incarné. 157

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Que Jésus-Christ est le roi des vierges. 164

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Que Jésus-Christ est l'époux des vierges. 171

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XVII. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Que Jésus-Christ est le gardien et le protecteur des vierges. 178

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

Que Jésus-Christ est la gloire et la couronne des vierges. 181

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Que Jésus-Christ est le réparateur des vierges. 191

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Des motifs qui nous obligent à imiter Jésus-Christ, et faire, à son exemple, une estime incomparable de la pureté. 197

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Que les saints animés de l'esprit de Jésus ont une extrême horreur de l'impureté, et qu'ils l'ont combattue de toute leur force. 204

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Du soin et de la vigilance qu'il faut apporter à la garde de la pureté. 211

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Que le souvenir des plaies de Jésus-Christ, et la pensée de la croix est un des plus puissants moyens pour vaincre les tentations de la chair. 221

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XVIII. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Les écueils de la chasteté, que les âmes pures doivent fuir. 228

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

De la sainteté des vierges, et des vertus qui leur sont nécessaires pour conserver la chasteté à l'exemple de Jésus-Christ. 235

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Suite de l'entretien précédent. 241

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Que nous devons respecter notre corps comme une chose sacrée et dévouée à Jésus-Christ. 247

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Que les personnes chastes doivent respecter leur corps comme un temple consacré à Jésus-Christ. 255

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Que nous devons respecter notre corps, parce que Jésus l'a destiné à porter l'image de ses vertus, de ses souffrances et de sa gloire. 261

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Jésus ennemi de l'impureté. 268

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XIX. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

De l'excellence de cette vertu, et combien elle est convenable au Fils de Dieu. 279

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

Combien l'obéissance du Fils de Dieu était rare et singulière. 286

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Combien l'obéissance que Jésus-Christ rendait à son Père était amoureuse. 291

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Combien l'obéissance de Jésus-Christ était humble et respectueuse. 297

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Que nous devons regarder Jésus-Christ dans la personne de nos supérieurs, et tenir pour certain que c'est lui qui nous gouverne par leur entremise. 304

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Des fruits de l'obéissance. 313

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Le second et le troisième fruit de l'obéissance. 320

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA XX. SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Que Jésus-Christ a donné son esprit à la Compagnie pour suivre l'exemple de son obéissance. 332

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

Des qualités de l'obéissance parfaite propre de la Compagnie de Jésus. 340

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Seconde qualité de l'obéissance. La diligence. 350

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Troisième qualité de l'obéissance. La grandeur de courage. 356

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Des trois dernières qualités de l'obéissance, savoir : l'humilité, la facilité et la joie. 362

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI

De l'obéissance que nous devons au pape, au général, aux supérieurs et aux moindres officiers. 367

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

La pratique de l'obéissance. 381

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA VINGT-UNIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

De l'amour que Jésus-Christ nous témoigne en souffrant et mourant pour tous les hommes. 391

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

De l'admirable charité que le Fils de Dieu a pratiquée envers ses ennemis. 397

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Qu'il était de la gloire du Fils de Dieu de garder la loi qu'il avait lui-même établie dans toute son étendue, en aimant ses ennemis jusqu'à l'excès. 404

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Que le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à pardonner à nos ennemis. 411

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à aimer nos ennemis. 419

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI.

Que le Fils de Dieu nous a appris par son exemple à faire du bien à nos ennemis. 426

ENTRETIEN POUR LE SAMEDI.

Que le Fils de Dieu nous a appris, par son exemple, à prier pour nos ennemis. 433

ENTRETIEN POUR LE DIMANCHE DE LA VINGT-DEUXIÈME SEMAINE D'APRÈS LA PENTECOTE.

Que la charité de Jésus-Christ l'a fait souffrir jusqu'à l'excès pour nos péchés. 440

ENTRETIEN POUR LE LUNDI.

Que la charité de Jésus-Christ l'a fait mourir pour nos péchés. 446

ENTRETIEN POUR LE MARDI.

Que le cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin, où le Père éternel règne absolument. 451

ENTRETIEN POUR LE MERCREDI.

Que le cœur de Jésus est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour 455

ENTRETIEN POUR LE JEUDI.

Que le cœur de Jésus-Christ est uni personnellement au Verbe, qui est le principe de l'amour. 45

ENTRETIEN POUR LE VENDREDI ET LE SAMEDI.

De la singulière excellence du sacré cœur de Jésus-Christ, et de son très-ardent amour envers Dieu. 468

FIN DE LA TABLE.

44244

240.83
N851
NOUET, J.

AUTHOR
L'Homme D'Oraison, VII

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	STORAGE - CBPL	

44244